This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

48015

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

QUI ONT PARU

PENDANT L'ANNÉE 1853

PUBLIÉE

PAR JOEL CHERBULIEZ.

21me ANNÉE.

PARIS,
CHEZ JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE,
RUE DE LA MONNAIE, 10,
GENÈVE,
MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ.

1853

PUBLIC LIBRARY

IMPRIMERIE F. RAMBOZ ET Cie, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JANVIER 1852.

DES

VARIATIONS DU GOUT LITTÉRAIRE.

Si les principes du beau et du vrai sont immuables, le goût, cette faculté qui juge les œuvres de l'art, change au contraire sans cesse. Chaque siècle, chaque peuple semble avoir sa lunette particulière, au travers de laquelle les mêmes objets présentent des aspects très-différents. Mais cette variété se manifeste surtout dans la littérature, où le champ le plus vaste est ouvert à l'imagination. La puissance créatrice du génie y jouit d'une liberté dont trop souvent elle abuse. Au lieu d'étudier la nature, si féconde en modèles de tous genres, elle prétend rivaliser avec elle, faire mieux, inventer des types supérieurs, et si elle échoue dans cette entreprise téméraire, du moins réussit-elle à captiver les suffrages d'une foule toujours avide de nouveautés. D'ailleurs, une telle audace flatte l'orgueil humain qui applaudit volontiers des productions dans lesquelles il trouve l'empreinte bien marquée de son cachet, c'est-à-dire le mépris des entraves que lui imposent la faiblesse de la raison et les mystères insondables dont l'homme est entouré. C'est ainsi que dans le domaine des idées on voit de nombreuses chimères, d'extravagants systèmes ou des rêves insensés, obtenir le plus brillant succès, exciter le plus vif enthousiasme, tandis que la simple vérité ne rencontre

que quelques rares adeptes qui ne parviennent guère qu'à former une petite école, obscure et dédaignée. L'homme aspire à usurper le rôle de créateur, il aime qu'on lui fasse oublier sa dépendance, qu'on le tire de la réalité par des fictions où son esprit croit échapper aux lois ordinaires qui limitent ses facultés. De là cette ardeur avec laquelle on accueille de folles théories ou des productions monstrueuses, preuves cependant assez évidentes de l'impuissance des efforts qui tendent à s'écarter de la nature, pour suivre les caprices de la fantaisie.

La littérature de notre époque en offre de curieux exemples; nous vivons dans un temps où les révolutions marchent au pas de course et se succèdent presque sans relâche. Jamais on ne put si bien les embrasser d'un coup d'œil, saisir leurs causes et leurs effets avec autant de netteté. Depuis une vingtaine d'années surtout, nous assistons aux revirements les plus étranges, qui jettent un jour tout nouveau sur des questions que jusqu'ici la critique osait à peine aborder. Il n'est plus possible de prétendre isoler la littérature des autres manifestations de la pensée, de l'envisager seulement comme une récréation de l'esprit, comme une source de jouissances intellectuelles. Son influence est devenue, depuis le siècle dernier, trop grande et trop générale pour être méconnue. Elle joue véritablement un rôle social, elle est l'organe à l'aide duquel les idées se popularisent; c'est par son intermédiaire que les notions morales sont surtout répandues, et, par conséquent, elle exerce sur la destinée des peuples une action bonne ou mauvaise, selon les principes qui la dirigent. Il en résulte que les écarts du goût ne doivent plus être traités comme des caprices éphémères de la mode. Ils ont une tout autre portée; ce sont des symptômes non moins importants que tous les autres signes précurseurs des grandes crises sociales. Je les rangerai même parmi ceux qui

présentent le caractère le plus grave, parce qu'ils décèlent à la fois l'état moral des classes lettrées et les tendances dominantes de la foule. En effet, c'est sur ces tendances, quelles qu'elles soient, que spéculent les écrivains qui ne se proposent d'autre but que le succès à tout prix.

Jusque vers le commencement du dix-huitième siècle, la littérature s'était, à cet égard, renfermée dans des limites assez étroites. Elle ne s'adressait guère qu'aux intelligences cultivées et bornait son ambition à obtenir les suffrages d'un public d'élite. C'était le résultat naturel des circonstances qui avaient déterminé son essor sous Louis XIV. Dans une monarchie absolue et fortement centralisée, la vie nationale émane en quelque sorte du souverain. Il est la source des faveurs, des dignités, des succès. Lui seul possède l'initiative en toutes choses, et il devient l'arbitre suprême en matière de goût, aussi bien qu'en ce qui concerne les intérêts de l'Etat. Ainsi le roi et sa cour formaient le véritable tribunal littéraire auquel les écrivains soumettaient leurs œuvres, et dont les jugements ont, en général, reçu la sanction de la postérité.

Lorsque le prestige de ce magnifique pouvoir eut été détruit par les ignobles excès de la régence, il s'opéra chez les écrivains une réaction d'autant plus forte qu'ils ne rencontrèrent ensuite chez Louis XV ni une protection assez éclairée pour les rallier autour du trône, ni l'autorité nécessaire pour réprimer leur audace. La république des lettres s'émancipa, proclama son indépendance, et Voltaire fut son dictateur. C'était une conséquence naturelle des moyens répressifs employés contre la Réforme. En voulant étouffer celle-ci, on avait préparé le triomphe d'une révolution. L'abus de la force produit toujours tôt ou tard ce résultat. La liberté de la pensée est un ressort qui plie mais ne rompt pas; et plus le joug est lourd, plus devient grande et inévitable la violence de ladétente.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur la philosophie du dix-huitième siècle, on est bien obligé d'y reconnaître une protestation éclatante, et jusqu'à un certain point légitime, contre l'asservissement dans lequel l'Eglise et l'Etat prétendaient retenir les esprits, sans s'inquiéter des exigences d'une époque où l'essor intellectuel devenait de plus en plus général. Le caractère funeste de l'explosion fut dû précisément à ce despotisme aveugle qui ne se faisait pas scrupule de fausser les principes du juste et de l'injuste, et d'employer la religion comme un instrument dans l'intérêt de ses vues égoïstes. Les notions morales de la foule ne pouvaient demeurer intactes sous l'influence d'un pouvoir qui les respectait si peu. La corruption dont la source se trouvait occuper ainsi le sommet de l'échelle sociale, avait bientôt débordé, renversé les digues, pénétré partout. Il ne faut donc pas s'étonner si les écrivains, nés dans ce milieu, et devant y chercher un public capable de remplacer pour eux les faveurs et les encouragements que la cour ne leur offrait plus, choisirent la route la plus directe pour arriver au but, en arborant le drapeau de la révolte, qui fournissait un signe de ralliement et une formule précise aux tendances encore assez vagues du plus grand nombre. Ce fut une crise terrible, un ébranlement dont la société ressent encore aujourd'hui les effets désastreux, mais qui, en même temps, exerça une action salutaire, réveilla l'esprit d'examen, fit disparaître de graves abus, et ouvrit à la discussion un champ libre où la vérité doit finir par triompher de l'erreur. L'homme n'avance sur la route du progrès qu'au travers d'épreuves semblables. Chacune de ses conquêtes lui coûte beaucoup de ruines, parce que, ne sachant pas transformer, il détruit d'abord pour reconstruire ensuite, et cette dernière opération exige des ouvriers de génie qui n'apparaissent qu'à de rares intervalles.

La croisade philosophique du dix-huitième siècle rencontra peu d'opposition ; la résistance, mal dirigée et faiblement soutenue, ne sut point grouper les éléments assez nombreux dont elle pouvait disposer encore ; bientôt l'opposition fut à la mode, et l'on en vint à rivaliser de zèle pour proscrire les principes de la religion et de la morale comme d'absurdes préjugés. Les hardiesses les plus étranges des libres penseurs trouvèrent un public enthousiaste, qui semblait se faire une fête d'enterrer le vieux monde avec ses croyances, ses institutions et même ses glorieux souvenirs. Contre ce courant, la littérature n'essaya pas de lutter; elle se soumit au goût du jour, afin qu'on lui permît de vivre ou plutôt de végéter, car elle ne put échapper au naufrage général, vers lequel un vertige d'orgueil et d'insouciance tout à la fois poussait irrésistiblement la société française.

Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point la culture des lettres est compatible avec la démocratie. Mais, assurément, cette question n'était pas douteuse chez une nation qui sortait à peine d'un état de demi-servage, et où l'instruction primaire n'avait pris aucun développement.

« L'on voit, dit La Bruyère, certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Ce tableau, quoique un peu chargé peut-être, donne une idée de ce qu'était la condition des paysans à la fin

du dix-septième siècle, et, pendant le dix-huitième, on ne s'était guère occupé de la rendre meilleure. Celle des habitants de la plupart des villes ne devait pas en différer beaucoup. Les entraves imposées au commerce intérieur, la ruine d'un grand nombre de familles atteintes par la persécution religieuse, les obstacles de toutes sortes que présentait l'organisation de l'industrie paralysaient l'essor de la classe moyenne. La masse du peuple était plongée dans la misère et l'ignorance, par conséquent incapable de comprendre les vrais avantages de la liberté. Aussi les écrivains, ne pouvant songer à l'élever jusqu'à eux, s'efforçaient plutôt de se mettre à sa portée, descendant toujours d'un degré, après chaque victoire de la démagogie. De cette manière, la décadence intellectuelle et morale fut le premier résultat pratique des théories, qu'on avait proclamées comme devant donner à la pensée l'impulsion la plus noble et la plus féconde. Au milieu de ce chaos social, le droit de la force reprit son empire; une réaction s'opéra en faveur de l'homme dont la volonté puissante osa se manifester et entreprendre résolûment d'arrêter le flot révolutionnaire.

Alors le besoin d'ordre et de subordination, qui semblait dominer tous les esprits, fit accueillir avec joie le régime militaire. Cependant, il s'agissait de rétablir autre chose qu'une grande armée, il fallait rendre à la société des garanties d'existence et de progrès durables. Le gouvernement releva bien les autels et les écoles, mais la guerre absorbait son attention et lui faisait négliger, quelquefois même proscrire toute idée qui ne pouvait pas servir directement ses desseins ambitieux.

Ce fut la littérature qui essaya de réveiller dans les âmes le sentiment religieux et de remettre en honneur les principes du beau et du vrai. Quelques écrivains de talent montrèrent en cela une indépendance très-remarquable, car, au

lieu de caresser le goût dominant, ils allaient à l'encontre et travaillaient à le réformer : œuvre d'autant plus méritoire qu'ils s'aliénaient ainsi la faveur du monarque, sans pouvoir beaucoup compter sur celle du peuple tout enivré de la fumée des victoires et conquêtes. C'est ce qui constitue, par exemple, la gloire principale de M. de Chateaubriand. Son *Génie du Christianisme* était un acte de courage, et indiquait en même temps une vive intelligence des besoins de l'époque. Devinant ce qui s'agitait au fond des cœurs, ce qu'une fausse honte empêchait la plupart de s'avouer à eux-mêmes, il conçut le projet audacieux de faire admirer la religion avec ses mystères et ses pompes, à ces esprits forts chez lesquels l'incrédulité régnait en souveraine absolue. Ses convictions n'étaient pourtant ni bien ardentes, ni bien profondes ; il y avait en lui plus d'enthousiasme que de foi. C'est en poëte qu'il envisage le christianisme ; il y voit une source abondante d'inspiration, et s'attache à prouver combien elle est supérieure à celle que la muse classique va demander à la mythologie des anciens. Pour donner à son œuvre l'attrait de la nouveauté, il adopte un style dont la riche harmonie offre le cachet du génie oriental, il surcharge la langue d'épithètes hyperboliques et d'ornements superflus, qui forment le plus frappant contraste avec le goût pur et sévère des grands écrivains du dix-septième siècle. Cette allure si étrange étonna d'abord et souleva contre lui tous les organes de la critique ; mais il y a dans ses défauts mêmes une vigueur originale qui séduisit la foule et obtint un immense succès. Au milieu des productions en général si médiocres de la littérature impériale, l'originalité du style et le choix du sujet suffisaient déjà pour éveiller au plus haut point l'attention. D'ailleurs, la supériorité du talent était incontestable, et dans la hardiesse de la forme on vit le cachet du génie.

Chateaubriand fut adopté par la mode, et sa renommée

croissante éclipsa quelque temps celle d'un autre écrivain qui devait partager avec lui la gloire d'exercer une puissante action sur le goût littéraire de notre époque. Mme de Staël, en effet, ne contribua pas moins que lui au réveil de la pensée; elle sut se maintenir tout à fait indépendante, échapper à la contagion du servilisme, et, par son livre sur l'Allemagne, elle ébranla fortement le préjugé national qui rejetait comme des monstruosités barbares les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Pendant la durée de l'empire, la censure ne permit pas à ses ouvrages de se répandre en France, mais après la restauration, ils y eurent des éditions nombreuses, et leur influence ne tarda pas à se faire sentir.

Le rétablissement de la royauté légitime fut très-favorable à la culture des lettres, qui a plus besoin encore de paix que de liberté. Elle prit alors un élan que n'avaient pu lui donner ni les agitations de la république, ni les guerres de l'empire. Malgré les entraves d'un régime assez ombrageux, auquel la presse inspirait une grande défiance, l'activité des esprits se manifesta bientôt d'une manière remarquable, et avec d'autant plus de force qu'elle avait été longtemps contenue. Dans la littérature comme dans la politique, on vit se formuler deux tendances bien distinctes. Les partisans de l'ancien régime, les adorateurs du trône et de l'autel se mirent à la suite de Chateaubriand; les libéraux se groupèrent plutôt autour de Mme de Staël. Mais par une singulière anomalie, les premiers se montraient enclins à se lancer témérairement dans des voies nouvelles, tandis que les seconds, qui professaient un saint respect pour les principes de 1789, demeurèrent fidèles aux traditions littéraires des siècles précédents. L'école libérale conserva plutôt la forme classique; son principal poëte, Casimir Delavigne lui-même, n'usa qu'avec une extrême circonspection de la liberté littéraire

proclamée par des écrivains royalistes. Le fait est que, la lutte des idées se ranimant avec vivacité, l'esprit de parti toujours plus ou moins aveugle dominait le goût. D'une part, en haine du dix-huitième siècle, on prétendait remonter au delà du seizième dans lequel on voyait son origine, et l'on allait demander des modèles au moyen âge, sans calculer les périls d'une réaction si brusque et si impossible à réaliser. De l'autre, les amis du progrès regardant l'empire comme le lien qui les rattachait à la révolution, s'obstinaient à vouloir suivre ses errements que la plupart d'entre eux avaient condamnés naguère, mais qui leur apparaissaient maintenant sous un tout autre aspect. Cette double inconséquence exprimait du reste parfaitement l'état des opinions dans le pays. Le seul résultat positif des malheureuses expériences révolutionnaires se trouvant dans les réformes administratives consacrées par la législation impériale, et les glorieux souvenirs de cette période étant en définitive ce qu'il y avait de plus populaire en France, l'opposition cherchait à s'y rattacher autant que possible ; elle arborait le drapeau tricolore comme un signe propre à rallier tous les mécontents.

Béranger fut le poëte de ce libéralisme bâtard, auquel on peut donner pour symbole un aigle impérial coiffé du bonnet phrygien. Dans ses chansons il flattait la vanité française, tournait en ridicule les hommes du pouvoir, lançait des traits acérés contre les jésuites et les frères ignorantins. Cette verve mordante unie à un talent du premier ordre, et à une certaine bonhomie d'allures, lui assura bientôt la plus grande popularité. On peut dire qu'il lui arriva, comme jadis à Beaumarchais, de réussir même auprès de ceux qu'il scandalisait. Les ciseaux de la censure, les réquisitoires du procureur du roi, les condamnations des tribunaux, tout sembla tourner au profit de sa renommée et, par conséquent, de son influence. Il contrebalança celle

de Chateaubriand, ou plutôt ces deux écrivains, quoique de genres opposés, furent l'un et l'autre à la mode, comme les principaux représentants des deux tendances de l'époque: la philosophie voltairienne, et le réveil du catholicisme. Mais c'est au dernier qu'appartenait l'avenir, parce qu'il devançait le mouvement de réaction qui était inévitable, tandis que l'autre ne faisait que répéter l'écho du précédent siècle. Les chansons de Béranger évoquaient surtout des souvenirs, et, par conséquent, agissaient sur ceux qui pouvaient en avoir. Chateaubriand, au contraire, s'adressait à la jeunesse, remuait des idées, frappait les imaginations; son talent avait une bien plus grande portée, il se montrait hardiment novateur dans la forme, tout en se rattachant, pour le fond, à ce que le passé lui offrait de plus solide, à cet édifice catholique encore debout, malgré les brèches qu'y avaient faites la réformation du seizième siècle, et la philosophie du dix-huitième. Aussi ce fut sur ses traces qu'on vit bientôt naître une école à la fois novatrice dans la forme et réactionnaire dans les idées. MM. de Lamartine et Victor Hugo débutèrent en poëtes catholiques et monarchistes. Leurs premières productions, celles où leur talent brille avec le plus de fraîcheur et d'éclat, sont fortement empreintes de ce double cachet. Ils adoptaient hardiment la voie ouverte par Chateaubriand, et le public les y suivit avec enthousiasme.

C'est un fait bien étrange que cette puissance de la mode qui domine les opinions de la foule, et entraîne parfois tous les suffrages de la manière la plus inattendue. En France, surtout, elle produit des effets que, partout ailleurs, les convictions les plus réelles peuvent à peine obtenir; elle agit sur les esprits comme une secousse électrique, et semble toujours opérer une métamorphose aussi complète que subite, et malheureusement peu stable.

M. de Lamartine eut d'abord de la peine à trouver

un éditeur qui voulût se charger de ses *Méditations*. Après les avoir lues, M. F. Didot lui rendit son manuscrit en déclarant que de semblables vers, quoiqu'ils décelassent un talent incontestable, n'avaient aucune chance de succès. Le savant imprimeur ne prévoyait pas qu'une génération encore fortement imbue des doctrines philosophiques du dix-huitième siècle, et des principes révolutionnaires, s'éprendrait tout à coup d'un bel amour pour cette poésie religieuse, intime, qui, dédaignant les questions du jour, s'inspirait de sentiments tout personnels et n'exprimait que l'amour, l'adoration et la prière. Comment s'imaginer surtout qu'avec de pareilles tendances un auteur, inconnu jusqu'alors, obtiendrait la même popularité que Béranger et Casimir Delavigne avaient acquise en faisant vibrer les cordes les plus sensibles de l'amour-propre national.

Il est vrai que l'attrait de la nouveauté s'y trouvait, rehaussé par le charme d'une harmonie suave, par la noblesse du langage et l'élévation de la pensée. Ce fut un cri général d'admiration, à peine la critique osa-t-elle suggérer quelques timides remarques qui passèrent inaperçues, on proclama l'auteur poëte lyrique du premier ordre; les *Méditations* devinrent bientôt le livre favori de tous, comme si par un changement soudain les esprits eussent été d'accord pour renoncer, soit à l'incrédulité, soit à l'indifférentisme. On semblait heureux de revenir vers la religion par le chemin peu direct, mais riant et facile de la poésie; c'était un biais commode qui levait les scrupules de fausse honte et mettait les consciences à l'aise. D'ailleurs, quant au mérite littéraire, l'œuvre de M. de Lamartine était très-supérieure aux productions pâles et froidement correctes des poëtes de l'époque impériale. On y sentait la vie, le mouvement, le souffle inspirateur et la richesse du style jointe à l'harmonie du rhythme faisait de cette poésie une musique aussi délicieuse à l'oreille

que propre à séduire les âmes tendres et rêveuses. Mais sous cette apparence brillante se cachait un double péril. Quoique novateur sage et très-modéré, le poëte rompait avec la tradition classique, il ouvrait la voie dans laquelle ses imitateurs allaient se livrer à tous les écarts de l'individualisme, et malheureusement chez lui la forme indécise de l'expression provenait du vague des idées. Sa foi, qui n'était que de l'inspiration poétique, faiblit déjà dans les *Harmonies*, y prend un accent monotone, qu'il abandonne bientôt pour se servir, dans *Jocelyn*, des ressources que lui fournissent le doute et la lutte des passions; enfin la *Chute d'un ange* nous le montre s'éloignant toujours davantage de la pure doctrine chrétienne, inclinant plutôt même vers un matérialisme panthéiste, auquel son imagination ne craint pas d'emprunter des images sensuelles et des scènes voluptueuses. Les mêmes phases se retrouvent dans les convictions politiques du poëte : le chantre du sacre de Charles X s'empresse de prêter serment à la monarchie nouvelle de 1830, devient l'un des champions du régime constitutionnel, et puis tourne au premier souffle de la tempête révolutionnaire et proclame la république en février 1848, après quoi il s'est remis à écrire l'histoire de la Restauration avec amour et enthousiasme. Grâce à cette instabilité qui caractérise éminemment M. de Lamartine, sa renommée a défié les caprices de la mode qu'il semblait toujours deviner d'avance, et auxquels il se soumettait aussitôt avec une admirable souplesse de talent. Mieux servi en cela par sa nature que M. Victor Hugo ne l'avait été par le calcul, il n'a point éprouvé la prompte décadence de celui-ci, qui, après avoir aspiré, non sans quelque succès, à se faire le législateur de l'art et de la littérature, est tombé tout à coup dans les rangs obscurs des pamphlétaires politiques.

On se souvient encore de l'effet que produisit en 1830

la représentation d'*Hernani*. Ce fut comme une véritable émeute littéraire qui servait de prélude à la révolution de juillet. En attendant de lever l'étendard de la révolte contre l'autorité civile, la jeunesse essayait ses forces et satisfaisait son impatience, en s'insurgeant contre les règles de la vieille poétique française. L'époque était très-favorable. D'un côté l'école classique ne possédait plus un seul de ces hommes d'élite qui avaient fait sa gloire, et ne comptait guère dans son sein que des défenseurs routiniers peu propres à soutenir la lutte; de l'autre, au contraire, l'ardeur de l'attaque s'unissait à des talents jeunes, vigoureux et pleins d'audace. Aussi la victoire ne resta pas longtemps douteuse. De vaines protestations ne pouvaient empêcher le triomphe des novateurs qui voyaient la foule applaudir leurs œuvres avec transport. Les grands écrivains du dix-septième siècle devaient céder le pas à M. Victor Hugo; Corneille et Racine étaient détrônés, la France avait trouvé son Shakespeare. Etrange anachronisme, car ce qu'on empruntait surtout à Shakespeare, c'était la trace du mauvais goût de son temps dont, malgré son génie, il n'avait pu secouer tout à fait le joug. On appelait progrès en littérature, comme on l'a fait plus tard en politique, un retour vers la liberté sauvage, sans frein ni règle d'aucune espèce. M. V. Hugo prétendit établir en principe que le laid avait autant de droit que le beau à fournir des sujets d'inspiration soit au poëte, soit à l'artiste. De là découlait nécessairement l'égalité des instincts, des sentiments nobles ou vils, des passions bonnes et mauvaises devant la loi morale. Aussi remarqua-t-on bientôt chez l'auteur d'*Hernani*, de *Le roi s'amuse*, de *Lucrèce Borgia*, de *Notre-Dame de Paris*, un penchant de plus en plus prononcé à matérialiser les plus beaux mouvements de l'âme, à confondre l'homme avec la brute; et, selon l'usage, les défauts du maître furent poussés à l'ex-

trême par ses disciples. Une fois alléché par des appâts de si haut goût, le public fut comme le malheureux dont les sens émoussés par l'habitude du vin, cherchent un stimulant dans l'eau-de-vie, puis dans l'alcool pur, et enfin dans le haschich ou l'opium. Pour le contenter, la littérature dut augmenter sans cesse la dose des émotions fortes, des scènes violentes, et des hideux tableaux qu'elle lui présentait sous toutes les formes imaginables. Après le drame, vint le roman, qui, pour mieux satisfaire et entretenir à la fois ce besoin croissant, se fit feuilleton, en sorte que le bon bourgeois et même le simple artisan, purent comme l'élégante petite-maîtresse, se donner le plaisir d'avaler chaque jour après leur déjeûner, un chapitre assaisonné de noirs forfaits ou d'abominables intrigues. C'était un moyen d'influence d'autant plus puissant, que la critique demeurait à peu près muette; si quelques voix courageuses essayaient de se faire entendre, on ne les écoutait pas, et l'engouement était tel, que les journaux les plus graves ouvrirent leurs colonnes à cette active propagande de désorganisation sociale.

M. de Balzac se chargea de disséquer le cœur humain pour en étaler au grand jour les plaies secrètes; son analyse habile, mais impitoyable, prenait à tâche de découvrir les vices les plus cachés, et de montrer la lèpre de l'égoïsme au fond de toutes les vertus, de tous les dévouements. La plume éloquente de George Sand ébranlait la famille en attaquant le mariage, en exaltant la femme libre qui foule aux pieds l'opinion du monde, en jetant le trouble dans l'esprit de ses lecteurs par d'adroits sophismes qui tendaient à détruire les notions morales, et à réhabiliter le vice comme une légitime révolte contre la tyrannie des institutions sociales. M. de Lamennais, s'attribuant le rôle de prophète au milieu de ce déchaînement d'idées subversives, prêtait le double appui de son beau talent et

de son caractère de prêtre à des théories non moins funestes qu'extravagantes. Après s'être posé d'abord en champion de l'autorité du pape, l'abbé mécontent de l'accueil qu'on lui avait fait à Rome, désertait la cause de l'Eglise pour embrasser celle du peuple, et sans pour cela jeter le froc aux orties, entonnait avec ardeur l'hymne révolutionnaire auquel il s'efforçait de donner un tour biblique, propre à produire une impression nouvelle et plus irrésistible encore.

A la suite de ces chefs d'école venait la foule des imitateurs qui renchérissait à l'envi sur leurs défauts, faisant de la littérature une succursale des cours d'assises et des bagnes. Mais nulle exagération n'était trop forte pour l'insatiable avidité du public.

Quand le goût est corrompu, il faut, de la part des écrivains, un grand effort de génie pour réveiller l'amour du beau et du vrai. Les hommes pris en masse semblent incapables de revenir par eux-mêmes à des idées plus saines. Ils suivent aveuglément l'impulsion donnée, jusqu'à ce que se présente une individualité forte et résolue qui leur impose une autre direction. C'est un fait bien difficile à concilier avec le principe démocratique, mais l'histoire de tous les temps nous en offre la preuve et le suffrage universel n'y change rien, au contraire il lui fournit un moyen de se manifester avec plus d'évidence encore.

L'agitation politique qui minait sourdement la France n'était que trop d'accord avec le mouvement littéraire. La révolution de 1830 avait fait naître des espérances que la monarchie constitutionnelle ne pouvait réaliser. Les idées démocratiques exploitées par des ambitieux de bas étage fermentaient dans les classes ouvrières, et malheureusement la bourgeoisie, de son côté, semblait prendre plaisir à tenir le pouvoir en échec par une opposition dé-

fiante et taquine. On eût dit que les débats parlementaires n'avaient d'autre but que d'offrir un spectacle palpitant d'intérêt pour le plus grand amusement de la galerie ; chaque ministère se voyait, à son tour, obligé de se défendre contre les violentes attaques auxquelles la presse prenait une part active, et nul ne paraissait songer à l'effet déplorable de ces luttes sur l'état moral du pays. Les écrivains, toujours nombreux, qui vivent de leur plume et qui, voulant bien vivre, aspirent à des succès prompts et lucratifs, sont naturellement enclins à flatter l'opinion publique. Sous Louis XIV, ils se montraient courtisans adroits ou serviles, au dix-huitième siècle, philosophes incrédules ; dans nos temps modernes c'est aux préjugés populaires qu'ils s'adressent. La plupart n'ont pas l'intention de faire du mal, mais ils spéculent, comme des négociants qui s'inquiètent peu de la nature des marchandises pourvu qu'elles rapportent de gros bénéfices. Chez eux il y a plutôt absence de principes ou légèreté insouciante que calcul machiavélique. Ils manquent d'initiative, ils ne savent qu'être les échos de leur entourage ; placés dans un autre milieu ils changeraient bientôt d'allures. Aussi, pour être juste, doit-on faire la part de l'époque et des circonstances qui ont influé sur leur éducation.

Le défaut de l'esprit français, d'ailleurs si bien doué, est d'être à la fois enthousiaste et volage, impétueux et passionné sans conviction, sujet à l'entraînement irréfléchi. Il en résulte que ses moindres écarts revêtent en quelque sorte un caractère épidémique, et agissent aisément, sinon sur l'ensemble, du moins sur une fraction considérable du peuple.

Au sortir du régime impérial, les discussions politiques et littéraires avaient acquis une grande importance ; l'activité nationale si longtemps absorbée par les péripéties de la révolution et par les chances de la guerre, s'était lancée

avec une ardeur, joyeuse mais un peu fébrile, dans cette voie que la paix venait de rouvrir. Le nouvel ordre de choses, dont le premier besoin était de se consolider, ne rencontra pas plus de sagesse chez ses partisans que chez ses adversaires. Des deux côtés c'était le même oubli des leçons de l'expérience, le même penchant à dédaigner la pratique pour la théorie, et les divers partis employèrent les quinze ans qui suivirent la restauration à aiguiser leurs armes pour se livrer un nouveau combat sur les ruines de la monarchie. Comment la littérature aurait-elle pu demeurer étrangère à des préoccupations si générales et si dominantes? Quelques-uns de ses plus illustres représentants figuraient parmi les défenseurs du trône et de l'autel, quelques autres dans les rangs opposés, usant sans scrupule du paradoxe ou du sophisme au profit de la cause qu'ils avaient embrassée, et donnant ainsi l'exemple le plus funeste et le plus propre à stimuler l'ambition des hommes de lettres, qui dès lors aspirèrent presque tous à jouer un rôle politique.

Le succès du mensonge est tel auprès de la foule que pour s'en abstenir il faut un amour du vrai, bien réel et bien désintéressé. Or, rien n'est plus rare que cette vertu chez ceux qui cultivent les lettres comme un métier ou comme un moyen de parvenir. Au milieu des querelles de partis, surtout, les passions règnent triomphantes, et les hommes supérieurs eux-mêmes en subissent plus ou moins le joug. C'est ce qui arriva précisément alors que la nouvelle école commençait à prendre son essor. Les opinions exagérées, les systèmes absolus jouissaient du privilége de captiver l'attention publique. Une partialité flagrante envahissait les pages de l'histoire aussi bien que les articles de journaux. Chacun s'efforçait de représenter les faits de la manière la plus conforme à ses idées, et d'y

puiser des arguments qui pussent alimenter la polémique du jour. Tandis qu'un petit nombre d'érudits, fidèles aux saines traditions, ponrsuivaient avec zèle leurs travaux consciencieux, qui seront dans l'avenir le meilleur titre de notre siècle à l'estime de la postérité, la plupart des écrits destinés au commun des lecteurs offraient l'empreinte du naïf aplomb avec lequel Chateaubriand osait faire entendre, par exemple, que le protestantisme pouvait être rendu seul responsable des persécutions dirigées contre ses adeptes, parce que s'il n'y avait pas eu des protestants on ne les aurait pas persécutés.

Une pareille forme de raisonnement était trop commode pour ne pas trouver faveur dans les deux camps, auprès de ces aventuriers littéraires qui estiment que l'audace peut tenir lieu de savoir et de génie. De part et d'autre on s'en empara bientôt, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le public parut ravi de la peine qu'on se donnait pour le duper. Après 1830, la démocratie victorieuse était devenue l'objet d'une adulation presque universelle. Ses partisans l'exaltaient, ses ennemis cherchaient à la séduire par leurs flatteries; la liberté semblait pouvoir servir à l'accomplissement des desseins les plus opposés, et les champions des partis extrêmes invoquaient tous également le suffrage universel.

La sensation que produisirent alors les folies saint-simoniennes, et les rêves extravagants des disciples de Fourier indique assez l'état des esprits. Les idées communistes, propagées à la fin de la première révolution par Babeuf et sa secte, avaient grandi dans l'ombre et aspiraient maintenant à se manifester aux regards surpris, qui les contemplaient avec curiosité comme une nouveauté piquante. On ne les prenait pas tout à fait au sérieux, mais, se couvrant du manteau de la philanthropie, elles gagnaient du terrain sans rencontrer non plus une résistance bien dé-

cidée. En harmonie d'ailleurs avec les vues humanitaires elles venaient donner un corps et offrir un but positif à cette vague tendance dont presque toutes les œuvres de la littérature contemporaine portaient plus ou moins le cachet. Auteurs et public furent d'accord pour leur faire bon accueil. Si l'on peut justement reprocher aux premiers la coupable indifférence avec laquelle ils exploitèrent ce thème dangereux, que dire de l'aveuglement du second qui les encourageait par ses éloges à consommer sa ruine? C'était une véritable conspiration contre l'ordre social, dont la société tout entière se montrait complice, quoique nul ne voulût le reconnaître, et qu'on cherchât plutôt à s'étourdir en niant le péril chaque jour plus menaçant.

Cependant en 1847 un écrivain allemand, M. Stein, avait signalé d'une manière très-remarquable la catastrophe qui lui paraissait inévitable et prochaine. Mais son livre [1] eut deux éditions sans que les journaux français daignassent même le mentionner. Un pareil avertissement venant de l'Allemagne n'avait trouvé que des incrédules, et l'on préférait s'enthousiasmer avec fureur pour les romans socialistes de M. Eugène Sue, qui, mettant en quelque sorte le feu aux poudres, allaient déterminer l'explosion. Le succès des *Mystères de Paris* fut un événement inouï jusque-là dans les fastes de la littérature. Cette œuvre monstrueuse, dans laquelle étaient accumulés des caractères ignobles, des scènes dégoûtantes, des crimes atroces; où l'argot des mauvais lieux assaisonnait d'une saveur étrange les déclamations contre la société, où malgré le talent fécond et ingénieux du romancier l'invraisemblance éclatait à chaque page; cette œuvre, qui sem-

[1] Der Socialismus und Communismus des heutigen Frankreichs. Leipzig; 1 vol. in-8°.

blait exercer un prestige diabolique, remua la France d'un bout à l'autre. Jamais popularité si rapide et si grande n'avait couronné les efforts du génie même le plus sublime. L'impression fut aussi générale que soudaine. Les hommes graves y cédèrent comme les lecteurs frivoles, les riches et les heureux du monde, qu'elle aurait dû frapper de crainte ou soulever d'indignation, applaudirent avec non moins d'ensemble que la tourbe des prolétaires dont elle exaltait les passions haineuses et les instincts violents. On vit des publicistes, des diplomates, d'honorables magistrats fournir à l'auteur de nouvelles pièces à l'appui du terrible acte d'accusation qu'il dressait contre l'état social.

Le procès étant instruit de cette façon, il ne restait plus qu'à désigner les principaux coupables, ainsi que les juges chargés de prononcer leur sentence et de la faire exécuter. Alors M. Eugène Sue publia le *Juif errant*, dont le but était de signaler à la vindicte populaire l'ordre des Jésuites que, depuis sa naissance, on a la coutume d'expulser et de déclarer anéanti au moins une fois par siècle. C'était assez adroit de prendre ainsi la victime expiatoire en dehors des partis politiques ou sociaux proprement dits. La Compagnie de Jésus eut le sort du baudet de la fable sur qui grands et petits s'empressent de crier haro! Ce roman, quoique très-médiocre, n'en produisit pas moins son effet. Il servit de mèche incendiaire au milieu des matières inflammables accumulées de toutes parts. A peine avait-il achevé de paraître qu'on en profita pour soulever les populations protestantes des cantons de Vaud, Genève et Neuchâtel contre le Sonderbund, et, en France, la révolution de février suivit de près la victoire du radicalisme suisse.

En présence de l'espèce d'unanimité avec laquelle cette catastrophe avait été préparée, on pouvait croire que sa

conséquence immédiate serait la réalisation des projets socialistes, qui semblait ne devoir rencontrer aucun obstacle sérieux. Mais il n'en fut pas ainsi. Contre toute attente un revirement complet eut lieu et, cette fois, le caprice de la mode favorisa très-heureusement la marche naturelle de l'esprit humain, qui veut que, lorsqu'une idée féconde, vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, a porté ses fruits, il s'opère une réaction en sens opposé, dont la force est proportionnelle à l'intensité du mouvement contraire qui l'a précédée.

En effet, on peut dire que l'homme est placé ici-bas entre deux pôles, l'autorité et la liberté, qui l'attirent tour à tour avec une puissance irrésistible, et dont l'équilibre parfait constitue l'idéal offert comme but au développement de ses facultés intellectuelles et morales.

A l'origine de l'état social le principe de l'autorité domine exclusivement. C'est à lui qu'appartient le rôle d'organisateur; et, pour dompter les instincts rebelles, pour établir les règles du devoir, il faut qu'il s'impose avec énergie. Il commence donc par comprimer violemment l'essor des tendances individuelles. Le premier pas vers la vie civilisée est un sacrifice de liberté; jusqu'alors l'homme ne dépendait que de ses propres besoins, maintenant il dépend aussi de ceux des autres. Or, un tel sacrifice ne peut être obtenu que par la contrainte, par la force, et dès lors s'établit cette lutte qui est, en quelque sorte, l'essence de la vie sociale et la fait osciller entre deux extrêmes également funestes pour elle : le despotisme et l'anarchie. C'est à se défendre contre l'un et l'autre que la société doit mettre toute sa vigilance; mais comme l'esprit humain ne sait jamais garder la mesure dans ses déterminations, qui d'ailleurs ne peuvent agir efficacement sur la foule qu'à la condition d'être passionnées ou systématiques, il en résulte que chaque impulsion donnée dans un sens ne s'arrête et

ne cesse que pour faire place à une autre non moins forte dans le sens contraire. Au milieu de ces réactions successives se présentent de temps en temps des intervalles de repos où les deux forces opposées se balançant à peu près laissent le champ libre au développement intellectuel. C'est alors seulement que le progrès réel s'accomplit, que l'humanité recueille les fruits de tant d'efforts pénibles et de cruelles épreuves. Mais ces intervalles sont, en général, trop courts, parce que l'homme est insatiable dans ses désirs et ses poursuites. Dès que son activité se réveille, il se passionne bientôt, s'il adopte un principe, il entend le pousser jusqu'à ses dernières conséquences; quand une idée le séduit, il en fait tout un système qui devient pour lui la vérité absolue. Dans le domaine de la théorie ou de la science pure, de tels écarts ont des avantages qui compensent leurs inconvénients; mais dans la pratique, ils produisent les résultats les plus funestes.

Quelques semaines de vaines tentatives et de déceptions cruelles suffirent donc pour dissiper l'aveuglement qui avait amené la débâcle de février. L'année 1848 n'était pas finie que déjà l'on maudissait ouvertement cette révolution intempestive, stérile, sans motifs plausibles, et dont l'unique résultat était de livrer la France en proie aux ambitieux de l'espèce la plus méprisable. Après cette courte orgie, les forces vives de la société se réveillèrent, et la littérature ne fut pas la dernière à rentrer dans la lice pour soutenir la cause de l'ordre et des principes conservateurs, avec un courage dont il est juste de lui savoir gré. Elle reconnut franchement ses erreurs, et sa conversion précéda même celle du public. Se pliant aux exigences de l'époque, elle entreprit une guerre de pamphlets, de chansons, de vaudevilles, de bluettes satiriques, dont l'effet contribua beaucoup à la prompte défaite du socialisme. Ses coups hardis et répétés criblèrent la mauvaise guenille sur

laquelle, en guise de drapeau, l'auteur du *Système des contradictions économiques* avait inscrit sa fameuse devise : « La propriété c'est le vol. » Bientôt la réaction acquit assez de consistance pour qu'une assemblée législative issue du suffrage universel osât songer à réprimer la licence de la presse. Dès lors il devint évident que la république improvisée au milieu du tumulte de février, ne tarderait pas à disparaître devant l'énergique volonté de l'homme fort et résolu qui, possédant la confiance du peuple, saurait se mettre au-dessus des partis, dont les efforts impuissants ne semblaient pouvoir aboutir qu'à la guerre civile.

Maintenant l'opinion publique profitera-t-elle des leçons de l'expérience, ou bien faudra-t-il que la liberté soit complétement sacrifiée au maintien de l'état social ? Je ne prétends point résoudre cette question, seulement je crois qu'on aurait tort d'attacher trop d'importance aux symptômes que présente le moment actuel. A la suite du déplorable chaos intellectuel qui régnait naguère, il était tout simple que les esprits, las du doute et de l'anarchie, se montrassent enclins à chercher le repos sous l'égide du seul pouvoir qui fût resté debout. L'autorité de l'Eglise a rendu et peut rendre encore de grands services ; mais, comme toute hiérarchie puissante, elle est sujette à des prétentions exagérées, et ce sont les résultats de cette tendance, exaltée chez elle par le succès, qui inspirent aujourd'hui des craintes. Cependant d'un autre côté les traditions impériales qui gouvernent la France sont plutôt rassurantes à cet égard, et si elles-mêmes ont débuté par des actes de rigueur contre les abus d'une liberté sans frein, l'on doit bien reconnaître que le désordre, la révolte, les convoitises de toutes sortes, surexcitées par tant de déclamations violentes, de tableaux imaginaires et de contrastes trop réels, ne pouvaient être réprimés que de cette

manière. Maintenue dans de sages limites, dirigée par une force intelligente et morale, cette répression sera plutôt salutaire, et à la littérature en particulier elle rendra l'éminent service d'épurer ses œuvres, de la dégager du fâcheux alliage des idées subversives et des vues socialistes. Mais il est nécessaire pour cela que le goût public reçoive une direction ferme, honnête, et propre à seconder le mouvement ainsi qu'à prévenir ses excès. Il faut que les hommes éclairés qui forment l'élite de la nation acceptent sérieusement la part de responsabilité qui leur incombe dans l'œuvre du temps présent; qu'ils donnent l'exemple d'un zèle ardent et désintéressé pour le bien, d'un amour sincère du vrai ; qu'animés de cette noble indépendance qui inspire le courage civil, ils se dévouent sans-arrière pensée à la défense des principes d'une saine liberté fondée sur le respect de la loi, favorisant le bienfaisant essor de la famille et de la propriété, conciliant la sécurité des intérêts sociaux avec le plus grand développement des facultés individuelles.

L'autorité a besoin de trouver un contre-poids dans le libre examen, comme celui-ci ne saurait sans danger s'affranchir de tout contrôle supérieur. Sans doute l'accord de ces deux tendances est le problème le plus difficile, et depuis l'origine du monde l'esprit humain en cherche vainement la solution. Mais si, dans cette éternelle tâche imposée à son activité, chaque siècle a sa mission, celle du nôtre a du moins l'avantage d'être clairement tracée. Jamais peut-être l'ennemi qu'il s'agit de combattre ne leva plus audacieusement sa bannière, sur laquelle se lisent, en traits de feu, ces mots intelligibles pour tous : « Orgueil et mensonge. »

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JANVIER 1853.

MOUVEMENT DE LA PRESSE FRANÇAISE

PENDANT L'ANNÉE 1852.

Nous espérons qu'on ne lira pas sans quelque intérêt un résumé succinct de ce que présente la statistique littéraire ou scientifique de la France durant le cours de l'année qui vient de se terminer. A cet égard, on ne saurait arriver à des notions certaines qu'en se livrant à des recherches qui ne sont pas à la portée de tout le monde ou qui tentent peu d'amateurs.

Les résultats que nous exposons sont positifs; ils ressortent de pièces officielles. Le *Journal de la librairie* enregistre jusqu'aux plus minces publications; l'obligation du dépôt légal les amène toutes au ministère de l'Intérieur.

L'inventaire de 1852 signale 7787 publications qui arrivent au chiffre de 8261, en y comprenant 475 réimpressions, destinées, pour la plupart, à des distributions de prix. On compte 4321 ouvrages sortis des presses parisiennes; 3925 ont vu le jour dans les départements; 15 viennent de l'Algérie. Les langues étrangères ont une part dans cette masse de papier noirci, mais elles n'enfantent guères que des rudiments et des livres de classes; nous avons compté : 90 publications en allemand, 110 en espagnol, 203 en latin, 66 en grec, 3 en langues orientales.

La production intellectuelle n'a d'ailleurs que faiblement dépassé celle de 1851; elle était alors arrivée au chiffre de 7350. On ne peut dire qu'il y ait progrès depuis vingt-cinq ans, car le *Journal de la librairie* avait, en 1828, enregistré 7616 ouvrages nouveaux.

Prenons ce total fort raisonnable de *huit mille deux cent soixante*

ouvrages grands ou petits, les uns lourds et épais in-folio, les autres in-32, d'un demi-quart de feuille; les uns en français plus ou moins correct, les autres en breton, en hébreu, en auvergnat, en polonais, en arabe, en basque, en sanscrit, et sans tenir compte de l'extrême diversité des ouvrages, ni de leur étendue, ni des sujets qu'ils concernent, nous trouverons à peu près *vingt-trois* ouvrages par jour.

Nous ne disons pas ouvrages nouveaux, car on compte dans l'inventaire de 1852, 1626 réimpressions ou simulacres de réimpression. On n'ignore pas que souvent un nouveau titre, placé en tête d'un livre dont l'édition ancienne gît délaissée dans les magasins du libraire, déguise son âge et le fait reparaître avec tous les honneurs de la troisième, de la cinquième ou de la huitième édition. Il n'est pas très-rare que la seconde édition ne soit la première et la seule. Parfois, on passe de la première à la troisième où à la quatrième, en omettant les intermédiaires.

Nous avons dit que Paris imprime plus de la moitié de ce qui paraît en France; nous pouvons ajouter qu'il enfante presque tout ce qui peut contribuer au progrès de la science. Il faut bien l'avouer, la presque totalité des livres imprimés en province, n'ont aucune importance intellectuelle. Ce sont des réimpressions à bon marché et peu soignées de livres très-répandus; ce sont des livres d'école, des rituels, ou les essais poétiques d'un rimeur de petite ville. Les séminaires et les colléges constituent les principaux débouchés de la presse provinciale.

Le *Journal de la librairie* enregistrant jusqu'aux prospectus, donnant un article à un cahier de quatre pages comme à un ouvrage en dix volumes, ne fait connaître la production exacte de la typographie française qu'à l'individu patient et appliqué qui prend la peine de relever laborieusement et d'additionner le nombre de feuilles (de 16 pages in-octavo chacune) que présente chaque ouvrage. Nous avons pris la peine de faire ce calcul; nous avons trouvé, sauf erreur, 99,758 feuilles. En calculant un tirage moyen de 1500 exemplaires, on arrive à un total de cent cinquante millions de feuilles imprimées, pour représenter l'œuvre de la librairie

française en 1852. Bien entendu que ce chiffre ne comprend pas ce que la presse quotidienne ou périodique, ce que les journaux de tout genre, lancent dans le torrent de la circulation. Le tirage à 1500 exemplaires est dépassé pour les livres à bon marché, les publications illustrées, les ouvrages d'éducation, les réimpressions annuelles d'auteurs célèbres, mais il est supérieur à ce qu'on accorde aux grandes collections, aux ouvrages de haute portée et surtout à la masse des œuvres d'imagination et des poésies. C'est donc une moyenne qu'on peut adopter en l'absence de toute donnée positive.

Nous avions entrepris une classification par ordre de matières des publications de 1852, mais nous ne l'insérerons pas ici. Elle serait plus minutieuse et plus longue qu'intéressante. Peu de lecteurs auraient le courage de nous suivre dans cette forêt de chiffres, qui ont d'ailleurs besoin d'être triés et expliqués, car si on ne tenait compte que du nombre, on arriverait à des conséquences bien différentes de celles qu'on obtiendra en recherchant le mérite, l'utilité, l'importance des ouvrages nouveaux. La poésie, avec un total formidable de près de cinq cents productions, ne donne qu'un nombre extrêmement restreint de volumes qu'il soit permis de citer comme dignes d'attention, tandis que pour les sciences usuelles, plus de la moitié des œuvres mises au jour ont un caractère d'utilité. C'est ainsi que plusieurs des classes les plus opulentes en apparence sont, de fait, les plus pauvres. Laissant de côté ces particularités qui sont du domaine de la statistique, nous nous bornerons à signaler quelques-unes des productions les plus importantes qu'ait vu surgir 1852. Un certain nombre d'entre elles ont déjà été l'objet d'un examen rapide dans notre *Revue critique*. Nous sommes loin d'avoir la prétention encyclopédique de tout indiquer; nous nous bornons aux ouvrages dont nous avons pu prendre connaissance.

L'*Histoire naturelle* présente plusieurs volumes (relatifs aux insectes) des *Nouvelles suites à Buffon*, entreprise considérable qui s'annonce comme devant former 75 volumes; les *Mémoires* de M. Fée *sur la famille des fougères* méritent aussi une mention.

Les travaux de MM. de Barante, de Lamartine, Louis Blanc, sur l'histoire de la révolution et de la restauration ont été continués

avec succès. Une publication bien moins faite pour passionner la critique, c'est l'*Historia diplomatica imperatoris Frederici II*, que M. Huillard-Bréholles exécute laborieusement sous les auspices d'un Mécène cher aux études sérieuses, M. le duc de Luynes.

L'*archéologie* offre en première ligne la somptueuse publication sur les *Catacombes de Rome*, faite aux frais du gouvernement français, deux ouvrages de M. V. Langlois sur la *numismatique des nomes d'Egypte* et sur celle de la *Géorgie au moyen âge* ne sauraient être oubliés. M. A. de Boissier a entrepris, sur les *Inscriptions antiques de Lyon*, des recherches que les érudits ont déjà distinguées.

Dans la classe des *Beaux-arts*, nous rencontrons l'*Histoire de l'harmonie au moyen âge*, par M. de Coussemaker, et deux ouvrages sur le curieux sujet des *Danses des morts*, l'un, de l'habile dessinateur Langlois, de Rouen, l'autre de M. Kastner qui a envisagé la question sous le point de vue (jusqu'alors inexploré) de la musique. Le beau volume de M. Félix de Verneuilh, sur l'*Architecture byzantine en France* ne doit pas être passé sous silence.

En fait de voyages, celui de M. Flandin, en Perse, et celui de M. de Saulcy, autour de la Mer Rouge, sont des livres qu'il ne faut point confondre avec les bavardages insipides de touristes voués bien vite à un juste oubli.

Le grand ouvrage de Creuzer sur *les Religions de l'antiquité*, complété et refondu par des érudits français, est arrivé à son terme. Un bénédictin, Dom Pitra, a fait paraître le tome premier du *Spicilegium solismense*, recueil que n'auraient pas désavoué les Mabillon, les Martine et autres gloires de la congrégation de Saint-Maur.

La bibliographie peut montrer les ingénieuses *Recherches* du savant auteur du *Manuel du libraire, sur le texte primitif de Rabelais* et l'achèvement du grand travail de M. Moreau sur les *Mazarinades*.

La littérature orientale, toujours cultivée avec zèle, s'est enrichie, surtout en ce qui concerne les régions indiennes. Un très-gros volume, sorti des presses du gouvernement, renferme la traduction

faite par l'illustre Burnouf, d'un ouvrage sanscrit d'une haute importance pour l'étude du Bouddhisme, *le Lotus de la bonne loi*. M. Langlois (de l'Institut) a continué la traduction du *Rig-veda, livre des hymnes;* M. Pavie a fait passer dans notre langue une partie du *Bhagavat Pourana*.

Nous nous reprocherions d'omettre des livres utiles, appartenant à diverses branches de la science, tels que les derniers volumes de l'*Histoire de Mme de Sévigné*, par M. Walckenaer, l'édition des *Pensées* de Pascal, que M. Havet a enrichie d'un important commentaire, le troisième volume du savant travail de M. de Santarem sur la géographie du moyen âge, mais nous devons nous borner à ces indications succinctes. Si nous ne mentionnons rien à l'égard du roman et de la poésie, c'est qu'il nous semble que 1852 n'a pas produit en ce genre un seul écrit qui soit de nature *à se maintenir sur l'aile des temps* (expression d'André Chénier). Il est du moins un poëte qui s'annonce naïvement, comme sachant à peine signer. Ce n'est point à Paris, comme on peut croire, que réside ce barde modeste; son domicile est dans la très-petite ville de La Ferté-Milon.

Les singularités, les excentricités ne manquent pas dans l'inventaire intellectuel de 1852. On a continué de découvrir la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel et diverses utopies médicales. Un rimeur a chanté *les Amours d'une pipe et d'un compas*. Un sorcier (il eût péri dans les flammes s'il était venu au monde trois siècles plus tôt) a pu impunément faire imprimer un gros volume intitulé: *la Magie dévoilée ou principes des sciences occultes*. Ce livre, tiré à peu d'exemplaires et d'un prix très-élevé, ne se remet cacheté qu'aux personnes qui prennent l'engagement de ne le communiquer à âme qui vive et de n'en laisser copier aucun passage.

Pour compléter l'appréciation du travail de la presse française en 1852, il faudrait entamer le chapitre du journalisme, mais les renseignements nécessaires font défaut. Les faits matériels varient constamment, les faits moraux échappent à toute investigation complète. La première notion sur les journaux, leur existence, n'est pas même facile à établir. On pourrait dire : Tant de feuilles parais-

sent tel jour, mais dès le lendemain, le calcul n'est plus exact. Comment tenir le compte courant des naissances et des décès? Bornons-nous, pour le moment du moins, à signaler les tentatives faites en 1852. Nous avons trouvé 169 journaux nouveaux, dont 41 fabriqués en province. L'agriculture, le commerce ou l'industrie, l'éducation des enfants, les annonces, telles sont les matières auxquelles ils se consacrent presque tous, et l'on peut affirmer sans crainte que, dès le 1er janvier 1853, la majeure partie de ces feuilles éphémères avait cessé de paraître. ***

LITTÉRATURE.

MÉDITATIONS POÉTIQUES, par H.-F. Calame. Neuchâtel, chez J. Attinger, 1852. 1 vol. in-8° : 2 fr. 50.—POÉSIES DE HENRI DURAND, précédées d'une notice biographique par A. Vinet; 3e édit., augmentée de sept morceaux inédits. Lausanne, chez G. Bridel et chez Delafontaine et Cie. 1852. 1 vol. in-16 : 2 fr. — LES FLEURS D'AUTOMNE, poésies morales et religieuses, par J.-D. Rossier. Lausanne, chez Delafontaine et Cie. 1853. 1 vol. in-18. — LUCIOLES, par Marc Monnier. Genève, chez Joël Cherbuliez. 1853. 1 vol. in-12 : 2 fr.

Nous réunissons dans un même article ces diverses productions qui appartiennent toutes à la Suisse romane, et décèlent un mouvement littéraire assez remarquable, malgré les dissensions intestines qui, depuis dix années, ont tourmenté ce beau pays. Vainement l'esprit révolutionnaire s'est attaqué aux institutions libérales, s'est déclaré plus ou moins l'ennemi des lettres et des sciences; il a bien pu détruire des académies, mais non pas empêcher que le goût de l'étude inspiré par elles ne portât ses fruits. A Neuchâtel, à Lausanne, à Genève, l'activité intellectuelle un instant détournée de son but, découragée par les stériles disputes de la politique, semble se réveiller avec une nouvelle ardeur. Elle reprend son essor, qui n'a besoin, en effet, ni de l'approbation, ni de l'appui du

gouvernement dans un État libre, où chaque écrivain peut aspirer à exercer sur le peuple l'influence légitime que donne la supériorité réelle des lumières et du talent. C'est précisément là, peut-être, le moyen le plus efficace de contrebalancer les inconvénients de la démocratie. Plus un peuple est émancipé, plus il importe de travailler à le polir, à former son goût, son jugement, à maintenir au milieu de lui une élite nombreuse d'hommes éclairés qui puissent combattre sans cesse les tendances brutales du matérialisme, auxquelles il n'est que trop enclin à se livrer. Cette nécessité de notre époque paraît être comprise. Nous croyons du moins en trouver un signe assez caractéristique dans l'espèce de réveil littéraire qui se manifeste aujourd'hui.

Il faut bien, en effet, que le mouvement soit intense et général, pour que la poésie vienne occuper une si grande place dans les productions de la presse suisse. D'ordinaire les poëtes n'abondent ni sur les rives du Léman, ni dans les vallées du Jura. Le canton de Vaud, cependant, est plus favorisé à cet égard que Genève et Neuchâtel ; le culte des muses y compte de fervents adeptes, parmi lesquels Henri Durand tient une des premières places, quoique la mort l'ait enlevé, bien jeune encore, à l'entrée de la carrière que son talent, mûri par l'étude et par l'expérience de la vie, aurait pu parcourir avec éclat. M. Vinet a retracé d'une main amie l'histoire touchante de ce jeune homme si bien doué pour le cœur comme pour l'esprit. C'était une âme élevée, dont les nobles instincts conservaient toute leur pureté au milieu même de l'effervescence de la jeunesse. Cette période critique où les sentiments s'altèrent au contact des idées et des passions ne semblait avoir eu sur lui d'autre effet que d'exciter fortement son zèle pour la recherche consciencieuse de la vérité. Il n'exploitait pas la foi comme tant de jeunes poëtes qui n'y voient qu'un sujet d'inspiration, mais il travaillait avec ardeur à repousser les atteintes du doute. Sa nature d'élite s'était approprié ce qu'il y a de bon dans le caractère de l'étudiant suisse, sérieux, cordial, et tout empreint d'un patriotisme exalté. Dans le sein de la Société de Zoffingue, dont il était membre, Durand trouvait des auditeurs moins enclins à la flatterie qu'à la critique, et ce fut seu-

lement après sa mort que ses collègues se firent un pieux devoir de recueillir ses meilleures poésies, pour les livrer à une publicité plus étendue. Elles ont subi cette épreuve avec succès ; deux éditions se sont assez rapidement écoulées, et la troisième, à laquelle quelques pièces inédites donnent un nouvel attrait, sera sans doute aussi bien accueillie. Ce ne sont pourtant, en général, que des essais d'un talent dont la marche est encore assez chancelante et le but incertain. Parfois le style est rude et la pensée manque de clarté ; mais çà et là se manifeste une vigueur originale qui répand beaucoup de charme sur les descriptions de cette nature alpestre, dont la sublime poésie a trouvé jusqu'à présent si peu d'interprètes dignes d'elle. Henri Durand la comprenait, la sentait vivement, et s'il n'avait pas encore réussi à la rendre dans toute sa splendeur, il savait du moins reproduire avec une heureuse simplicité quelques scènes rustiques empruntées à la vie des montagnards.

Les vaches ont cédé leur lait en abondance ;
Et joyeux, et bramant, le troupeau tout entier,
Saluant d'un beau soir la pure transparence,
De son cher pâturage a repris le sentier.
Mais par l'autre chemin, quand sa besogne est faite,
Un pâtre des chalets à descendre s'apprête.

Le nom de ce berger au pays est ancien :
Tout le monde là-haut connaît Cherix et l'aime
Il descend au vallon, et, pour faucher son bien,
S'éloigne du troupeau qu'il gouverne lui-même.
Sa femme, un fils au bras, l'accompagne un instant
Jusqu'au roc d'où l'on voit le sentier serpentant.

Isaline aura donc, pendant cette semaine,
Elle seule, à donner tous les soins au chalet ;
Certes, pour une femme, assez lourde est la peine
De veiller au bétail et de traire le lait ;
Et puis il faut trancher, façonner le fromage.....
Mais elle est jeune encore, et ne craint pas l'ouvrage.

Ainsi vit, jour à jour, ce peuple et ses troupeaux ;
Sitôt que le printemps a fait fondre la glace,

Quittant le toit d'hiver et son triste repos,
Les voilà sur les monts, broutant de place en place,
De mazot en mazot [1], montant avec l'été
Jusqu'au chalet d'en haut, pour deux mois habité.

Souvent même au vallon il ne reste personne;
Mais quand juillet, là-bas, mûrit ses fruits dorés,
Les montagnards, tandis qu'à la plaine on moissonne,
Descendent pour faucher, pour faner leurs bons prés.
Car bien long est l'hiver dans ces rudes parages;
Les vaches sous la neige ont besoin de fourrages.

Ce petit tableau si paisible est d'une parfaite vérité. On voit que Durand possédait sa montagne jusque dans les moindres détails, comme il convient au poëte suisse qui veut que ses vers portent le cachet national et ne soient pas seulement les échos affaiblis d'une littérature étrangère. Aussi montre-t-il une aptitude remarquable à décrire les aspects des hautes Alpes, surtout ceux d'un caractère calme et majestueux :

Jamais plus bel azur; jamais plus éclatante,
Sur les Alpes, les cieux n'avaient dressé leur tente.
Comme un fanal brillant aux tours des Diablerets,
La lune en se levant éclairait la vallée ;
Des glaciers lumineux descendait un vent frais;
Des clochettes, au loin, la musique voilée
Seule pouvait trahir la veille des troupeaux;
Tout était fête au ciel; — sur le monde, repos.

La pièce intitulée *Plan-Névé* prouve qu'il ne manquait pas non plus d'énergie pour peindre les effets de la tempête sur ces hautes sommités où la terrible avalanche exerce ses ravages. Elle indique aussi ce qu'il aurait pu faire dans le genre de la ballade, qui semble si bien convenir à une contrée à la fois pittoresque et riche en traditions héroïques ou merveilleuses.

—Chez M. Calame nous trouvons un talent plus mûr, plus réfléchi, qui s'attache de préférence à l'expression des sentiments in-

[1] Granges dispersées dans les pâturages entre l'habitation d'hiver et les chalets d'été.

times. Il a moins de hardiesse, moins d'originalité peut-être, mais c'est une noble nature aussi, qui éveille la sympathie et dont les accents harmonieux ont beaucoup de charme. Pour lui la poésie est une douce compagne qui vient aux heures de la tristesse et de l'isolement s'asseoir à ses côtés, partager ses peines, relever son courage; qui embellit le souvenir de ses affections brisées par la mort et détourne ses regards de cette terre d'épreuve pour les diriger vers le ciel. On peut lui appliquer cette image ingénieuse, par laquelle débute la première pièce de son recueil :

Voyez ce cep noueux dans la terre altérée.
Sur son écorce déchirée
Les ardeurs des étés, les frimats des hivers
Ont empreint tour à tour leurs outrages divers.
Regardez de plus près : cette tête vieillie
A regret, diriez-vous, se courbe et se replie ;
Elle eût voulu plutôt se dresser vers le ciel;
Mais l'homme l'a domptée, et les jets de sa sève
Ont subi sans pitié du fer qui les enlève
Le travail fécond, mais cruel.
Et le cep aujourd'hui de tant de sacrifices
Sur son front élargi garde les cicatrices,
Et, seul laissé debout, un sarment dans les airs
Monte et de tous côtés jette ses pampres verts,
Cache ses grappes d'or sous son ombre attiédie,
Et du cep tout entier semble absorber la vie.

Le sarment respecté, c'est la poésie qui survit à la perte des illusions et des espérances mondaines, parce qu'elle est, en quelque sorte, un jet de l'âme immortelle. Épurée surtout par le contact d'une foi profonde, elle devient pour le cœur de l'homme une source d'épanchements salutaires et de consolations précieuses.

Hélas, quand arrive cet âge
Où le printemps pour nous n'est plus,
Où de notre pèlerinage
Les meilleurs ans sont révolus.
Si, nous retournant en arrière,
Nous jetons sur notre carrière

Un mélancolique regard,
Que d'espérances annulées,
Que de fleurs au vent effeuillées.
Que de fruits tombés au hasard !

. . . . . .

Projets, pensers, par la tempête
Tour à tour brisés ou flétris,
Amoncellent sur notre tête
Nos propres et tristes débris.
Nos perspectives rétrécies,
Par d'âpres vapeurs obscurcies,
Heurtent contre un ciel sans couleur,
Et parfois le cœur se déchire,
Et l'être tout entier soupire
Dans le creuset de la douleur....
Ame affligée, oh, prends courage,
Réprime ton injuste effroi.
Le Dieu qui tonne dans l'orage,
Est le Dieu qu'embrasse ta foi.
Adore et crois : ta lutte étrange
Est cette lutte qu'avec l'ange
Soutint Jacob victorieux ;
Ce qu'ôte la main qui t'émonde,
Ou n'était pas fait pour ce monde,
Ou ne l'était pas pour les cieux.
A nos regards un jour encore
Le ciel apaisé sourira,
Et des clartés de notre aurore
Notre couchant resplendira.
Heureux, si, parmi nos ruines,
Eparses sous les mains divines
Dans la vigne de l'Eternel,
Reste une œuvre qui fructifie,
Une pensée épanouie
Au feu de son œil paternel !

Les *Méditations* de M. Calame sont fortement empreintes de cette tendance sérieuse qui porte l'esprit à réfléchir sur l'instabilité des choses humaines, à chercher au delà de ce monde le port où les âmes fidèles doivent se retrouver dans la paix et le bonheur.

On pourra lui reprocher sa prédilection marquée pour les images de deuil et de tristesse. Sa muse est un peu lugubre; elle se plaît surtout aux chants funèbres, et ne laisse échapper aucune occasion de donner cours aux graves pensées que lui inspire la mort d'un parent ou d'un ami. Mais il règne en général dans ses vers une piété si fervente, des sentiments si purs et si vrais, qu'on lui pardonne volontiers d'aborder souvent un sujet qu'il traite avec une supériorité réelle. C'est là que se retrouve chez lui le cachet suisse, la vie de famille, sphère restreinte pour l'imagination peut-être, mais large et féconde pour le cœur. Les amertumes de l'épreuve ne le rendent point ingrat, point oublieux des joies dont tout homme a sa part. Il sait peindre avec beaucoup de charme leur impression persistante au milieu de tant de souvenirs qui s'effacent :

Il en est un pourtant, dont l'éclat solitaire
Parviendrait jusqu'à toi quand tout autre aurait fui,
Fleur au timide encens, écho plein de mystère,
Dernier souffle d'un jour qu'on ignore aujourd'hui.
Qu'au loin derrière toi la brume au flot grisâtre
Des jeux de ton printemps inonde le théâtre,
Et de son froid linceul recouvre leurs tableaux,
Toujours ce beau rayon, perçant l'ombre marâtre,
Poindra pieux et pur au-dessus des tombeaux.

Toujours ce doux parfum de sa brise embaumée
A tes sens recueillis portera le trésor ;
Toujours au sein des airs ton oreille charmée
Distinguera ce son qui s'y prolonge encor ;
Toujours, quand, soupirant sous l'effort du voyage,
Tu te retourneras vers le lointain rivage
Où commença ta course avec celle du jour,
Ce zéphyr du matin baignera ton visage.....
Enfant, inclinons-nous, c'est le premier amour !

— Dans les *Fleurs d'automne* de M. Rossier, l'esprit religieux domine d'une manière plus exclusive. Il emprunte la forme de la poésie pour se manifester, et ne lui demande rien de plus. La foi austère qui inspire l'auteur fait peu de cas des ressources de l'ima-

gination. Elle expose ses doctrines, ses craintes et ses espérances dans des espèces de cantiques, dont l'harmonie n'est pas sans mérite, quoique l'absence de tout ornement lui donne un accent assez monotone. C'est la simple expression du puritanisme chrétien, qui cherche moins à plaire qu'à frapper par la puissance de ses convictions et par son profond sentiment de la misère humaine.

Encor quelques débris que la tombe recueille !
Encor quelqu'un de moins au seuil de la maison !
Encore un jour qui dit qu'ici-bas tout s'effeuille,
L'arbre quand vient l'hiver, l'homme en toute saison !

O passé, dis-le nous, que fais-tu de nos vies,
De nos joyeux printemps, des plus beaux de nos jours ?
Que fais-tu de ces fleurs à nos têtes ravies,
Toi qui ne rends jamais et demandes toujours ?

Quoi ? tous dans le néant, dans l'éternel abîme ?
Quoi ? tous ensevelis sans même avoir été !
Quoi ? tous flambeaux éteints que plus rien ne ranime.
A peine un souvenir pour dire : « Vanité ! »

Seigneur ! Seigneur mon Dieu ! fais mûrir ma pensée ;
Viens par un temps si sombre éclairer le chemin ;
Viens ôter le fardeau de mon âme oppressée,
Verser l'huile à ma lampe et me donner la main.

Ce cri jeté vers Dieu, pour implorer son appui, résume en quelque sorte la pensée qui plane sur tout le recueil. Il nous a paru propre également à faire apprécier l'énergie de style et la ferveur de foi dont la plupart des poésies de M. Rossier sont empreintes.

— Quant aux *Lucioles* de M. Marc Monnier, on y reconnaît un jeune talent auquel ne manquent ni la grâce, ni la fraîcheur, mais qui débute et ne sait point encore choisir parmi les productions de sa verve abondante. Nous avons déjà signalé, dans la petite comédie qu'il publia l'année dernière sous le titre de : *Sic vos non vobis*, la facilité merveilleuse avec laquelle les vers coulent de sa plume. Cette qualité se retrouve ici ; on voit bien que pour lui la poésie n'est pas un travail pénible, il improvise sans effort et l'harmo-

nieuse cadence ne lui fait jamais défaut. Seulement son nouveau volume prête davantage à la critique, parce qu'il renferme beaucoup de ces légères fantaisies qui, imprimées, n'ont plus le même attrait qu'elles pouvaient offrir lorsqu'elles étaient lues par l'auteur, dans un salon, au milieu d'amis bienveillants. La plupart n'ont d'autre mérite que celui de la forme, et cela ne suffit pas pour intéresser le grand public, il exige de plus l'originalité de la pensée et la richesse de l'imagination. L'une et l'autre ne manqueront peut-être pas à M. Monnier, mais il faut leur laisser le temps de prendre leur essor. Du reste, plusieurs pièces de ce recueil les font déjà pressentir, nous signalerons, par exemple, *Dona Virginia*, chanson d'improvisateur, pleine d'entrain, et qui présente une charmante scène populaire fort bien esquissée en quelques traits aussi simples que vrais :

Salut pêcheurs, salut marinarelles !
Autour de moi qu'on s'étende au soleil !
Laissez, enfants, l'amour et le sommeil,
Et vous, petits, les jeux et les querelles !
Tant qu'il fait jour, de Sorrente à Baïa,
Je vais chanter Dona Virginia.

Virginia, la vierge à peine éclose,
Avait des yeux plus riches qu'un million,
Un frais sourire où le blanc papillon
Se fut posé — comme au sein d'une rose...
Les soirs de mai, pour écouter sa voix,
Le rossignol eût fait silence au bois...

M. Marc Monnier a d'ailleurs, même dans ses moindres petits vers, un mérite que nous estimons fort ; c'est un jeune homme franchement jeune, gai, qui voit la vie couleur de rose, comme elle apparaît à son âge, et n'affecte point ces tristesses incomprises, ni ces allures de génie méconnu dont on a prétendu faire, de nos jours, la livrée du poëte.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE GENÈVE, par E.-H. Gaullieur. Neuchâtel, 1853; in-8° : 2 fr.

La Bibliothèque de Genève date de l'époque de la Réformation, ou du moins au delà de cette époque on perd les traces de son existence. Dès l'année 1547 Bonivard avait promis de donner ses livres à la ville *pour dresser une librairye*. Mais il est probable qu'avant l'exécution de cette promesse, une bibliothèque existait déjà, car les livres de Bonivard ne sont inscrits que dans le supplément du catalogue primitif, dont on possède le manuscrit en vingt-deux feuillets petit in-folio. Les livres de Calvin, ceux de Pierre Martyr, achetés par le gouvernement, et différents dons faits par des citoyens généreux formèrent probablement la première base de cette collection. Bientôt elle s'augmenta, un nouveau catalogue, rédigé en 1572, forma un volume de quarante-sept feuillets. Les imprimeurs étaient tenus d'y déposer un exemplaire de tous les livres qu'ils publiaient. On lui faisait aussi de nombreux legs ou cadeaux; ainsi nous voyons qu'en 1616 la veuve et les héritiers de Théodore de Bèze ayant *baillé* cent florins pour la bibliothèque, on employa cette somme à l'achat des Grandes annales de France de Belleforest, des Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet, de la Britannia de Camden, et enfin du *Romant de Fierabras* et de l'*Institution de foy* (Doctrinal de Sapience) de Guy de Roye.

Durant le dix-septième siècle la Bibliothèque continua de s'enrichir assez rapidement. Genève possédait alors des imprimeries fort occupées et le commerce des livres y était florissant. On commençait d'ailleurs à se relâcher de l'austérité puritaine qui en avait d'abord exclu beaucoup d'ouvrages comme trop frivoles ou contraires aux doctrines du protestantisme. Ce fut peut-être la période la plus riche en bonnes acquisitions de toutes sortes, car dans le siècle suivant la tendance utilitaire prit le dessus et fit négliger de plus en plus le point de vue bibliographique. On allait même jusqu'à proposer la vente des anciennes éditions pour s'en procurer de nouvelles; heureusement ce vandalisme ne fut pas adopté par les directeurs de la Bibliothèque. Dès l'origine, l'insuf-

fisance des ressources avait empêché d'avoir un bibliothécaire qui pût consacrer tout son temps à cet établissement. C'était une place honorifique plutôt que rétribuée, dont le titulaire se trouvait en même temps professeur de l'Académie. Cependant, malgré cela, plusieurs de ceux qui remplirent cette fonction furent des hommes éminents, pleins de zèle et d'activité. Vers la fin du dix-huitième siècle, par exemple, M. Senebier, écrivain fécond et savant distingué, rendit de précieux services; sa vive sollicitude pour les intérêts de la Bibliothèque de Genève fut très-utile, soit pendant la période révolutionnaire, soit ensuite sous la domination française. Après 1815, l'organisation fut améliorée progressivement jusqu'à ces dernières années. Le catalogue des livres publié en 1834 par M. le professeur Vaucher, permet d'apprécier l'importance de cette riche collection qui s'est encore accrue depuis. Un travail semblable avait été fait par Senebier pour les manuscrits nombreux et remarquables que possède la Bibliothèque de Genève.

M. Gaullieur a extrait des registres de cet établissement une foule de détails curieux qui rendent sa notice fort intéressante. Nous signalerons seulement une ou deux erreurs de noms propres qui demandent à être rectifiées. A la page 71 il dit que M. Alcabo, grec de nation, demanda, en 1822, l'autorisation d'imprimer le manuscrit d'Homère que possède la Bibliothèque. Il veut probablement parler de M. A. Calbo, auteur de la *Lyre grecque* publiée à Genève en 1824. Dans la note de la page 81, on lit : « M. J.-L. Dupan l'aîné, bibliophile distingué, etc.» Or, M. Dupan l'aîné était le notaire, mentionné à la page 80, comme ayant légué ses livres, tandis que M. J.-L. Dupan était son frère, amateur de livres aussi, qui, pendant nombre d'années, dota la Bibliothèque de nombreux ouvrages concernant particulièrement Genève, ainsi que M. Gaullieur l'indique, page 84. Son dernier chapitre renferme une description très-bien faite de l'état actuel de la Bibliothèque et des raretés qu'elle possède; c'est un excellent guide pour ceux qui voudront la visiter avec fruit.

SUSANNE, imité de l'anglais par l'auteur de la Vie d'Elisabeth Fry. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1853; 1 vol. in-12 : 3 francs 50.

Les romanciers anglais excellent à peindre les détails de la vie domestique. La famille est pour eux une mine inépuisable qu'ils exploitent avec beaucoup d'intelligence. On sent que, dans leur pays, elle a conservé sa place et qu'elle y joue un rôle plus important que les salons. Au lieu de ces intrigues compliquées, de ces passions violentes, de tous ces ressorts dramatiques dont la littérature française abuse trop souvent, ils nous présentent des scènes d'intérieur pleines de charme et de vérité. Ils s'attachent à mettre en relief des caractères nobles et purs, au milieu des épreuves ordinaires qui sont plus au moins le lot de tous ici-bas, à montrer combien est puissante leur influence sur ceux qui les entourent, à faire ressortir d'une manière pratique les heureux effets de la régénération morale qui est le fruit d'une vraie piété. C'est un tableau de ce genre que l'auteur de *Susanne* a pris pour modèle, et son imitation, faite avec talent, vaut un original. On y reconnaît aisément la touche fine et délicate d'une femme. Les personnages sont esquissés avec plus de grâce que de vigueur; la marche du récit est lente et les détails abondent. Mais on y remarque des traits d'observation fort ingénieux, une étude très-bien faite des faiblesses du cœur humain, et, ce qui ne sera pas le moindre mérite aux yeux des lecteurs, un intérêt très-vif et très-soutenu. Un semblable livre ne se prête pas à l'analyse, aussi nous bornerons-nous à dire que l'auteur nous paraît avoir fort habilement traité, sous une forme légère et attrayante, le sujet sérieux qu'elle avait en vue et dont la donnée se trouve dans ces paroles empruntées aux *Proverbes :* « La grâce trompe et la beauté s'évanouit; mais la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. »

Catalogue d'une précieuse collection de livres, manuscrits, autographes, dessins et gravures composant actuellement la bibliothèque de M. A.-A. R. Paris, chez J. Renouard et Cie, 1853 ; 1 vol. in-8° : 4 fr.

Ce catalogue est celui de la bibliothèque de M. Antoine-Augustin Renouard, ancien libraire à Paris, aujourd'hui retiré des affaires. Durant une longue carrière, il a mis constamment tous ses soins à se faire la plus belle collection de livres, choisis avec le goût d'un fin connaisseur, et la profession qu'il a exercée pendant soixante-dix ans le plaçait admirablement pour découvrir, apprécier, échanger, améliorer sans cesse. Bibliophile instruit, qui n'estime pas seulement les livres pour leur exécution typographique ou leur rareté, mais qui sait en juger aussi la valeur littéraire, il a recueilli les meilleures éditions de tous les ouvrages importants, et n'a rien négligé pour en avoir des exemplaires parfaits, rendus plus précieux encore, souvent même uniques par les nombreuses illustrations de différentes sortes dont il les a enrichis. Parvenu à un âge très-avancé, et prévoyant qu'après sa mort cette bibliothèque sera mise en vente, il en publie le catalogue, rédigé par lui-même, avec une foule d'annotations intéressantes que nul autre n'aurait pu si bien faire, parce qu'il a étudié ses livres en quelque sorte un à un, à mesure qu'il les acquérait, et que ce sont de vieux amis dans l'intimité desquels il vit depuis longtemps.

Sa collection se compose de 3604 articles. Outre un grand nombre de véritables raretés ou curiosités bibliographiques, on y remarque les bonnes éditions modernes, ornés pour la plupart de gravures de premier choix, que M. Renouard s'est plu à y ajouter toutes les fois que le sujet le comportait. Ainsi, dans la théologie, nous trouvons à la suite de plusieurs Bibles des éditions les plus rares et les plus recherchées, un Nouveau Testament, traduction de Lemaître de Sacy, Paris, Didot jeune, en 5 vol. in-4°, grand papier vélin, qui renferme les figures avant et avec la lettre, les eaux-for-

tes et les dessins originaux de Moreau le jeune; un fort bel exemplaire des figures de la Bible par B. Picart; trois collections de gravures anglaises pour le même ouvrage; les vingt et une estampes de William Blake pour le livre de Job; enfin un exemplaire complet et très-bien conservé de *Ars memorandi per figuras Evangelistarum*, livre fort curieux composé d'un certain nombre de gravures sur bois antérieures à l'invention de l'imprimerie. Parmi les *Heures*, on distingue un manuscrit sur vélin, intitulé *Preces piæ*, orné de miniatures d'une exécution parfaite. Le chapitre des beaux-arts est riche en dessins originaux, et en recueils de magnifiques gravures. On y remarque, entre autres, un volume écrit en partie de la main du Poussin, avec trente-neuf dessins de lui; un volume de dessins de Joseph Vernet avec des annotations de sa main; les dessins de Marillier pour Le Sage, Prevost, les Voyages imaginaires, le Cabinet des fées, etc.; les Misères de Callot; 211 pièces de Séb. Leclerc; une grande partie de l'œuvre de B. Picart, etc. L'art typographique est dignement représenté par de nombreux spécimens des principaux imprimeurs tant anciens que modernes, ainsi que par un choix judicieux des ouvrages qui traitent de son origine et de ses progrès. M. Renouard a fait de cette branche l'objet spécial de ses études; ses Annales de l'imprimerie des Aldes ont obteu trois éditions, celles de l'imprimerie des Etienne en ont eu deux.

La littérature, les voyages et l'histoire ne sont pas moins bien dotés dans ce catalogue qui renferme des trésors innombrables. Les ouvrages imprimés sur vélin s'élèvent à plus de deux cents. En fait d'autographes précieux, nous signalerons une signature et des notes de Rabelais sur un exemplaire de Platon; des lettres de Boileau, de Fénelon, de Mme de Maintenon; le premier manuscrit de Paul et Virginie écrit en entier de la main de Bernardin de Saint-Pierre, etc.

De neuf heures a minuit, par Léon Gozlan Paris, 1852, 1 vol. in-12°: 3 fr. 50. — Raoul Des loges ou un homme fort en thème, par Alph. Karr. Paris, 1852, 2 vol. in-12: 4 fr. — La marquise Cornélia d'Alfi ou le lac d'Annecy et ses environs, par Eug. Sue. Annecy, 1852; 1 vol. in-12: 2 fr.50. — Scènes écossaises, par Ch. Olliffe. Paris, 1853; 1 vol. in-18: 2 fr.

Voici ce qu'on peut appeler de la littérature de pacotille. Le feuilleton ne lui offrant plus un débouché suffisant, elle cherche à se débiter en volumes, et n'en vaut pas mieux pour cela. Il faudra du temps encore pour que les écrivains perdent l'habitude qu'ils ont contractée de laisser courir leur plume, en quelque sorte au hasard, sans se donner la peine de faire un plan, sans travailler, ni même relire leurs œuvres. Les *Scènes*, de M. Olliffe, par exemple, n'auraient pas figuré trop mal au bas d'un journal, tandis que dans un livre elles paraissent assez insignifiantes. Ce sont des notes recueillies par un voyageur qui parcourt l'Ecosse, décrivant les beaux sites, les vieux châteaux, les parcs, racontant quelques légendes populaires, enregistrant les souvenirs qui se rattachent soit à des personnages historiques, soit à des littérateurs célèbres dont le nom est resté populaire. Il y avait là certainement de quoi fournir des observations piquantes et des scènes du plus vif intérêt. Mais M. Olliffe s'est contenté de reproduire ses informations telles qu'il les a reçues soit du conducteur de la diligence, soit d'un cicerone quelconque, il a livré à l'impression son carnet de voyage, et le seul ornement qu'il y ait ajouté consiste dans la traduction de trois ou quatre poésies écossaises. Aussi la lecture de son petit volume n'a guère d'attrait, et cependant il mérite d'être distingué des autres productions inscrites en tête de cet article, car s'il est médiocre, du moins il n'est pas mauvais, et l'on ne rencontre dans ses pages rien qui blesse le goût ni la morale.

—MM. Léon Gozlan et Alph. Karr ont sans doute beaucoup plus d'esprit, mais ils en font un triste usage. Mieux doués, ils sont

d'autant moins excusables d'employer ainsi leur talent qui pourrait aspirer à d'autres succès, comme ils en ont tous les deux donné plus d'une preuve. *De neuf heures à minuit* est un recueil de contes, écrits en général avec négligence et d'un genre passablement trivial. L'auteur vise à l'originalité, mais il manque de naturel. Ses personnages sont tous plus ou moins des caricatures, et cependant ils n'excitent pas le rire, parce qu'il y a dans l'exagération de leurs caractères quelque chose de répulsif. C'est une société dans laquelle on se sent mal à l'aise. Il y règne un certain ton de persifflage qui tue l'intérêt, qui semble indiquer des intentions satiriques, et dont, cependant, on ne saisit point le but, car on y cherche vainement un sens moral. Ce défaut nous a, du reste, frappés déjà dans quelques-uns des ouvrages de M. Gozlan. Son imagination prend la poésie à rebours; elle n'idéalise pas, au contraire, elle rabaisse plutôt la réalité, elle crée des êtres chez lesquels les bons mouvements, les élans généreux ont presque toujours des mobiles ignobles ou du moins vulgaires. Sa tendance habituelle est un scepticisme sans portée philosophique, dont le souffle vient flétrir toutes les fleurs qui peuvent éclore sur sa route.

M. Alph. Karr, quoique moins enclin à cette stérile ironie, n'en est pas non plus tout à fait exempt. Il vise aussi parfois à l'originalité, mais il est plutôt paradoxal que sceptique. Ses romans sont volontiers des thèses destinées à soutenir et à développer une idée. Dans *Raoul Desloges*, il veut prouver que les études classiques ne mènent à rien, et ne servent pas à grand'chose. Son héros, fort en thème, après avoir remporté de nombreux prix au collége, se trouve sans carrière, et tant d'efforts ne le conduisent qu'à être un pauvre donneur de leçons. Cette position précaire exerce une fâcheuse influence sur toute sa vie. Il ne peut songer à se marier de bonne heure, car la jeune fille qu'il aime n'a point de fortune ; il fait des dettes avec l'insouciance d'un homme de lettres qui ne sait pas compter, et il se laisse séduire par la fille de son tailleur, à laquelle il donne des leçons ; entraîné de cette manière à contracter un sot mariage, il est malheureux, sa femme le trompe et bientôt l'abandonne, il va chercher des consolations auprès de la jeune per-

sonne qu'il a d'abord aimée, il rêve la gloire littéraire, s'épuise en vaines démarches, pour obtenir la réception d'un drame qu'il a composé, s'endette de nouveau pour faire imprimer un volume de poésie qui ne se vend pas, et finit par se pendre de désespoir en voyant que rien ne lui réussit.

Cette histoire ne manque pas de vérité ; c'est celle de beaucoup de jeunes gens que des études incomplètes et mal dirigées ont jetés dans une voie qui ne leur convenait point. Mais à qui la faute? Assurément ce n'est pas celle du grec et du latin si Raoul n'a ni talent, ni courage, ni force de volonté pour surmonter les obstacles, s'il se laisse duper par un camarade de collége qui trouve plus commode de vivre aux dépens d'autrui que de se donner la peine de travailler. Ce sont là des défauts que l'éducation aurait pu modifier mais avec lesquels les études classiques n'ont rien à faire. De la donnée fournie par M. Karr il ressort simplement qu'un élève fort en thème ne devient pas toujours un homme distingué, que surtout l'instruction ne peut tenir lieu de l'élément moral, et que la faiblesse de caractère est un bien triste défaut. Au lieu d'insister sur ce point, l'auteur a le tort, grave selon nous, de s'en prendre aux études classiques qui n'en peuvent mais. On dirait que les colléges ne produisent que des imbéciles et des fripons; le suicide et le bagne, voilà les deux fins qu'il montre en perspective aux lauréats des lycées. La fausseté d'une pareille thèse saute aux yeux, et les détails du roman ne sont malheureusement pas plus vrais.

—Quant à M. Eug. Sue, nous ne savons ce qu'il a voulu faire dans sa *Marquise Cornélia d'Alfi*. Est-ce un roman, est-ce un itinéraire des environs d'Annecy, ou bien une réclame en faveur des notabilités de l'endroit? La dernière de ces trois suppositions semblera peut-être la plus probable, mais alors il faut avouer que l'auteur ne s'est pas mis en frais d'imagination ni de style pour ses nouveaux amis; jamais il n'a rien publié de si médiocre, de si dénué de toute espèce d'intérêt. C'est un drame absurde mais épouvantable, entrelardé de descriptions à l'usage des voyageurs, et de notes où figurent M. ***, avocat éloquent; M. ***, historien du plus haut mérite; M. ***, poète distingué; M. ***, administrateur très-

habile ; M. ***, fort savant ingénieur, etc., etc.. car M. Eugène Sue se montre bon prince, et distribue les brevets de célébrité avec une largesse inépuisable.

La scène principale se passe sur la Tournette, montagne dont la cime escarpée domine le lac d'Annecy. Mme d'Alfi entreprend cette ascension périlleuse avec un guide qu'elle ne connaît pas, mais qui se trouve être le père du pauvre Julien, dont elle doit avoir causé la mort en se jouant indignement de son amour. Julien était clerc chez un notaire de Lyon, et la dernière lettre reçue de lui annonçait que, réduit au désespoir par les cruels procédés de la marquise, il allait se jeter dans le Rhône. Dès lors son père a juré de le venger; c'est pourquoi il veut être le guide de la marquise; il la conduira fidèlement jusqu'au sommet de la Tournette, puis, une fois arrivés sur ce rocher dont l'étroite surface est entourée d'affreux précipices, il lui dira son nom, l'accablera de reproches et satisfera sa vengeance en roulant avec elle au fond de l'abîme. Vous voyez qu'en fait d'invention diabolique ce brave paysan des Alpes est à la hauteur des dramaturges du boulevard. Mais il ne sait pas à quelle femme il s'adresse, madame la marquise est une luronne qui en remontrerait à bien d'autres. Lorsque le guide croit la foudroyer en lui apprenant qu'elle a tué son fils, en l'appelant monstre de dépravation, pire que Messaline, en l'avertissant qu'elle va mourir, elle lui répond : « Et puis, après ? » Le père vengeur ne s'attendait pas à cette repartie qui lui coupe net son éloquence, et tandis qu'il cherche à reprendre le dessus en accumulant les épithètes du répertoire moderne, voici la neige qui, poussée par un vent impétueux, vient interrompre cette agréable conversation. Les deux interlocuteurs se couchent par terre pour résister à l'orage ou plutôt pour attendre la mort qui paraît être leur lot inévitable. Mais des voix se font entendre, on les cherche, on escalade la cime avec des échelles et des cordes, on arrive auprès d'eux enfin, et le premier qui les trouve à peu près engourdis déjà sous la neige, c'est Julien. Il n'est pas mort, on l'a retiré de l'eau, il a effacé de son cœur le souvenir de la marquise, il est fiancé avec une jolie paysanne des environs qui l'a suivi sur la montagne pour

secourir son père. Quel coup de théâtre ! Cornélia d'Alfi en est bouleversée. Julien s'écrie qu'il lui pardonne, mais elle: «Julien... sans toi... je ne saurais vivre.... je meurs... en te regardant !...» et marchant à reculons jusqu'au bord de l'abîme elle s'y précipite. Alors le père est saisi de remords, il s'accuse d'avoir tué cette femme, il gémit, il hurle, il déraisonne, il expire! Sur quoi les autres redescendent, se marient, et ils vécurent bien heureux.

Ainsi se termine la réclame. Maintenant, on ira, le livre en main, visiter les illustrations de la ville d'Annecy, le village de Veyrier, où la marquise d'Alfi avait fixé sa demeure près des bords du lac, la montagne de la Tournette désormais célèbre, et nul véritable touriste ne voudra la quitter sans avoir jeté une pierre dans le précipice pour jouir du phénomène que M. Eugène Sue a découvert sans doute, et qu'il décrit en ces termes: «Cette illusion d'optique est singulière, une pierre de deux ou trois pieds cubes, lancée dans un abîme de cinq ou six cents pieds de profondeur, semble diminuer tellement de volume à mesure qu'elle tombe, qu'au bout de quelques secondes elle semble grosse à peine comme un petit caillou.»

Nous espérons que, dans l'intérêt de la science, l'ingénieux romancier adressera sous peu un mémoire à l'Institut pour lui faire part d'une si merveilleuse observation.

VOYAGES ET HISTOIRE.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE au seizième siècle, comprenant les découvertes et conquêtes des Espagnols et des Portugais dans cette partie du monde, par P. Chaix, première partie, Pérou; avec cinq cartes géographiques, Genève et Paris, chez J. Cherbuliez 1853 ; 2 vol. in-12 : 7 fr.

La conquête de l'Amérique méridionale par les Espagnols et les Portugais est l'un des faits les plus extraordinaires que les annales de l'histoire puissent offrir à la curiosité des lecteurs. L'au-

dace d'un homme de génie amena la découverte du nouveau monde, et malgré l'ingratitude qui fut le prix des services rendus par Christophe Colomb, une foule d'aventuriers se précipita sur ses traces avec une ardeur que n'arrêtaient ni les obstacles, ni les périls. L'humeur chevaleresque, le fanatisme religieux, l'appât de l'or s'unirent pour exciter l'enthousiasme. De ce singulier mélange résulta l'espèce de croisade que les hidalgos d'Espagne entreprirent contre des peuplades lointaines dont ils ignoraient même le nom, mais qu'ils savaient être païennes et riches, et qu'ils prétendaient convertir en leur ravissant leurs trésors ainsi que leur indépendance. Le clergé seconda le mouvement de tout son pouvoir. L'idée d'une pareille conquête exaltait les vues ambitieuses de l'Eglise, et par un compromis scandaleux qui montre à quel point le catholicisme s'était éloigné de la vraie doctrine chrétienne, la religion devint l'auxiliaire docile de l'avarice et de la cruauté.

Au point de vue purement humain, il y a sans doute beaucoup de grandeur dans les exploits de ces petites troupes d'hommes résolus, qui, affrontant les dangers d'une longue traversée, au milieu de mers inconnues, sur de frêles bâtiments, à une époque où l'art de la navigation était encore si imparfait, allaient attaquer de vastes empires et gagner à la pointe de leur épée des principautés plus grandes et plus peuplées que leur mère-patrie. On ne peut s'empêcher d'admirer l'énergie des caractères, le contraste des prodigieux résultats obtenus, avec l'exiguité des moyens employés, enfin la puissance même de cette foi, qui, toute grossière et corrompue qu'elle fût, inspirait un courage indomptable, faisait supporter les souffrances et les privations les plus cruelles, et conservait encore assez d'empire pour exalter l'ardeur des soldats dans des situations en apparence tout à fait désespérées. Mais il est impossible aussi de ne pas éprouver une profonde indignation en voyant qu'au lieu de prêcher la paix, l'amour du prochain, les mesures douces et persuasives, la plupart des prêtres qui accompagnaient les expéditions, approuvèrent tous les actes perfides, toutes les violences auxquelles avait recours la rapacité des chefs pour satisfaire leurs insatiables appétits. La conquête

du Pérou, en particulier, ne fut qu'un long massacre qui, d'une terre fertile et heureuse, fit un désert inondé de sang et planté de croix, affreuse profanation par laquelle on prétendit rendre le christianisme complice de cette œuvre de bourreaux. Les Péruviens étaient à certains égards un peuple plus civilisé que les Espagnols. Soumis à des lois différentes, ils prospéraient sous un despotisme théocratique, plein de sollicitude pour le bien-être matériel de tous. L'organisation très-compliquée de cet empire ne ressemblait point à celle des Etats européens. Elle se rapprochait plutôt des utopies du socialisme, et semblait avoir réalisé en faveur du peuple, que la caste des Incas tenait sous sa tutelle, tout le bien qu'il est possible d'attendre d'un pareil régime. Le Pérou possédait des villes nombreuses et importantes, des routes bien entretenues, de belles cultures, une industrie active. L'art de travailler les métaux précieux, celui de tisser la laine, et d'en fabriquer de riches étoffes ornées de dessins brillants y avaient atteint un haut degré de perfection. Les mœurs polies et la mansuétude du caractère national rendaient facile d'établir des relations amicales. Ce n'était point un peuple barbare comme les hordes sauvages avec lesquelles les aventuriers d'Europe avaient eu affaire jusque là. Rien chez eux ne justifiait les indignes traitements qu'ils eurent à subir de la part des Espagnols, en retour d'un accueil plutôt bienveillant. Invité à se rendre auprès de l'Inca Atahualpa qui désirait le voir, Pizarro conçut aussitôt le projet de changer cette entrevue pacifique en un guet-apens. Sa cupidité surexcitée par la vue de l'or qui reluisait en abondance dans les temples et dans les demeures des principaux habitants du pays, lui suggéra cette perfidie comme le meilleur moyen d'imprimer la terreur et de compenser ainsi l'infériorité du nombre de ses soldats. Il débuta donc par une honteuse surprise, suivie du plus épouvantable carnage. Une fois maître de l'Inca, il lui arracha ses trésors en lui promettant sa liberté, puis quand il n'eut plus rien à lui extorquer il le fit exécuter comme un vil malfaiteur. Cette manière d'agir, qui fut la sienne durant toute la conquête, est celle d'un chef de brigand sans foi ni loi, et non d'un vaillant

capitaine chargé de répandre les lumières d'une religion de paix et de charité. Mais l'Eglise fermait les yeux sur des crimes favorables à l'agrandissement de son domaine temporel ; fidèle au principe que la fin justifie les moyens, elle n'osait pas réprouver hautement les sanglantes injustices qui devaient en définitive tourner au profit du catholicisme. Le bruit des succès de Pizarro étouffait les voix, d'ailleurs peu nombreuses, qui essayaient de prendre la défense des malheureux Péruviens. Ceux-ci, peu préparés à la résistance, frappés de stupeur par l'audace prodigieuse de leurs ennemis, et incapables d'agir avec ensemble dès que fut rompue la chaîne hiérarchique dont l'Inca tenait le haut bout entre ses mains, succombèrent comme un troupeau de moutons que les loups surprennent en l'absence de leurs gardiens. Le Pérou ne tarda pas à présenter l'aspect d'un monceau de ruines fumantes, sur lequel les vainqueurs se livrèrent à leur tour des combats acharnés, disputant entre eux les dépouilles de ces belles contrées, et perpétuant dans leur administration, soit civile, soit religieuse, les traditions pernicieuses qui ont empêché jusqu'à nos jours que l'Amérique méridionale pût sortir du chaos de l'anarchie.

L'excellent résumé que publie M. Chaix nous semble fait pour intéresser vivement les lecteurs. Il a puisé aux meilleures sources et choisi ses matériaux avec une critique intelligente. La partie géographique de son travail est très-soignée sans nuire au récit des faits, dans lequel se trouve une foule de détails de mœurs fort curieux, ainsi que la description assez complète des ruines qui peuvent jeter quelque jour sur l'antiquité mystérieuse des peuples de l'Amérique. M. Chaix a profité du livre de Prescott, mais les documents originaux ont également été compulsés par lui, et à la fin de chaque chapitre il cite ses autorités, de manière à faciliter beaucoup les recherches des personnes qui voudraient en faire une étude plus approfondie.

Biographie de Henri Pestalozzi, par l'auteur des biographies d'Albert de Haller et de J.-G. Lavater. Lausanne, chez G. Bridel et chez Delafontaine et Cie, 1853, 1 vol. in-8° : 4 fr.

Le nom de Pestalozzi figure au premier rang parmi ceux des hommes qui ont consacré leurs efforts à l'éducation de l'enfance et à l'amélioration du peuple. Cependant, on ne peut parcourir l'histoire de sa vie sans éprouver un sentiment de profonde tristesse. Chez cette noble nature si bien douée à tant d'égards, l'équilibre manquait, l'imagination dominait sans cesse, jusque dans les choses où le raisonnement et l'expérience pouvent seuls servir de guides. Une idée généreuse et féconde s'était emparée de lui dès sa jeunesse, et il se regardait comme ayant reçu la mission spéciale d'élever et d'instruire les enfants pauvres. Mais complétement étranger à l'esprit d'ordre et de calcul nécessaire pour le succès d'une pareille entreprise, il échoua dans toutes ses tentatives, y perdit son patrimoine et le bien de sa femme, lassa la constance de ses plus fidèles amis, et ne sut jamais mettre à profit les bienveillantes sympathies qu'éveillait son enthousiasme si vrai, si naïf et si pur. Non-seulement il ne put parvenir à fonder un établissement durable, mais encore il se laissa duper, exploiter de la manière la plus indigne par ses propres disciples, dans le choix desquels il ne montra ni prudence, ni discernement.

C'est que n'écoutant que son cœur, qui était essentiellement bon, il refusa toujours de voir le mal chez les autres, ou du moins, il crut trop facilement à la possibilité d'en déraciner jusqu'au moindre germe. Ses illusions à cet égard ne se dissipèrent point, malgré les nombreuses expériences qui auraient dû lui ouvrir les yeux. Absorbé dans la contemplation d'un idéal qu'il poursuivait en vain, il perdit complétement de vue la réalité, la pratique fut l'écueil contre lequel il échoua durant toute sa vie. L'ardente charité qui l'animait ne lui permettait pas d'apporter à son œuvre la réflexion et le jugement nécessaires. Il a donné sans doute une puissante impulsion, un élan admirable aux efforts dirigés vers le développement

moral et intellectuel des classes pauvres. Mais chez lui, la pédagogie semblait plutôt un instinct qu'une science positive, et le malheur de sa méthode fut d'être trop souvent interprêtée par des disciples qui n'étaient point à la hauteur de ses vues et de son désintéressement. Le meilleur exposé qui en ait été fait est celui publié par M. Chavannes, qui put apprécier, en observateur impartial, ce qu'elle renfermait de bon et de vraiment applicable. Quant aux disciples de Pestalozzi, les uns n'ont su que refléter les inspirations un peu vagues du maître, et les autres ont tout simplement exploité l'intérêt qui s'attachait à son nom.

L'auteur de sa biographie nous paraît avoir fait avec beaucoup de justice et de sagacité la part de la critique ainsi que celle de l'éloge. Tout en éprouvant une profonde sympathie pour cette âme si belle, si naïve, si naturellement chrétienne, il ne se laisse pas aveugler par l'enthousiasme, il signale aussi les faiblesses auxquelles doivent être attribués tant de déceptions et de revers cruels. Pestalozzi se sacrifia comme un martyr pour l'avancement de la cause qu'il avait embrassée; mais il fut lui-même le principal obstacle à la réussite de tous ses plans.

APPENDICE A L'OUVRAGE INTITULÉ : HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE RAPHAEL, par M. Quatremère de Quincy, accompagné de renseignements sur divers artistes, par le baron Boucher-Desnoyers, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, etc. 1852, in-4°, 53 pages.

Ce volume, d'une exécution typographique fort élégante, n'est point destiné au commerce; l'auteur n'en a fait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il a distribués en présents. Adorateur passionné du plus grand de tous les peintres, M. Boucher-Desnoyers a consacré de longues années à reproduire, avec son burin, les chefs-d'œuvres de Raphaël, et la gravure s'est montrée, en cette circonstance, digne du tableau qu'elle copiait. Pendant des voyages multipliés à travers l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, l'au-

voyageurs, qui ne se laissent pas aisément décourager. Aussi leurs efforts paraissent-ils avoir obtenu des résultats d'une importance assez grande. Ils ont retrouvé l'emplacement des villes de Sodome et de Gomorrhe, de Séboïm, de Zoar et d'Adama. Leurs conjectures à cet égard s'appuient à la fois sur les traditions locales, et sur des ressemblances de noms et des vestiges de ruines antiques qui avaient échappé à la plupart des explorateurs venus avant eux. D'ailleurs la nature volcanique du sol, et de nombreux cratères éteints, indiquent assez quelle fut la nature de la catastrophe que la Bible mentionne comme ayant détruit les villes maudites. M. Delessert rend hommage à l'exactitude du récit biblique, on regrettera seulement qu'il s'abstienne de le citer et n'entre pas dans des explications plus complètes à ce sujet. Peut-être a-t-il voulu laisser ce soin à M. de Saulcy dont l'ouvrage ne tardera sans doute pas à paraître. Quoi qu'il en soit, le volume de M. Delessert fera vivement désirer cette publication, qui semble devoir jeter une lumière nouvelle sur des questions du plus haut intérêt.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

FÉVRIER 1853.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER depuis le commencement du dix-septième siècle, par A. Sayous. Paris et Genève, chez J. Cherbuliez, 1853; 2 vol. in-8° : 12 fr.

Dans le cadre un peu élastique de ce livre, M. Sayous a fait rentrer tous les écrivains, qui, hors de France, ont publié leurs ouvrages en langue française. La communauté de l'idiome est le seul lien qui puisse relier entre eux des auteurs dont les uns appartiennent à la Savoie, les autres à Genève, d'autres encore aux réfugiés pour cause de religion soit en Hollande, soit en Allemagne ou en Angleterre. Ainsi l'unité manque nécessairement au travail de M. Sayous, mais ce défaut est compensé par la manière ingénieuse avec laquelle sont ménagées les transitions dans cette galerie si variée qui commence par saint François-de-Sales et finit par Hamilton. On passe d'un sujet à l'autre sans effort, et il y a même un certain charme dans le contraste de ces tendances diverses dont l'appréciation est toujours pleine de goût, de tact et de mesure. C'est une critique sérieuse et bienveillante, qui traite avec la même impartialité le missionnaire convertisseur du Chablais, le sceptique Bayle, le prédicateur Saurin, et le spirituel Saint-Evremond, qui expose tour à tour avec autant de clarté que d'aisance les remarques de Vaugelas sur la langue française, l'autorité philosophique de Descartes et celle de Leibnitz, les discussions des théologiens genevois et de ceux réfugiés en Hollande, les recherches savantes d'un Jean Le Clerc, les travaux historiques de Saint-Réal et les légères productions de la plume enjouée d'Hamilton. M. Sayous

a su vaincre heureusement les difficultés d'une pareille entreprise. Il évite avec soin toute vue systématique et se borne en général à juger les écrivains au point de vue littéraire, sans prendre parti dans leurs débats dont il rend compte en fidèle et modeste rapporteur. Les questions en litige sont nettement présentées, mais il reste neutre, autant que possible, afin de donner libre cours à ses sympathies pour les nobles qualités du cœur et de l'esprit de quelque côté qu'elles se trouvent. Il possède à un haut degré le talent d'analyser d'une manière agréable les écrits mêmes qui en paraissent le moins susceptibles, et d'en extraire des fragments propres à captiver l'attention du lecteur. Quand la matière est décidément trop aride, il y supplée par des détails soit historiques, soit biographiques qui raniment et soutiennent l'intérêt. Aussi croyons-nous que son livre obtiendra faveur auprès du public français, auquel il fait connaître une littérature jusqu'ici trop négligée, qui renferme des productions d'un vrai mérite, et à laquelle un injuste dédain ne saurait ravir la place importante qu'elle occupe dans l'histoire du développement intellectuel des deux derniers siècles.

LES VINGT-SIX INFORTUNES DE PIERROT LE SOCIALISTE, par M. Boitard. Paris, 1853, chez Passard ; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50.

Pierrot Insanitas est un enfant des montagnes. Son père, ancien jacobin, enrichi par la révolution, habite Saint-Igny-de-Roche dans le département du Rhône. Dès son bas âge, le petit Pierrot éprouve un besoin d'indépendance qui lui rend intolérable le joug des institutions et des conventions sociales ; c'est un vrai *démoc-soc* en herbe. Cependant il se prend à aimer une pauvre paysanne, Catherine Gauthier, à laquelle, âgé seulement de douze ans, il a sauvé la vie en terrassant une louve affamée qui déjà tenait dans sa gueule la jeune enfant. De tels services sont trop rares pour ne pas laisser une impression durable chez ceux qui en ont été l'objet ; Catherine donc n'a point oublié son petit libérateur, et les années ont changé en amour sa reconnaissance. Aussi, après la mort de

M. Insanitas le père, Pierrot regarde-t-il son mariage avec Catherine comme chose parfaitement simple et qui va aller toute seule. Mais il n'a que vingt ans et il a compté sans le conseil de famille; celui-ci refuse son consentement. Un amoureux ordinaire aurait pris son parti de ce contre-temps ; la perspective d'avoir à filer le parfait amour pendant quelques mois n'a rien de très-effrayant ; mais comme la patience n'est pas la vertu de Pierrot et qu'il est d'ailleurs au-dessus des préjugés vulgaires, il prend le parti d'enlever Catherine : Paris sera son Gretna-Green et il ne célébrera son mariage qu'à la mairie du treizième arrondissement. Par bonheur que Catherine a un ange gardien, Mme Augros, qui l'a élevée et qui ne la perd pas de vue. Cette excellente dame se prête à l'enlèvement ; seulement elle en fera partie et en formera un accessoire obligé; ce dont Pierrot, disons-le à sa louange, ne se montre point trop contrarié. Après diverses *infortunes* survenues en route le trio (ou plutôt le quatuor car Médor, le chien de Pierrot, est du voyage) arrive à Paris et l'on s'installe dans un hôtel, en tout bien tout honneur s'entend. Là, Pierrot pourra à loisir perfectionner ses études économiques et politiques et achever une éducation assez imparfaitement ébauchée. En effet, il se trouve bientôt en relation avec des fourriéristes, des saint-simoniens, des communistes de l'un et de l'autre sexe, un journaliste-girouette, etc. A chacun de faire danser sa marmote, c'est-à-dire d'exposer et de faire valoir ses doctrines. Un carabin, Méphistophélès de Bal Mabile, introduit Pierrot dans une société de *femmes libres*. La bonne mine de notre héros et son innocente candeur font sur l'une de ces dames à camélias une impression si profonde et en même temps si salutaire qu'elle se résout à quitter le monde pour un couvent; c'est Pierrot lui-même qui la conduit dans la retraite qu'elle s'est choisie. La pauvre Catherine et Mme Augros ne connaissent qu'une portion de l'aventure, savoir la fugue de Pierrot avec Mlle Florida, en sorte que l'idée d'un couvent ne les aborde seulement pas et, peu charitablement, elles supposent tout autre chose. Dans leur indignation elles quittent l'hôtel commun sans laisser leur nouvelle adresse. Retour et désespoir de Pierrot qui, ayant besoin de distraction, se

fait saint-simonien. Cette fantaisie lui coûte quelques milliers d'écus. Pour comble de disgrâce, il apprend qu'il a perdu sa fortune qui, pourtant, semblait solidement assise puisqu'elle consistait en belles et bonnes forêts au soleil, rapportant, bon an mal an, quelque chose comme vingt mille francs. Cependant il faut manger pour vivre, même à Paris, aussi Pierrot se fait ouvrier maçon. C'est sous cette livrée que le trouvent la révolution de 1848 et les journées de juin. Mais déjà Pierrot était entièrement converti aux idées d'ordre; ses paisibles occupations et peut-être aussi le régime du fromage mou avaient exercé sur lui une bienfaisante influence. Il jette la truelle pour courir au fusil et il va prendre place dans les rangs de la garde nationale. Il ne tarde pas à se signaler; il tue de sa propre main l'assassin de l'archevêque de Paris, et sauve la vie à un beau jeune homme, Edmond de Guedeville qui, ainsi qu'on l'apprend plus tard, n'est autre que le frère de Catherine, laquelle n'a jamais été une Gauthier que pour des raisons connues de l'auteur. Cependant, Pierrot, bien que décoré de la légion d'honneur, a été forcé de retourner à son métier. Mais, patience! ses *infortunes* touchent à leur terme; un jour que juché sur son échafaud, il avait le bonheur de crépir la face d'une élégante maison, il découvre de là et reconnaît dans le salon sa chère Catherine; la surprise, l'émotion lui causent une syncope et il est précipité de vingt-cinq pieds de haut sur le pavé. Heureusement notre héros avait la tête dure et il en réchappe. Tout s'explique. La fortune revient avec les amours; et Pierrot qui avait mis à profit, pour faire de fortes études littéraires et scientifiques les doux loisirs que laisse, comme on sait, l'état d'ouvrier maçon se trouve être un excellent parti, digne en tout point de sa haute destinée. Il est d'ailleurs totalement dégrisé de ses aspirations démocratiques; et *il a compris qu'il faut une main de fer pour comprimer les partis; une autorité ferme et complète pour diriger le vaisseau de l'Etat.* Telle est la morale du livre.

On ne s'étonnera pas si, avec un pareil plan, avec des événements sans vraisemblance et des caractères nuls, le roman de M. Boitard n'offre pas d'intérêt. Il se peut que l'auteur n'attache pas grande importance au jugement que l'on portera de son livre à

ce point de vue, et qu'il n'ait cherché qu'à fabriquer un cadre quelconque où enchâsser, tant bien que mal, l'exposé et la réfutation des dogmes des principales écoles socialistes. L'intention sérieuse de l'ouvrage réside en effet dans la partie que j'appellerai *didactique*; elle consiste en conversations ou plutôt en dissertations dialoguées qui forment à peu près les deux tiers du travail. Cette partie, disons-le, n'est point sans mérite; elle se distingue par de la clarté, un style facile, çà et là même par une certaine verve de bon aloi, des mots heureux et piquants de bon sens. La scène du garçon boucher qui enlève à Pierrot son paletot et le découpe en lanières qu'il distribue aux assistants est une excellente satire du communisme. M. Boitard, on le voit, ne manque pas d'esprit, tant s'en faut! mais cet esprit il l'a gaspillé, délayé sans en faire un livre. Il s'agissait de choisir franchement entre un roman ou un traité; il a préféré accoler ces deux choses inconciliables et par là il les a manquées toutes deux. Ce n'est pas à dire, certes, que l'on ne puisse se servir du roman pour faire prévaloir ou pour combattre certaines opinions, certaines tendances politiques ou philosophiques. Au contraire, plusieurs l'ont fait avec succès, témoins M. E. Sue, dans un sens, et M. L. Reybaud, dans un sens opposé; Bulwer a presque toujours en vue une thèse de philosophie sociale, et tout récemment, Mme Beecher-Stowe a prouvé quelle pouvait être, dans les plus hautes questions, l'influence du roman sur l'opinion publique. Mais pour produire tout l'effet, bon ou mauvais, dont il est susceptible, le roman doit rester roman, c'est-à-dire, qu'il doit intéresser et plaire; il faut que les idées dont il veut se faire le propagateur découlent si naturellement des situations qu'elles s'insinuent dans l'esprit du lecteur à son insu et sans qu'il ait pu se mettre en garde contre elles. C'est lorsque notre âme séduite et comme épanouie s'ouvre aux impressions qu'on a su faire naître, que s'y déposent les germes précieux ou funestes d'idées qui ne périront plus. Mieux donc les conditions de vraisemblance, d'intérêt et de style qui appartiennent au genre, auront été observées, plus aussi seront grandes, toutes choses égales d'ailleurs, les chances de succès. Mais c'est par l'intermédiaire de ses person-

nages que le romancier doit nous captiver ; c'est à leurs opinions ou plutôt à leurs sentiments qu'il faut nous convertir, c'est leur cause qu'il s'agit de plaider et de gagner devant nous. Que rien ne vienne glacer le lecteur et rompre le charme ; point de ces raisonnements, de ces discussions apprêtées où l'auteur se montre ; son plus grand art sera de s'effacer lui-même. — Voilà ce que n'a pas assez compris M. Boitard ; aussi en cousant, comme il l'a fait, une dissertation spirituelle à des lambeaux de roman, il aura manqué son but et n'aura satisfait ni les esprits sérieux ni les lecteurs superficiels.

H. A -P.

SCÈNES VILLAGEOISES DE LA FORÊT NOIRE, par Auerbach, suivie des poésies de Hebel, trad. de l'allemand, par Max. Buchon. Berne, librairie Dalp. 1853 ; 1 vol. in-12° : 2 fr. — HISTOIRE DE VILLAGE, par Alexandre Weill. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. — CONTES ROMANESQUES, par Paul Deltuf. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12° : 3 fr. — L'OMBRE DU BONHEUR, par la comtesse d'Orsay. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50 c. — L'ESCLAVE BLANC, roman américain de M. Hildreth, trad. de l'anglais, par MM. Mornand et de Vailly. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50.

Auerbach et Hebel sont deux écrivains renommés en Allemagne pour la fraîcheur et la naïveté de leurs compositions. Ils décrivent avec beaucoup de charme la vie simple des villageois, les scènes rurales, les habitudes et le caractère des habitants de la campagne. Le premier est un conteur agréable ; le second, un poëte plein de naturel ; l'un et l'autre sont d'habiles observateurs qui savent découvrir jusque dans la réalité la plus vulgaire les nobles instincts du cœur humain et les mettre en saillie d'une manière très-ingénieuse sans nuire à l'exacte vérité des tableaux qu'ils retracent. Mais leur mérite est surtout littéraire ; ce ne sont ni des moralistes, ni des penseurs bien profonds. En général l'art les préoccupe exclusivement et semble être leur unique but. Ainsi les contes d'Auerbach sont des esquisses dessinées avec talent ; mais la partie dramatique du récit est assez négligée et souvent l'intérêt fait défaut.

On ne se sent captivé qu'un instant, l'impression s'efface dès qu'on perd de vue l'image qui l'a produite. Cet inconvénient existe surtout dans la traduction qui ne peut reproduire que bien imparfaitement la grâce naïve de l'original. Il est à peu près impossible de lutter avec succès contre les ressources de ce genre que possède la langue allemande, et malgré tous ses efforts, M. Buchon n'évite pas toujours l'écueil de la trivialité. Ses poésies surtout en offrent de nombreux exemples, elles manquent souvent d'harmonie ; le traducteur aurait mieux fait d'employer simplement la prose.

— M. Alexandre Weill fait aussi des histoires de village, il a d'abord l'avantage de les écrire lui-même en français comme en allemand ; et de plus, il prend la peine d'imaginer une trame autour de laquelle viennent se grouper des détails qui ne sont pas sans valeur ; en d'autres termes, ses contes présentent une action et un dénouement, ce qui manque à la plupart de ceux d'Auerbach. Mais ces petits tableaux, dans lesquels il décrit les mœurs alsaciennes, sont empreints d'un cachet de vérité passablement vulgaire, quelquefois même grossier. L'auteur nous dit qu'ils ont obtenu grand succès en Allemagne, où ils furent publiés dans le journal que rédigeait M. Gutzkow. Nous doutons qu'ils soient aussi bien accueillis par le public français. Le dédain avec lequel M. Weill parle dans sa préface des *Nouvelles de la Forêt Noire*, nous a paru assez outrecuidant. Il se vante d'avoir des vues plus sérieuses et plus fécondes ; il veut montrer l'homme aux prises avec le mal, jusque dans les conditions qui semblent le plus propres à préserver son innocence, et faire voir en même temps que, d'après les lois éternelles et divines, ce mal est expié ou puni dans le monde moral comme dans le monde physique. L'intention est bonne assurément, mais l'exécution fort peu satisfaisante. L'auteur est pour le style tout à fait inférieur à Auerbach, et dans le choix des scènes qu'il emprunte à la vie des campagnes, il montre en général aussi peu de goût que de tact.

— L'*Esclave blanc*, de M. Hildreth, aspire à marcher sur les traces de l'*Oncle Tom*. Le succès colossal obtenu par Mme Beecher-Stowe a remis la question de l'esclavage à la mode, et l'on devait

bien s'attendre à voir surgir des imitateurs alléchés par la richesse d'un pareil filon. Ce n'est pas un mal, car on peut espérer que l'opinion publique, appelée à se prononcer sur ce point, fera comprendre aux Etats-Unis qu'esclavage et liberté sont inconciliables, et qu'il faut travailler sérieusement à faire disparaître une tache si honteuse pour leur drapeau républicain. Mais M. Hildreth paraît avoir songé moins à l'utilité générale qu'au profit de cette spéculation ingénieuse, qui s'empresse de jeter une nouvelle amorce à la curiosité des innombrables lecteurs de l'*Oncle Tom*. On l'accuse même de s'être approprié dans ce but une histoire publiée depuis quelque temps déjà par un journal américain. L'accusation est-elle fondée? nous l'ignorons. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le livre est médiocre comme œuvre littéraire, et d'une valeur très-douteuse comme œuvre morale. L'esclave blanc raconte lui-même ses aventures, maudit ses persécuteurs en style de mélodrame, et ne ressemble, ni pour la piété, ni pour les sentiments, à ce bon nègre dont Mme Beecher-Stowe s'est plue à faire un type de résignation et de charité chrétienne. Il expose au grand jour tout ce que l'esclavage peut offrir de plus hideux, de plus repoussant. Son récit, empreint d'une forte exagération, et rempli de scènes révoltantes, excite peu l'intérêt, parce qu'il manque de vraisemblance. C'est un roman déclamatoire, dont les incidents ne sont pas variés, qui produit l'effet d'un cauchemar et se termine par un dénouement tout à ait imaginaire. L'esclave blanc réussit à s'échapper, se rend en Angleterre, se fait recevoir citoyen anglais, et, muni de ce titre, revient aux Etats-Unis faire de la propagande abolitionniste sur l'ancien théâtre de ses souffrances. Cependant, à côté de ces défauts, le livre de M. Hildreth renferme des détails curieux; il envisage la question surtout au point de vue des mœurs, et fournit ainsi de nouveaux arguments à la cause si bien plaidée dans l'*Oncle Tom's Cabin*. Son principal mérite est de mettre en saillie le fait trop peu connu que, parmi les esclaves, se trouvent des hommes qui ne ressemblent ni par la couleur, ni par les traits à la race nègre.

— M. Paul Deltuf et Mme la comtesse d'Orsay, appartiennent à une tout autre catégorie d'écrivains. Ils n'aspirent ni à la naïveté,

ni à la popularité. Leurs ouvrages sont des compositions de fantaisie, dont le seul but est de procurer quelques heures de délassement aux amateurs de ce genre de lectures. L'imagination y joue le rôle principal, et pourvu qu'elle crée des fictions ingénieuses, on n'a pas le droit de lui demander rien de plus. Ceci s'applique surtout aux *Contes* que M. Deltuf appelle *romanesques*, et qui seraient mieux nommés *fantastiques*, car le surnaturel y tient une assez grande place. Malheureusement la littérature moderne a tant abusé de cette ressource, que le diable lui-même n'est plus qu'un vieux ressort qui ne produit guère d'effet, à moins d'être galvanisé par une étincelle de génie. Or, cette étincelle est un don bien rare et M. Deltuf ne nous paraît pas l'avoir reçu. En général, ses personnages sont des marionnettes dont on voit trop les ficelles. Il ne sait ni les faire parler, ni les faire agir par eux-mêmes. L'invention ne manque pas d'originalité, mais la mise en scène accuse beaucoup d'inexpérience. Dans la plupart de ses contes, la donnée est piquante, la marche de l'action mal conduite, le style faible. C'est un talent qui, pour se développer, a besoin encore de travail et d'observation. A la fin du volume se trouve une étude assez intéressante sur M. de Lionne, auquel Louis XIV confia le poste de ministre des affaires étrangères après la mort du cardinal Mazarin.

L'*Ombre du bonheur* est un roman dans lequel Mme d'Orsay fait preuve d'une grande aptitude à nouer et dénouer des intrigues sans nombre. La trame en est trop compliquée pour qu'il soit possible de l'analyser. Nous nous contenterons de dire que le héros court après l'ombre du bonheur à travers une foule d'aventures plus ou moins extraordinaires, et qu'après avoir acquis à ses dépens l'expérience du monde, il revient, las de déceptions et d'entreprises chimériques, trouver le bonheur réel dans les joies paisibles de la famille. Cette donnée est fort ingénieuse, et il y a beaucoup de talent dans la manière dont l'action se déroule ; on regrettera seulement que l'auteur y ait accumulé tant d'incidents, tant d'épisodes, plus ou moins empreints du mauvais goût qui a fourvoyé la plupart de nos romanciers contemporains.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LES RÉVOLUTIONS D'ITALIE, par Edgard Quinet. Bruxelles, chez A. Deros, 1853; 1 gros volume in-12.

Ce livre offre une application ingénieuse de la philosophie de l'histoire à l'étude des destinées d'un peuple. On n'y trouve pas le récit détaillé des événements, l'auteur se contente d'esquisser à grands traits les faits principaux, ceux qui caractérisent les époques diverses, et qui, résumant en quelque sorte la tendance particulière de chacune d'elles, permettent d'embrasser dans son ensemble la marche de l'esprit national, d'apprécier les mobiles qui le dirigeaient, le but vers lequel tendaient ses efforts, et les causes qui ont pu agir sur lui d'une manière favorable ou désastreuse. L'histoire ainsi traitée a sans doute l'inconvénient de donner libre carrière aux idées systématiques; il est à craindre que l'écrivain, préoccupé de certaines conceptions écloses dans son cerveau, ou empruntées à ses devanciers, ne s'attache qu'aux incidents qui lui semblent propres à les confirmer, et ne néglige tout le reste. Une fois entré dans cette voie, on est facilement enclin à présenter sous un faux jour les hommes et les choses qui doivent fournir les éléments nécessaires à la démonstration du théorème qu'on s'est posé d'avance. Mais, d'un autre côté, que de vues fécondes, que d'enseignements précieux peuvent être acquis par cette méthode hardie, cherchant à découvrir les lois providentielles qui règlent ici-bas le sort des nations, et montrant leurs résultats dans l'histoire des siècles passés. Seulement, ici comme dans la science, pour éviter l'écueil, l'accord de l'analyse et de la synthèse est indispensable.

C'est ce qu'a très-bien compris M. Quinet. Il passe en revue les phases les plus importantes de l'histoire d'Italie, depuis la fin du monde antique jusqu'à nos jours, et cherche l'explication des faits dans l'étude des mœurs, ainsi que du développement de l'art et de la littérature aux différentes époques. Chez lui, la raison de l'historien paraît souvent dominée par l'imagination du poëte. Cependant son travail renferme des vues d'une haute portée, d'une saga-

cité très-remarquable, et la richesse de la forme ne fait qu'en rehausser le prix. Si l'on y rencontre parfois quelques mots amers, quelques récriminations passionnées, en général le ton est digne, calme, empreint plutôt de modération et d impartialité. M. Quinet défend la cause de la liberté, non-seulement contre ses ennemis déclarés, mais encore contre les sophismes et les excès de ses partisans les plus enthousiastes.

Il nous montre, dès le moyen âge, l'Italie esclave, aspirant non à devenir réellement indépendante et libre, mais à recouvrer ses anciens maîtres, dont le souvenir est le seul qui lui reste de son passé glorieux. Le malheur de la nationalité italienne fut d'avoir été trop intimement unie avec l'idée de l'empire universel. Lorsqu'au sein du chaos qui suivit les invasions barbares, les symptômes d'un réveil national commencèrent à se manifester, on vit déjà surgir les mêmes difficultés qui, jusqu'à nos temps modernes, ont fait échouer les efforts de l'Italie pour reconquérir son unité politique. Au lieu de révolutions fécondes, elle n'eut que des tentatives de restauration incomplète et impuissante. Dans les villes on parvint à réorganiser les anciennes institutions municipales. Mais ces petites républiques demeurèrent indifférentes ou hostiles les unes aux autres, et tout en secouant le joug des barons de leur voisinage, chacune d'elles s'empressait de reconnaître pour seigneur suzerain soit l'empereur, soit le pape. La grande préoccupation des citoyens était de savoir où devait résider l'autorité souveraine ; les uns se prononçant pour l'empire, les autres pour l'Église. De là des querelles et des luttes qui ne pouvaient être que funestes à l'unité nationale. En effet, l'empereur était allemand, et le pape chef de l'Église universelle. Ni l'un ni l'autre, par conséquent, n'avait intérêt à développer l'esprit italien d'une manière spéciale. Tous deux ils appelaient l'intervention étrangère à leur aide, sans le moindre scrupule, et, dans le peuple même, le sentiment patriotique était si peu ombrageux à cet égard, que les divers partis employaient aussi ce moyen comme une ressource parfaitement légitime. Aussi, la liberté, privée de cette force que l'esprit national peut seul lui donner, eut un règne assez court, et après bien des agitations stériles,

elle succomba sous les efforts réunis des deux pouvoirs dont elle n'avait pas su s'affranchir. Ainsi fourvoyée dès l'origine, l'Italie perdit de vue le but qu'elle devait se proposer d'atteindre avant tout : l'indépendance, première condition de la nationalité. Chez la plupart de ses hommes de génie, l'amour de l'art fut trop exclusif pour laisser place aux idées de réforme, et les quelques voix sérieuses qui s'élevèrent parmi eux mêlaient à leurs appels, soit des passions exaltées par la guerre civile, soit de détestables principes empruntés à la politique du temps. Dante songe plus à satisfaire ses haines personnelles qu'à régénérer le peuple italien, et préconise le droit du plus fort ; Machiavel expose complaisamment les secrets de la tyrannie qu'il a vue de près, et semble en donner la recette à ses compatriotes, comme pour leur indiquer qu'il faut combattre la perfidie par la perfidie. Lorsque la réformation de Luther vient frapper aux portes de Rome, elle n'éveille que fort peu de sympathies chez ceux-là même dont les tendances sont le moins favorables à la papauté ; elle ne peut être ni comprise ni sentie au sein d'une civilisation où l'élément païen domine si généralement. L'esprit du paganisme qui plane sur les ruines de l'antique Rome, en défend encore l'approche aux restaurateurs de la vérité évangélique. L'Italie demeure indifférente à cette grande et bienfaisante révolution ; elle continue à rêver son émancipation par le pape, son unité nationale dans l'Eglise universelle.

C'est là l'erreur fondamentale, qui a fait échouer toutes les entreprises du patriotisme italien. M. Quinet la retrouve jusque dans les utopies de ces républicains, qui naguère avaient expulsé de Rome le souverain pontife ; nul d'entre eux ne parut comprendre qu'il s'agissait, non pas de changer simplement la forme du gouvernement, mais bien de créer une Italie, et que cette œuvre difficile ne pouvait s'accomplir sans une réforme religieuse. Le cosmopolitisme de l'Eglise est incompatible avec l'unité nationale ; la suprématie temporelle du pape n'est pas moins funeste à l'indépendance de l'Italie, que la domination étrangère. Voilà ce que M. Quinet fait ressortir avec une évidence bien propre à frapper ses lecteurs. Sans partager entièrement ses vues, on doit reconnaître que si parfois son

imagination l'entraîne au delà du but, il a su cependant envisager la question italienne sous son véritable jour, et s'élever à des considérations d'un ordre très-supérieur. Ce livre est aussi remarquable par la pensée que par le style, et c'est fort heureux, car autrement il ne résisterait pas aux coups d'encensoir que M. Dufraisse lui prodigue dans son introduction, avec plus de zèle que d'esprit.

SOUS LA RÉGENCE ET SOUS LA TERREUR; talons rouges et bonnets rouges, par Arsène Houssaye. Paris, 1853; 1 vol. in-12: 3 fr. 50 cent.

Ce titre semble promettre un contraste piquant; l'idée de mettre en regard les deux époques qui ont commencé et fini le dix-huitième siècle, est certainement ingénieuse. Mais l'auteur n'a point su tirer parti d'un sujet si fécond. Après avoir écrit en tête de son livre: « talons rouges et bonnets rouges, » il ne songe plus guère à l'enseignement sérieux que peut fournir ce rapprochement; il reprend sa plume de conteur léger, frivole, et se borne à nous esquisser des tableaux de fantaisie, dans le genre maniéré qu'on lui connaît. C'est d'abord Moncrif, dont il raconte les coups d'épée, les aventures galantes et les succès littéraires, sans doute pour montrer qu'à l'époque de la régence un talent fort médiocre pouvait, avec de l'audace et de l'aplomb, faire son chemin dans le monde, arriver aux honneurs et à la renommée. Vient ensuite un petit roman intitulé: « Le violon de Franjolé; » où règne d'un bout à l'autre la plus grande invraisemblance. Un mari qui a tué en duel l'amant de sa maîtresse, se fait passer pour mort, renonce à sa fortune, à son rang, et se renferme dans la plus humble obscurité, avec son violon favori; sa femme, se croyant veuve, a une intrigue d'amour avec un jeune seigneur, qui se cache sous un nom d'emprunt et se voit à son tour obligé de se battre en duel avec l'homme auquel appartient ce nom; il le tue et passe ainsi pour mort aux yeux de son amante. Cet imbroglio de morts supposés dure jusqu'au moment où la belle veuve, voyant paraître à la fois son mari et son amant, tous les deux en fort bonne santé, se sent atteinte d'une fièvre

chaude qui l'emporte rapidement, sur quoi l'amant se marie pour faire une fin, et le mari joue du violon. L'épisode destiné à peindre l'époque de la terreur offre le même cachet d'invention romanesque.

M. Arsène Houssaye termine enfin par deux morceaux qui n'ont aucun rapport avec ceux qui précèdent : le premier est une histoire fantastique dans le genre allemand, le second est sa notice sur D'Alembert et Mlle de Lespinasse, qui a déjà paru deux fois au moins dans d'autres recueils, et n'est sans doute reproduite ici que pour grossir le volume.

VOYAGE AU OUADAY, par le cheik Mohammed-ibn-Omar-el-Tounsy, réviseur en chef à l'école de médecine du Caire ; traduit de l'arabe par le docteur Perron, avec cartes et planches, précédé d'une préface contenant des remarques historiques et géographiques, par le baron Jomard. Paris, 1851.

M. le docteur Perron traduisit et publia, en 1845, un voyage du cheik Mohammed-el-Tounsy au Dâr-Four, dont l'ouvrage que nous nous proposons d'analyser brièvement est une suite. Lors du voyage au Bornou de Denham, Clapperton et Oudney, la découverte du grand lac Tchad conduisit à la connaissance de deux vastes pays du Soudan, où il ne fut pas donné toutefois à ces voyageurs de pénétrer. Le *Kanem* s'étendait au nord-est du lac, et le *Ouaday* plus loin vers l'est. Ce dernier pays, dont Burkhard apprit l'existence en 1816, mais où aucun Européen n'a encore posé le pied, fut visité par le cheik Mohammed, qui l'aborda par sa frontière orientale, après avoir traversé le Dâr-Four. Le Ouaday était alors gouverné (1804-1811) par le sultan Mohammed-Abd-el-Kerim, surnommé Sâboûn, sur l'histoire duquel notre voyageur donne une foule de détails qui indiquent un homme sortant du caractère habituellement imbécile et féroce de la plupart des princes de l'Afrique. Sâboûn était le cinquième successeur et descendant d'un *homme blanc* (probablement un Arabe ou un Berbère) qui, par la conquête, introduisit au Ouaday la religion mahométane, actuellement dominante. Il existe toutefois au midi du

royaume une région montagneuse encore habitée par des idolâtres nommés Djénakhérah, contre lesquels les vrais croyants dirigent des expéditions pour y faire la chasse aux esclaves, comme les mahométans du Dâr-Four le font chez les Fertyt leurs voisins idolâtres. Le sultan délivre des permis de chasse, et les expéditions sont particulièrement confiées à des Arabes que la ferveur et l'avidité ont attirés au pied des montagnes par où l'on aborde le pays des idolâtres. On appelle les *cinq tribus royales* celles qui les premières embrassèrent la religion mahométane, ou plus probablement les tribus parmi lesquelles naquit celui des ancêtres de Sâboûn qui fut le fondateur mahométan de la monarchie actuelle du Ouaday. L'une d'elles prétend même être originaire de l'Irak, ce qui n'est pas impossible, car elles parlent un arabe fort pur. Ces Arabes sont chargés de convoyer au marché les caravanes d'esclaves.

Les malheureux nègres Djénakhérah, quoique idolâtres, ne sont pas tout à fait sauvages, car ils travaillent très-bien le fer, l'ébène, et différents bois. Ils ne sont pas anthropophages. Chez leurs voisins les Fertyt, le mariage est rigoureusement interdit entre les parents ou alliés, à un degré quelconque.

D'après le cheik Mohammed l'étendue du Ouaday est de plus de trente journées de marche du nord au sud, et de vingt-quatre de l'est à l'ouest. Ce pays occupe tout l'intervalle compris entre le Dâr-Four à l'est, et le Bâghirmeh à l'ouest, c'est-à-dire au moins la moitié de l'étendue de la France. Selon Burkhardt, M. Fresnel et le cheik Mohammed-el-Tounsy, le Ouaday est nommé par ses habitants *Saley* ou *Séleth*, par ses voisins orientaux *Borgo* ou *Borgou*, par ceux de l'ouest *Ouaday*. D'autres auteurs y joignent celui de *Mobba*, qui vient d'être tout récemment confirmé par une lettre reçue du docteur Barth; il écrit, en date du 14 juillet 1852, de Mas-eña, la capitale du Bâghirmeh, que, d'après les informations qu'il a reçues, le Ouaday proprement dit s'appelle aussi *Dar-Maba*. La même lettre confirme ce que l'on sait vaguement sur l'hydrographie de ce pays, savoir qu'il forme le point de partage entre les eaux qui se dirigent vers le bassin du Nil Blanc et celles qui vont à l'ouest se jeter dans le lac Tchad ou dans les tributaires

du Niger. Mais comme ces renseignements ont été recueillis par le docteur Barth de la bouche des indigènes, ils sont aussi vagues et aussi imparfaits que ceux du cheik Mohammed lui-même. Jamais un voyageur arabe ne s'est exprimé d'une manière exacte et claire sur un phénomène hydrographique.

Outre la région montagneuse des Djénâkhérah au sud, le Ouaday est encore parsemé vers le nord de quelques groupes de montagnes. La fertilité du sol y dépasse de beaucoup celle du Dâr-Four ; le climat y est aussi plus beau, bien qu'exposé à de violents orages pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre. Partout la terre est arrosée par des sources abondantes et des eaux courantes qui, avec les pluies tropicales, y entretiennent toute l'année une riche végétation. Les grains et les fruits sont les mêmes qu'au Dâr-Four et prospèrent à merveille, et les tribus arabes élèvent dans les riches pâturages du Ouaday, un grand nombre de chevaux et de bestiaux. Le prince Djafar, dont nous nous proposons de parler plus tard, met le café parmi les productions les plus abondantes du Bâghirmeh, fait intéressant et qui, avec plusieurs autres, confirmerait l'opinion émise par M. A. de Candolle, que le caféier pourrait avoir une origine africaine.

Il existe au travers du désert de Sahara une route qui peut mettre en communication le Bâghirmeh et le Ouaday, avec le port de Benghâzi, situé sur la Méditerranée, entre l'Egypte et Tripoli, et qui peut rendre le commerce du Ouaday indépendant du pacha d'Egypte. Un Barbaresque qui avait parcouru cette partie du désert, proposa au sultan Sâboûn de conduire une petite caravane en Barbarie, sans passer par le Fezzan. La caravane s'égara dans le désert ; l'eau vint à manquer ; esclaves et marchands périrent en foule, avec tous les chameaux. Ce désastre n'empêcha pas d'autres caravanes d'affronter les mêmes dangers. La nation des Tibbous ou Tebous leur opposa d'autres obstacles. Le sultan avait voulu que son fils Djafar, âgé de treize ans, se rendît au Caire, pour y faire des études sous la direction des ulémas qui ont le plus de renommée ; mais ce jeune prince, après mille traverses, ne put arriver en Egypte qu'en 1827, plus de onze ans après son départ de Ouârah ;

il fut retenu captif et maltraité par le pacha de Tripoli; il ne dut sa délivrance qu'à l'intervention de l'Angleterre et atteignit enfin l'Egypte. Il a fait depuis de vains efforts pour monter sur le trône de son père, usurpé par un oncle, et vivait, en 1849, dans la capitale du Dâr-Four, attendant une restauration peu probable.

Ouârah, la capitale de Ouaday, est bâtie de briques simplement séchées au soleil. Les maisons n'ont qu'un étage, excepté le palais et la grande mosquée, qui sont construits en pierre et en charpente. Le harem est gardé par un grand nombre d'eunuques. Sept portes conduisent à l'appartement où se tient le sultan. Quand un visiteur est admis à son audience, il doit déposer à chaque porte une pièce de son vêtement: à la première sa chaussure, à la seconde son turban, ainsi de la blouse, du tarbouch, etc., tellement qu'il arrive à peu près nu en présence du sultan, qui reste même caché par un grand voile. Cette règle est probablement établie pour la sécurité du prince. Quand un individu est interpellé par celui-ci, il doit s'accroupir, puis battre des mains et se renverser alternativement à droite et à gauche, jusqu'à toucher de son front la poussière du sol, et dire: « J'obéis à mon maître! maître de mon père, maître de mon grand-père. »

On pratique à la guerre un usage digne d'être signalé; c'est un genre de duel qui rappelle la querelle de deux de ses centurions, rapporté par Jules César dans ses *Commentaires*. Quand on a une injure à venger, on choisit le jour d'une bataille pour provoquer l'homme avec lequel on est en querelle. Celui-ci doit se porter alors au milieu des combattants, et se comporter vaillamment; s'il a refusé ou reculé, il est déshonoré; sa femme demande le divorce, et personne ne veut plus lui donner sa fille ou sa sœur en mariage. Cet usage est suivi entre les fonctionnaires qui se sont supplantés. Un jour de bataille, le disgracié provoque son successeur à le suivre au milieu de l'action. Si celui-ci se bat avec courage, il a payé sa dette d'honneur. Si, au contraire, il n'a pas accepté le défi, ou s'il ne s'est pas battu bravement, il est dépouillé de sa charge, et elle est rendue au premier fonctionnaire. Enfin, s'il a fui devant l'ennemi, son rival peut le tuer impunément. C'est ainsi que ces

hommes demi-sauvages entendent le point d'honneur ; de façon que les querelles privées tournent à l'avantage de la patrie et de l'honneur national.

GALERIE HISTORIQUE des peuples, ou notices sur les principaux peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire, par F. Marcillac. Genève, chez Jullien frères, 1853 ; 1 vol. in-12°.

Ce livre est destiné à servir de manuel pour l'enseignement de l'histoire d'après la méthode de M. Lévi. L'auteur, après avoir exposé les notions préliminaires indispensables, dresse une échelle des principaux peuples suivant l'ordre chronologique de leur apparition sur la scène du monde. Il marque ensuite leur situation géographique et nomme les villes les plus importantes de chaque Etat. Ces premières données forment en quelque sorte le cadre dans lequel doivent venir s'enchâsser et se classer les faits dont il présente une esquisse rapide, en consacrant une notice à chacun des peuples mentionnés dans l'échelle, puis aux différents peuples secondaires qui ont joué dans l'histoire un rôle moins considérable. Un très-court résumé des grandes divisions de l'histoire universelle sert à rétablir l'ordre synoptique dans la marche des événements, et à faire bien saisir les rapports qui relient entre elles les destinées des nations diverses que l'on a successivement passées en revue. Enfin, le volume est terminé par plusieurs tableaux chronologiques, utiles pour la récapitulation sommaire des leçons précédentes.

Cette méthode est très-bien calculée pour faciliter chez les élèves le travail de la mémoire. On commence par fixer leur attention sur un certain nombre de noms, de dates et de faits faciles à retenir. Une fois ces jalons posés, on en remplit les intervalles par un récit qui excite la curiosité et captive l'intérêt. Ici le succès dépend sans doute beaucoup de la manière dont le maître comprend sa tâche. Les directions données à cet égard par M. Marcillac nous paraissent fort bonnes. Il a su, tout en étant bref, ne rien omettre

d'essentiel ; mais ce n'est qu'un canevas, dans lequel il indique simplement les sujets que l'instituteur doit développer, et c'est à celui-ci de modifier ses explications suivant le degré d'intelligence de ceux auxquels il s'adresse. La *Galerie des peuples* est faite pour servir de guide à l'enseignement et non pour suppléer à l'étude ou au savoir qu'il exige. Elle présente avec clarté les avantages qu'on peut obtenir par un emploi judicieux de la méthode Lévi. Aussi nous n'hésitons pas à recommander cet excellent travail, comme un livre réellement utile et tout à fait propre à atteindre le but que s'est proposé l'auteur.

LE MORVAN, topographie, agriculture, mœurs des habitants, état actuel, par M. Dupin. Paris, 1853 ; 1 vol. in-18° : 2 fr.

Le Morvan est une contrée de cent cinquante lieues carrées environ, qui se trouve comprise entre Château-Chinon, Autun, Saulieu, Avallon et Lorme. C'était, il y a quarante ans à peine, l'une des parties les plus négligées de la France. On n'y trouvait ni grandes routes, ni chemins vicinaux, ni ponts ; l'agriculture y était misérable, l'industrie presque nulle, et les habitants mal logés, mal nourris, végétaient dans des bouges où les fièvres intermittentes les confinaient pendant une bonne partie de l'année sans leur permettre de vaquer à leurs occupations. Il existe malheureusement encore sur le sol français plus d'un canton semblable. C'est un inconvénient de la centralisation extrême. La marche du progrès en souffre dans les campagnes surtout et même dans les petites villes éloignées de la capitale. L'absence de notables, de grands propriétaires exploitant eux-mêmes leurs domaines s'y fait sentir d'une manière fâcheuse. Pour obtenir des améliorations et des encouragements, il faut solliciter, et, pour solliciter avec succès, il faut, comme on dit, avoir les bras longs. Ce n'est pas le paysan, maire de son village, qui peut aller faire antichambre dans les bureaux du ministère, et quand les intérêts de la commune ne sont pas représentés par un homme auquel sa position sociale donne une réelle et légitime influence, ils risquent fort d'être oubliés.

Le Morvan se trouvait dans ce triste abandon, lorsqu'en 1817 M. Dupin devint propriétaire du château de Raffigny, situé dans la commune de Gacogne. Quoique ses fonctions, soit législatives, soit judiciaires, l'obligeassent d'habiter Paris, il n'en prit pas moins à cœur d'améliorer sa propriété d'abord, puis de répandre aux alentours les bienfaits de son intelligente activité. Par ses soins, des routes furent établies, des ponts construits, la culture perfectionnée ; en 1828, il accepta les fonctions de maire qu'il exerça jusqu'en 1848, et sous son administration le pays ne tarda pas à changer complétement d'aspect. C'est un exemple remarquable de ce que peut faire pour le bien du pays le zèle d'un administrateur éclairé. On lira certainement avec intérêt la courte notice dans laquelle est racontée en termes simples et parfois assez pittoresques cette transformation du Morvan. Mais elle n'occupe que la cinquième partie du volume, et tout le reste se compose d'une série de fragments, d'articles de journaux, de discours prononcés à des comices agricoles, ou dans des distributions de prix, ou sur la tombe des parents de l'auteur, enfin, de rapports et de notes détachées qui forment un ensemble peu attrayant. M. Dupin, auquel ne manquent certes, ni l'esprit, ni le talent, ni les connaissances nécessaires pour être un bon écrivain, paraît ignorer l'art de faire un livre. Ses ouvrages ressemblent trop à des dossiers où se trouvent entassées toutes les pièces relatives à une même affaire. On peut lui reprocher aussi d'aimer trop à se mettre en scène, sur un piédestal quelconque ; ici c'était sans doute une nécessité de son sujet puisqu'il s'agissait de faire connaître les services éminents qu'il a rendus à ses administrés, mais cela ne suffit pourtant pas pour justifier tout à fait la complaisance avec laquelle il cite une foule de morceaux qui parlent beaucoup de lui et fort peu du Morvan. Quelques pages de M. Dupin, racontant lui-même ce qu'il a fait, exposant les obstacles qu'il a rencontrés, les préjugés qu'il a dû vaincre, auraient infiniment plus de valeur et plus d'attrait que toutes ces réclames de la presse départementale.

JOURNAL LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE DE MADRAS, publié par la Société littéraire de cette ville. Vol. XVI, déc. 1850, Madras, 1851 (*Madras journal of litterature and science.*)

Ce volume renferme un certain nombre de mémoires sur la statistique de quelques-unes des provinces du Deccan encore soumises au Nizam, prince jadis puissant, maintenant vassal et tributaire de la compagnie des Indes. Ils sont dus à MM. Walker et Bradley.

La population de quelques districts est indiquée, nous aimons à le croire, d'après des documents sûrs. L'une des provinces, avec une étendue de 4840 milles carrés (629 lieues carrées), renferme 260 villages abandonnés et 1037 qui ne le sont pas, avec 39,030 maisons et 185,782 habitants. Cela n'équivaut pas au quart de la population que présenterait en France un pays de la même étendue. Chaque jour les dénombrements partiels de la population de l'Inde, prouvent à quel point étaient erronées les estimations d'après lesquelles des statisticiens, faciles à contenter, assignaient à l'Inde entière une population de 132 millions d'âmes. Calcutta n'avait que 230,000 habitants, alors qu'on lui en donnait libéralement 1,500,000. Les mêmes erreurs sont constatées dans les estimations antérieures de la population d'autres grandes villes de l'Inde, et ce n'est pas sans surprise, et, nous l'avouons, sans scepticisme que nous trouvons encore dans le volume qui est sous nos yeux, une population de 720,000 âmes assignée par le Dr Balfour, à la ville de Madras dans un rayon de moins de deux lieues autour du Fort Saint-George. Si ces chiffres étaient à l'abri de nos doutes, nous signalerions comme un fait à observer, la supériorité numérique assignée à la population mâle de plusieurs provinces, au rebours de ce qui se rencontre ailleurs.

Un fait moins douteux, nous aimons à le croire, signalé par le Dr Walker dans la statistique de la province orientale du Deccan, est que l'on n'y entend jamais parler de veuves immolées (suttee) sur la tombe de leurs époux. Le culte sanguinaire de Siva paraît également y faire place à celui de Krichna, la plus gracieuse des incarnations de Vichnou.

L'âge de l'adolescence ne précède pas de dix-huit mois l'époque observée dans le nord de l'Europe. Un enfant, à sa naissance, est, pendant cinq jours consécutifs, purgé avec de l'huile de ricin, tandis que sa mère est absolument privée de nourriture pendant trois jours. Dans quelques parties de l'Espagne, elle est au contraire reconfortée par des consommés succulents de porc et d'autres viandes. L'une et l'autre méthode réussissent également.

On sait que le culte antique de Boudha, maintenant extirpé de l'Inde continentale, a laissé des temples dans la vallée de Cachemyre, à Karlie et dans plusieurs autres parties de la chaîne des Ghâts. Ils sont tous excavés dans le roc. Le Dr Bradley a visité, au nord de la ville d'Aurengabad, trois groupes considérables de temples du même genre, taillés dans la face méridionale d'une chaîne de collines formées d'un trap amygdaloïde. Ils sont abandonnés, comme les autres temples de Boudha, et souvent rendus presque inaccessibles par la chute des masses qui leur servent de toit. Dans les nombreuses sculptures dont ils sont décorés, le Dieu est représenté, tantôt absorbé dans une contemplation méditative, tantôt jouant voluptueusement avec des femmes légèrement vêtues. Un grand nombre de ces figures ont la chevelure disposée de manière à ressembler à une perruque. Ces excavations d'Aurengabad ne sont éloignées que de quelques lieues des temples plus célèbres d'Ellora, qui étaient destinés surtout au culte de Siva.

Enfin, le lieutenant Biggs a récemment découvert, assez près de la rivière Malpurba, à Jawullee, éloigné de 50 milles environ, à l'est-nord-est de Goa, ainsi qu'à Pundkul qui en est à 10 milles, plusieurs temples consacrés autrefois à Vichnou, couverts d'inscriptions en langue canarine et remarquables par la grandeur des matériaux dont ils ont été construits. P. C.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE GÉOGRAPHIE ET DE STATISTIQUE. Vol. I, New-York, 1852.

Le projet de former la Société dont nous annonçons la première publication date de l'année 1850 ; mais elle n'a été définitivement

constituée qu'en 1852. Elle est placée sous la présidence de l'historien Bancroft, et compte dans son bureau un grand nombre d'hommes distingués par leurs connaissances. Le premier cahier de son bulletin contient un article intéressant sur l'état politique et commercial du Paraguay, par M. Ed. Hopkins, consul des Etats-Unis dans cette république, et qui a passé un grand nombre d'années à parcourir l'Amérique méridionale. Nous citerons aussi l'extrait d'une lettre de M. Livingston sur ses découvertes dans l'Afrique Méridionale; un aperçu des ressources commerciales des ports de la Turquie sur la Mer Noire, par M. Danesi, consul des Etats-Unis à Constantinople, et enfin, un tableau des principales productions agricoles de l'Union américaine en 1840 et en 1850. Il est à remarquer que le riz, la laine, le maïs et le sucre, ont seuls suivi le mouvement ascendant de la population, qui a été de 36 $^1/_4$ p. $^0/_0$ en dix ans. Ce premier bulletin des travaux présentés à la Société américaine de géographie est un point de départ fort honorable, et d'où nous sommes persuadés cependant qu'elle ne tardera pas à s'élever à des publications plus importantes, car ce ne sont ni les hommes distingués, ni le champ d'observations qui lui manquent. P. C.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

ESSAI SUR LA LIBERTÉ DU COMMERCE DES NATIONS, examen de la théorie anglaise du libre échange, par Ch. Gouraud. Paris, chez A. Durand, 5, rue des Grès, 1853; 1 vol. in-8° : 5 fr.

M. Gouraud est un adversaire déclaré du libre échange, système déplorable, suivant lui, dont les résultats seraient funestes à la prospérité des nations ainsi qu'à la science économique elle-même. Il s'efforce de prouver que la protection est indispensable pour doter un pays de divers genres d'industrie qui, sans cela, ne s'y seraient jamais développés, pour créer la concurrence, pour organiser et soutenir le commerce, enfin, pour fournir à l'économie politique un champ à exploiter, soit comme art, soit comme science. Cette

dernière utilité nous semble assez originale, on ne s'était pas avisé jusqu'ici de la faire valoir. Quant aux autres, les arguments de l'auteur n'offrent rien de neuf, si ce n'est qu'il essaie de combattre les libres-échangistes avec leurs propres armes. Ainsi le fait que la nature n'a pas doté tous les pays des mêmes productions lui semble précisément rendre les douanes nécessaires afin de rétablir l'équilibre en protégeant des industries qui, sans cela, ne pourraient exister que dans les contrées où se trouvent les matières premières dont elles se servent. C'est aux douanes que l'Angleterre et la France doivent leurs manufactures, qui sont pour elles une source abondante de richesse; le libre échange les ruinerait bientôt, car elles ne pourraient soutenir la concurrence de rivaux placés dans des conditions meilleures. M. Gouraud prétend que chaque nation réduite aux seules ressources de son propre sol s'appauvrirait, que l'industrie et l'agriculture privées du stimulant que leur apporte le système prohibitif dépériraient, qu'en un mot la civilisation ne tarderait pas à s'en ressentir de la manière la plus déplorable. Il accuse les partisans du libre échange d'imiter ces révolutionnaires qui, par leurs excès, compromettent l'existence de l'ordre social, et dont les dangereuses utopies ne servent qu'à provoquer une réaction en faveur du despotisme. Sa polémique est singulièrement passionnée; l'exemple de l'Angleterre n'est, à ses yeux, qu'un piége tendu aux autres Etats de l'Europe afin de les entraîner dans une ruine commune dont elle espère profiter; mais cette manœuvre tournera certainement à sa confusion, si le Continent sait demeurer fidèle aux bonnes traditions du régime protecteur. Le but de l'économie politique doit être enfin, non pas d'abolir les entraves, de renverser les barrières internationales, mais au contraire, de les perfectionner de telle sorte que chaque pays puisse arriver à fabriquer le plus grand nombre des objets nécessaires à sa consommation. Simplifier à cet égard l'organisation actuelle, suivre les indications de la nature en laissant l'industrie choisir les contrées qui lui conviennent et en comptant sur le libre échange pour approvisionner tous les marchés, ce serait détruire la science avec ses belles combinaisons et ses problèmes compliqués.

Voilà quel est à peu près le sens de ce livre, dans lequel M. Gouraud nous paraît n'avoir envisagé que l'un des deux grands côtés de la question. Il défend avec beaucoup de zèle, on pourrait même dire avec trop de zèle, les intérêts des producteurs ; il se montre animé d'un enthousiasme du reste bien légitime, pour le spectacle que présentent les efforts de l'activité humaine luttant contre les obstacles avec une persévérance opiniâtre, surmontant à force de travail et de génie toutes les difficultés qu'on lui suscite. C'est très-beau sans doute, mais les consommateurs préféreraient que ce ne fût pas si cher, parce qu'en définitive ce sont eux qui paient les frais de la représentation. Ils ne comprennent pas quel avantage, par exemple, peut leur offrir la fabrication du sucre indigène tandis que sans les droits d'entrée, ils obtiendraient le sucre des colonies à un prix très-inférieur. On aura de la peine à leur persuader que c'est un bien d'être grevé de lourds impôts pour la plus grande satisfaction de quelques riches propriétaires d'usines, et qu'il y ait bénéfice pour le pays à produire lui-même, à l'aide de moyens artificiels, coûteux et vexatoires, ce que le libre échange lui fournirait tout naturellement et à beaucoup meilleur marché.

M. Gouraud n'aborde guère les objections de ce genre, qui, cependant, ne sont pas sans valeur. Est-ce son respect exagéré pour la science qui les lui fait dédaigner? Nous ne savons, mais dans ce cas il devrait se rappeler que l'économie politique est de date trop récente pour n'avoir pas de nombreuses modifications à subir, et d'ailleurs ce serait une étude assez inutile si elle ne conduisait pas à réformer les abus d'une vieille organisation qui offre encore tant de traces de barbarie et d'ignorance. Le libre échange nous paraît une conséquence nécessaire des progrès de la civilisation. Il s'établira certainement, en dépit de toutes les résistances. Mieux vaudrait donc lui préparer les voies, afin que son triomphe put s'accomplir sans secousse, et que les graves intérêts créés par le régime protecteur ne restassent pas exposés aux désastreux effets d'une révolution violente et soudaine.

SCIENCES ET ARTS.

FONDATION DE SMITHSON.— 1. Smithsonian contributions to Knowledge. Vol. II and III, Washington.—2. Fourth annual report of the board of Regents of the Smithsonian Institution, for the year, 1849. Washington, 1850.—3. Fifth annual report, Washington, 1851. — 4. Notices of public libraries in the United States of America; by Ch. Jewett, librarian to the Smithsonian Institution, Washington, 1851.

Nous avons, dans un article publié précédemment, fait connaître aux lecteurs de la Bibliothèque Universelle l'origine de la fondation dont les cinq volumes que nous avons devant nous exposent les travaux et la situation. La somme originairement léguée par M. Smithson, dans le but de contribuer à l'avancement des connaissances humaines, était de 515,169 dollars, dont les intérêts, à 6 pour 100, assuraient un revenu de 30,910 dollars. Ces intérêts, accumulés jusqu'en 1846, augmentèrent le capital de 242,129 dollars, somme que les régents de la fondation furent autorisés à consacrer à la construction et à l'établissement d'un vaste édifice, destiné à servir de musée et de bibliothèque, édifice dont le corps principal est déjà occupé.

Il n'existait, avant 1849, qu'un mince dépôt de livres, qui, dans le cours de cette année, fut porté à 4,233 volumes par des acquisitions, par des dons et par le dépôt des productions littéraires imprimées aux Etats-Unis et sur lesquelles les auteurs s'assurent ainsi les droits de propriété. Cette source a produit 887 volumes en 1849 et 452 l'année suivante. Dès qu'il a été connu que la bibliothèque était ouverte aux dons particuliers, ils y ont afflué, et y arriveront sans doute en plus grand nombre encore; sur 435,000 volumes dont se compose la bibliothèque du Musée Britannique, plus de 250,000 n'ont pas une autre origine. Il en est de même dans tout pays où les fondations sont respectées. Le Musée d'histoire naturelle et d'antiquités s'est également enrichi des dons de quelques voyageurs.

Les directeurs de la fondation font donner des cours publics, encouragent par des subventions des collecteurs d'histoire naturelle, auxquels on doit déjà l'exploration de quelques parties du bassin du Missouri, et des régions beaucoup moins connues qui séparent le Grand Lac Salé de Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique. Ils sont en correspondance avec 216 stations, presque toutes situées dans le territoire de la Confédération, où se font des observations régulières, dont l'ensemble répandra un grand jour sur la météorologie de ces régions. M. le professeur Guyot, qui a dû quitter Neuchâtel pour l'Amérique, a rendu de grands services à cette branche d'histoire naturelle en dirigeant quelques-uns des observateurs dans l'emploi de leurs instruments. Il a également commencé dans les montagnes du New-Hampshire une exploration scientifique de la grande chaîne orientale des Etats-Unis.

Les directeurs de la Fondation Smithson ont fourni des instruments à diverses expéditions scientifiques. Enfin ils ont entrepris la publication de mémoires également remarquables par leur mérite et par la beauté de leur exécution typographique, et dont 173 exemplaires sont distribués gratuitement à divers établissements et Sociétés scientifiques des cinq parties du monde. Dans le premier volume, dont nous avons rendu compte précédemment, MM. Squier et Davis avaient consigné le résultat de leurs recherches sur les monuments des peuples aborigènes de l'Etat de d'Ohio, recherches dont nous nous proposons d'analyser la suite. Le second et le troisième volume, que nous avons sous les yeux, se composent de mémoires de M. Walker sur la planète de Neptune, de recherches microscopiques du prof. Bailey sur les mollusques des côtes orientales des Etats Unis, d'un essai de classification des insectes d'après l'anatomie de leurs embryons par Agassiz, d'un mémoire sur le Mosasaurus par M. Robert Gibbs, d'un autre sur la force expansive développée par l'explosion du salpêtre par le professeur Robert Hare, de Philadelphie, d'observations faites par M. J. Locke sur le magnétisme terrestre dans le nord des Etats-Unis, de recherches sur l'électricité par M. Secchi, d'un mémoire de M. Ch. Girard, sur quelques poissons d'eau douce de l'Amérique, d'un autre de

M. Harvey sur les algues de ce pays, sur les plantes du Texas et du nouveau Mexique du docteur Asa Gray, et, enfin, de trois mémoires à l'analyse desquels nous nous proposons de consacrer un article à part, les *Munuments aborigènes de l'Etat de New-York*, par Squier, les *Anciennes fortifications de l'Etat d'Ohio*, par M. Ch. Whittlesey, et la *Géographie physique du bassin du Mississipi*, par Ch. Ellett.

La ville de New-York fut ravagée, le 19 juillet 1845, par un incendie qui dévora 230 maisons avec des marchandises, dont la valeur s'élevait à 62 millions de dollars. Une série de détonations de plus en plus violentes se termina par une dernière explosion qui réduisit en atomes les édifices dans lesquels elle eut lieu, détruisit toutes les maisons voisines et renversa en arrière les façades de celles qui étaient en face. Ce désastre fut d'abord attribué à de la poudre à canon ; mais le propriétaire de la maison où l'explosion avait eu lieu déclara qu'il n'en possédait pas, mais qu'il avait eu en magasin une quantité considérable de salpêtre et d'autres marchandises combustibles. Cet accident conduisit le professeur Robert Hare à une série d'expériences dont le résultat est que le salpêtre, mis en contact avec des substances d'une nature inflammable à une température élevée, peut détoner comme la poudre à canon.

La planète de Neptune, à la découverte de laquelle M. Leverrier et M. Adams ont été conduits séparément par les perturbations d'Uranus, a été l'objet des recherches de M. Walker aux Etats-Unis. Par quatre mois d'observations sur la marche de cette planète cet astronome fut conduit à lui assigner une orbite empirique où elle accomplit sa révolution en 166 ans; orbite dans laquelle il recula de manière à trouver dans quelles constellations la planète avait dû se trouver à des époques antérieures. Cette marche le conduisit à un groupe d'étoiles que Lalande avait figurées à la fin du siècle dernier, et un examen attentif de leurs positions conduisit M. Walker à trouver que Neptune avait dû être observé par Lalande dans la nuit du 10 mai 1795. Il retrouva toutes les étoiles du groupe observé par cet astronome à la place qu'il leur avait assignée, sauf une que Lalande avait marquée comme douteuse, et qui se

trouvait précisément sur l'orbite empirique tracée par M. Walker pour Neptune, et à la place qu'il lui assignait en rétrogradant jusqu'au 10 mai 1795. *L'incertitude* reconnue par Lalande dans sa position venait de ce que, l'ayant observée, à deux reprises différentes, il ne l'avait pas retrouvée exactement au même endroit, nouvelle preuve de la nature planétaire du corps céleste qu'il avait alors sous les yeux.

M. Jewett, bibliothécaire de la Fondation de Smithson, a consacré un volume entier à la statistique et à l'histoire des bibliothèques des Etats-Unis, d'après les documents officiels qui lui ont été fournis de tous les points de la Confédération, nous disons de *tous les points*, car, tandis que notre ignorant dédain empêche la plupart d'entre nous d'attacher un sens aux noms de *Ouisconsine*, de *Iova*, de *Minnesota* et de *Utah*, l'ouvrage de M. Jewett nous apprend qu'il existe déjà dans ces états et territoires ignorés, de même que dans le Nouveau-Mexique et l'Orégon, des bibliothèques de 2000 à 3000 volumes et des fonds alloués pour leur extension. La bibliothèque du collége d'Harvard à Cambridge est la plus ancienne des Etats-Unis. Elle se composait de 5,000 volumes donnés par John Harvard, sir Kenelm Digby, sir John Maynard, l'évêque Berkeley et d'autres bienfaiteurs distingués ; mais un incendie qui éclata, pendant les vacances, dans une nuit orageuse (24 janvier) de l'hiver de 1764, réduisit en cendres cette collection. Cette même bibliothèque se compose maintenant de 84,200 volumes, mais la destruction d'une foule de documents, de manuscrits et des brochures relatives à l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, pendant les 126 premières années de l'existence de ces colonies, est une perte inestimable.

Indépendamment de la bibliothèque du congrès à Washington, qui compte 50,000 vol., presque tous les Etats de l'Union américaine ont des bibliothèques gouvernementales; leur nombre est actuellement de 39, entre lesquelles se partagent 288,937 volumes. Ajoutons 126 bibliothèques appartenant à des sociétés et à des institutions telles que lycées, atheneums, etc., dont la majeure partie se trouve dans la Pennsylvanie, le Massachusetts et l'Etat de New-York, avec

611,334 volumes, l'Atheneum de Boston en a 50,000 ; 261 bibliothèques de sociétés savantes, d'académies et d'écoles spéciales (l'Etat de New-York seul en compte 175) avec 459,810 volumes ; 268 bibliothèques d'étudiants et de colléges ayant 841,651 volumes. Si, aux nombres précédents, nous ajoutons que plusieurs Etats ont doté leurs écoles de bibliothèques dont le nombre s'élève déjà à 9,505 (8,070 avec 1,338,848 volumes pour New-York seulement) avec 1,552,332 volumes, nous verrons que les Etats-Unis possèdent en dehors des collections appartenant à de simples particuliers, 10,199 bibliothèques avec 3,753,964 volumes.

P. C.

DE L'HOMME ET DES RACES HUMAINES, par H. Hollard. Paris, chez Labé, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

L'homme doit-il être considéré seulement comme le plus parfait des animaux, ou bien constitue-t-il un ordre supérieur, un règne à part? Telle est la question que traite M. Hollard en mettant à profit toutes les lumières fournies sur ce point par la science moderne. Depuis Buffon et Blumenbach, l'anthropologie, dont ils avaient posé les bases, est restée à peu près stationnaire. La plupart des écrivains qui s'en sont occupés d'une manière spéciale étaient dominés par des vues systématiques. Leurs travaux portent le cachet bien prononcé du matérialisme ou des tendances panthéistes. Dans les livres très-populaires de Bory de Saint-Vincent et de Virey on reconnaît évidemment le parti pris de n'accepter les résultats de l'observation qu'autant qu'ils se trouvent d'accord avec la théorie préconçue. Ce sont d'habiles plaidoyers en faveur d'une doctrine établie d'avance, et non pas des recherches dirigées uniquement par l'amour de la vérité. Aussi les progrès de l'histoire naturelle ont-ils fait plus d'une brèche au système échafaudé par ces écrivains. Les études savantes de MM. Flourens, Serres, de Blainville, Geoffroy, etc., sont venues jeter du jour sur les croisements des espèces, sur les caractères des races, et ont conduit à proclamer l'unité du genre humain comme un fait incontestable. C'est d'après ces don-

nées nouvelles que M. Hollard entreprend d'esquisser l'histoire naturelle de l'homme ou du moins de mieux déterminer le rang qu'il occupe dans la nature. Après un court exposé des principales idées de la philosophie ancienne et des notions fondamentales, simples et précises que renferme à ce sujet la cosmogonie de la Bible, il passe en revue les faits constatés par l'observation scientifique et les lois générales qu'on en peut déduire. Cet examen lui montre « la nature comme une construction harmonique, non comme une chaîne, non comme une série de manifestations successives et procédant les unes des autres ; » il constate des solutions de continuité qui ne permettent pas d'admettre l'hypothèse d'une relation généalogique entre les éléments divers dont se compose le monde : « De l'empire inorganique au plus simple des corps organisés, il y a une distance que rien ne remplit ; la nature physique et la nature vivante sont deux assises superposées, et non des termes consécutifs dont le premier engendrerait le second. L'animal n'est pas non plus un produit perfectionné de la vie végétale. Enfin, les espèces des deux règnes organiques montrent, à la manière dont elles se groupent et se conservent, qu'elles ne procèdent pas les unes des autres. » Rien n'autorise donc à prétendre que l'espèce humaine doive nécessairement se rattacher au règne animal, et ce n'est point rompre l'échelle des êtres que d'en faire un règne à part. Pour que l'homme ne fut que le premier des vertébrés mammifères, il faudrait que sa vie psychologique, trait distinctif qui le caractérise, pût être regardée comme un simple développement de la vie animale. Or cela n'est pas. On ne saurait établir aucune comparaison entre l'instinct ou même l'intelligence des animaux les mieux doués et les facultés si supérieures de l'âme humaine. La parole seule suffit déjà pour constituer en faveur de l'homme une différence non moins marquée que celles qui séparent la plante de la pierre, ou l'animal de la plante. L'entendement humain qui juge, compare, analyse, qui met à profit l'expérience et conçoit des idées abstraites, prouve d'une manière encore plus frappante combien l'homme est au dessus de l'animalité. Il forme évidemment une classe tout à fait distincte, terme supérieur et définitif du système de création dont il fait partie. Mais

« par cela même qu'il est supérieur et définitif, il ne déploie pas une diversité aussi étendue que celle des règnes qui s'acheminent vers lui. Au sommet de la pyramide, c'est l'unité qui l'emporte. » Les types nombreux qu'on remarque dans ce règne humain, et qui sont désignés sous le nom de races, semblent être des modifications dues aux circonstances extérieures plutôt que des caractères d'espèces différentes. La fécondité constante du croisement de toutes les races d'hommes qui peuplent la terre confirme d'ailleurs complétement cette hypothèse, puisque nous voyons que chez les animaux les espèces les plus voisines ne produisent ensemble que des mulets stériles. Aussi l'unité de l'espèce humaine est-elle aujourd'hui admise par la plupart des naturalistes qui font autorité dans la science.

M. Hollard présente un résumé fort intéressant des caractères qui distinguent les divers groupes de la population du globe. Après avoir ainsi démontré l'unité de l'espèce, il conclut que celle-ci entraîne après elle l'unité de berceau, et que l'étude attentive de la nature nous ramène encore « à la doctrine de la Genèse, qui répond mieux qu'aucune autre à tout ce que les faits nous enseignent ou nous laissent entrevoir. » Il termine en rendant hommage à la Bible, dont la cosmogonie monothéiste, si simple, si sobre de détails, en si parfait accord, par la notion d'harmonie et de progrès qui la résume, avec les résultats généraux les plus incontestables des sciences naturelles, « a proclamé, antérieurement à toutes les études anthropologiques, cette vérité de l'unité de l'espèce humaine, qui se dégage aujourd'hui, comme vérité scientifique, d'un débat où la contradiction ne lui a pas été épargnée. »

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

MARS 1853.

LITTÉRATURE.

LES ENNEMIS DE VOLTAIRE, par M. Charles Nisard. Paris, 1853, 1 vol. in-8° : 6 fr. 50.

Sous le titre d'ennemis de Voltaire, M. Nisard comprend tous les écrivains qui ont eu quelque démêlé avec le grand dictateur de la littérature et de la philosophie du dix-huitième siècle. Le volume qu'il publie ne renferme encore que les trois principaux critiques dont Voltaire eut à soutenir les attaques, savoir : l'abbé Desfontaines, Fréron et La Baumelle. C'est un trio peu recommandable ; les deux premiers étaient connus pour le cynisme de leur conduite, le troisième pour son insolente fatuité, aucun d'eux ne possédait un talent digne de la tâche qu'ils avaient entreprise. Mais ce n'est pas moins un curieux sujet d'étude que cette lutte dans laquelle le philosophe, aveuglé par la passion, prêtait sans cesse le flanc aux coups de ses adversaires, et travaillait à réveiller l'intérêt en leur faveur par son acharnement à invoquer contre eux les mesures les plus brutales, les plus intolérantes. Rien ne fait mieux connaître à la fois Voltaire et le despotisme qu'il exerçait sur son époque. Si l'on est d'abord surpris de l'importance qu'il attachait à l'opinion de trois écrivains aussi médiocres, l'étonnement cesse bientôt quand on songe que Desfontaines et Fréron étaient journalistes, et qu'à défaut de la supériorité du savoir ou de l'esprit, ils avaient l'avantage de la publicité périodique, dont l'action constante donne une si grande puissance à ceux qui savent s'en servir. L'effronterie et le sarcasme sont des armes avec les-

quelles le journalisme peut toujours se rendre redoutable. A force de répéter une accusation, quelque peu fondée qu'elle soit, il finit par persuader ses lecteurs, dont l'amour-propre se trouve insensiblement engagé à soutenir l'opinion à laquelle ils s'abonnent. Cette influence devait s'exercer surtout alors qu'il n'existait qu'un très-petit nombre de journaux, et l'on comprend l'irritation qu'éprouvait Voltaire en se voyant l'objet de leurs continuelles attaques. D'ailleurs Desfontaines et Fréron, maniant assez bien l'ironie, dirigeaient précisément contre lui les traits les plus propres à blesser son extrême susceptibilité. Voltaire, dont la plume acérée faisait toujours de si cruelles blessures, ne pouvait supporter la moindre atteinte de ce genre, sans se livrer à des accès de rage violente. Aux critiques, il répondait par des injures, et souvent même par des poursuites judiciaires ou par des lettres de cachet. Il est vrai qu'avec de tels adversaires, il avait peu de ménagements à garder. Desfontaines s'était conduit à son égard de la manière la plus indigne. Sauvé, par l'active intervention de Voltaire, d'un jugement qui aurait pu le conduire en place de Grève, il fit preuve d'ingratitude et de perfidie, comme s'il eût voulu punir son protecteur d'avoir si mal placé ses bienfaits. Mais l'irascible philosophe se vengea cruellement, il mit dès lors le pauvre abbé au pilori de l'opinion, et dévoila sa turpitude. Fréron, quoique moins abject, fut en butte à la même haine, parce qu'il avait, à ses yeux, l'immense tort de continuer le journal de Desfontaines. Il était cependant bien supérieur à celui-ci par le talent, et Voltaire n'avait à lui reprocher aucun acte déloyal, si ce n'est qu'après s'être rangé parmi ses admirateurs, il s'était cru le droit de critiquer aussi bien que de louer les œuvres du grand écrivain. On peut même dire que sa critique fut d'abord assez modérée et souvent très-juste; si elle devint ensuite de plus en plus acerbe, c'est que les procédés de son adversaire étaient de nature à produire ce résultat. Le despotisme exaspère les esprits indépendants, surtout lorsque celui qui l'exerce a la prétention d'être un libre penseur. Voltaire, non content d'abuser de l'avantage que lui donnaient sa verve inépuisable et sa haute renommée, ne craignait pas d'avoir recours à d'autres arguments

fort peu littéraires. Il employait son crédit à mettre la police dans ses intérêts ; de la moindre querelle qui froissait son amour-propre il s'efforçait de faire une question d'Etat ; la plus légère atteinte portée à sa quiétude était un crime de lèse-majesté qui devait compromettre la paix du royaume.

C'est un fait étrange que cet ascendant de Voltaire qui, exilé de la cour et de Paris, pouvait, depuis son château de Fernex, disposer au profit de ses antipathies particulières, des moyens répressifs dont le gouvernement s'était plus d'une fois servi contre lui-même. Rien ne saurait mieux peindre l'arbitraire et l'anarchie qui dominaient ensemble dans toutes les branches de l'administration, sous le règne de Louis XV. Une critique un peu mordante à l'adresse de l'illustre philosophe suffisait pour faire supprimer la feuille de Fréron, et si l'aristarque se voyant traiter de vil coquin, osait répondre sur le même ton, il risquait fort d'aller à la Bastille. Cette manière d'entendre la discussion ressemble beaucoup à l'intolérance contre laquelle pourtant la philosophie du dix-huitième siècle déclamait avec une si belle ardeur. Voltaire ne paraissait comprendre ni la dignité de l'écrivain ni les exigences du rôle qu'il avait choisi. Au nom de la raison, il se montrait aussi passionné que ceux qu'il accusait de fanatisme. Sa supériorité bien reconnue aurait dû le mettre à l'abri d'un pareil travers, mais il avait le caractère d'un enfant gâté qui impose ses caprices et ne supporte aucune contradiction. Malheureusement les adversaires qu'il rencontra n'étaient pas de force à lutter contre une plume comme la sienne, et quant à la moralité, la plupart valaient encore beaucoup moins que lui. Le troisième de ceux que M. Nisard passe en revue, La Baumelle, était un intrigant, plein de suffisance, dont les pamphlets insignifiants ne méritaient que le dédain et l'oubli. Ce fut Voltaire seul qui, par sa susceptibilité maladive, leur donna du relief. Il employa contre lui le même acharnement et les mêmes armes déloyales dont il avait usé contre les deux journalistes. On ne comprend pas comment de pareilles petitesses de caractère ont pu s'allier chez le même homme avec une si grande supériorité d'esprit. Mais le désir de préoccuper le public de sa personne était si violent chez lui, qu'il fallait à tout

prix le satisfaire, fût-ce même aux dépens de sa propre considération. Ainsi que le dit M. Nisard : « Voltaire se fût épargné bien des déboires et bien des hontes, s'il eût payé d'un dédaigneux silence les outrages d'un présomptueux qu'il a immortalisé par sa colère ; il n'eût pas lui-même douté de sa force au point de croire qu'il devait calomnier La Beaumelle pour avoir raison de lui ; en un mot, il ne se fût pas déshonoré en trempant dans les persécutions auxquelles ce malheureux fut en butte, et en y applaudissant. »

RÉCITS DANS LA TOURELLE, par X.-B. Saintine. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50. — LES NUITS ANGLAISES, contes nocturnes par Méry. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. — REGAIN, la vie parisienne, par Nestor Roqueplan. Paris, 1853 ; 1 vol in-12 : 3 fr. 50. — CONTES INVRAISEMBLABLES, par H. Nicolle. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. — NOUVELLES AMÉRICAINES, par mistress Beecher Stowe, traduites par Alph. Viollet. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50. — CONTES ET NOUVELLES, par A. de Pontmartin. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

De ces six volumes divers, trois appartiennent à ce qu'on appelle la littérature de pacotille. Ce sont les *Nuits anglaises*, les *Contes invraisemblables* et *Regain*. De telles productions ne présentent aucune espèce d'intérêt. Elles visent à la plaisanterie, à la caricature, au genre que les Anglais appellent *humour* ; mais malheureusement le but n'est guère atteint. Pour quelques traits heureux qui s'y trouvent, il faut avaler bien des facéties fort peu piquantes et beaucoup trop prolongées. M. H. Nicolle a cru se tirer d'affaire en donnant à ses contes l'épithète d'invraisemblables, mais cela ne suffit pas ; au contraire, le fantastique exige une supériorité plus grande que la simple peinture du réel ; quand il est niais ou seulement médiocre, il ne vaut rien. M. Nicolle nous semble pourtant ne pas manquer de ressources qui, mieux employées, produiraient de tout autres résultats. Le dernier de ses

contes, intitulé *Les projets de ma tante*, décèle un esprit observateur assez ingénieux; ce sont des scènes dialoguées, dans la manière de Henri Monnier, et les caractères qu'il y esquisse d'après nature nous paraissent très-préférables aux invraisemblances que lui fournit son imagination. Quant aux *Nuits anglaises* de M. Méry, sauf le *Château d'Udolf*, dont la donnée est piquante, ce n'est qu'une série de pochades plus ou moins bouffonnes, dans lesquelles règnent un ton de persifflage qui n'est pas toujours de bon goût et une recherche d'originalité qui devient très-fatigante. L'auteur a sans doute beaucoup d'esprit, mais il le prodigue sans choix ni mesure; il semble se complaire à gaspiller un talent qui, avec un peu plus de travail et de tenue, pourrait être certainement fort remarquable.

Mais c'est encore à M. Nestor Roqueplan qu'appartient la palme pour les bluettes insignifiantes et les longues facéties. Le regain qu'il nous donne provient des champs du *Corsaire* ou du *Charivari*.

On se représentera donc aisément la triste figure que doivent faire en volume ces articles éphémères dont les plus spirituels ne peuvent, même dans la feuille du jour, prétendre à plus de vingt-quatre heures de vogue. C'est froid, décoloré, le sel a perdu toute sa saveur, et pour expliquer les subtiles intentions cachées sous ce verbiage, un commentaire ne serait pas superflu. On n'y retrouve pas la gracieuse légèreté de l'esprit français, cela sent l'effort du journaliste qui s'est imposé la tâche d'être plaisant à heure fixe et à tant la ligne. Cette gaîté de commande n'amuse pas, elle fatigue et dégoûte. Le plus robuste lecteur n'en saurait supporter dix pages sans être pris de bâillements irrésistibles.

— Les *Nouvelles américaines* quoique médiocres, ont du moins le mérite de peindre un monde honnête, et des scènes de la vie réelle. Si elles n'excitent pas très-vivement l'intérêt, on y rencontre çà et là de jolis épisodes, des traits d'une sensibilité vraie, des caractères bien esquissés. Ce sont des essais qui dénotent un cœur généreux et des tendances élevées. Le cachet national leur imprime d'ailleurs une certaine originalité. On trouvera peut-être que le traducteur a rendu un mauvais service à Mme Beecher-Stowe en

exhumant ces petits écrits peu dignes de la plume qui a tracé l'histoire de l'Oncle Tom. Mais c'est un inconvénient de la célébrité. Le merveilleux succès du livre qui a remis à la mode la vieille question de l'esclavage, devait néessairement faire désirer de connaître tout ce qu'a publié un écrivain si remarquable. On s'est donc empressé d'aller chercher dans les feuilletons américains les premières productions de Mme Beecher-Stowe, afin de les offrir au public français qui avait si bien accueilli l'*Oncle Tom*. La spéculation était très-légitime, assurément, mais son résultat ne satisfera guère le lecteur.

— Les *Récits dans la Tourelle* de M. Saintine, et les *Contes et Nouvelles* de M. de Pontmartin sont très-supérieurs aux volumes précédents. Ils méritent d'être signalés comme de jolies compositions, travaillées avec soin et bien écrites. M. Saintine débute par un charmant préambule qui nous introduit chez un riche amateur d'archéologie, dont la passion est non-seulement de s'entourer d'un véritable musée où tous les siècles passés, depuis le moyen âge jusqu'à la révolution française sont représentés, mais encore de faire revivre tour à tour chacune de ses époques favorites par d'ingénieuses mascarades. C'est dans la tourelle de son vieux château que sont racontés les deux récits de M. Saintine. Le premier nous offre une aventure du temps de la régence. *Le rossignol pris au trébuchet* est un jeune seigneur exilé de Paris pour avoir osé prétendre à la main d'une princesse, et qui cherche à se distraire en faisant la cour aux jolies filles des environs. Habitué à de faciles conquêtes, il se croit un séducteur irrésistible. Mais sa tactique de roué se trouve complétement déjouée par une jeune innocente, qui joint la fermeté de caractère à la pureté du cœur. Lorsqu'il la croit dupe de ses machinations perfides, c'est elle, au contraire, qui triomphe et l'oblige à prendre pour femme, en présence du Régent lui-même, la pauvre petite bourgeoise qu'il n'a pu séduire. Ce tableau de mœurs est d'une touche fine et délicate. L'auteur a évité autant que possible les écueils d'un sujet aussi scabreux. Cependant, quelque honnête que soit l'intention, les détails ne sont pas tout à fait irréprochables, et pour cela, nous préférons le second

récit. C'est l'histoire d'Antoine, compagnon d'enfance de Robespierre, qui, tout en condamnant les opinions exagérées et les actes cruels de son ami l'incorruptible, subissait son joug avec une déplorable faiblesse. Despote dans le sein de sa famille, il fit le malheur de sa femme et de son fils par la rigueur dont il usait envers eux, tandis que malgré ses bons instincts il obéissait sans résistance à l'ascendant de Robespierre. Ce caractère, assez bien esquissé par M. Saintine, se rencontre fréquemment dans le monde, surtout aux époques de révolution. Antoine est d'ailleurs un personnage historique; on a de lui quelques détails curieux sur la jeunesse de Robespierre, et sur la parenté de ce féroce démagogue avec le régicide Damiens.

Les contes de M. Pontmartin ont une portée beaucoup plus morale, plus réellement salutaire, et ne se distinguent pas moins par le mérite de l'invention que par celui du style. C'est un talent remarquable qui n'étudie pas la société simplement au point de vue de l'art ou de la fantaisie, mais qui cherche plutôt à faire ressortir ce qu'elle offre d'honnête, de noble, de beau, et à montrer les conséquences des écarts de ceux qui prétendent s'affranchir des devoirs qu'elle impose. M. Pontmartin ne craint pas d'aborder les travers du temps présent. Il tranche dans le vif, attaque les désordres de la famille, dévoile résolûment les maux qu'engendre le mépris du lien conjugal, et, sans se permettre aucune allusion inconvenante, imprime à ses exemples un cachet de vérité si frappant qu'on dirait des scènes de la vie réelle, où les noms seuls sont fictifs. Ce n'est d'ailleurs pas un moraliste pédant, ni trop austère. Il revêt ses leçons de formes aimables et variées. Grave quand il le faut, il sait être aussi gracieux et enjoué. S'il prend quelquefois le ton du drame, il ne dédaigne point les allures légères du vaudeville, lorsqu'elles lui semblent mieux en harmonie avec le sujet. Son volume est du petit nombre de ceux qu'on peut recommander en toute confiance.

La farce de maistre pierre Pathelin, précédée d'un recueil de monuments de l'ancienne langue française, depuis son origine jusqu'à l'an 1500, avec une introduction, par M. Geoffroy-Château. Paris, 1853; 1 vol. in-12 : 5 fr.

La farce de Pathelin est, sans contredit, le chef-d'œuvre du théâtre français au moyen âge. Elle renferme des traits et des situations du meilleur comique, le dialogue est piquant, l'action bien conduite, et les trois principaux personnages, Pathelin, M. Guillaume et Agnelet sont des caractères habilement esquissés qui portent le cachet d'un esprit observateur. On ne connaît ni son auteur, ni l'époque où elle fut composée; mais le texte que nous en possédons paraît être la rédaction rajeunie d'un texte primitif qui remonterait probablement au temps de saint Louis. La plus ancienne édition, avec une date, a été imprimée à Paris en 1490 par Germain Beneaut, au Saumon devant le palais; quatre autres éditions non datées furent faites vers la fin du quinzième siècle, vingt dans le seizième, deux dans le dix-septième et deux dans le dix-huitième. Celle que nous annonçons aujourd'hui serait donc la trentième. La traduction en langage moderne, faite par Brueys et Palaprat a pris place dans le répertoire de la scène française et se représente encore de temps en temps avec succès. Mais la naïveté de l'original a bien son charme, et d'ailleurs c'est un monument précieux pour l'histoire de la langue française. A ce dernier point de vue M. Geoffroy-Château lui a donné plus d'intérêt encore, en y ajoutant une série de fragments qui permettent de suivre la transformation du langage dans ses phases diverses, depuis l'an 400 jusqu'à l'an 1500. Nous avons d'abord deux ou trois chants celtiques ou du moins considérés comme tels, qui ont été conservés en Bretagne par la tradition. Ensuite viennent plusieurs exemples de la langue latine vulgaire et déjà très-corrompue, qui se parlait dans les Gaules, du sixième au neuvième siècle, et l'oraison dominicale en langue des Francs, ainsi qu'un extrait de la même prière en langue gothique, tiré d'Ulphilas. Ce sont là les élé-

ments divers, du mélange desquels est sorti le français, en passant d'abord par les idiomes d'*oc* et d'*oïl*. Le serment de Charles le Chauve, qui date de 842, nous offre un spécimen de ce mélange barbare où le latin, de plus en plus altéré, domine encore exclusivement, mais commence à perdre ses formes grammaticales, tandis que dans celui de Louis le Germanique la langue tudesque se rapproche plutôt de l'allemand moderne. Dès lors le roman, ou vieux français, se montre comme langue écrite et parlée dans la plus grande partie de la France ; au midi, sous la forme du dialecte d'oc qui, bientôt assoupli et raffiné par les troubadours, jette un éclat vif, mais éphémère ; au nord, au centre et à l'est sous celle du dialecte d'oïl qui, plus vigoureux que son rival, lui survit et devient la souche de notre langue et de notre littérature.

MADAME DE LONGUEVILLE, nouvelles études sur les femmes illustres et la société du dix-septième siècle, par V. Cousin. Paris, Didier, 35, Quai des Augustins, 1853 ; 1 vol. in-8° : 6 fr. 50.

Cette première partie ne renferme que la jeunesse de Mme de Longueville, et si l'auteur, comme il l'annonce, continue son travail sur le même plan, la biographie complète pourra former deux ou même trois gros volumes. C'est beaucoup pour une femme dont le rôle dans l'histoire ne nous a jamais semblé offrir un intérêt bien captivant. Mais M. Cousin professe pour elle une véritable admiration, il en parle avec respect, avec enthousiasme, avec amour même ; elle est, à ses yeux, une héroïne accomplie. Esprit, vertu, beauté, il ne lui refuse rien et trouve matière à la louer jusque dans ses faiblesses, qu'il traite avec une indulgence extrême. Cette prédilection est assez singulière, et il faut qu'elle soit bien vive pour engager un grave penseur à compulser les annales de la galanterie passablement fade du dix-septième siècle, à étudier la petite littérature de l'hôtel Rambouillet, à se faire le rapporteur de la fameuse querelle des deux sonnets de Voiture et de Benserade. Il s'en acquitte du reste avec le talent remarquable dont tous ses écrits portent le

cachet. Si le fond est peu de chose, la forme séduit par sa gracieuse élégance, le style a beaucoup de charme, ce délassement d'un esprit supérieur a son originalité qui n'est pas sans attrait. D'ailleurs, autour de Mme de Longueville viennent se grouper tous les principaux personnages de l'époque, et le tableau de cette société brillante est esquissé de main de maître. On voit que l'auteur en possède une connaissance parfaite, qu'au milieu de ses travaux philosophiques il a conservé le culte des traditions littéraires du grand siècle. Seulement ses sympathies lui font un peu trop négliger les ombres; il n'envisage que le beau côté de son sujet; il écarte avec un soin jaloux tout ce qui pourrait affaiblir l'impression qu'il a reçue et qu'il veut faire partager. Sa sollicitude va même jusqu'à poser les principes d'après lesquels son héroïne doit être jugée; il donne un petit système d'esthétique à l'usage particulier de ses lecteurs. « Le fond de la vraie beauté, dit-il, comme de la vraie vertu, comme du vrai génie, est la force. Sur cette force, répandez un rayon du ciel, l'élégance, la grâce, la délicatesse; voilà la beauté. » Et ailleurs : « Deux choses seules nous touchent, la vertu vraie et la passion vraie. » Il faut donc à la femme une taille assez grande et un embonpoint suffisant, puis, à défaut de vertu, des passions bien caractérisées, qu'on ne puisse accuser, ni de coquetterie, ni de calcul. Sur le premier point l'auteur insiste avec beaucoup de complaisance; il exalte les femmes du dix-septième siècle aux dépens de celles du dix-huitième, qui ne sont plus, à ses yeux, que « des ombres et des magots; » l'expression n'est pas galante, et plus d'une lectrice trouvera sans doute que cette manière d'apprécier la beauté est moins française que turque.

Quant au second point, il nous semble que l'auteur aurait dû s'expliquer plus clairement, car il y a bien des passions qui, pour être vraies, n'en valent pas mieux. Ainsi les faiblesses de Mme de Longueville ne nous paraissent guère justifiées par son dévouement pour Larochefaucault, que M. Cousin nous représente d'ailleurs comme très-peu digne d'un tel amour. Malgré tout l'éclat de sa beauté, les charmes de son esprit et les qualités de son cœur, ce n'en est pas moins une femme qui foule aux pieds ses devoirs, pour se lancer

dans une carrière d'intrigues d'autant moins excusables qu'elles ont pour but de fomenter la guerre civile, d'entretenir le trouble dans l'État. Il est bien difficile d'admettre, comme le veut M. Cousin, que l'ambition personnelle fut tout à fait étrangère à ce zèle qui poussait Mme de Longueville à stimuler Larochefaucault lorsqu'elle apercevait chez lui quelque symptôme de lassitude. Evidemment elle était avide de célébrité, le désir de jouer un rôle brillant peut seul expliquer sa conduite. Ainsi que le dit le cardinal de Retz, « elle eût eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea de ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand parti elle en devint l'aventurière. »

Ce jugement, quoique rigoureux, nous semble plus près de la vérité que l'élégant panégyrique tracé par la plume de M. Cousin. Du reste il faut attendre la suite de celui-ci pour apprécier convenablement les motifs d'une telle indulgence. Le volume que nous annonçons se termine à l'entrée de la Fronde, et s'il ne nous a pas convaincu que Mme de Longueville fût un ange, il nous a cependant beaucoup intéressé. C'est une lecture pleine d'attrait, qui fera regretter que l'auteur ait abandonné son projet d'une galerie des femmes illustres du dix-septième siècle.

L'ÉCLAIRCISSEMENT DE LA LANGUE FRANÇOISE, composé par maistre Jehan Palsgrave, Anglois, natif de Londres; réimprimé d'après l'édition de 1530. Paris, 1852; in-4°.

Ce gros volume, de près de 1150 pages, fait partie de la collection de *Documents ralatifs à l'histoire et à la littérature de la France*, publiée à Paris, sous les auspices du gouvernement et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. La grammaire de Palsgrave est remarquable à plus d'un titre; elle donne des détails étendus et qu'on chercherait vainement ailleurs, sur la manière dont se prononçait alors le français; on y remarque, entre autres chapitres, celui qui est relatif aux diminutifs et celui qui concerne l'existence du duel dans

les idiomes anglais et français. L'auteur s'appuie toujours sur les exemples que lui fournissent les écrivains le plus en renom à cette époque; ses autorités favorites sont empruntées aux œuvres de Jean Lemaire, de Alain Chartier et de Froissard; il puise de nombreuses citations dans le *Roman de la Rose*, dans Gaston Phébus et dans des auteurs que l'oubli dévore maintenant, tels que Meschinot, auquel on doit les *Lunettes des Princes*, et Guillaume-Alexis, dont le *Blason des faulces amours* eut jadis tant de succès. Palsgrave ne descend pas plus bas qu'Octavien de Saint-Gelais qu'il affectionne particulièrement. On ne connaît que cinq ou six exemplaires de cette grammaire, et M. Génin, en la réimprimant, l'a fait précéder d'une introduction intéressante. Il y exprime le vœu qu'il soit publié une *Corps de grammairiens français* qui soit pour cette langue ce que les recueils de Gutschius et de Godefroy sont pour le latin. Les matériaux qu'il s'agirait de mettre en œuvre gisent dispersés et inédits dans diverses bibliothèques; en les retirant de cette obscurité, on rendrait à coup sûr un véritable service aux études philosophiques. Le volume dont nous parlons contient, en outre du livre de Palsgrave, un autre écrit du même genre, mais bien plus rare, puisqu'il n'en existe, à ce qu'il paraît, que deux exemplaires, l'un à Oxford, l'autre à Londres, au Musée britannique. Cet écrit, rédigé en anglais, s'annonce comme un guide pour enseigner à lire, à parler et à prononcer correctement le français; il fut composé par le maître de langue de Marie, fille de Henri VIII et fort jeune alors. L'auteur cache son nom sous le voile diaphane de l'acrostiche, selon un usage répandu à cette époque; on découvrit qu'il s'appelait Gilles Dewes, ou plutôt Gilles de Veaux, ainsi que le montre M. Génin. Il faut sans doute du courage pour lire ces longues compositions dépourvues de méthode et bien fastidieuses, mais la connaissance de l'origine et du développement des idiomes ne s'obtient pas sans peine et sans efforts.

LE CHATEAU DE MONETIER, légende genevoise (quatorzième siècle), par J.-F. Olivet-Morhard. Genève, chez Jullien frères. 1853 ; 1 vol. in-8° : 2 fr.

A l'entrée de la gorge de Monetier qui divise en deux parties la montagne de Salève, près de Genève, se trouvent les ruines d'un vieux château, à l'entrée duquel on lisait encore il y a quelques années ces mots gravés sur une pierre : *Nasci, pati, mori* (naître, souffrir, mourir). Cette inscription, dont l'origine est tout à fait inconnue, ouvre une libre carrière à l'imagination. « Quelle main traça cette ligne mélancolique, quelles douleurs firent pousser ce cri de désespoir, jeté là comme un vague souvenir destiné à se perpétuer d'âge en âge. »

M. Olivet en fait l'épitaphe d'un de ces aventuriers du temps des croisades, qui partageaient leur vie entre la guerre et l'amour, et qui souvent, au retour de leurs expéditions lointaines, trouvant leur fiancée infidèle ou séduite, n'avaient plus dans le cœur que l'amertume, le désespoir et la soif de la vengeance. Ce n'est pourtant pas le héros du roman, il n'y joue qu'un rôle secondaire, et le château de Monetier, quoique figurant sur le titre, n'est point non plus le lieu principal de l'action. L'auteur a voulu peindre l'époque où Genève, ville impériale, fatiguée du joug des comtes de Savoie et de Genevois, cherchait à profiter de leurs discordes pour recouvrer son indépendance. C'est une querelle entre ces rivaux de pouvoir qui forme le sujet de la légende racontée par M. Olivet. Amédée de Savoie et Guillaume de Genevois se disputent la jeune comtesse de Baugé, que le premier destine au sir de Fillins, tandis que l'autre prétend lui faire épouser son fils. Amédée la fait enlever, mais elle a pu prévenir ses amis de Genève qui se mettent aussitôt en marche pour la délivrer. Deux seigneurs étrangers, récemment arrivés de la terre sainte, se joignent à eux, et, grâce à leur courage indomptable, la comtesse est arrachée des mains de ses ravisseurs. Le combat se livre au pied du Salève et les libérateurs de Mlle de Baugé la conduisent auprès de son oncle, Pierre de Joinville, qui habite le château de Monetier. Les citoyens de Ge-

nève, saisissent cette occasion d'humilier Amédée de Savoie en prêtant leur appui au comte de Genevois, ainsi qu'à leur évêque, dont ils espèrent que la suprématie finira par l'emporter sur celle de ces seigneurs ambitieux et turbulents.

Tout cela forme un imbroglio passablement compliqué, mais qui ne représente pas mal l'état de la société vers la fin du moyen âge. Si la marche de l'action est un peu difficile à suivre, les détails sont empreints d'une couleur locale assez bien marquée, et l'on voit que l'auteur a sérieusement étudié l'histoire de son pays. Le défaut de son livre est d'être trop résumé. Les personnages y abondent, les incidents s'y pressent en foule, et les 164 pages de ce petit opuscule renferment des données, en général assez ingénieuses qui, sous la plume d'un plus habile romancier, auraient fourni matière à trois ou quatre gros volumes fort intéressants. Cela sent le début d'un écrivain qui manque d'expérience, et ne sait pas encore ménager convenablement ses ressources. Mais un pareil début nous semble tout à fait digne d'être encouragé. Si la composition est faible, le style de M. Olivet annonce des qualités précieuses ; il se distingue par une élégante simplicité, dont l'allure facile et gracieuse est toujours sobre d'ornements, même dans les morceaux descriptifs. Nous citerons comme exemple le passage suivant : « Le Salève a, du côté de la vallée du Rhône, un aspect sauvage et sévère ; ses flancs nus et taillés à pic ne présentent au regard que d'immenses parois de rochers, noircies par le temps et rayées d'étroites bandes de verdure où croissent quelques sapins suspendus sur l'abîme. Vers le milieu de la crête, un col rompt l'uniformité du tableau, et lui donne un aspect pittoresque. On voit dans cette large déchirure, comme sur maint versant des hautes Alpes, des blocs erratiques, énormes quartiers de granit amenés par des courants ou par des glaces sur les croupes calcaires. Le col divise la chaîne en deux parties inégales : celle de droite, la plus considérable, s'étend vers le sud-ouest pour rejoindre le mont de Sion, tandis que celle de gauche s'avance vers le nord, et, s'abaissant assez brusquement, va baigner sa base dans l'Arve, qui la contourne. Le vallon transversal qui sépare ces deux sommités

nommés, d'après leur étendue, le petit et le grand Salève, était jadis couvert de forêts; pendant longtemps l'aigle et les bêtes sauvages y joignirent seuls leurs cris au bruit de la tempête, mais peu à peu les sapins furent abattus, des habitations s'élevèrent, et le village de Monetier prit naissance. Les communications se firent d'abord par le revers de la montagne, dont les pentes vont rejoindre le plateau des Bornes, mais avec le temps, les chévriers frayèrent, le long des éboulis, du côté de Genève, un sentier direct, quoique plus dangereux, qui aboutissait à des roches escarpées; on les franchissait sur de frêles solives jetées à travers le précipice. Dès lors la route de l'est fut abandonnée aux chariots, et l'on gagna la vallée du Léman par ce défilé, qui prit le nom de Pas-de-l'Echelle. »

FEUILLE POPULAIRE DE LA SUISSE ROMANDE, recueil de littérature nationale publié avec le concours de ses principaux écrivains. Lausanne, chez Alexandre Michod, 1853. Il paraît tous les quinze jours un cahier de seize pages in-8°. Prix : 25 c., ou en souscrivant pour l'année, 5 fr.

Le but de ce recueil est d'offrir un aliment à la fois littéraire et moral, qui soit, autant que possible, à la portée du plus grand nombre. En Suisse le goût de l'instruction, et de la lecture est très-répandu dans toutes les classes de la société. Si l'on en veut une preuve, nous dirons que le meilleur des ouvrages populaires de M. Souvestre, *Un philosophe sous les toits*, s'est vendu, dans les seuls cantons de Genève, Vaud et Neuchâtel, en plus grand nombre que dans les quatre-vingt-six départements de la France. Ce mouvement général des esprits permettant aux écrivains qui s'en emparent d'obtenir beaucoup d'influence, il importe de lui donner une bonne direction, et de chercher surtout à lui conserver le cachet national. C'est la tâche qu'entreprennent les éditeurs de la nouvelle feuille que nous annonçons ici. Ils n'exposent pas leur plan et se contentent, pour prospectus, de publier la table des principaux articles qui paraîtront dans les six premiers mois de 1853. Mais, à

en juger d'après les livraisons que nous avons sous les yeux, leur recueil sera composé surtout de fragments extraits de divers ouvrages d'écrivains distingués, prosateurs ou poëtes, suisses et français. Ce sont, en général, des morceaux fort courts, mais assez bien choisis et propres à intéresser le lecteur. La tendance démocratique s'y trouve alliée à l'esprit religieux et au vrai sentiment républicain. L'histoire et la littérature nationale occupent naturellement la plus grande place dans la *Feuille populaire*, et nous y voyons avec plaisir figurer sur la liste des auteurs les noms de MM. L. Vulliemin, Hottinger, Ph. Bridel, J.-J. Porchat, Ch. Secretan, Henri Durand, F. Monneron et J. Gotthelf.

VOYAGES ET HISTOIRE.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, t. XXI, 1852, in-8°.

La Société des antiquaires de France succède à l'ancienne Académie celtique fondée en 1806 et réorganisée en 1816 ; les travaux qu'elle a mis au jour forment une collection déjà volumineuse et riche en documents d'une importance réelle. Parmi les divers mémoires que renferme le dernier volume récemment publié, nous signalerons les articles de M. F. Bourquelot sur un exemple du suffrage universel au quatorzième siècle. Il s'agissait de la ville de Provins, cité dont l'importance comparative était alors plus grande qu'aujourd'hui. La question était de savoir si les habitants voulaient continuer à faire partie de la commune ou bien se séparer d'elle et passer sous le gouvernement du roi. Le vote eut lieu vers 1356 ; ouvriers, paysans, tous votèrent, et le résultat fut que 156 voix seulement se prononcèrent pour la commune; tandis qu'une majorité formidable (2545 voix), se déclarèrent contre elle. Circonstance remarquable, et dont le moyen âge offre d'ailleurs quelques autres exemples : un assez grand nombre de femmes furent admises à prendre part au scrutin. — Un mémoire de M. Grezy sur trois crosses historiées du treizième siècle,

présente de curieux détails relatifs à d'anciennes et naïves légendes. MM. Duchalais, Longpérier, Limousin, ont fourni de savantes recherches sur divers sujets d'archéologie ou de numismatique; MM. Lamure et Renier communiquent les résultats de leurs patientes investigations sur les antiquités de Lambera (Algérie). Nous ne saurions omettre le travail de M. Alfred Maury sur les ossements humains enfouis dans les roches et les couches de la terre; cet écrit substantiel, et où se révèle une vaste et judicieuse lecture, a été entrepris dans le but de servir à éclairer les rapports de l'archéologie et de la géologie. On sait que les squelettes humains sont fort rares dans les dépôts d'une haute antiquité, et on en a trouvé sur des points du globe bien éloignés les uns des autres, à la Guadeloupe, en Irlande, à la Nouvelle-Zélande, sur les bords du Mississipi. C'est dans certaines régions de l'Asie, berceau des premières sociétés organisées, qu'on aurait le plus de chance de découvrir d'anciens ossements humains. Les géologistes n'ont point encore exploré ces contrées, mais les progrès de la science leur arracheront leurs mystères. A l'époque où Cuvier écrivait son magnifique *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, on ne connaissait point encore de singes fossiles; depuis on croit en avoir rencontrés en plusieurs endroits. Il peut en arriver de même pour l'homme, et ces découvertes seront d'une importance incontestable; toutefois, il sera constamment à propos de se tenir en garde contre des conclusions précipitées et trop générales déduites de quelques faits isolés.

SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY, tableau de la vie monastique et de la lutte du pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel au onzième siècle, par Charles de Rémusat. Paris, chez Didier, 35 quai des Augustins, 1853; 1 vol. 8° : 7 fr. 50.

Le moyen âge, représenté par la plupart des historiens comme une époque où le catholicisme dominait sans partage, est cependant loin d'offrir cette unité de vues et de croyances dont se vante l'E-

glise. L'observateur attentif y découvre au contraire bien des éléments de diversité, bien des symptômes de guerre civile et d'anarchie. Les intelligences courbées sous le joug de Rome n'en conservaient pas moins leurs dispositions turbulentes jusque dans le sein de la vie monastique. Celles que ne tentaient pas les périlleuses hardiesses de l'hérésie, trouvaient un vaste champ d'activité dans l'étude des sciences, dans les recherches de la philosophie, et la lutte du pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel ouvrait à leur ambition une brillante carrière. C'est à ce point de vue que s'est placé M. de Rémusat pour écrire l'histoire d'Anselme : « moine, prieur, abbé du Bec, archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, un des saints du calendrier, un des maîtres de Descartes. » Il ne pouvait choisir un personnage plus propre à résumer les divers aspects du rôle éminent que remplissait le clergé au milieu de la société ignorante et encore à demi barbare du douzième siècle. C'était le seul corps qui eût le privilége d'apprendre et de savoir, qui fût tenu de connaître la vérité, la justice, la pitié, de commander par elles, de souffrir pour elles, qui pût résister alors à la force autrement que par la force. « Dans son sein et comme son arrière-garde, se place le corps monastique : lié par des vœux plus étroits, par des devoirs plus austères, par des fonctions moins actives, son autorité est moins étendue, moins continue, mais accidentellement plus efficace. Il a plus de temps pour la charité, et surtout pour la science. Il peut s'élever à des lumières et à des vertus plus pures ; mais il peut s'engourdir dans la contemplation comme s'oublier dans une torpeur oisive ou même dans un obscur désordre. Toutefois, c'est dans ses rangs surtout que se rencontrent les individus d'élite qui surpassent leur temps par la délicatesse de l'âme : là, surtout, sont les penseurs et les saints véritables. »

En effet, la solitude du cloître était singulièrement favorable à la méditation, et l'ascendant que les moines devaient à leur supériorité intellectuelle les rattachait au monde extérieur, dans les transactions duquel ils se voyaient souvent appelés à prendre une part active.

Anselme, né dans la ville d'Aoste vers 1033 ou 1034, était fils

d'un lombard, homme riche, généreux, prodigue même et fort adonné à ses plaisirs, qui, après la mort de sa femme, prit en dégoût les choses du siècle et se retira dans un couvent. Le jeune Anselme se trouva donc de bonne heure abandonné à lui-même. Quoique porté par la nature vers la dévotion, il commit quelques écarts que son père jugea très-sévèrement, et ne pouvant supporter des reproches qui se renouvelaient sans cesse, il résolut de renoncer à ses biens et à sa patrie, partit à pied accompagné d'un seul clerc, traversa le Mont-Cenis, puis, après avoir passé plusieurs années en Bourgogne, vint s'asseoir sur les bancs de l'école célèbre que dirigeait Lanfranc, prieur au monastère du Bec. Anselme ne tarda pas à se distinguer, il fut bientôt le disciple favori du maître. Cette circonstance décida de sa vocation ; pour ne pas se séparer du savant prieur, il se fit moine et fut reçu dans l'église du Bec en 1060. Il n'avait guère que vingt-sept ans.

Trois années plus tard, Lanfranc, nommé abbé du couvent de Saint-Etienne institué à Caen, par Guillaume le bâtard, duc de Normandie, dût malgré sa répugnance quitter le Bec, et Anselme lui succéda en qualité de prieur. Cet incident mérite d'être cité comme un trait bien caractéristique des mœurs de l'époque. Le duc de Normandie ayant épousé Mathilde, fille de Baudoin V, comte de Flandre, qui se trouvait être sa parente à un degré prohibé par l'Eglise, Lanfranc n'avait pu se défendre de condamner cette alliance. « La jalousie de quelques moines, humiliés de sa science, le dénonça, et le duc, fier et emporté, bannit le prieur de ses Etats ; il commanda même qu'on mit le feu à une ferme de son couvent, appelée *le Parc*. On devine quelle fut la désolation des moines. Mais Lanfranc obéit sans se plaindre, ou plutôt il sut échapper à la volonté toute-puissante d'un prince dont il connaissait l'esprit. Monté sur un cheval boiteux, seul hôte des écuries du couvent, il partit en silence, et, par un hasard qui ressemble fort à un calcul, il se rencontra sur le chemin du redoutable seigneur. « Que veux-tu? lui dit celui-ci. — Je viens vous demander un meilleur cheval, si vous voulez que j'exécute vos ordres sans délai. » Le duc se prit à rire, et Lanfranc retourna au Bec, où l'on chanta un *Te Deum*.

Mais il n'avait que trop bien préjugé le sentiment de l'Eglise touchant le mariage de son seigneur. Le pape Nicolas II, frappa de l'interdit le duché de Normandie; et comme Lanfranc partait de nouveau pour l'Italie (où il avait accompagné déjà le pape en 1049, après le concile de Reims), ce fut lui-même que Guillaume chargea de plaider sa cause auprès du saint-siége. Tout en assistant à un nouveau concile de Rome, il négocia heureusement, et obtint que le mariage incriminé ne fût point canoniquement dissous, à condition que le duc fondât un couvent d'hommes et la duchesse un couvent de femmes. »

Devenu prieur, Anselme put se livrer davantage à ses penchants pour l'étude et la méditation. Il fit de rapides progrès dans la vie spirituelle. Les pratiques, les macérations, les pénitences rigoureuses qu'il s'imposait; la vigueur et la pénétration de son esprit, la tendre nature de son âme, toujours ouverte aux plus nobles inspiration de la charité, lui gagnèrent l'estime et l'affection des moines, même les moins disposés en sa faveur; il passa bientôt pour un saint, car « son ascendant moral produisait de ces effets que l'esprit du temps aimait à trouver miraculeux. » Mais il a de meilleurs titres au respect de la postérité dans ses ouvrages, dont plusieurs datent de cette époque. Le *Monologium* et le *Proslogium* en particulier se distinguent par leur caractère éminemment philosophique, par la nouveauté de la méthode et la hauteur de la doctrine. C'est dans le second que se trouve développé sous une forme oratoire et avec un talent remarquable, le célèbre argument qu'on a appelé la preuve métaphysique de l'existence de Dieu, et qui doit à Descartes sa popularité dans la science. C'est la démonstration de cette proposition : « Ce qui est pensé tel que rien de plus grand ne peut être pensé existe effectivement. »

Anselme ne craignait pas de faire ainsi profession d'un rationalisme chrétien qui aurait pu lui attirer les censures de l'Eglise. Il prêchait également une morale pleine de douceur, et convaincu que la raison et la bonté doivent présider à l'éducation, que pour maîtriser les âmes il faut s'en faire aimer, il s'élevait avec force contre la manière brutale dont les enfants étaient traités au couvent. « Des

enfants vous ont été donnés pour qu'ils croissent et fructifient; disait-il un jour à un abbé qui le consultait à ce sujet, et vous les tenez dans une si rude contrainte, que leurs pensées s'accumulent dans leur sein, et n'y prennent que des formes vicieuses et tourmentées. Nulle part, autour d'eux, la charité, la piété, ni l'amour; dans leur âme irritée croissent la haine, la révolte et l'envie. Ne sont-ce pas des hommes pourtant? Leur nature n'est-elle pas la vôtre? et voudriez-vous qu'on vous fît ce que vous leur faites? Vous les battez! Mais est-ce seulement en battant l'or et l'argent que l'artisan en forme une belle statue?... »

De tels principes étaient bien hardis pour son temps. Mais la considération dont jouissait Anselme le mettait à l'abri des soupçons. Sa renommée attirait des diverses parties de la France, des contrées voisines et même d'Angleterre, une foule de nobles, de clercs, d'hommes d'armes qui venaient s'instruire par ses leçons.

« Voici comme on racontait la conversion d'un certain Cadul. C'était un guerrier d'une grande dévotion. Une fois qu'il assistait aux prières de vigiles, son écuyer, ou plutôt le diable qui avait pris cette forme, vint lui dire que tous ses chevaux et ses bagages étaient enlevés par des voleurs. Cadul ne bougea pas, pensant perdre plus en quittant l'office qu'en se laissant dépouiller. Alors le démon, sous la figure d'un ours, tomba du haut de l'église à ses pieds; le guerrier impassible ne fit aucun mouvement. Mais plus tard il voulut consulter Anselme sur ses projets de retraite, et en se rendant chez lui, il entendit ces paroles : « Cadul, Cadul, où vas-tu? » Il s'arrêta, et demanda qui lui parlait ainsi. La voix répéta : « Cadul, où vas-tu? Qui te pousse vers cet hypocrite de prieur? Crains de tomber dans ses filets; il a trompé bien des gens dont il a fait des sots. » L'homme d'armes reconnut le démon, se signa, et continua sa route. Quand il eut entendu Anselme, il abandonna le monde, et prit l'habit dans le couvent de Marmoutiers.

« On regardait comme un grand honneur pour Anselme d'avoir, après l'envie des hommes, excité l'envie du diable. »

Cependant le moment vint où Anselme se vit à son tour appelé à jouer un rôle politique. Peu après la conquête de l'Angleterre par

les Normands, l'abbé du Bec étant mort, Anselme fut élu à cette dignité et dut se rendre auprès de Guillaume, roi d'Angleterre, pour recevoir de lui l'investiture. Ce prince le reçut avec honneur et lui témoigna une grande confiance. Le nouvel abbé, de retour dans son couvent, consacra tous ses soins à le faire prospérer par une sage administration. La ferveur de sa piété, à laquelle on attribuait des miracles, la célébrité de son enseignement, et les relations fréquentes qu'il entretenait avec l'Angleterre, firent du Bec une retraite favorite où bientôt affluèrent soit les élèves avides de science, soit les personnages éminents qui aspiraient à trouver le repos loin des soucis et des décevantes illusions du monde. Lorsque Guillaume le Roux eut succédé à son père, Hugues le Loup, comte de Chester, voulant établir une abbaye dans une église de ses domaines, invita Anselme, avec lequel il était lié d'amitié, à venir présider à cette fondation. Anselme se rendit à ses sollicitations réitérées, quoique avec une forte répugnance, car il craignait qu'on l'accusât de prétendre à l'archevêché de Canterbury qui était vacant depuis quatre années. A son arrivée en Angleterre il ne put éviter de voir la cour, qui se trouvait sur son passage, et le roi l'accueillit avec les démonstrations les plus affectueuses. Précisément alors les seigneurs et prélats, réunis en conseil à Gloucester, et gémissant de voir depuis si longtemps veuve de son pasteur la cité, berceau de la religion du pays, vinrent en corps supplier le roi de mettre fin à cette situation déplorable en permettant que des prières fussent dites dans ce but par tout le royaume. Guillaume y consentit, quoique avec colère : « Priez tant que vous voudrez, dit-il, moi, je ferai ce qui me plaira. » Et l'intention du roi était de prolonger indéfiniment la vacance qui lui permettait de toucher les revenus de l'archevêché. Cependant ayant été atteint d'une grave maladie il fit demander Anselme, écouta ses exhortations, parut touché de repentir, promit d'adoucir la rigueur des lois, de diminuer les charges qui pesaient sur le peuple, de montrer à l'avenir plus de respect pour les droits de tous. De saintes gens se hasardant alors à lui parler de l'archevêché de Canterbury, il se décide à les satisfaire et nomme Anselme. Celui-ci, épouvanté d'un pareil fardeau, refuse

en objectant son grand âge, son peu de goût pour les affaires du siècle, les devoirs qui l'enchaînent à son couvent. Mais le roi insiste, supplie, commande et le force d'accepter cet honneur, dont le judicieux abbé ne prévoyait que trop justement les périls. En effet, à peine installé dans son nouvel emploi, il eut à lutter contre le caractère de Guillaume le Roux qui, en recouvrant la santé, avait oublié ses bonnes résolutions. Ce prince avide comptait, pour remplir son trésor, sur la faiblesse ou la corruption du clergé. Il prétendait se réserver un certain nombre d'abbayes qu'il gouvernait lui-même, laissant les moines vivre dans une indépendance licencieuse, pourvu qu'ils partageassent leurs richesses avec lui. Anselme ayant essayé de faire à ce sujet quelques remontrances, le roi lui répondit brutalement et le prit dès lors en haine. Le pieux prélat, d'ailleurs, plein d'une répugnance extrême pour les affaires temporelles, se renfermait avec joie dans l'administration de son archevêché et surtout dans ses études favorites. Mais les circonstances étaient peu favorables à ce goût pour la retraite. C'était l'époque des luttes les plus mémorables entre l'empire et la papauté. Comme philosophe, Anselme aurait dû considérer la question d'un point de vue élevé, mais en sa qualité de fidèle serviteur de l'Église il embrassa les intérêts du corps auquel il appartenait, avec un zèle aveugle. Contrairement aux habitudes de l'Angleterre, où le clergé s'était toujours maintenu dans une certaine indépendance, il voulut aller à Rome recevoir le pallium des mains du pape. Guillaume s'y opposa formellement; il n'admettait pas qu'on pût garder à la fois fidélité à son prince et obéissance au pontife de Rome. Les évêques et les seigneurs s'efforcèrent d'ébranler la détermination d'Anselme, mais en même temps ils firent comprendre au roi qu'il y aurait du danger à sévir contre lui. Après de longs débats, qui causèrent beaucoup d'ennuis à Anselme, il fut convenu qu'il prendrait lui-même le pallium déposé sur l'autel dans la métropole de Canterbury. Mais cette concession, qui semblait rétablir la paix entre lui et le roi, ne l'empêcha pas de persister dans son projet de voyage à Rome, et ses insistances réitérées pour en obtenir l'autorisation réveillèrent la haine de Guillaume, qui finit par l'exiler du royaume, mit la main sur toutes

ses propriétés et annula tout ce qu'il avait fait depuis sa promotion.

Anselme fut reçu à Rome par le pape Urbain avec tous les témoignages de la plus haute estime. Entouré d'honneurs et heureux de retrouver un calme dont il n'avait pas joui depuis longtemps, il demeura pendant une année environ auprès du saint-père, qui l'avait pris en grande affection. Ensuite il retourna en France où lui parvint la nouvelle de la mort de Guillaume et de l'avénement d'Henri Ier. Rappelé bientôt en Angleterre par celui-ci, Anselme rentra dans Canterbury pour s'en voir quelque temps après expulsé de nouveau par les mêmes prétentions. Cependant Henri, moins obstiné que son prédécesseur, recula devant la menace de l'excommunication et consentit à un arrangement avec Rome, d'après lequel Anselme put consacrer ses dernières années à l'administration paisible de son archevêché. Sa mort eut lieu le 21 avril 1109; il était dans la soixante-seizième année de son âge.

Cette rapide analyse ne donne sans doute qu'une idée bien imparfaite du beau travail de M. de Rémusat; mais elle servira du moins à faire comprendre quel puissant intérêt peut présenter une semblable vie retracée par la plume d'un écrivain distingué, qui sait unir les charmes du style à la profondeur et à l'indépendance de la pensée. Les cinq derniers chapitres du volume sont consacrés à l'examen des doctrines et des ouvrages de Saint-Anselme.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. T. VIII, Genève 1852; 1 vol. in-8°: 7 fr.

Les principales pièces contenues dans ce volume sont: une notice sur les fouilles exécutées en 1850 dans le temple de Saint-Pierre à Genève, composée par M. Blavignac; une lettre sur les enfouissements monétaires de Genève et de ses environs, par M. Soret; un mémoire sur l'état matériel de Genève au milieu du quinzième siècle, par M. Chaponnière; la seconde partie d'un mémoire sur le pouvoir que la maison de Savoie a exercé dans Genève, par M. E. Mallet, etc.

Ce recueil continue à se distinguer soit par l'intérêt des chartes qu'il publie, recherchées dans des sources authentiques, expliquées avec une érudition consciencieuse, soit par l'exposé de faits curieux et de découvertes intéressantes. Au nombre de celles-ci nous citerons d'abord les fouilles exécutées récemment dans la vieille cathédrale de Genève, dont la description se lie non-seulement à l'église dans sa forme actuelle, mais aussi aux églises primitives qui ont occupé la même place auparavant.

Dans le même volume, M. le docteur Chaponnière a fixé l'état matériel de Genève au quinzième siècle par un document inédit fort digne d'attention. C'est la publication d'un cadastre fait en l'an 1475 pour répartir une rançon de 26,000 écus d'or, que Genève dut payer pour éviter l'incursion des troupes bernoises et Fribourgeoises à la suite de la guerre de Bourgogne où cette ville s'était trouvée engagée par l'évêque dans la cause opposée à celle des vainqueurs. Pour payer cette rude imposition, il fallut évaluer toute la propriété immobilière et mobilière des citoyens de Genève, et les taxer ensuite en proportion. L'estimation fut confiée à des commissaires et rédigée par Aymon de Lestellett secrétaire ducal et commissaire du siége épiscopal. L'original de cet acte existe aux Archives. Il fait connaître le nombre des habitants à cette époque, leurs professions, la situation de chaque maison, de chaque pièce de terre, leur valeur, les noms des propriétaires; on y retrouve nettement plus de deux cents noms de familles existantes aujourd'hui, sans parler de ceux que la traduction en latin a plus ou moins défigurés. Parmi les noms qui n'existent plus à Genève, à notre connaissance, on remarque plusieurs nobles familles savoyardes dont la plupart se sont retirées ensuite peu à peu. Avec cette pièce, on pourrait presque recomposer un plan topographique complet de Genève et de ses limites au quinzième siècle, car les points de repère, églises, portes, places, tours, ponts ont peu changés, et les tenants et aboutissants de chaque rue, de chaque maison sont décrits en détail.

M. Mallet, dans la première partie de son mémoire sur le pouvoir que la maison de Savoie a exercé dans Genève, avait exposé l'origine de ce pouvoir au milieu du treizième siècle, procédant de la

possession provisoire du château de Genève concédée par le comte de Genevois à Pierre de Savoie pour sûreté d'indemnités pécuniaires auxquelles il était tenu. La seconde partie, publiée dans le volume que nous annonçons, expose l'établissement légal de ce pouvoir pendant la fin du même siècle, procédant de l'inféodation du vidomnat au comte de Savoie, et de la possession, toujours provisoire à la vérité, du château de l'Ile, en attendant qu'il fût statué sur les frais de guerre réclamés par le comte et contestés par l'évêque Guillaume de Conflans. Le prélat, convoquant son peuple dans le temple, et là, de sa chaire convertie en tribune, faisant entendre la solennelle expression des droits temporels attachés de temps immémorial à son siége, offre un caractère qui ne manque pas de grandeur, en même temps que l'union de l'évêque et du peuple contre les prétentions du prince étranger, dessine bien la nationalité de Genève à cette époque, et montre comment l'antagonisme de l'évêque et de la maison de Savoie fit entrer les citoyens dans la vie communale et politique. Avec le quatorzième siècle, on aborde une troisième période, celle des tentatives faites par les princes de Savoie pour acquérir, par voie de concession épiscopale, papale ou impériale, tout ou partie de la souveraineté directe sur Genève. Ce sera l'objet de la troisième partie du mémoire de M. Mallet. Toutes trois sont accompagnées de pièces justificatives extraites des Archives, et pour la plupart inédites, matériaux importants et incontestables pour l'histoire.

L'esquisse que nous venons de faire, et des détails sur d'autres sujets traités avec moins d'étendue dans le volume que nous annonçons, suffiraient pour montrer que les publications entreprises depuis douze ans par la Société d'histoire et d'Archéologie de Genève, ont un intérêt positif pour cette ville et pour les pays voisins. Ajoutons que des rapprochements avec l'histoire des pays plus éloignés, et divers renseignements curieux sur les mœurs du siècle passé, recommandent ces publications à l'attention des amateurs de recherches historiques en tout pays. Elles nous paraissent vraiment dignes de recevoir cet encouragement.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

PROLEGOMENI DELLA ECONOMIA POLITICA DI CARLO RUSCONI (Prolégomènes de l'économie politique de Carlo Rusconi). Torino, 1852 ; 1 vol. in-12.

M. Rusconi estime que l'économie politique est la science de notre époque, qu'après tant de révolutions désastreuses, les esprits doivent se tourner vers la contemplation des maux qui les ont engendrées, et s'appliquer à découvrir les causes de ces bouleversements qui se renouvellent toujours avec une intensité plus grande. On ne peut nier, en effet, que ce ne soit là le résultat le plus désirable de la crise dont nous sortons. L'expérience de ces dernières années a prouvé combien sont vaines et stériles les théories qui prétendent guérir tous les maux de la société par le seul changement des formes gouvernementales. Celles-ci, sans doute, ont leur importance, mais il y a d'autres éléments plus nécessaires encore à la prospérité des peuples, et, pour ne parler que des intérêts matériels, le régime administratif exerce sur eux une action bien plus directe que les institutions politiques. La liberté, l'égalité des droits, la démocratie sont des abstractions assez indifférentes au bonheur social, si elles ne produisent pas des fruits réels qui se manifestent dans une augmentation générale de bien-être et de sécurité. Depuis la fin du dernier siècle on s'est beaucoup occupé de faire des constitutions, et fort peu de réformer les abus, de détruire les entraves qui gênent le libre essor de l'activité individuelle. Au lieu de travailler à mettre, sur ce point, la pratique d'accord avec la théorie, on s'est lancé dans les utopies du socialisme, qui n'ont trouvé que trop de crédit auprès de la foule ignorante. Or, le meilleur moyen de combattre cette funeste tendance est certainement l'économie politique, dont il importe de populariser, autant que possible, les saines doctrines. C'est ce que M. Rusconi s'est proposé de faire dans le petit volume que nous annonçons, et il nous paraît avoir rempli sa tâche avec talent. Sous le titre de *Prolégomènes*, il présente un résumé très-clair de l'état

actuel de la science, d'après les travaux des économistes les plus éminents. Une critique intelligente dirige en général sa plume, et il se montre assez disposé à prendre dans chaque système ce qu'il y a de bon, sans aucune prévention exclusive. Chez lui, le sentiment se révolte parfois contre la rigueur des principes; cependant il se renferme dans de justes bornes, sa philanthropie ne se laisse pas séduire par les rêves socialistes; il cherche seulement à concilier les nobles élans de la charité avec les principes essentiels et fondamentaux de l'ordre social. Après avoir exposé les notions les plus satisfaisantes que la science peut fournir sur la production et la distribution de la richesse, sur la monnaie, le capital, les salaires, la propriété, la division du travail, le crédit, les banques, sur la population, sur la liberté du commerce, sur la consommation, sur les impôts et la dette publique, il termine par une esquisse rapide de l'histoire de l'économie politique chez les différentes nations, en faisant connaître les principaux écrivains qui ont contribué à ses progrès.

THÉOLOGIE DE LA NATURE, par H. Straus-Durckheim. Paris, 1852; 3 vol. in 8°: 22 fr. 50.

La devise de ce livre: « Je ne crois rien à priori, absolument rien, » indique nettement le but que s'est proposé l'auteur. Il entend aborder l'étude de la nature, sans être préoccupé d'aucune croyance religieuse, et fonder sa foi uniquement sur l'observation. C'est la méthode de Descartes appliquée à la théologie. Mais l'application n'est pas bien rigoureuse, car M. Straus-Durckheim a beau se dire exempt de toute idée préconçue, on reconnaît, dès les premières pages, qu'il admet l'existence de Dieu, et qu'il part de là pour chercher dans les œuvres de la création les preuves de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Son travail n'offre donc pas une série de faits et de raisonnements par lesquels on puisse s'élever graduellement de l'incrédulité absolue jusqu'à des convictions positives appuyées sur les seules déductions de la logique. Il renferme plutôt l'exposé un peu confus des phénomènes naturels

qui attestent l'action intelligente d'une force créatrice et conservatrice de l'univers. Dans le premier chapitre, nous trouvons un examen rapide des causes premières de la nature et de leurs effets immédiats. Le second est intitulé: « Preuves de l'existence de Dieu et de ses attributs, tirées des considérations générales sur l'organisation des êtres vivants. » Mais les vues d'ensemble y sont à peine esquissées, et l'on arrive immédiatement à de petits détails qui décèlent un observateur minutieux plutôt qu'un philosophe naturaliste. L'auteur passe ensuite aux preuves tirées de l'organisme des animaux. Il traite des différentes classes l'une après l'autre, depuis les vertébrés jusqu'aux zoophytes, et il s'attache à montrer que, dans les moindres fonctions de la vie animale comme dans les plus importantes, tout annonce un calcul admirable, un plan harmonieux, une prévoyance et une bonté infinies. A cet égard, on peut lui reprocher seulement d'accumuler trop de faits; c'est un recueil de notions scientifiques intéressantes, sans doute, mais assez mal coordonnées, et qui ne produisent point l'effet qu'on aurait obtenu par une simple exposition des grandes lois de la nature. Au lieu d'un tableau général de l'état actuel de la science, nous n'avons que des matériaux dont la plupart des lecteurs ne saisiront pas bien le rapport avec les vérités religieuses qu'il s'agit d'en faire ressortir. M. Straus-Durckheim oublie ainsi le but ou, du moins, passe à côté. Mais c'est que l'objet principal de son livre n'est pas précisément celui que le titre semble indiquer. Après avoir passé en revue les preuves de l'existence de Dieu fournies par la contemplation de la nature, il se lance tout à coup dans la critique des théogonies diverses, et consacre en particulier presque tout un volume à la réfutation des dogmes du christianisme. C'est une étrange manière de procéder. En effet, à moins d'être matérialiste, on ne saurait admettre une théologie entièrement fondée sur les sciences naturelles, et M. Straus-Durckheim déclare qu'il ne l'est pas. Il croit à l'immortalité de l'âme, à son essence immatérielle, et dans les arguments qu'il oppose à la doctrine chrétienne on ne trouve pas la moindre mention des besoins spirituels de l'homme. Il prétend attaquer avec le raisonne-

ment ce qui n'est pas du domaine de la raison, il repousse comme impossibles les mystères du christianisme, et cependant il admet ceux non moins inexplicables de la création, de l'éternité, de l'infini. Ce livre, destiné à prouver l'existence de Dieu, se termine donc par une série d'objections qui peuvent s'appliquer au déisme aussi bien qu'à la religion chrétienne. L'auteur, loin de convaincre les incrédules leur fournit des armes pour combattre ses propres arguments. En somme, son travail, qui a dû lui coûter beaucoup de recherches, ne renferme rien de neuf, et même en ne l'envisageant qu'au point de vue purement philosophique, il nous paraît d'une faiblesse extrême.

La chaine symbolique, origine, développement et tendances de l'idée maçonnique dans les formes sous lesquelles elle s'est manifestée, dans ses rapports avec la religion, l'Etat et l'art; par J.-B.-G. Galiffe. Genève, chez Carey, 1852, 1 vol. in-8°: 6 fr.

Cet ouvrage est destiné surtout aux francs-maçons; il a pour objet de leur offrir le résumé des annales de l'ordre, et d'attirer leur attention sur l'étude de ses antiques origines, ainsi que sur les phases diverses de son développement depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Mais quoiqu'il s'adresse plus spécialement aux initiés, les profanes y trouveront des recherches intéressantes et des détails fort curieux. La franc-maçonnerie est une institution respectable, qui a rendu de grands services, et qui peut en rendre encore, pourvu qu'elle demeure fidèle à son esprit primitif, et ne se laisse pas envahir par les discussions politiques ou religieuses. Il importe donc de réveiller et d'entretenir le zèle dans une direction convenable, afin d'empêcher des écarts imprudents. Les rites mystérieux, les cérémonies et les grades ont l'inconvénient de faire parfois négliger le but spirituel, d'exciter les ambitions et d'établir des rivalités fâcheuses, mais leur abandon porterait un coup funeste à l'œuvre, qui perdrait alors beaucoup de son attrait pour les adeptes. Pour combattre ces deux excès, le meilleur moyen est de répandre autant que possible des notions exactes sur

l'origine de l'association, sur les résultats de ses travaux, sur les modifications successives qu'elle a subies, et sur les causes qui ont contribué à maintenir son existence au milieu des vicissitudes de l'état social moderne. M. Galiffe commence par exposer les conditions essentielles de toute association, qui peuvent se ranger sous trois chefs principaux : la nécessité, l'utilité et le devoir. Les moyens d'action, pour l'accomplissement du but, résident dans la religion, l'Etat et l'art. Pour être vraiment bienfaisante, une association doit employer avec une égale mesure ces trois agents efficaces, et avoir toujours en vue le bien général. C'est là ce qui constitue le mérite de la franc-maçonnerie. Elle fut instituée pour établir un lien entre les hommes, leur assurer secours et protection, leur fournir les moyens de s'éclairer, de s'instruire, de se transmettre les données de la tradition et les découvertes de la science, ainsi que les procédés de l'art. Quoique son organisation ne remonte pas au delà du moyen âge, on peut les rattacher aux sociétés plus ou moins secrètes qui existaient dans l'antiquité païenne. Dans l'Inde, la caste des Bramines, en Egypte les colléges des prêtres, chez les Grecs, les mystères d'Eleusis et de Samothrace, les écoles des philosophes, chez les Juifs, les sectes des Esséniens et des Thérapeutes, nous offrent, soit des rites symboliques, soit des doctrines, dans lesquels on remarque certains traits communs qui se retrouvent également chez les francs-maçons. Sans prétendre en déduire une filiation directe, on doit reconnaître que cette analogie frappante indique du moins une tendance constante et bien prononcée, qui semble inhérente à la nature humaine. Le christianisme, en l'épurant, lui donna un essor plus fécond. Les couvents, les ordres religieux, la chevalerie en furent alors les premiers produits. Ensuite vinrent les confréries et les corps de métiers, du sein desquels sortit enfin la franc-maçonnerie moderne, dont le but était d'embrasser dans un vaste réseau tous les groupes disséminés et de leur offrir sur une plus grande échelle les mêmes avantages dont chaque petite corporation jouissait dans sa sphère particulière. Au sein de la société morcelée du moyen âge, ce fut une institution éminemment utile. Elle contribua beaucoup, non-seulement au pro-

grès de l'art et de l'industrie, mais encore à celui des idées morales, des sentiments d'humanité et de charité chrétienne.

M. Galiffe raconte d'une manière très-intéressante l'histoire de son établissement ; il nous fait assister à ses luttes, à ses succès, à ses revers ; il suit sa marche dans les différents pays de l'Europe. La franc-maçonnerie a perdu sans doute de son importance à mesure que la civilisation s'est perfectionnée, cependant elle peut exercer encore une heureuse influence. En s'attachant toujours plus à conserver et à propager les vérités religieuses et les principes de l'ordre social, elle remplira de nos jours un rôle non moins utile que jadis. Dans ce but, une transformation est nécessaire ; déjà quelques loges l'ont accomplie, et M. Galiffe espère que leur exemple portera bientôt ses fruits, en sorte que l'institution régénérée se présentera de nouveau comme « une croisade spirituelle qui en appelle à l'enthousiasme pour le beau, le bon, l'utile et le vrai, contre les tendances égoïstes, matérielles et incrédules du siècle. »

La *Chaîne symbolique* est un travail consciencieusement fait, qui renferme de nombreux matériaux et des détails pleins d'intérêt. On regrettera seulement que la forme n'en soit pas plus élégante, et le plan mieux conçu. Du reste, l'auteur reconnaît lui-même ce défaut avec une franchise bien propre à désarmer la critique. Exempt de toute prétention littéraire, il a voulu débarrasser la maçonnerie des absurdités et des mensonges dont elle a trop souvent été surchargée, et faire « comprendre que le dernier mot d'un ordre aussi antique et aussi formidable n'est pas dans ces phrases sans fin qui, traduites en langue vulgaire, se bornent et se réduisent aux lieux communs de la morale la plus triviale, ni dans ces utopies aussi absurdes que dangereuses, ni encore moins dans ce déisme de fantaisie qui ne sert souvent qu'à mieux cacher, chez ses adeptes, l'absence complète de tout principe religieux. » A l'appui de cette opinion, et pour montrer combien elle est d'accord avec le but primitif de l'institution, il termine son livre par la réimpression de la *Règle maçonnique à l'usage des loges réunies et rectifiées, arrêtées au convent général de Wilhelmsbad*, en 1782, document fort précieux, qui donne une idée nette et précise de la doctrine maçonnique.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

AVRIL 1853.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE, par Jules Janin. Paris, 1853, 2 vol. in-12° : 6 fr.

Beau titre, ma foi, mais qu'y a-t-il dessous? Les mille et un feuilletons de M. Jules Janin, traitant de maints sujets divers, puis du théâtre aussi, et cousus ensemble sans beaucoup d'art. On dirait un homme qui montre la lanterne magique et qui s'efforce de trouver des transitions pour passer d'un verre à l'autre, sans couper trop brusquement le fil de son discours. L'ingénieux feuilletonniste, malgré tout son esprit, et il en a beaucoup, ne parvient pas à faire de son livre une histoire littéraire; il avoue lui-même que la plupart des pièces de théâtre dont il parle, ne sont que des prétextes dont il se sert pour divaguer à son aise et donner libre cours à sa fantaisie. La critique telle qu'il l'entend, est une causerie vive, légère, piquante, qui a surtout pour objet d'amuser le lecteur. Le moindre vaudeville lui fournit matière à trois ou quatre pages de babil élégant et gracieux, bien préférable sans doute à l'analyse de bluettes qui n'en valent pas la peine; mais avec cette méthode, il omet précisément ce qui constitue la littérature dramatique, et le titre sous lequel il a rassemblé ses articles n'est qu'une enseigne trompeuse. Il eût mieux fait d'appeler cela les feuilletons de M. J. Janin. Quand on s'est acquis une supériorité marquée dans un genre, pourquoi la gâter par des prétentions semblables? M. J. Janin excelle en sa manière d'écrire, qui est bien à lui, qui porte un cachet vraiment original; tant qu'il s'y tient, le prestige de son talent subsiste, dès qu'il s'en écarte tous les défauts que ce vernis brillant dissimulait sautent aux yeux, et il ne reste plus guère qu'un cliquetis de mots

aussi fatigant pour l'oreille que pour la pensée. Que signifie, par exemple, cette définition qu'il donne de son livre : « En un mot, ceci est une *histoire du théâtre*, en ce sens que toutes les choses dont nous parlons ont vécu une heure, ou vécu des siècles, et pour peu qu'un brin de cette vie à part dans les lettres humaines se retrouve en nos sentiers perdus, notre œuvre est accomplie. » N'y a-t-il donc que les œuvres dramatiques qui puissent vivre une heure, ou vivre des siècles? Et quels rapports, je vous prie, ont avec le théâtre un bal donné au roi de Naples par le duc d'Orléans, en son palais royal, la révolution de juillet 1830, l'histoire de Paganini, une notice sur Théodore Burette, ami de l'auteur, etc. Mais, avec tout cela, M. Jules Janin amuse, intéresse, captive l'attention, et s'il ne donne pas à ses lecteurs tout ce qu'il semble leur promettre, il leur procurera du moins quelques heures de récréation charmante. Il choisit dans ses feuilletons, il extrait, il coupe, et ce travail est fait certainement avec beaucoup de goût. Les phrases redondantes, les digressions et parenthèses sans fin, les intempérances de style ont disparu en grande partie. C'est le miel dégagé de la cire, et l'on en apprécie bien mieux la fine saveur. Sous des dehors frivoles, M. J. Janin recèle un tact sûr, un jugement sain, et chez lui l'esprit et le bon sens marchent de front. Ses opinions littéraires, quoique toujours exprimées avec enjouement, ne manquent ni de sagesse, ni de portée sérieuse. Il manie avec adresse l'arme du ridicule et sait être très-malin sans la moindre méchanceté. Admirateur enthousiaste de la haute et bonne comédie, s'il ne l'aborde le plus souvent que par les menus détails, il a parfois des mots heureux qui montrent combien il est sensible à ses beautés réelles, et marquent nettement la distance qui sépare les chefs-d'œuvre des écrivains du dix-septième siècle des vaines tentatives de l'école moderne. L'indépendance est un mérite assez rare aujourd'hui pour qu'on tienne compte à M. J. Janin d'être demeuré fidèle aux principes du juste et du vrai. Dans maintes occasions sa critique a même été courageuse, et le spirituel feuilletonniste a prouvé plus d'une fois qu'il possédait aussi les nobles qualités du cœur.

NOUVELLES GENEVOISES, Rosa et Gertrude, par R. Töpffer. Paris, chez Lecou, 10, rue du Bouloy ; 1853 ; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50.

En annonçant cette nouvelle édition des chefs-d'œuvre de Töpffer, nous voulons simplement constater le succès persistant et fort remarquable qu'obtient l'écrivain genevois devenu l'un des auteurs favoris du public français. Les *Nouvelles genevoises* publiées d'abord à Genève, puis réimprimées à Paris dans la bibliothèque Charpentier, illustrées plus tard en un beau volume in-8°, reproduites enfin, l'année dernière, dans le format in-32° et dans les illustrations populaires à 20 cent., paraissent maintenant sous une sixième forme avec le joli roman de *Rosa et Gertrude*. Une pareille vogue justifie de la manière la plus éclatante le mot de M. Xavier de Maistre qui, aux instances de ses éditeurs, pour avoir encore un *Lépreux* ou quelque *Prisonnier du Caucase*, répondit . « Prenez du Töpffer. » Aussi n'ajouterons-nous ici rien à ce que nous avons eu déjà l'occasion de dire, à ce que tant d'autres ont dit beaucoup mieux encore de ce talent original si plein de verve ingénieuse, de grâce piquante et de vraie sensibilité. Nous préférons renvoyer le lecteur à la charmante notice de M. Sainte-Beuve qu'on retrouvera, nous n'en doutons pas, avec un vif plaisir, en tête du volume que publie M. Lecou. Le même libraire publie une édition des *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* en un seul volume in-12°, et annonce, pour paraître incessamment, une seconde série de *Voyages en Zigzag*, qui renferme plusieurs excursions autour du Mont-Blanc et du Mont-Rose, encore inédites ou qui n'avaient paru que dans les albums autographiés que Töpffer distribuait à ses élèves.

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE DU NORD AU MOYEN AGE, en Allemagne et en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie par F.-G. Eichhoff. Paris. Didier, 1853 ; 1 vol. in-8° : 6 fr. 50.

M. Eichhoff a, dans son *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, exposé la filiation des principaux idiomes dont l'origine re-

monte au sanscrit. Plus tard, dans son *Histoire de la littérature des peuples slaves*, il a voulu appliquer ce système de rapprochements et de comparaison à des langues moins connues. Aujourd'hui il poursuit son œuvre en nous montrant, dans la littérature du Nord au moyen âge, les résultats sortis de ce fond commun exploité par les diverses nationalités de l'Europe septentrionale.

C'est une étude fort intéressante que celle des premières productions littéraires de chaque peuple. On y retrouve en quelque sorte son acte d'origine et en même temps maintes notions curieuses sur son histoire, ses mœurs et ses croyances. Les Barbares, qui envahirent l'empire romain et qui furent les fondateurs du monde moderne, possédaient déjà des chants dans lesquels leurs exploits étaient célébrés et leur théogonie exposée d'une manière plus ou moins mystérieuse. Le recueil de ce genre le plus ancien est l'*Edda* des Scandinaves. Il renferme tous les chants mythologiques, didactiques, héroïques conservés par la tradition orale depuis le sixième siècle, et que vers l'an 1100, un savant irlandais, nommé Sœmund Sigfuson, se donna la tâche de rassembler et d'écrire, afin de les sauver de l'oubli. Dans la première partie de l'Edda, les principaux traits de la mythologie des Germains sont esquissés sans beaucoup d'art, mais avec une vigueur poétique très-remarquable. Au milieu d'allusions obscures et d'allégories dont il est à peu près impossible de saisir le sens, on reconnaît des idées venues de l'Orient, des traditions primitives concernant le chaos, la création, l'Etre immatériel dont la volonté établit et maintient l'ordre de l'univers, l'existence des deux principes du bien et du mal, auxquelles se sont mêlées, en les altérant, les événements de l'histoire, les luttes de peuple à peuple, les victoires et les revers de la période qu'on peut appeler héroïque chez les différentes nations du Nord. Quelques-unes de ces poësies offrent des maximes empreintes d'une morale assez pure, expriment des sentiments tendres et délicats, ou donnent des conseils pleins de sagesse. C'est comme le reflet d'une civilisation antérieure, qui ressort d'autant plus évident que les sagas ou légendes des conquérants germains dont se compose la seconde moitié de l'Edda, nous peignent des mœurs plutôt féroces, où le courage du

guerrier paraît être la seule vertu digne d'être célébrée par les scaldes dans leurs chants énergiques et sauvages. L'origine asiatique se révèle davantage encore dans la mythologie slavonne, dont les noms et les images nous ramènent sans cesse vers l'Inde.

Après avoir fait connaître soit par des analyses, soit par des extraits, les parties les plus importantes de l'Edda, M. Eichhoff passe en revue les bardes gallois et irlandais, le poëme anglo-saxon de Beowulf, le chant de Hildebrand, les productions du règne de Charlemagne, la poésie tudesque, les chants des pirates, ceux qu'enfanta le réveil des Slaves et ceux qui se rapportent au règne d'Alfred le Grand. Il aborde ensuite l'ère des croisades, et successivement les troubadours, les trouvères, les minnesinger, le cycle épique des Francs et des Bretons, des Lombards et des Saxons, des Goths et des Burgondes, le poëme des Nibelungen, le Dante, les ballades anglaises, les chants écossais, serbes et suisses, enfin le roman du Renard, et s'arrête à l'époque de la renaissance.

Ce tableau rapide captive l'attention par la variété des sujets non moins que par leur nouveauté; car la plupart des œuvres qui s'y trouvent analysées ou traduites ne sont guère connues que d'un petit nombre de littérateurs érudits. M. Eichhoff s'est d'ailleurs efforcé de rattacher ce développement littéraire à la marche de l'histoire, en sorte que le lecteur ne soit pas trop dérouté en passant d'un peuple à l'autre, et puisse mieux comprendre les circonstances sous l'empire desquelles s'est formé le génie national de chacun d'eux. Son travail, quoique restreint dans des limites assez étroites nous paraît suffisamment complet. Il est savant sans aridité, concis sans sécheresse. On remarquera la souplesse de son style qui, d'ordinaire élégant et simple, sait se plier aux tons les plus divers, rendre avec bonheur la rude énergie des vieux bardes du Nord, et s'élever parfois aux plus nobles accents, comme dans l'hymne à Dieu, du poëte russe Derzavine, dont il donne une traduction en vers français tout à fait remarquable.

LA PRESSE PARISIENNE, statistique de tous les journaux nés, morts, ressuscités ou métamorphosés à Paris depuis le 22 février 1848 jusqu'à l'empire, par Henri Yzambard. Paris, 1853; in-18°.

Jamais, même en 1789, époque n'a vu naître et mourir une aussi nombreuse, une aussi curieuse population de journaux que ceux qui surgirent à Paris après les événements de février. Une foule de feuilles excentriques ne vécurent que l'espace d'un soir ou d'un matin. Une multitude de publications périodiques se métamorphosèrent, se transformèrent, se fondirent les unes dans les autres. On en vit qui, plutôt que de se résigner à périr, changèrent dix fois de suite d'enseigne et de couleur politique. Telle feuille naquit orléaniste, mourut presque aussitôt, vingt-quatre heures après son trépas, elle ressuscita montagnarde; elle devint légitimiste sous un nouveau titre, reparut gouvernementale et finit par s'éteindre sous la forme d'un programme de théâtre. La plupart de ces journaux passèrent inaperçus et sans influence, mais il y en eut plusieurs, notamment le *Père Duchêne* et la *Commune de Paris* qui prêchèrent l'anarchie avec un déplorable succès, ils mirent le feu aux passions furibondes qui élevèrent les barricades de juin. Plusieurs de ces feuilles étaient l'œuvre d'individus dont les facultés intellectuelles se trouvaient évidemment dérangées. Il est devenu très-difficile aujourd'hui de retrouver bon nombre de ces productions éphémères, et il est des collectionneurs qui les recherchent, et qui les paient fort cher dans l'espoir de se compléter. L'auteur du livre qui nous occupe a dressé, par ordre alphabétique, une liste qui comprend près de sept cents publications diverses, depuis l'*Abeille* jusqu'au *Zéphir*, il indique la date des numéros (ou de l'unique numéro); il fait connaître les noms des rédacteurs; par fois il enregistre quelques anecdotes; il ne donne pas d'extraits des feuilles qu'il énumère, quelques autres écrits relatifs au même objet avaient abordé ces citations qui ont bien un côté instructif et piquant, et qui présentent encore une mine abondante à qui saura l'exploiter avec une judicieuse réserve. M. Yzambard a refondu dans la *Presse Pa-*

risienne, coordonné et complété une publication qui avait vu le jour à la fin de 1848, le *Croque-mort de la Presse*, ce nécrologe, divisé en six convois, s'annonçait comme étant « l'œuvre d'un bibliophile « bien informé, actionnaire de quatorze imprimeries, membre de « vingt-sept clubs et rédacteur de trente-trois gazettes mortes et « enterrées. » Le dernier convoi devait être suivi de « l'art de déterrer les journaux morts et de s'en faire 3,000 livres de revenu, » mais sous ces plaisanteries il y a une masse étonnante de renseignements curieux et puisés à de bonnes sources, très-propres à servir de guide dans de vastes catacombes pleines de ténèbres.

CRITIQUES ET RÉCITS LITTÉRAIRES, par Edmond Texier. Paris, 1853, 1 vol. in-12° : 3 fr.

Voici un charmant volume, sans prétention, écrit avec goût, avec esprit, et plein d'aperçus ingénieux sur les hommes et les choses littéraires de notre temps. L'auteur dit son mot sur la plupart des écrivains à la mode, il esquisse en quelques traits les tendances du jour, il aime l'anecdote et le trait malin. C'est de la critique légère, superficielle, sans doute, mais elle est piquante, sans méchanceté. M. Texier distribue l'éloge et le blâme avec une grâce enjouée qui prédispose en sa faveur, alors même qu'on n'approuve pas tout à fait ses jugements. Il possède d'ailleurs un fond de bon sens dont le cachet se retrouve jusque dans ses boutades en apparence les plus frivoles. Les fragments qu'il a réunis sont en général très-courts, et forment une espèce de mosaïque assez étrange au premier abord, car il n'y a ni ordre, ni lien entre eux. Cependant on les lira, nous croyons, avec plaisir, parce qu'ils expriment d'une manière parfois originale, des idées justes et des sentiments vrais. Les travers de la littérature contemporaine y sont signalés avec franchise, et l'auteur fait preuve d'indépendance. On regrettera seulement qu'il ne se soit pas livré à un travail plus sérieux et mieux suivi ; ces petits morceaux détachés ont l'inconvénient d'effleurer à peine les sujets qu'ils traitent ; ils ne forment pas un ensemble, un livre qui puisse captiver d'un bout à l'autre l'attention. C'est plutôt une gazette dans

le genre de celles qui se publiaient vers la fin du dix-huitième siècle, mais d'un ton plus convenable et d'une allure tout à fait décente. Or, le talent de M. Texier nous semble pouvoir aspirer à des succès meilleurs. Il a des qualités précieuses pour un aristarque, et s'il veut s'en donner la peine, nous ne doutons pas qu'il ne parvienne bientôt à exercer sur le goût du public une influence salutaire.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LE BRESIL EN 1852 ET SA COLONISATION FUTURE, notice écrite sur les documents communiqués par le consulat Suisse à Rio-de-Janeiro, par J.-L. Moré. Genève et Paris, 1852; 1 vol. in-8° : 2 fr. 50 c.

L'ouvrage de M. Moré peut être fort utile aux personnes qui désirent émigrer au Brésil pour y former des établissements agricoles. Les conseils de l'auteur sont nombreux sur ce point, et il les accompagne d'une foule de directions pratiques. On sait que, jusqu'à ce jour, les colonies fondées au Bresil par des Suisses et des Allemands, n'ont pas obtenu de résultats brillants; M. Moré l'attribue avec beaucoup de raison peut-être, à ce qu'elles ont été un objet de spéculation pour quelques propriétaires peu scrupuleux. Une mauvaise administration peut également y avoir contribué. M. Moré semble promettre un meilleur avenir aux colons qui voudraient s'établir à *Ibicaba* sur les terres de MM. Vergueiro, dans la province de St.-Paul, à 42 lieues du port de Santos, ou dans le domaine insulaire de Superaguhy, situé par 23°½ de latitude méridionale, et qui appartient à l'associé de MM. Vergueiro, M. Perret-Gentil, consul suisse. Il est probable que la moralité des propriétaires recommandés par M. Moré est une grande garantie de succès pour les colons que ses conseils conduiraient sur leurs terres; mais on peut encore se demander si la latitude bien chaude de ces établissements n'est pas un obstacle au succès d'une émigration partie du nord de l'Europe. Connaissant en général le développement qu'ont pris, depuis un petit nombre d'années, les ressources commerciales de l'em-

pire du Brésil, nous avons ouvert le livre de M. Moré avec l'espoir d'y trouver un historique et une statistique de chacun des objets du commerce actuel de cet empire, qui prend chaqué jour une importance plus grande. Nous sommes obligés d'avouer que cet espoir a été trompé; l'auteur paraît s'être imposé une grande brièveté sur ce point; sur l'importance des mines d'or et de pierreries, il doit s'être renseigné de ducuments anciens, et il décrit avec des paroles enthousiastes des exploitations maintenant presque abandonnées. Après avoir autrefois donné plus de 40 millions par an, les mines d'or ont baissé en produit à moins de 8 millions, et chaque jour elles sont abandonnées par des familles qui consacrent leurs forces à l'exploitation plus certaine et plus moralisante des cafeteries et du cacao.

ESQUISSE D'UNE NOUVELLE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, par A. Vulliet. Paris, chez Marc Ducloux, 2, rue Tronchet, 1852; 1 vol. in-12°, fig. : 2 fr. 50 c.

M. Vulliet cherche à rendre la géographie attrayante pour les jeunes enfants. Dans ce but, il laisse de côté les nomenclatures et procède par la description des diverses portions de la surface du globe, en ayant soin de signaler les faits, les productions, les aspects particuliers qui appartiennent à chacune d'elle. Ainsi, chaque nom d'océan, d'île, de fleuve, de lac, de plaine, de plateau, ou de montagne qu'il introduit est toujours accompagné des notions d'histoire naturelle les plus propres à intéresser l'élève, et à fixer dans sa mémoire des souvenirs bien plus durables que ne peuvent l'être de simples dénominations apprises par cœur. Cette méthode est lente, sans doute, mais elle marche sûrement et développe l'esprit d'observation en habituant à se rendre compte des divers phénomènes dont l'ensemble caractérise l'objet qu'il s'agit de déterminer. Des gravures sur bois, intercalées dans le texte, viennent en aide aux descriptions, et fournissent un excellent moyen de captiver mieux encore l'attention des enfants, de leur donner des idées claires et précises qui, une fois saisies, ne risquent plus guère d'être oubliées.

En outre, M. Vulliet s'efforce constamment d'éveiller et de nourrir le sentiment religieux par le spectacle des merveilles de la création. La bonté de Dieu, sa sagesse et sa puissance éclatent dans toutes ses œuvres, et cet enseignement bien dirigé peut produire sur la jeunesse des impressions ineffaçables. D'ailleurs l'étude de la nature est une source de jouissances pour tous les âges de la vie. En inspirer le goût de bonne heure, y rattacher autant que possible les différentes branches du savoir, c'est ouvrir à l'intelligence la sphère d'activité la plus féconde. Aussi, le petit livre de M. Vulliet nous paraît-il tout à fait digne d'être recommandé. C'est un résumé très-bien fait qui offrira le texte de leçons fort intéressantes ou plutôt d'entretiens non moins amusants qu'instructifs.

VINGT ANNÉES AUX PHILIPPINES, souvenir de Jala-Jala, par P. de la Gironière. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12°

M. de la Gironière, chirugien de marine, après avoir fait quelques voyages, se fixe comme docteur à Manille et réussit à s'y faire une position très-honorable. Mais bientôt dégoûté des ennuis que lui causent ses rapports avec l'administration, il achète la presqu'île de Jala-Jala, et va s'y établir au milieu des Indiens sur lesquels les autorités espagnoles lui donnent une certaine suzeraineté avec le droit de rendre la justice. C'est le tableau de cette petite colonie qu'il retrace dans son livre. Les habitants de Jala-Jala, quoique encore à demi barbares, accueillent bien leur nouveau seigneur, surtout lorsqu'ils reconnaissent en lui un chasseur aussi courageux qu'adroit, un habile cavalier, et un maître juste et humain. M. de la Gironière, doué d'un caractère aventureux, d'une âme généreuse, et du plus parfait sang-froid joint à la hardiesse la plus grande, était l'homme qu'il fallait pour jouer un semblable rôle. Sa principale affaire devait être en effet de maintenir les Indiens dans la soumission, de les empêcher de se livrer au brigandage, et de repousser en même temps les attaques auxquelles ils se trouvaient en butte de la part de hordes indisciplinées répandues dans leur voisi-

nage. Pour cela, les qualités d'un chef de leur race valaient mieux que toutes les ressources de la civilisation. De fréquentes parties de chasse, des expéditions pleines de péril, une sévérité inflexible dans certains cas, une extrême indulgence dans d'autres étaient les moyens propres à dompter ces natures impétueuses et mobiles. M. de la Gironière s'en servit avec succès, il parvint même à gagner complétement leur affection. Il ne négligeait pas non plus l'amélioration de la culture et de l'industrie, dont il s'efforçait, par son exemple, de faire comprendre les bienfaits. Malheureusement une série de calamités vint interrompre cette œuvre si bien commencée. M. de la Gironière perdit tour à tour ses meilleurs amis, sa femme, sa belle-sœur, son enfant, et ne pouvant résister à tant de coups douloureux, il abandonna sa propriété pour revenir en Europe.

On lira son récit avec intérêt. Les détails qu'il donne sur les mœurs des diverses peuplades sauvages qui habitent les Philippines sont fort curieux. La plupart des excursions qu'il raconte offrent des incidents dramatiques auxquels l'aspect étrange du pays et les grandes scènes d'une nature vierge ajoutent un vif attrait. C'est une véritable vie de pionnier, qui rappelle souvent les pages émouvantes des romans de Cooper. Son goût pour les aventures et son zèle d'exploration l'ont mis à même de voir beaucoup et il décrit avec simplicité de manière à inspirer la confiance.

NAPOLÉON III ET ABD-EL-KADER, Charlemagne et Witikind, étude historique et politique, par le comte Eugène de Civry. Paris, chez Martinon; 1 vol. in-12° : 3 fr.

L'auteur de ce livre établit un ingénieux parallèle entre deux époques historiques séparées par un espace de onze siècles. L'empereur Charlemagne, après avoir vaincu les Saxons, accueillit avec une générosité magnanime la soumission de leur chef, Witikind, qui pendant quinze années s'était montré son plus redoutable ennemi. Napoléon III, à la veille d'être appelé, par le vœu populaire à monter sur le trône impérial, s'est empressé de délivrer Abd-

el-Kader, ce nouveau Witikind qui, de même que le premier, s'était rendu, comptant sur la parole d'un général, sanctionnée par celle d'un prince, mais que le gouvernement français avait traité en prisonnier de guerre. Ce rapprochement curieux n'est pas une vaine fantaisie de l'imagination, il est vrai jusque dans les moindres détails. Abd-el-Kader ressemble au chef saxon, par le courage, par la persévérance, par la noblesse des sentiments et l'ardeur du patriotisme. Sa résistance n'a pas été moins longue, ni moins vaillante. Il ne s'est rendu que, lorsque le Maroc se tournant contre lui, tout espoir de succès devenait impossible. Et lorsqu'il eut fait sa soumission, en signe de vasselage vis-à-vis de la France, il envoya son cheval au prince gouverneur de l'Algérie, comme Witikind avait présenté le sien à Charlemagne. L'analogie n'est pas moins frappante dans la conduite des deux empereurs, à l'égard d'un ennemi vaincu, auquel ils ont accordé les mêmes honneurs et la même confiance, empreintes de cette loyauté chevaleresque qui forme l'un des traits les plus honorables du caractère français.

M. de Civry professe une haute admiration pour le noble et malheureux émir; son enthousiasme pourra même paraître exagéré. Cependant tous ceux qui ont connu Abd-el-Kader en parlent à peu près dans les mêmes termes. D'ailleurs l'histoire de la lutte qu'il a soutenue en Afrique décèle en lui une véritable supériorité morale, et les témoignages de plusieurs militaires français qui furent ses prisonniers, s'accordent aussi sur ce point. Quand on lit les dépêches officielles qui racontent les divers incidents de sa soumission, ainsi que les promesses sur la foi desquelles il se livra, on ne peut que blâmer sévèrement l'espèce de perfidie dont l'administration ne craignit pas d'user à son égard. Rien dans ces antécédents ne justifiait le mépris qu'on semblait faire de sa parole et l'acte qui lui a rendu la liberté était une réparation due non-seulement à la justice et à la bonne foi, mais encore à l'honneur de la France.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

ANNUAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET DE LA STATISTIQUE EN 1853, par MM. J. Garnier et Guillaumin ; dixième année, Paris, 1853, in-18.

Commencé en 1843, cette publication a constamment gagné sous le rapport de l'étendue et de l'intérêt ; elle forme maintenant un volume de plus de 500 pages, où se rencontrent un grand nombre de renseignements utiles et de faits importants, empruntés à des documents officiels que peu de personnes ont l'occasion ou la patience de parcourir. Le mouvement de la population de la France et de ses colonies, les budgets de la France et des autres puissances, le commerce extérieur en 1851, la statistique de la justice criminelle de 1826 à 1850, les opérations de la Caisse d'épargne, de la Banque de France, du comptoir d'escompte de Paris, tels sont les principaux objets qu'embrasse l'*Annuaire* en question. Une notice du docteur Roubaud sur la *statistique médicale de la France* montre que, sur une population de 35,781,628 habitants, la France compte 11,217 docteurs en médecine, 7221 officiers de santé, 5175 pharmaciens ; ce serait un praticien pour 1940 habitants, mais la répartition est loin de se faire d'une façon uniforme ; il y a dans le midi plus de médecins que dans le nord et, circonstance curieuse, les départements riches ont moins de médecins que les départements pauvres ; il y a en France plus de 600 villes ou communes d'une population excédant 2000 âmes, et allant jusqu'à 8000, qui n'ont ni médecin, ni pharmacien.

Un travail étendu, de M. Léon Faucher, *sur la production de l'or* est fort digne d'être lu ; les motifs de la baisse de l'or en 1850 sont discutés avec lucidité ; la production actuelle des métaux précieux est exposée avec exactitude. Le rendement des mines de la Russie, de la Californie, de l'Australie, est discuté en détail, et l'habile économiste, réfutant des craintes exagérées, dissipant des illusions chimériques, conclut avec raison que nous ne sommes ni sur le seuil d'un Eldorado, ni à la veille d'un cataclysme.

Une notice sur les chemins de fer de l'Europe et de l'Amérique offre une masse de faits importants, mais qu'il est difficile d'analyser; nous devons également nous borner à signaler les articles relatifs aux docks en France et en Angleterre, et au crédit foncier. D'autres travaux mériteraient aussi une mention spéciale, mais l'espace nous manque pour les signaler, et un livre tel que l'*Annuaire de l'économie politique*, rempli de faits et de chiffres, se prête difficilement à des extraits qui puissent en donner une juste idée. Il suffit de dire qu'il sera consulté avec grand profit par toutes les personnes désireuses d'avoir des informations positives sur toutes les questions d'intérêt matériel qui sont si fort à l'ordre du jour.

ÉTUDES SUR LES CAUSES DE LA MISÈRE TANT MORALE QUE PHYSIQUE et sur les moyens d'y porter remède, par A.-E. Cherbuliez, ancien professeur, etc. Paris, Guillaumin et Cᵉ; 1853. 1 vol. in-18° : 2 fr. 50 c.

Les périls auxquels l'état social vient de se voir ou tout moins de se croire exposé tiennent à des causes complexes dont l'étude présente autant d'intérêt que d'utilité. En effet, on peut se demander avec l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons comment il se fait que, la civilisation, au lieu de trouver en elle-même son propre point d'appui et dans sa marche progressive sa plus sûre garantie, voie au contraire son existence mise en question par le fait de ces progrès mêmes, et comment des alarmes qui eussent été chimériques il y a deux siècles ne semblent aujourd'hui que trop fondées. L'auteur croit en pouvoir signaler la cause : les notions morales qui forment, pour ainsi dire, le ciment de l'ordre social, étaient jadis entretenues par l'action qu'exerçaient les unes sur les autres les diverses classes de la société, et qui établissait entre elles des relations plus ou moins étroites, une dépendance, une solidarité réciproques; l'organisation était telle que la subordination était acceptée sans répugnance par les inférieurs, et qu'ils s'y soumettaient par intérêt comme par devoir. Mais les *groupes* qui faisaient

la force de cet état de choses ont cessé d'exister ; ceux que l'auteur appelle *de la servitude personnelle, de la vassalité, de la propriété foncière, de la maîtrise*, ont été dissous ou profondément modifiés par le fait de l'évolution sociale ; et en même temps que les anciens étais de l'ordre existant allaient s'amoindrissant ou tombant en décomposition, d'autres causes tendaient à activer cette dissolution d'une manière effrayante. L'envahissement des principes démocratiques élevant les masses au rang de puissances, elles devaient, comme toute puissance, trouver des flatteurs : tandis qu'une instruction incomplète et mal dirigée, leur permettait de respirer comme par plus de pores le souffle empoisonné de la séduction.

Est-ce à la loi, est-ce aux pouvoirs publics qu'il faut demander le remède à cette anarchie sociale et intellectuelle? L'auteur ne compte pas beaucoup sur l'efficacité de leur action isolée ; c'est à la Société de trouver son remède en elle-même ; qu'elle le cherche *dans la réforme de ses mœurs publiques et privées, dans une action libre et spontanée de ses membres les plus influents sur ceux qui le sont le moins*, en un mot dans ce que l'auteur appelle PATRONAGE. Ce système pourrait être défini : « le rayonnement actif et constant exercé par les personnes supérieures en fortune, en instruction, en moralité, sur un certain nombre d'autres personnes inférieures à elles sous ces divers rapports, dans le but de soulager, ou mieux encore, de prévenir chez celles-ci la misère matérielle et morale. » Par ce moyen l'on parviendrait, ainsi du moins l'espère l'auteur, à reconstruire sur d'autres bases ou à remplacer les anciens groupes sociaux aujourd'hui détruits ou amoindris ; ainsi seraient créés des rapports journaliers de bienveillance réciproque, qui formeraient entre les diverses classes de la société le lien qui leur manque. A l'appui de sa thèse, l'auteur cite plusieurs exemples d'institutions où l'influence d'un patronage plus ou moins direct a produit d'excellents résultats. Quelques-uns des groupes se trouvent déjà tout naturellement formés ; la machine existe, mais inerte ; il s'agit de lui imprimer le mouvement et la vie. Tels sont les groupes de la propriété foncière et de l'industrie manufacturière. Les hommes qui se trouvent placés à la tête de ces groupes n'ont qu'à

vouloir fortement, et ils exerceront autour d'eux une immense et bienfaisante influence.

Mais ce n'est pas assez; un nombre considérable de prolétaires échapperaient à l'action améliorante des propriétaires terriens et des chefs manufacturiers. L'auteur voudrait donc que chaque homme, en proportion de son temps, de sa fortune, de ses lumières, s'imposât la mission de suivre, de *patroner* un nombre plus ou moins grand d'individus ou de familles dont il se ferait le protecteur, prenant la tâche sérieuse d'éloigner de ses *clients* ces deux fléaux qui d'ordinaire marchent côte à côte, la misère physique et la misère morale. Il conviendrait, au moyen d'une répartition sagement ménagée, d'agir fortement et constamment sur un petit espace et un petit nombre plutôt que d'éparpiller les secours disponibles. *Non multa sed multum!* telle serait la devise de l'auteur.

Ce n'est pas dans un article succinct, tel que le comporte ce Bulletin littéraire, que l'on peut rendre dignement compte d'un ouvrage de cette portée, encore moins contrôler l'efficacité et l'applicabilité des mesures qu'il conseille; espérons que le travail auquel nous sommes contraint de renoncer sera fait en temps et lieu. Nous avons dû nous borner à esquisser à grands traits le plan de M. A. Cherbuliez, et nous renvoyons nos lecteurs au livre même, certain qu'ils ne le jugeront point au-dessous du nom et de la réputation de son auteur. Ils y retrouveront l'économiste, mais l'économiste sensible, pour qui l'homme n'est pas une simple abstraction; le publiciste habitué à étudier la Société et à calculer ses crises probables; le philosophe qui s'efforce, autant qu'il est en lui, de conjurer le danger, et qui met ses puissantes facultés au service de cette grande cause; enfin ils y retrouveront l'écrivain à la plume nerveuse, au style clair, concis, sévère même et pourtant pittoresque. Au reste, comme nous n'entendons pas être cru sur parole, nous terminerons par une citation. L'auteur vient de déplorer l'absentéisme des grands propriétaires, et ce cachet de mobilité que la propriété foncière tend à revêtir de plus en plus.

« La propriété foncière, surtout la propriété rurale, a une tendance manifeste à resserrer le faisceau domestique; mais c'est à

condition qu'elle ait conservé un certain degré de permanence. Il faut que le faisceau de la famille se rattache à la propriété par une possession continue ; il faut qu'une génération naisse, vive et meure sur son patrimoine, puis le transmette à la génération suivante ; car, c'est ainsi seulement que peut s'opérer, entre la vie extérieure et le développement intérieur de l'homme, une association intime et durable . . . . . .

. . . . . .

« Quand l'homme fait emporte partout avec lui un souvenir ineffaçable des lieux où s'écoulèrent son enfance et sa jeunesse ; quand il n'y a pas une de ses premières joies et de ses premières douleurs, qui ne soit irrévocablement unie dans sa mémoire à une image parfaitement distincte et présente, quand il voit continuellement autour de lui par les yeux, ou au dedans de lui par la pensée, ce manoir paternel dont chaque arbre et chaque scène lui rappellent ou les vertus de ses ancêtres, ou la tendresse de ses parents, ou les jeux de son premier âge, comment oublierait-il les sentiments et les principes que son âme à appris à connaître dans ces lieux mêmes dont l'image ne le quitte plus ? Absent, il éprouve, quoi qu'il fasse, un vide pénible, un regret insurmontable, car le moule extérieur dans lequel il a vécu depuis sa naissance a imprimé à tout son être des formes qu'il doit maintenant modifier, des habitudes auxquelles il doit renoncer. Mais ce vide et ce regret ne peuvent se faire sentir à lui, sans que son passé tout entier, sans que l'éducation qu'il a reçue et les affections dont il fut entouré dès son berceau se représentent à sa mémoire. Bien qu'il soit éloigné de sa famille, c'est encore elle qui vit en lui ; sa vie continue d'être collective, l'individualisme ne le gagne point ; le faisceau de la famille subsiste, grâce à la force que prêtent aux liens invisibles les liens visibles qui sont entrelacés avec eux. »

LAW, SON SYSTÈME ET SON ÉPOQUE, par P.-A. Cochut. Paris, 1853 ; 1 vol. in-18° : 2 fr.

Le système de Law est un des épisodes les plus curieux de l'histoire financière. Si cette expérience, après quelque temps de réus-

site brillante, se termina par une déroute complète, on ne peut pas dire qu'elle n'ait été que désastreuse. Elle a certainement produit des résultats utiles, elle a contribué à répandre des idées fécondes qui ont germé depuis lors, et dont l'influence est manifeste dans l'essor qu'a pris la richesse nationale. Avant Law, le mécanisme du crédit était à peu près inconnu. Les financiers et les hommes d'Etat ne possédaient à cet égard que des notions ou fausses ou très-confuses. On en trouve une preuve frappante dans les déplorables expédients employés pour combattre le déficit qui, à la mort de Louis XIV, s'élevait pour la seule année 1715, à 78 millions, tandis que la dette flottante était déjà de 711 millions. Ce règne si brillant laissait ainsi, dans le bilan de l'Etat, un découvert dont le total eût représenté 1420 millions de notre monnaie actuelle, et les caisses étaient vides. La situation semblait si désespérée que, dans les conseils de la régence, une voix osa proposer la banqueroute comme unique moyen d'en sortir. Le régent repoussa cet avis avec une vivacité qui lui fit honneur, mais les mesures auxquelles on eut recours, quoique moins odieuses, tendaient en définitive au même but. Les créanciers de l'Etat furent soumis à une réduction arbitraire, déterminée pour chacun d'eux par une commission nommée à cet effet. Ensuite on institua un tribunal chargé de faire faire des enquêtes sur le gaspillage des finances et de punir sévèrement les coupables. La plupart des grands financiers se virent en butte à des dénonciations sur la foi desquelles on les dépouilla de leur fortune, et quelques-uns même furent sacrifiés comme victimes expiatoires pour satisfaire les inimitiés du bas peuple. On eut aussi recours à l'altération des monnaies, dont la valeur intrinsèque fut réduite encore de 50 pour cent. Mais tous ces expédients ne comblaient pas le déficit, la situation semblait, au contraire, de plus en plus désespérée C'est alors que parut Law, aventurier écossais, grand joueur et calculateur habile, qui courait le monde en spéculant sur les chances aléatoires avec un bonheur tel que, malgré ses folles dépenses, il avait amassé un capital de 2,680,000 francs, lorsqu'il vint offrir ses services au régent. Avec la protection de ce prince, il obtint le privilége d'établir une banque générale, première institu-

tion de ce genre qui ait existé en France. Cette entreprise, fortement appuyée, réussit d'abord d'une manière brillante, et sans doute elle aurait rendu de grands services si son auteur avait mieux étudié les questions relatives au crédit. Mais il y avait chez lui plus d'audace que de savoir et de réflexion. « Law n'était pas un théoricien; c'était un empirique. Esprit actif, ingénieux, doué d'un instinct d'observation et d'une perspicacité très-rares, il a entrevu beaucoup de phénomènes qui ont été expliqués et systématisés plus tard par les maîtres de l'économie politique, mais il ne s'est jamais piqué de cette curiosité désintéressée, de cette passion pour la vérité abstraite qui caractérisent le philosophe. Ses écrits n'ont jamais été que des mémoires à l'appui des *affaires* qu'il désirait lancer; jamais dans la pratique il ne s'est fait scrupule de se mettre en contradiction avec ses principes. Pour tout dire, en un mot, Law a été, dans un ordre élevé et avec la supériorité d'un incontestable génie, ce qu'on appelle dans le terre à terre du monde commercial *un faiseur*. »

Poussé par l'ambition plutôt que par l'amour du gain, il se lançait hardiment dans l'inconnu, et ses premiers succès lui inspirèrent une robuste confiance pour les merveilles de ce crédit, de cette véritable pierre philosophale qu'il avait trouvée par hasard, mais dont il ignorait les causes et les effets. Quand il vit l'empressement avec lequel on se disputait ses actions, il s'imagina pouvoir sans inconvénients les multiplier à l'infini; la substitution du papier à l'argent devint dès lors son idée favorite. Il s'efforça de concentrer entre ses mains toutes les grandes opérations financières. A sa banque il ajouta la colonisation de la Louisiane, la compagnie des Indes, celle du Mississipi, les gabelles de l'Alsace et de la Franche-Comté, enfin le recouvrement des produits perçus par le trésor. Cette combinaison colossale était bien faite pour exalter les imaginations. Aussi les actions, malgré leur nombre toujours croissant, s'enlevaient à mesure qu'elles étaient émises, et la fureur de l'agiotage s'emparait de toutes les classes de la société. Tant que dura le vertige, Law fut l'objet de l'admiration générale. Il avait trouvé l'art de battre monnaie avec des chiffons de papier; la rue Quincampoix

était le rendez-vous des spéculateurs de tous les pays ; chaque jour des fortunes s'y faisaient en quelques heures ; tel qui était venu là, le matin, pauvre et endetté, s'en retournait le soir millionnaire. On conçoit quelles durent être les conséquences de ces brusques changements de condition. La richesse qui s'acquiert sans aucune peine se dépense de même. « Le débordement de valeurs, les unes réelles, les autres fictives, mais ayant toutes la puissance de l'argent, développa un luxe effréné. Il y eut un moment où les Parisiens semblaient être les acteurs d'une immense féerie. Comme par des changements à vue incessamment renouvelés, on voyait des gens de peu ou de rien, pourvus tout à coup de palais magnifiques, de terres titrées, de charges importantes, avec les accompagnements ordinaires de la grande opulence, laquais et parasites, chevaux et maîtresses. Les maisons neuves sortaient de terre ; les vieilles maisons se rajeunissaient comme par enchantement. A l'intérieur, les appartements étaient splendides. L'or et l'argent, relevés par le travail des meilleurs artistes, y étaient prodigués d'une manière éblouissante. » Les détails donnés à cet égard par les écrivains du temps rappellent les extravagantes orgies qui signalèrent la décadence de l'empire romain.

Cependant Law se proposait un but plus noble ; il aspirait à faire du crédit un instrument de réformes politiques. Quoiqu'il n'eût pas les vues profondes qui distinguent le véritable homme d'Etat, son instinct lui suggérait des plans dont l'exécution aurait été certainement un bienfait pour le peuple. Le régent lui ayant confié le ministère des finances, il entreprit d'établir l'unité et l'égalité de l'impôt, ainsi que de rendre un peu de liberté au commerce en supprimant les entraves qui gênaient la communication d'une province à l'autre. Une série de sages mesures dans ce sens vint mettre le comble à sa renommée. Malheureusement tout ce bel échafaudage ne reposait pas sur des bases solides. C'était un crédit fictif, conventionnel, qui devait crouler dès que la moindre défiance se glisserait dans les esprits. Or, les principales entreprises de Law, celles dont le prestige était surtout propre à séduire les imaginations, comme, par exemple, la colonisation de la Louisiane et du Mississipi, ne donnaient aucun

bénéfice ; au contraire elles absorbaient la plus grande partie de ce que les autres pouvaient produire. On ne tarda pas à s'en apercevoir, et les ennemis de Law propagèrent avec ardeur les bruits sinistres qui devaient effrayer les actionnaires. Une fois l'inquiétude excitée, la panique devint bientôt générale, malgré tous les efforts qu'on fit pour s'y opposer. Les expédients auxquels on eut recours ne servirent qu'à précipiter la crise. A l'enthousiasme succéda le désappointement, puis la colère ; et après de vaines tentatives pour conjurer l'orage Law se vit obligé de fuir devant l'exaspération populaire. On doit dire à sa louange qu'il offrit d'abandonner tout ce qu'il possédait, afin de soulager les victimes de ses opérations. Ce don généreux ne fut pas accepté ; on préféra rentrer dans les anciens errements, dans les procédés à la turque, et dépouiller au profit de l'Etat les particuliers enrichis par la spéculation. La grande expérience de l'aventurier écossais eut donc pour conséquences immédiates la ruine d'un grand nombre et l'accroissement de la misère publique. Le système de Law, en enflammant la cupidité, contribua sans doute à la démoralisation du pays. Mais à côté de ces résultats funestes il en eut d'autres qui permettent de douter s'il fut plus nuisible qu'utile à la France. « Si quelques individus ont été broyés dans le bouleversement, il est incontestable que le remuement profond des capitaux a fécondé le sol national. Presque tous les débiteurs, et notamment les propriétaires grévés d'hypothèques, ont liquidé leur situation. On a relevé beaucoup d'anciens domaines, et construit un grand nombre de bâtiments nouveaux. Le sol a reçu des améliorations durables. L'industrie, vivement surexcitée, a fait surgir beaucoup de manufactures. L'exemple des spéculations maritimes a été donné par la compagnie des Indes. Enfin, malgré cette exportation des métaux précieux, dont elle s'effrayait, la France s'est bientôt retrouvée plus riche en or et en argent qu'aucun autre pays de l'Europe. Le régent laissa en mourant 91 millions en écus dans les caisses publiques ; et on assure qu'à la grande refonte des monnaies de 1726, la seule généralité de Paris apporta plus d'or que n'en possédait toute la Grande-Bretagne. »

Il serait d'ailleurs injuste de rendre Law seul responsable de la

corruption de son époque. Elle existait avant lui, ses germes étaient déjà répandus partout, et s'il en favorisa le développement, ce fut de sa part imprudence plutôt que calcul, car au milieu de ses téméraires spéculations, il se montra plus honnête et surtout plus désintéressé que la plupart de ceux avec lesquels il était en contact.

J. Bodin et son temps ; tableau des théories politiques et des idées économiques au seizième siècle, par M. H. Baudrillart. Paris, chez Guillaumin et Ce, 1853 ; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50 c.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Plus l'on étudie l'histoire et plus on reconnaît la vérité de cet adage. Au seizième siècle surtout le mouvement extraordinaire des intelligences fit aborder la plupart des grands problèmes de l'esprit humain, et l'on y retrouve beaucoup d'idées ou de théories que l'on croyait de fabrique tout à fait modernes. Ce ne sont, sans doute, que des aperçus fugitifs enfouis dans d'innombrables erreurs, des éclairs qui sillonnent un instant les sombres nuages de l'ignorance, accumulés pendant le moyen âge ; mais pour qui veut bien se donner la peine de compulser les travaux de l'érudition lourde et verbeuse de cette époque, il y a de curieuses découvertes à faire. M. Baudrillart nous en offre un exemple dans ses recherches sur Je Bodin, auteur d'un gros livre sur la République, d'un autre sur la Religion et d'un troisième sur la Démonologie. Cet écrivain fut à la fois un publiciste distingué, un libre penseur si hardi qu'on l'accusa d'être athée, et un superstitieux des plus crédules à l'endroit des sorciers et des sorcières. Etrange amalgame, qui n'était pas très-rare alors et se rencontrait jusque chez les esprits les plus éminents. On éprouvait le besoin de remuer des idées, de secouer le joug de l'autorité, d'essayer du libre examen, mais on se heurtait à chaque pas contre de vieux préjugés plus tenaces que les convictions imposées par l'Eglise. Ainsi J. Bodin qui, dans son *Heptaplomeres* soumet les diverses croyances religieuses à la critique la plus impitoyable, ne fait aucune difficulté, dans sa *Demonomania*, d'admettre comme parfaitement vraies toutes les absurdités que l'on racon-

tait, de son temps, sur les relations des sorcières avec le diable, sur les sorts et maléfices, sur les assemblées du sabbat. A ses yeux de tels actes constituent le crime le plus exécrable et le plus digne d'être rigoureusement puni. C'était pourtant un homme supérieur, qui avait beaucoup réfléchi, beaucoup étudié, qui ne manquait ni de savoir, ni d'indépendance. Dans ses *Six livres de la République*, il se montre philosophe sérieux et de haute portée, politique plein de sagesse, économiste fort avancé pour l'époque. Les questions de la famille et de la société y sont traitées avec un gros bon sens, et ce n'est pas sans surprise qu'on y retrouve maintes idées qui, de nos jours encore, passent, aux yeux de bien des gens, pour des nouveautés dangereuses. Ainsi Bodin défend le divorce comme remède aux désordres du mariage, condamne l'esclavage au point de vue du droit et au point de vue de l'utile, place la propriété individuelle au-dessus de la souveraineté, impose à celle-ci des bornes morales plutôt que politiques. Sur les formes de l'Etat il dit des choses excellentes, dont deux siècles d'expérience n'ont fait depuis lors que confirmer la justesse. Il signale entre autres, avec beaucoup de sagacité, les vices du gouvernement par le peuple et la pente des démocraties pures vers le communisme. Les révolutions sont analysées et jugées par lui d'une manière non moins remarquable. On ne ferait guère mieux après avoir assisté à toutes celles que nous avons vues. En vérité ces penseurs du seizième siècle possédaient la science infuse, et c'est dommage qu'on se soit si tard avisé de remettre en lumière leurs utiles leçons enfouies dans des in-folios que personne ne lisait plus. Sans doute elles sont entremêlées de quelques erreurs, mais leur mérite n'en ressort que davantage, et les opinions de Bodin sur les impôts, sur les droits de douane, sur les monnaies, sur l'administration des finances, prouvent que les principes de l'économie politique ne lui étaient pas tout à fait étrangers. Il se prononce pour l'impôt proportionnel et veut que le vote en soit libre; s'il ne proclame pas le libre échange, il entend du moins restreindre la protection au strict nécessaire; la probité et la régularité lui paraissent deux conditions indispensables dans le maniement des finances; il expose les inconvé-

nients qui résultent de l'altération des monnaies et cherche les moyens d'y remédier, mais il laisse entrevoir que d'autres causes peuvent influer sur leur valeur et déterminer des variations inévitables.

Ce simple aperçu des idées de Bodin suffit, il nous semble, pour faire apprécier l'intérêt que présente le travail de M. Baudrillart. On lui saura gré d'avoir tiré de l'oubli ce témoignage frappant des progrès de l'esprit français au seizième siècle. Son analyse des *Six livres de la République*, quoique fort étendue, sera lue d'autant plus volontiers qu'elle touche une foule de points très-controversés aujourd'hui. Le tableau historique placé en tête du volume offre un résumé rapide et clair du développement des théories potiliques depuis le moyen âge jusqu'au milieu du seizième siècle.

GUIDE-MANUEL GÉNÉRAL DU GARDE CHAMPÊTRE ET DU MESSIER, ou traité raisonné de leurs fonctions, comprenant notamment un commentaire du code rural, et tout ce qui concerne la police du roulage, la chasse et la pêche, par M. Marc Deffaux, juge de paix, etc. Paris, chef Passard, 1853; 1 vol. in-12 : 3 fr.

La première partie de cet ouvrage se compose du texte des diverses lois qui ont trait aux fonctions des gardes champêtres ; des notes indiquent en quoi telle ou telle disposition a été modifiée par une loi subséquente ou par la jurisprudence. A la suite de cette première partie, que l'auteur appelle avec fondement *le Code des gardes champêtres*, il a placé une table alphabétique destinée à faciliter les recherches.

Dans la seconde partie que l'auteur intitule *Traité des fonctions des gardes champêtres*, il initie ces fonctionnaires à la pratique de leur emploi, il les met à l'œuvre pour ainsi dire, leur traçant la marche qu'ils auront à suivre dans chaque cas particulier.

La troisième partie se compose d'un dictionnaire des divers points et objets sur lesquels la surveillance du garde champêtre est appelée à s'exercer ; ainsi : ANIMAUX, BANS DE VENDANGE, CHEMINS, ROULAGE, etc. Chacun de ces articles est accompagné des formules

de procès-verbaux que le garde peut se trouver obligé de dresser en cas de contravention relative au chef dont il s'agit.

L'ouvrage se termine par l'examen de ce qui concerne spécialement les *Messiers* ou gardiens temporaires des récoltes, les *Gardes particuliers*, les *gardes-chasse* et les *gardes-pêche*.

Le livre de M. Deffaux, également recommandable par la forme et par le fond, est un nouveau service rendu à son pays par l'honorable magistrat; aussi croyons-nous que le Guide-manuel du garde champêtre ne saurait être trop répandu, et nous sommes pleinement à l'avis de l'éditeur, lorsqu'il avance qu'il devrait se trouver dans les mains de tous les officiers de l'ordre administratif et judiciaire; car certes, si l'adage que *personne n'est censé ignorer la loi* doit jamais être tenu pour vrai, c'est bien lorsqu'on l'applique aux fonctionnaires chargés de la faire exécuter.

SCIENCES ET ARTS.

NOTICE SUR LA VIE DE MARC-ANTOINE RAIMONDI, graveur bolonais, accompagnée de reproductions photographiques de quelques-unes de ses estampes, par M. Benjamin Delessert; un cahier in-folio de 30 pages et XI planches. Paris, 1853, Goupil, rue Montmartre; Londres, Colnaghi, Pall-Mall-East. Prix : 20 fr.

L'ouvrage que nous annonçons présente un exemple remarquable de l'utilité que peut avoir la photographie, en mettant à la portée des artistes, au moyen d'une reproduction très-fidèle, les gravures des grands maîtres. M. Benjamin Delessert, amateur distingué en ce genre, a eu l'heureuse idée de tirer parti de l'expérience pratique qu'il a acquise dans les procédés photographiques, en les appliquant à la réimpression sur papier de quelques-unes des estampes du célèbre graveur Marc-Antoine, dont les ouvrages remarquables sont d'un prix élevé, et dont les bonnes épreuves deviennent de plus en plus rares.

Il a fait choix d'une douzaine de belles gravures de ce maître, exécutées sur une assez petite échelle, et presque toutes d'après des dessins de Raphaël. Il les a reproduites dans la même dimension,

en cherchant à rendre aussi fidèlement que possible, non-seulement l'effet général de l'estampe, mais chaque trait, chaque contour. Voici la liste des gravures contenues dans ce cahier: Adam et Eve, Joseph et la femme de Putiphar, la Vierge au berceau, sainte Cécile, Didon, la Vendange, une jeune femme arrosant une plante, les deux femmes au Zodiaque, Angélique et Médor, la Cassolette et l'Annonciation, soit celle d'après la gravure en bois d'Albert Durer, soit celle copiée par Marc-Antoine.

Nous avons entendu plusieurs experts en gravures porter un jugement très-favorable sur l'exécution de ces photographies, estimant que l'auteur avait rendu ainsi un vrai service à l'art, en reproduisant, aussi bien qu'une copie peut le faire, l'extrême finesse, la simplicité, la grâce et l'exquise pureté de dessin qui caractérisent les œuvres de Marc-Antoine, et qui rendent leur imitation si difficile. Un article sur cet ouvrage, inséré dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 10 mars, confirme ce jugement.

M. Delessert a joint à ses photographies une notice intéressante sur la vie et les travaux du célèbre graveur dont elles reproduisen les ouvrages. Marc-Ant. Raimondi, né à Bologne entre 1475 et 1480, passa dans cette ville ses premières années et y commença ses travaux. Il étudia d'abord sous le Francia, qui était à la fois orfévre célèbre, peintre et graveur, et il grava des nielles à l'imitation de son maître. Il s'attacha ensuite, pendant quelque temps, à copier sur cuivre les gravures sur bois exécutées par le célèbre peintre et graveur allemand Albert Durer, et il fit à cette occasion un séjour de quelques mois à Venise en 1509. Il se rendit à Rome l'année suivante, et y entra en relation avec le célèbre Raphaël, qui l'attira dans son atelier et le fit travailler sous ses yeux. Inspiré et guidé par un si grand maître, Marc-Antoine poussa son art à un degré inconnu jusqu'alors, et qui, selon M. Delessert, n'a jamais été surpassé depuis. Pendant dix ans, et jusqu'à la mort de Raphaël, qui eut lieu en 1520, il grava presque uniquement les compositions de cet illustre peintre, d'après ses dessins originaux. Il acquit bientôt une réputation européenne, et de nombreux disciples vinrent étudier sous lui à Rome: jusqu'à l'année 1527, où cette ville fut assiégée, prise d'assaut et pillée par l'armée im-

périale. Echappé avec peine au massacre, Marc-Antoine se vit ruiné par la perte du plus grand nombre de ses planches gravées; rançonné par les vainqueurs, il leur abandonna tout ce qu'il possédait pour sauver sa vie, et retourna à Bologne, où il mourut peu d'années après.

M. Pouillet, en présentant à l'Académie des sciences de Paris, dans sa séance du 31 janvier de cette année, l'ouvrage de M. Delessert, a annoncé que l'auteur se proposait de publier de la même manière la plupart des belles estampes de sa riche collection. Nous espérons que l'accueil que recevra le premier fascicule, dont l'exécution est très-soignée sous le rapport typographique, l'encouragera à poursuivre cette publication. Il marchera ainsi sur les traces, si honorables, de son oncle, feu M. Benjamin Delessert, et de son père, M. François Delessert, en continuant à rendre de notables services aux sciences et aux arts.

MANUEL DE L'AMATEUR D'ESTAMPES, par Ch. Leblanc, attaché au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Paris, Jamet, 1850—1853, in-8°.

Il a déjà paru trois livraisons (de 160 pages chaque) de cet ouvrage utile qui doit se former de treize livraisons. Pour donner une idée de son contenu, il faut dire que l'auteur se propose de présenter un dictionnaire des graveurs de toutes les nations dans lequel il décrira les estampes rares et précieuses, avec l'indication de leurs différents états et des prix auxquels elles ont été portées dans les ventes publiques depuis un siècle. Il y joindra un répertoire des estampes dont les auteurs ne sont connus que par des marques figurées au dictionnaire des monogrammes des graveurs; une table des peintres, sculpteurs, architectes d'après lesquels ont été gravées les estampes mentionnées dans l'ouvrage, enfin une table méthodique des estampes décrites. On voit quelle sera l'importance d'un travail aussi étendu, et quelles ressources il offrira aux artistes et aux hommes studieux. Rien d'aussi complet et d'aussi exact n'a encore été entrepris.

Le *Dictionnaire des graveurs* de Basan (1786) n'est qu'une ébau-

che; le *Dictionnaire des artistes* d'Aeineken (1788—90, 4 vol.), conçu sur un plan trop vaste, est resté inachevé, s'arrêtant à la syllabe *diz*, offrent bien des erreurs et laissent de nombreuses omissions à réparer. Le *Manuel des curieux et des amateurs*, par Hubert et Rost (1797—1808, 9 vol.), est loin d'être sans imperfections fort graves. Le *Peintre-graveur* de Barstsch (1803—1821, 21 vol.) offre des matériaux précieux, mais il est encore bien loin d'être complet; son prix élevé et sa rareté en France le mettent loin de la portée du public. Quelques ouvrages étrangers, tels que le *Biographical dictionnary of all the engravers*, par Strutt et le *Künstlerlexicon* que M. Nugler a publié à Berlin, sont chers, difficiles à trouver, et ne peuvent servir que lorsqu'on connaît déjà la langue dont leurs auteurs ont fait usage. M. Leblanc a bien fait, ce nous semble, de ne point aborder la biographie des artistes dont il enregistre les productions; il aurait ainsi donné à son œuvre une extension démesurée; il se borne à renvoyer aux livres dans lesquels pareil sujet est traité avec détail. Sa position spéciale auprès du plus riche dépôt d'estampes qu'il y ait en Europe, lui a fourni toutes sortes de ressources pour connaître et pour décrire avec exactitude toutes les pièces sorties des mains de chaque graveur. Il les classe dans un ordre parfait, selon qu'elles représentent des sujets religieux ou mythologiques, des paysages, des portraits, des scènes de mœurs. Des listes semblables ne sont pas toujours une petite affaire, en raison de la féconde activité de certains artistes. M. Leblanc énumère 600 gravures dues à Bartholozzi, 600 à Basan, 553 de Barthélemy Beham, et jusqu'à 1166 de Stefano della Bella. Un Allemand, du nom de Birnigeroth, né en 1718, n'est mort qu'après avoir gravé 1252 portraits différents. Une fois terminé, le *Manuel de l'amateur d'estampes* formera assurément un digne pendant à l'excellent *Manuel du Libraire* de M. J.-Ch. Brunet, et c'est en faire un bel éloge. Ce que nous aimons surtout dans ces deux ouvrages, c'est qu'ils ne renferment pas un mot inutile, une syllabe superflue, chaque ligne est l'énonciation d'un fait.

MANUEL DU BAIGNEUR, guide indispensable à tout malade faisant la cure d'eau froide, par M. le Dr Paul Vidart. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez ; in-18, carte : 1 fr. 25.

L'hydrothérapie est à la mode. C'est le système auquel on a volontiers recours aujourd'hui pour la guérison de toutes les maladies, car, ainsi qu'il arrive toujours en pareille matière, les succès obtenus dans certains cas désespérés ont suffi pour produire un engouement général. C'est d'ailleurs un moyen facile, commode, à la portée du plus grand nombre. En effet, l'eau froide se trouve partout, et si de superbes établissements, tels que celui de Divonne dont M. Vidart est le directeur, offrent au riche toutes les ressources désirables, soit pour l'efficacité de la cure, soit pour l'agrément de la vie, le pauvre peut, sans sortir de chez lui, se procurer à très-peu de frais les bienfaits d'un traitement qui est aussi simple que salutaire. Nous disons salutaire, parce que les ablutions, quelle que soit leur valeur médicale, ont un mérite hygiénique qu'on ne saurait contester. L'emploi fréquent de l'eau froide contribue certainement à entretenir la vigueur et la santé du corps. Si l'on pouvait en faire pénétrer l'habitude jusque dans les derniers rangs de la société, ce serait un progrès réel. La propriété nous semble être l'une des bases de toute amélioration morale aussi bien que physique, et son influence sur les penchants de l'homme est assez grande pour qu'on lui donne une place importante dans l'éducation populaire. Mais l'hydrothérapie a de plus un avantage précieux. Elle ne se pose pas en méthode exclusive, absolue, hostile à toutes les autres théories scientifiques. Son ambition n'est point de supplanter la médecine, mais, au contraire, de la seconder en lui fournissant des armes nouvelles pour combattre la maladie. C'est là le caractère qui la distingue, et qui lui promet une existence plus durable que celle de tant de systèmes éphémères dont le public s'est tour à tour engoué. Dans cette prévision, M. Vidart a voulu faire un livre qui puisse servir de guide pour l'usage de l'eau froide. Il expose avec clarté les procédés ingénieux qu'il emploie dans son établissement de Divonne, et dont une expérience de plusieurs années déjà lui a

démontré l'action efficace et certaine. Les différentes espèces de bains, de douches, de lotions y sont indiquées, ainsi que les cas dans lesquels on doit y recourir. Il décrit soigneusement le régime à suivre et les exercices corporels qui doivent accompagner le traitement. Médecins et malades trouveront dans le *Manuel du baigneur* d'excellentes directions, et les personnes bien portantes, qui ne demandent à l'hydrothérapie que de simples moyens hygiéniques, pourront également le consulter avec fruit. Enfin l'auteur y a joint une jolie petite carte des environs de Divonne, destinée à servir d'itinéraire aux baigneurs qui veulent jouir de ses eaux magnifiques et de ses charmantes promenades.

L'ART DE PROLONGER LA VIE ET DE CONSERVER LA SANTÉ, d'après Hippocrate, Galien, Celse, Arnault de Villeneuve, Paracelse, Cornaro, etc., etc. Paris, 1852; 1 vol. in-16 : 3 fr. 50.

Ce volume renferme les secrets de nos pères recueillis par un bibliophile. Ce n'est donc pas un système nouveau d'hygiène, c'est simplement le résumé des doctrines anciennes et modernes, avec les remèdes empiriques les plus célèbres qui ont eu la vogue à différentes époques. Le bibliophile paraît être un homme instruit, auquel les sciences physiques sont familières. Il expose d'abord avec clarté les phénomènes de la vie, ainsi que ceux des divers agents naturels qui exercent sur elle une influence capitale. La longévité lui fournit ensuite un sujet de recherches fort curieuses. Après avoir passé en revue les idées de l'antiquité à cet égard, et cité les exemples de centenaires remarquables dont parlent les auteurs anciens, il nous apprend quelle a été la limite extrême de la vie, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Un chapitre est consacré aux illustrations centenaires de cette période. Dans la seconde partie du livre, nous trouvons un tableau de la vieillesse et de ses caractères, avec les moyens hygiéniques indiqués comme les plus efficaces par l'expérience. A la suite de ces règles simples et courtes, viennent les sentiments des anciens et des modernes sur l'hygiène, et les conseils des plus fameux praticiens, tels que Ar-

nault de Villeneuve, Cornaro, Lessius, de Lorme et La Framboisière. La troisième partie renferme une série, par ordre chronologique, de secrets, recettes et remèdes pour fortifier le corps, prolonger la vie et guérir tous les maux. Enfin, le volume se termine par une liste alphabétique des principaux ouvrages concernant l'art de conserver la santé et de prolonger la vie. Ce petit travail ne manque ni d'esprit ni d'originalité. Les nombreuses citations que l'auteur emprunte à de vieux écrivains oubliés ou peu connus, lui donnent un attrait fort piquant. On y rencontre çà et là d'excellents préceptes exprimés dans un langage naïf qui a beaucoup de charme. Mais c'est le chapitre des recettes surtout qui aura des amateurs ; il offre un trésor de remèdes extraordinaires, bien propres à exciter la curiosité, comme par exemple le véritable orviétan, l'élixir de Paracelse, le liniment qui étanche le flux de la mémoire et repousse l'oubliance qui rampe dans l'homme, etc., etc. C'est d'ailleurs une étude très-intéressante que celle des efforts constants de l'homme pour se préserver des maux qui menacent sa vie, et quoique le charlatanisme y tienne sans doute une grande place, il y a toujours quelque profit à retirer de tant d'essais ingénieux, de tant d'observations si souvent répétées.

FÉCONDATION ARTIFICIELLE ET ÉCLOSION DES ŒUFS DE POISSONS, suivi de réflexions sur l'ichthyogénie, par le Dr Haxo. Epinal, 1852 ; in-8o.

La fécondation artificielle des œufs de poissons est une découverte très-importante pour l'industrie de la pêche, en même temps qu'elle offre un grand interêt scientifique. Les expériences de Spallanzani et de quelques autres savants du siècle dernier, semblaient devoir y conduire. Mais leur seul résultat avait été de suggérer l'idée de repeupler les étangs et les rivières en y semant des œufs de poissons et l'on en était resté là ; nul n'avait imaginé d'en assurer la fécondation et l'éclosion par des moyens factices. Aussi, malgré l'immense quantité d'œufs que produisent les femelles de poisson, le dépeuplement des cours d'eau continuait et l'on pouvait craindre de

voir disparaître complétement certaines espèces. En présence de ce résultat qui portait un grand préjudice à son industrie, un simple pêcheur de la Bresse, nommé Joseph Remy, doué de bon sens, de tact et d'un esprit observateur, résolut de rechercher les causes d'une telle destruction et d'y remédier si cela lui était possible. Ayant remarqué que vers la mi-novembre, la truite remonte les cours d'eau et vient frayer dans leur partie supérieure, il se mit à épier avec une persistance admirable les diverses manœuvres de cette opération. Couché dans les hautes herbes qui bordent les rivières, il assista maintes fois à ce curieux spectacle, vit la femelle préparer dans le gravier une petite digue derrière laquelle elle déposait ses œufs que le mâle venait ensuite féconder. Ses observations répétées l'amenèrent à conclure que si l'on pouvait garantir les œufs fécondés de toutes les causes de destruction qui les menacent, on parviendrait aisément à multiplier les poissons à volonté. Après bien des essais, il réussit et put faire opérer sous ses yeux la fécondation dans de petits réservoirs où les œufs se trouvaient à l'abri de tout danger. Un autre pêcheur, M. Gehin, l'ayant puissamment secondé, la découverte fit du bruit et attira l'attention des corps savants. Mais si l'on en reconnut les avantages incontestables, la priorité fut disputée à ses auteurs, on prétendit que leur seul mérite était d'avoir perfectionné des procédés déjà indiqués avant eux. C'est pour réclamer contre cette injustice que M. le Dr Haxo a pris la plume. Il regarde la pisciculture comme une découverte éminemment précieuse, et voudrait qu'une récompense nationale fut décernée au pauvre pêcheur dont les observations ingénieuses ont ainsi résolu un problème que la science n'avait fait qu'entrevoir. Son mémoire est intéressant; il renferme une foule de détails curieux, et l'on ne saurait qu'applaudir au but qu'il se propose d'atteindre. MM. Remy et Gehin ont certainement des droits à la reconnaissance publique, d'autant plus qu'au lieu de garder pour eux seuls les résultats de leurs travaux, ils se sont empressés de les communiquer avec un entier désintéressement.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

MAI 1853.

LITTÉRATURE.

PASSION ET PRINCIPES (Passion and Principle), par Mistress Grey et Miss Shirreff. Londres, 1853 (Railway Library) : 1 fr. 50.

De même qu'il a deux auteurs, ce roman a deux héroïnes, Louisa et Ellen. Louisa est un modèle de raison et de vertu, comme Ellen en est un de beauté, de grâces et de talents ; toutes deux son d'excellentes natures ; mais Louisa a été élevée par un père plein de bon sens et de tendresse, tandis que la mère d'Ellen, femme maladive en même temps que frivole, vaine et égoïste, est remariée à un riche seigneur qui ne s'occupe guère de l'éducation de sa belle-fille.

Heureusement, ou malheureusement, Ellen a eu occasion de voir souvent, et dans l'intimité, le jeune Edouard Annesley, petit-fils du desservant de la paroisse, et destiné lui-même à la carrière ecclésiastique. Les jeunes gens s'aiment sans se l'être jamais dit, et même sans s'en être doutés, jusqu'au jour où Edouard sauve la vie d'Ellen. Edouard, qui jamais n'eût osé élever ses prétentions jusqu'à elle, s'épouvante de l'état de son cœur, et il prend la résolution de quitter sur-le-champ le presbytère. Cette décision jette la jeune fille dans un tel désespoir, qu'elle tombe dangereusement malade. Dans ce même temps il échoit à Edouard une succession qui, toute modeste qu'elle soit, suffit à assurer son indépendance ; dès lors il craint d'autant moins de s'adresser à Ellen qu'il a lu dans le cœur de la jeune fille et compris que sa santé et sa vie dépendent de lui. Par une sorte d'indifférence, les parents d'Ellen consentent à cette union. Cependant arrive dans le voisinage lord

Caldwell, dandy sur le retour, habitué à donner le ton dans le grand monde. Frappé de la rare beauté d'Ellen, de ses grâces et de ses talents, il en devient épris autant qu'il peut l'être, c'est-à-dire qu'il conçoit un vif désir d'orner sa maison d'un meuble aussi précieux. Il insinue aux parents que ce serait une barbarie d'enterrer dans une cure de village ce joyau fait pour briller dans les salons de Londres; les parents ébranlés entreprennent de détacher peu à peu Ellen de son fiancé. Pendant une absence forcée d'Edouard, on la conduit à Londres pour *la saison*. Là des ruses infernales sont mises en œuvre par lord Caldwell, aidé d'une certaine institutrice italienne, pour persuader à Ellen, qui, malgré le léger tribut qu'elle paie à l'enivrement des succès, n'a jamais cessé d'adorer Edouard, que celui-ci ne l'aime pas et ne l'a jamais aimée; qu'il l'épouse par calcul et qu'il a exploité un sentiment qu'elle n'a pas su lui cacher. Toute explication entre les époux est rendue impossible; leurs lettres sont interceptées; la porte de l'hôtel est interdite à Edouard, et Ellen, sous l'empire des blessures faites à son orgueil, consent à devenir lady Caldwell.

Quant à Louisa, elle s'est laissée éprendre aux tendres propos d'un beau et aimable dandy qui croyait d'abord ne la courtiser qu'en manière de passe-temps, mais qui trouve bientôt dans la conversation et les manières de cette jeune personne un charme, une saveur qui le captivent. Ce mariage aurait pour lui les convenances et une inclination réciproque; le père de Louisa le verrait avec bonheur. D'où vient alors qu'il ne s'accomplit pas? C'est que *les principes* de Louisa l'emportent sur *sa passion;* elle ne croit pas que la moralité de sir John soit assez irréprochable, ses principes assez solides pour qu'elle puisse espérer de cette union un bonheur tel qu'elle le comprend; elle le refuse donc, le cœur déchiré. La mort de son père, qui la laisse dans l'isolement et dans un dénûment absolu, n'ébranle pas sa résolution; elle supporte avec énergie cette position cruelle et gagne son pain en se faisant auteur. Mais elle finit par être récompensée. Il se trouvait de par le monde un nommé Reginald, ami d'enfance de notre héroïne, qui, voyant poindre l'amour de celle-ci pour sir John, s'était allé cacher à l'autre bout

de la terre. Ce Grandisson revient à point, et quoique Louisa n'eût jamais ressenti pour lui qu'une haute estime, elle finit par l'épouser, non sans quelques soupirs à l'adresse du mauvais sujet. Il est vrai que celui-ci est maintenant marié; aussi, après s'être résignée d'abord, elle se console ensuite, puis finit par s'exécuter d'assez bonne grâce.

Comme on peut le voir, l'ouvrage de Mmes William Grey et Shirreff ne brille pas par l'unité. C'est dans des sphères totalement différentes que se meuvent les héroïnes; de là deux actions indépendantes l'une de l'autre, deux romans dans un. Mais les auteurs nous semblent mériter un autre reproche: c'est d'avoir plus d'une fois péché contre la vraisemblance; et ici nous n'entendons pas la vraisemblance des événements, des faits de l'ordre matériel; non que celle-ci n'ait son mérite et n'ait droit d'être respectée, mais là-dessus le lecteur est disposé souvent à se montrer de bonne composition; l'invraisemblance qui nous choque surtout, c'est l'invraisemblance dans les faits de l'ordre moral.

Une situation étant donnée il faut, à peine de contre-sens, que les personnages du drame ou du roman agissent d'après leur caractère propre et leurs passions, mais toujours en conformité du cœur humain, qui est constamment et partout le même. En ce sens-là l'histoire du Petit-Poucet nous paraît moins invraisemblable que celle de Louisa refusant la main de sir John : elle l'aime avec passion, elle croit à la sincérité de son attachement pour elle, mais elle ne l'estime pas assez pour en faire son époux. Or c'est là une contradiction inexplicable à nos yeux. Qu'une femme, estimable d'ailleurs, se coiffe d'un libertin tout à fait indigne d'elle, on peut voir cela tous les jours, mais c'est qu'alors l'amour aveugle la femme qui aime, lui ôte la faculté de juger sainement; elle idéalise l'objet de son choix, et comme elle ne le voit qu'au travers du prisme de son imagination fascinée, elle l'estime ou croit l'estimer. Mais que Louisa, sous l'empire d'un amour violent, conserve cette netteté de vue, cette rectitude de jugement inconciliables avec la passion, voilà ce qu'il nous est impossible d'admettre. En cas pareil, ou le jugement l'emporte et alors il aura bientôt guéri de la passion, ou, ce qui

est plus probable, la passion sera la plus forte et alors elle saura trouver assez de sophismes pour gagner la raison à sa cause : le cœur est un avocat si habile !

Reconnaissons, malgré ces critiques, que ce roman vaut beaucoup mieux qu'une foule de ceux dont nous sommes inondés ; il rappelle de loin Emilia Wyndham, trop peut-être pour qu'on n'ait pas le droit de soupçonner des réminiscences. La morale en est irréprochable et il n'est point dénué d'intérêt ; nous regretterons seulement que les auteurs aient eu la malencontreuse idée de réduire la pauvre Louisa à cette horrible extrémité qu'elle soit forcée, pour vivre, d'écrire des pamphlets politiques ; car malgré le proverbe qu'*il n'est pas de sot métier*, il n'en faudrait pas davantage, sur le continent du moins, pour dépoétiser la plus séduisante héroïne.

H. A.-P.

FABULISTE DES ALPES, par Auguste de Juge. Paris, chez Clarey, rue Serpente, 26 ; 1 vol. in-12 : 4 fr.

La fable est un genre difficile, qui exige certaines qualités dont la réunion se rencontre rarement. Depuis La Fontaine d'innombrables tentatives ont été faites, et c'est à peine si l'on compte deux ou trois noms dignes d'être placés à la suite de cet habile maître dont l'originalité puissante est demeurée sans rivale. C'est même en renonçant à l'imiter que ses successeurs ont le mieux réussi. S'ils n'ont pu faire des chefs-d'œuvre comme les siens, ils ont produit de jolis apologues, gracieux, spirituels ou touchants qui ne sont pas non plus sans mérite. M. de Juge marche sur leurs traces et souvent avec succès. Il possède plusieurs des qualités nécessaires au fabuliste. Il manie fort bien le vers ; sa poésie est harmonieuse et facile ; les beautés de la nature lui sont familières, ainsi que les habitudes des animaux qui peuplent les bois et les prairies ; c'est au milieu des Alpes qu'il trouve, en se promenant, des sujets d'inspiration et les paysages propres à les encadrer. Son but est d'offrir aux enfants, sous une forme attrayante, des leçons morales qui soient à la portée de leur intelligence. En général ses fables

pèchent peut-être par le manque de concision ; mais de charmants détails et un style toujours limpide rachètent bien ce défaut. Pour offrir un spécimen du talent de l'auteur, nous citerons la suivante, prise au hasard dans ce volume qui, d'un bout à l'autre, présente la même allure élégante et la même pureté de goût :

Sur le versant d'un mont rapide,
Un pré toujours sec et jauni
N'offrait à la brebis avide
Qu'un réfectoire dégarni ;
Du printemps la féconde haleine
Passait sans s'y faire sentir ;
La cigale y trouvait à peine
Un brin d'herbe pour se blottir.
Délaissant sa route fleurie,
Un jour la source du rocher
S'en vint, à travers la prairie,
En filets nombreux s'épancher.
Soudain quelle métamorphose !
Sous la goutte d'eau qui l'arrose
On entend le gazon germer ;
Et là plus d'une fleur éclose
Ne tarde pas à l'embaumer.
Alors, sur des flots de verdure
L'insecte vole en bourdonnant ;
Et l'abeille va butinant
De fleur en fleur sa nourriture ;
C'était un prodige nouveau,
Un doux et gracieux spectacle ;
Et pourtant à peine un peu d'eau
Avait suffi pour ce miracle.
Dans l'âme où l'incrédulité
A semé le doute ou le vide,
Lorsque la foi, source limpide,
Répand ses flots pleins de clarté,
Tout s'y parfume, tout prend vie :
C'est le gazon de la prairie,
La fleur pour l'immortalité.

Ce qui distingue surtout M. de Juge, c'est un sentiment poétique

très-développé. A ce point de vue, son livre a certainement une supériorité bien marquée sur la plupart des recueils de nos fabulistes modernes.

CATALOGUE DES LIVRES ET CARTES GÉOGRAPHIQUES de M. le baron Walckenaer, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. Paris, Potier, 1853; in-8°.

Nous ne nous occupons point de ces nombreux catalogues qui voient le jour à Paris et qui, destinés à la vente des collections dont ils offrent l'inventaire, ne survivent pas à l'occasion qui les a fait naître; mais le volume dont nous avons transcrit le titre mérite une place à part. M. Walckenaer s'était, durant sa longue carrière, occupé avec zèle d'études diverses; l'histoire naturelle, la géographie, les voyages, furent pour lui l'objet des investigations les plus sérieuses; son *Histoire de la vie et des écrits d'Horace*, révèlent l'étendue de ses recherches sur la littérature ancienne et sur les mœurs des Romains; ses *Mémoires sur Mme de Sévigné*, attestent à quel point il connaissait tous les secrets du siècle de Louis XIV; ses éditions de La Fontaine et de La Bruyère méritent de rester comme modèles d'exactitude et de saine critique. Les livres rassemblés à grands frais par cet infatigable philologue se ressentent de la direction successive qu'il donna à son intelligence; on remarque une collection de plus de 150 éditions ou traductions d'Horace ou d'écrits relatifs à ce poëte immortel; une réunion telle qu'il serait impossible d'en former une pareille des éditions primitives des ouvrages de La Fontaine et de La Bruyère; un choix très-important de voyages et de cartes géographiques. Des notes, judicieuses dans leur sobriété, fournissent sur d'assez nombreux articles des détails intéressants pour les bibliophiles et pour l'histoire littéraire. On peut voir, entre autres, les particularités consignées pages 13 et 15 sur les éditions originales des *Réflexions* de La Rochefoucault et des *Caractères* du Théophraste moderne. En examinant les éditions primitives de La Fontaine, M. Walckenaer y a trouvé de bonnes variantes, et dans une impression hollandaise de la tragédie d'*Astrée*

que le *fablier* fit représenter à l'Opéra, il a découvert vingt-deux vers qui avaient d'abord été récités dans le prologue, et qui furent si bien supprimés que nulle autre édition ne les avait conservés. Ne se bornant pas aux auteurs sur lesquels il avait travaillé avec tout autant de persévérance et avec plus de goût que les philologues du seizième siècle n'en apportaient à leurs élucubrations sur les classiques grecs ou latins, M. Walckenaer avait voulu réunir les éditions originales des écrits de Bossuet, de Boileau, de Molière; il avait compris l'un des premiers que ces livres qui montrent les premières pensées des grands écrivains révèlent les secrets les plus intéressants de la composition et les développements du génie éclairé par l'expérience, et mûri par les années. Aujourd'hui les amateurs les plus délicats recherchent avec le plus vif empressement ce genre d'ouvrages longtemps délaissés et devenus extrêmement rares. Nous devons nous abstenir ici de tout détail purement bibliographique, mais nous nous souvenons que Charles Nodier a parlé d'un bibliophile de sa connaissance qui éprouvait des accès d'une fièvre ardente en lisant des catalogues de livres d'élite, et nous regardons l'inventaire de la collection de M. Walckenaer comme très-propre à produire pareil effet sur des individus impressionnables et trop épris d'éditions rares.

VOYAGES ET HISTOIRE.

HISTOIRE RELIGIEUSE DES PEUPLES SLAVES, par le comte V. Krasinski. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1853; 1 vol. in-8° orné de portraits : 9 francs.

Le but que s'est proposé M. Krasinski dans cet ouvrage, est de faire connaître les destinées du protestantisme chez les peuples de la race slave. Si la Réforme ne compte aujourd'hui parmi eux qu'un petit nombre d'adeptes, elle y avait pénétré d'abord d'une manière assez remarquable, et l'histoire des causes qui ont arrêté son développement est fort peu connue. Or l'importance croissante des nations slaves, et l'action qu'elles peuvent être appelées à exercer sur le reste de l'Europe, donnent un vif intérêt à tout ce qui

les concerne. C'est d'ailleurs un chapitre de l'histoire du protestantisme, dans lequel on pourra puiser d'utiles enseignements. Notre époque présente certains symptômes qui ne laissent aucun doute sur la persistance de Rome à maintenir toutes ses vieilles prétentions. L'intolérance ultramontaine aspire à recommencer sa croisade contre le libre examen. Il convient donc de mettre sous les yeux des protestants le tableau des manœuvres par lesquelles, en d'autres temps, on ne réussit que trop bien à empêcher la propagation de leurs doctrines, à détruire leurs églises et à disperser leurs adeptes, de telle sorte que c'est à peine s'ils comptent aujourd'hui quelques congrégations éparses dans des pays où jadis ils furent presque sur le point de faire triompher complétement la Réforme. On ne saurait assez leur rappeler combien leurs propres dissensions servirent souvent mieux que les bûchers la cause du catholicisme. C'est l'écueil du libre examen ; à force d'exclure toute idée d'autorité, l'on tombe dans l'individualisme et par suite dans l'anarchie, ou, ce qui ne vaut guère mieux, dans l'indifférence. L'histoire religieuse des peuples slaves nous en présente plusieurs exemples frappants. En Bohême et en Pologne, le protestantisme fut sans doute exposé à de violentes persécutions ; mais les discordes qui éclatèrent dans son propre sein rendirent sa ruine plus rapide et plus complète. De malheureuses divergences d'opinion, soit sur la doctrine, soit simplement sur la forme du culte, empêchèrent leurs églises d'acquérir assez de force pour lutter avec avantage contre la puissance romaine. L'intolérance des luthériens contribua surtout à ce triste résultat. Au lieu de faire cause commune avec les différentes sectes réformées qui surgissaient chez les Slaves, ils les accusèrent d'hérésie et agirent contre elles en maintes circonstances de la manière la plus hostile. Quelques-uns de leurs orateurs éminents ne craignirent même pas de déclarer qu'il valait mieux se remettre sous le joug du pape que de s'unir aux confessions de Bohême et de Genève. Les protestants slaves eurent aussi le tort de ne pas comprendre combien la liberté était essentielle au succès de leurs efforts. Ils ne surent point profiter des occasions favorables pour détruire les priviléges du papisme et de lui ôter

ainsi les moyens de rétablir sa suprématie. L'esprit d'organisation leur manqua. Ils eurent des apôtres zélés, des chefs ardents et courageux, mais pas un législateur assez habile pour les grouper, les discipliner et leur imprimer une direction ferme qui les mît en état de résister aux attaques de leurs ennemis. En présence de l'ordre des Jésuites, dont le principe de l'obéissance passive faisait une armée docile et parfaitement disciplinée, ils agissaient sans entente, sans accord, onbliant parfois le danger commun pour se livrer entre eux à des discussions intempestives. Tandis que la chose importante devait être d'abord d'assurer l'existence des églises réformées, on les vit se quereller au sujet des doctrines pélagiennes et unitaires, fournir ainsi des arguments aux docteurs catholiques, affaiblir la foi et répandre l'indifférence religieuse parmi les protestants.

M. Krasinski expose avec beaucoup de clarté ces causes diverses qui ont arrêté chez les Slaves l'essor du protestantisme. Bien avant Luther pourtant, les cendres du bûcher de Jean Huss avaient fécondé le sol de la Bohême; en Pologne aussi, les germes évangéliques s'étaient répandus de très-bonne heure. Ces pays semblaient mieux préparés que beaucoup d'autres à recevoir la Réforme, et l'on put espérer qu'elle y deviendrait facilement dominante. Mais l'antagonisme national contre l'esprit allemand mit obstacle à ses progrès, en sorte que les églises protestantes, privées d'un appui qui leur eût été si précieux, succombèrent l'une après l'autre dès que la persécution catholique trouva des auxiliaires dans les agents du pouvoir civil.

M. Krasinski présente les faits de cette histoire d'une manière fort intéressante. S'il se montre un peu trop partial comme la plupart des écrivains slaves, chez lui du moins le panslavisme n'est pas une ridicule et fanfaronne utopie. Il regarde la race à laquelle il appartient comme appelée à jouer un rôle important dans les destinées de la civilisation européenne, mais c'est à condition qu'elle entre franchement dans la voie du développement intellectuel et moral, qu'elle brise le joug de l'autorité romaine, et qu'elle arbore le drapeau de la liberté évangélique. Au lieu de ces révolutions politiques dont les résultats désastreux ne font qu'ébranler de plus

en plus l'état social, il veut une réforme religieuse qui vienne retremper les âmes à la source pure du christianisme, régénérer les peuples en exerçant une influence aussi durable que salutaire sur les institutions, sur les mœurs, sur la famille. Ainsi que le dit dans son excellente introduction M. Merle d'Aubigné : « Tandis que la foi romaine abaisse l'Etat devant l'Eglise, la doctrine évangélique déclare que le prince est de Dieu, aussi bien que le pasteur, et que l'on peut servir le Seigneur dans des fonctions séculières aussi bien que dans celles de l'Eglise, sur le trône et dans l'atelier, comme sur les marches de l'autel. Elle rend l'*honneur à qui l'honneur* et prévient ainsi les révolutions. Qui ne serait frappé du respect et de l'enthousiasme dont le trône est entouré en Angleterre.

« La doctrine évangélique, en donnant ainsi de puissantes garanties à l'ordre, en donne par là même à la liberté. Car la liberté n'a pas de plus grand ennemi que le désordre ; comme l'ordre, l'ordre permanent, moral, intelligent et prospère n'a pas de plus grand ennemi que le despotisme et l'arbitraire.

« Tout cela explique pourquoi les peuples les plus évangéliques, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, sont les plus remarquables par l'union de deux attributs, que l'on a cru si longtemps contradictoires, — la stabilité et la liberté. »

Cet ouvrage a d'abord paru en anglais ; mais la traduction faite avec soin et revue par l'auteur ne laisse rien à désirer. Au mérite de l'exactitude, elle joint celui d'un style élégant et ferme ; elle contient même, de plus que l'original, quelques notes et additions nouvelles de M. Krasinski. La remarquable introduction de M. Merle d'Aubigné, placée en tête du volume, le recommande d'ailleurs mieux que tout ce que nous pourrions en dire à l'attention du public français. Son jugement, dont la valeur en pareille matière ne saurait être contesté, se trouve fort bien résumé dans les deux lignes suivantes, que nous lui empruntons pour terminer notre article :

« La papauté affaiblit et abaisse les peuples ; l'Evangile les fortifie et les élève. Quand ce livre n'apprendrait pas autre chose, il apprendrait déjà beaucoup. »

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE D'AUTRICHE, années 1848 et 1849, par Alph. Balleydier. Paris, 1853; 2 vol. in-8 : 15 fr.

L'ébranlement qu'a subi l'Autriche à la suite de la révolution française de février 1848 offre un sujet d'étude fort intéressant. Cette secousse violente, qui semblait menacer l'empire d'une complète dissolution, a servi plutôt à mettre en relief les éléments de force et de durée qu'il renfermait dans son sein. La guerre d'Italie fut le premier acte de ce grand drame. En voyant la république proclamée en France, la nation italienne avait jugé le moment favorable pour reconquérir son indépendance. Le soulèvement de la Lombardie, soutenu par des secours envoyés de Toscane, de Rome, de Naples même et par l'armée piémontaise qui, tout à coup, sans motif plausible, sans déclaration préalable, avait franchi la frontière, surprit d'abord l'armée autrichienne et la força de se retirer dans les forteresses en attendant des renforts. Cette situation était d'autant plus critique que le gouvernement de Vienne se trouvait alors dans des embarras financiers assez graves. Tandis qu'il délibérait avec sa lenteur habituelle sur les moyens de réprimer l'insurrection de ses provinces d'Italie, un mouvement révolutionnaire éclata dans la capitale, et bientôt après Prague et Pesth furent le théâtre de sanglantes émeutes. L'empereur Ferdinand, obligé de consentir au renvoi de son premier ministre, de Metternich, dont la main habile dirigeait depuis longtemps tous les ressorts de la politique autrichienne, se vit entraîné dans la voie des concessions forcées, et comme il arrive toujours en pareil cas, après avoir accordé une constituante, il dut, pour échapper aux exigences de plus en plus impérieuses de la multitude, quitter Vienne en fugitif, aller demander un asile à ses fidèles sujets du Tyrol.

La révolution semblait triomphante. Les Viennois se sentaient forts de l'appui de l'Allemagne, et en Hongrie, les Magyars levaient l'étendard de la révolte. On aurait pu croire l'empire prêt à se dissoudre, lorsque, tout à toup, sur plusieurs points à la fois, surgirent des hommes forts et résolus qui sauvèrent l'Autriche, Windischgraetz, Radetzki, Jellachich firent échouer les plans des révolution-

naires. Cependant pour mettre fin à la guerre de Hongrie, il fallut le secours de l'armée russe. Les Magyars avaient réussi à organiser un soulèvement général, en abusant du nom de l'empereur pour tromper le peuple hongrois. Kossuth, agitateur fort habile, tribun éloquent, doué des qualités les plus propres à séduire les masses, exerçait une dictature absolue, jusqu'au moment où son ambition le conduisit à proclamer la république. Cette imprudence détacha de lui un certain nombre de ses partisans et fut la principale cause qui détermina plus tard la défection du général Gœrgei, de même que les étranges prétentions des Magyars à imposer leur langue et leurs idées aux Croates contribuèrent à populariser parmi ceux-ci le ban Jellachich qui, devenu le chef d'un puissant corps d'armée, put arriver jusque devant Vienne et, après avoir battu les Hongrois, entrer dans la capitale pour y rétablir le pouvoir de l'empereur. Ainsi les révolutionnaires servirent par leurs propres fautes la cause de l'Autriche. Une fois rentré dans Vienne, l'empereur Ferdinand abdiqua en faveur de son neveu, François-Joseph, et l'avénement de ce jeune prince fut salué comme le début d'une ère nouvelle qui promettait de salutaires réformes de la part d'un gouvernement mieux placé pour comprendre les besoins de l'époque et pour rompre avec les traditions du passé.

L'ouvrage de M. Balleydier présente un tableau très-intéressant de ces diverses peripéties. On y trouve des détails curieux, soit sur la marche des événements, soit sur les hommes remarquables qui y ont figuré, dans l'un et l'autre parti. L'auteur ne cache pas ses sympathies pour la cause impériale, ni le sentiment d'horreur que lui inspirent les excès révolutionnaires. Mais cette indignation n'est malheureusement que trop justifiée par des actes tels que l'assassinat du comte Lamberg et celui du comte Latour ; un historien contemporain ne saurait être tout à fait impartial, on ne peut guère exiger de lui que l'exactitude des faits, et M. Balleydier nous paraît avoir en général puisé aux sources authentiques. Son récit a du moins le mérite de faire assez bien saisir l'ensemble de la lutte si terrible et si compliquée dont l'Autriche est sortie triomphante.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

QUELQUES DÉFAUTS DES CHRÉTIENS D'AUJOURD'HUI, par l'auteur du Mariage au point de vue chrétien ; 1 vol. in-12.

Voici un livre qui, si nous sommes bien informé, a causé une sensation immense, quoique sourde ; ainsi qu'il en est de l'explosion d'une mine souterraine, les effets produits en réalité seront hors de proportion avec le faible bruit entendu au dehors.

L'auteur, que nous appellerons Mme *de G.* afin de respecter le voile, bien transparent pourtant, dont elle s'enveloppe, s'est déjà fait un beau nom en littérature. Elle appartient, ou du moins, appartenait à la société religieuse de ceux à qui elle s'adresse ; elle vit au milieu d'eux et a pu les étudier à loisir. Douée d'une piété sincère, ardente même, d'un caractère indépendant, d'une haute intelligence, d'un esprit juste et cultivé, d'une imagination vive, on comprend qu'elle ait eu peine à supporter l'étroitesse de vues, la monotonie conventuelle de formes, d'idées et de conversation, la phraséologie obligée, le défaut d'indépendance, de simplicité, de spontanéité qu'enfantera toujours du plus au moins l'esprit de secte et qu'elle reproche à ceux qu'elle nomme, d'après eux-mêmes, mais avec un peu d'ironie semble-t-il, les *chrétiens d'aujourd'hui*. Cette atmosphère l'étouffe ; il lui faut plus d'air, de chaleur, de lumière. Fatiguée de ce qui lui semble du judaïsme chrétien, lasse du despotisme des directeurs officiels de conscience, elle appelle ses coreligionnaires à la liberté chrétienne ; elle les convoque sous le drapeau de la Bible et de la Bible seule ; elle les presse de secouer le joug de cet esprit de coterie qui risque d'énerver, de paralyser jusqu'aux meilleurs d'entre eux ; d'oser voir, penser, sentir, agir seuls et par eux-mêmes ; enfin de se mêler au courant de la vie armés de leur conscience et n'obéissant qu'à la loi de Dieu.

C'est avec une verve piquante que Mme de G. attaque ce *formalisme* qui la choque :

« Nous avions, et nous avons encore une figure, j'ai envie de dire un masque, des inflexions de voix, des façons de regards, une pose

de tête, un langage, qui sont nos phylactères à nous et nos longues franges.

« Quand nous nous les sommes bien incorporés, nous croyons plus aisément que nous sommes à Christ, nous croyons aussi lui mieux appartenir.

« Quand nous les rencontrons chez d'autres, involontairement ils nous inspirent du respect. Ce respect est immotivé, il est irraisonné, il est même un peu stupide. Si l'on nous demandait ce que ce chrétien à l'attitude composée, à la cantilène monotone, aux paroles étranges a de plus que cet autre chrétien aux façons cordiales et naturelles, à la physionomie mobile, au langage ordinaire, en vérité nous ne saurions le dire ; mais l'un de ces chrétiens, le premier, nous tient craintifs, à distance, nous le regardons, quand nous osons le regarder, de bas en haut ; nous lui parlons, quand nous osons lui parler, comme on parle à un saint ; tandis que l'autre, le second, que nous aimons davantage peut-être, que nous connaissons mieux pour un vrai chrétien, ne nous inspire rien de tout cela ; c'est un frère ; mais c'est un homme comme nous. »

Elle critique encore avec autant de délicatesse que de bon sens ce *parlage religieux* qu'elle reproche aux *chrétiens* :

« J'aime mon père, j'aime mon mari, j'aime ma femme et j'aime mes enfants. En parlerai-je à tout propos, en parlerai-je à tout venant ? ne parlerai-je que d'eux.....

« Les affections humaines ont leur pudeur, l'affection chrétienne aussi a sa chasteté qui ne veut pas être violée. Elle veut pouvoir s'épanouir, répandre un instant ses parfums, réjouir les yeux de son éclat ; elle veut pouvoir se refermer pour ne s'ouvrir qu'à Dieu seul et dans l'ombre. »

Suivant que le sujet le comporte, Mme de G. sait changer de ton. Avec quelle chaude éloquence elle défend la cause des plaisirs permis :

« Les plaisirs proprement dits ! Quoi de plus inutile ? — Quoi de plus pernicieux ? ajouteront quelques chrétiens. — Inutiles toutes les fois qu'ils sont mal en place, nuisibles toutes les fois que, mal en place, ils sont mauvais en eux-mêmes ; utiles, indispensables, quand

formés des innocentes jouissances que permet le Seigneur, ils brillent comme un rayon du soleil dans une vie travaillée et chargée..... Pour les âmes d'élite, le voyage à travers les pensées, à travers les harmonies, le vrai voyage aussi, la vue d'autres cieux et d'autres hommes, d'autres côtés de la création de Dieu, d'autres faces du caractère humain, forment les plaisirs les plus vifs et les plus profitables. Mais il y a des jouissances où rien d'incident ne se mêle, pour ainsi dire, qui sont en quelque sorte leur propre but; je m'y veux arrêter et c'est à Cana que je trouve mon exemple. »

« On a beaucoup abusé des noces de Cana ; de ce qu'on a beaucoup abusé, ne concluons pas qu'il n'en faut pas user.

« Quand notre Seigneur Jésus se rendait avec ses disciples à l'invitation du nouveau marié, quand il s'asseyait à cette table où les convives ne restaient pas oisifs, puisque le vin manqua bientôt, quand il opérait un miracle si inutile en apparence, il savait ce qu'il faisait.

« Des noces ! N'allons pas nous représenter un repas morne, des figures allongées, un chrétien sentencieux. Pour celui qui a vu l'Orient, les noces étalent une pompe admirable devant son imagination charmée ; il entend les accents des musiciens et des chanteurs, il voit les largesses, il admire la profusion qui s'étend aux plus pauvres, c'est une fête, c'est bien une fête joyeuse, naïve, resplendissante de bonheur. Et mon Sauveur est là. Le Seigneur Jésus n'a pas secoué sur la tête des convives ce fouet redoutable dont il chassait les vendeurs du temple; ils s'est assis, et sa divine présence, qui tient les excès à distance, a réjoui tous les cœurs; il change l'eau en vin, il ne veut pas que dans ce beau jour un souci vienne attrister les visages, il veut que le bonheur surabonde !

Eh bien ! là où mon Sauveur allait, je veux aller ; ce qu'il faisait, je veux le faire avec lui et comme lui ; s'il s'arrête, sans le franchir, sur le seuil d'une maison de plaisir, et il s'y arrêtera, je n'entrerai point, s'il passe je passerai : nulle part sans lui, partout avec lui ! »

Une généreuse indignation s'empare d'elle lorsqu'il s'agit de combattre le mysticisme, déplorable extrémité à laquelle aboutit souvent l'abus de la dévotion : alors l'âme se dessèche, le cœur

s'ossifie; les plus vulgaires notions de devoir se corrompent, les plus saints et les plus doux instincts de la nature se pervertissent; on s'applique à tuer systématiquement la conscience et la sensibilité. Des fanatiqnes en arrivent là qu'il n'y a plus pour eux ni bien ni mal; assurés de leur salut *quand même*, ils ont le droit de pécher sans remords; ou plutôt le péché n'existe plus pour eux, car, à les en croire, le ciel leur a accordé un sauf-conduit, et la même souillure qui perdrait un *charnel* glisse sans y faire tache sur leurs ailes de séraphins :

« Le mystique, s'il aime encore, aime pour cette vie seulement, il ne s'en cache pas. Les créatures sont des instruments de bonheur ou d'épreuve que Dieu a mis tout exprès pour lui sur sa route, mais auxquels son cœur ne saurait s'arrêter, rien que la Divinité pure n'a droit à ses affections. — Les joies de ce monde, même les plus saintes, il en sourit; elles passent sur lui sans l'éclairer; son front va chercher un autre soleil dans d'autres cieux. Les douleurs ne l'émeuvent pas beaucoup plus; il ferme les yeux d'un père, d'une femme, d'un enfant, sans que son sein se déchire, non parce qu'il a saisi les promesses et que pour lui ces morts sont à jamais vivants à la droite de Jésus vainqueur qui les a rachetés, mais tout simplement parce qu'il ne les aimait que pour un temps, comme on aime la fleur charmante, mais bientôt flétrie, qui borde le chemin; parce que son grand amour, son amour vivant, c'est lui-même; parce qu'il est un égoïste, et que c'est là le mot du mysticisme. Egoïsme! Egoïsme spirituel, le plus épouvantable de tous, parce qu'il s'enveloppe des plis d'une robe immaculée !

. . . . . .

« Dès que c'est le Saint-Esprit qui fait toute la besogne chez moi, je suis bien tranquille; je ne suis plus pécheur, je n'ai plus besoin de veiller..... Il existe bien une règle écrite quelque part dans la Bible; celle-là est pour le faibles, pour les *charnels*, il y a longtemps que m'avançant dans les régions éthérés de la contemplation et de la possession j'ai laissé ce lourd bagage derrière moi.

« Alors ne nous étonnons plus des scandales, plus du péché matériel uni aux pensées spirituelles; le corps va de son côté, l'âme

du sien, et les peccadilles du premier sont grains de poussière qui n'arrêtent pas un instant le vol rapide de l'autre vers l'immensité des cieux. »

En nous laissant aller à citer plusieurs pages prises au hasard, parmi les premières du livre, nous avons absorbé la place dont notre article pouvait disposer. Et cependant, combien de passages nous aurions voulu citer encore ! que ne pouvons-nous transcrire en entier cet admirable chapitre sur l'éducation, rempli de leçons précieuses dont les *mondains* pourraient aussi bien que les *chrétiens* faire leur profit.

Résumons-nous en disant que ce nouvel ouvrage de Mme de G. nous paraît digne des plus grands éloges ; elle s'y montre animée d'un christianisme que nous aimerions plus calme, mais qui est toujours large, élevé et pratique ; observateur plein de finesse, moraliste profond, écrivain d'un rare mérite. Notre orgueil national a tressailli d'aise en rencontrant dans ce livre plus d'un trait digne de Molière, et des pages entières qui rappellent les immortelles *Provinciales*. Malheureusement à côté de beautés du premier ordre se trouvent des parties faibles et des longueurs regrettables. Remis plus souvent sur le métier, travaillé davantage, concentré par le sacrifice courageux, mais nécessaire, de 60 ou 80 pages, ce livre, déjà très-remarquable, eût pu devenir un chef-d'œuvre.

Nous avons entendu des gens exprimer, au sujet de l'ouvrage de Mme de G. un blâme et un éloge sur lesquels nous tenons à dire notre mot.

Se fondant sans doute sur l'intitulé de deux ou trois chapitres (*communisme sous prétexte de fraternité*, *radicalisme chez les chrétiens*) on a accusé l'auteur de venir se joindre aux ennemis du protestantisme en appuyant de son témoignage les inculpations de socialisme, de communisme, etc., qu'il est de mode aujourd'hui de prodiguer aux réformés.

Evidemment ceux qui élèvent ce reproche, ou n'ont pas lu le livre, ou ne l'ont pas compris. De quoi les adversaires du protestantisme, M. Nicolas en particulier, accusent-ils les réformés ? D'être fatalement amenés, en rejetant le principe d'autorité en matière de foi, à

ne plus reconnaître ce principe nulle part.—Quel reproche Mme de G. adresse-t-elle au petit troupeau des *chrétiens?* Précisément le reproche inverse! c'est-à-dire de renier la *loi de liberté*, et de méconnaître ainsi l'esprit même du protestantisme; de se rendre indépendants de la Bible, mais pour se courber sous le joug d'autorités humaines, d'interprétations officielles, de nouveaux *Docteurs de la loi;* elle leur fait honte de leur esclavage, de leur servilisme en matière de dogme et de morale. Elle ne les accuse nullement d'avoir au fond du cœur les tendances et les inclinations communistes; tant s'en faut! mais elle les tourne en ridicule de ce qu'ils jouent une heure ou deux par mois ou par semaine au communisme chrétien et aux agapes, comme ces enfants qui jouent au petit ménage et à la poupée; jeux où la plus fière peut-être des petites invitées s'offre volontiers pour être, pendant quelques minutes, la cuisinière ou la bonne d'enfants. — Voilà pour le blâme. — Voici pour l'éloge :

Quelques personnes exaltent le courage dont a fait preuve Mme de G. en publiant son livre. Cet éloge nous paraît, sinon immérité, du moins exagéré. Si l'on appelle *courage* cette énergie de volonté qu'il faudrait à un chirurgien pour faire subir à son propre enfant une opération douloureuse, certes, Mme de G. a fait preuve de cette qualité; car il a dû lui en coûter beaucoup d'avoir à lever la verge sur les siens. Mais c'est là tout; et l'auteur n'a pas dû craindre un seul instant que cette publication l'exposât à des inimitiés, à des rancunes, voire même à des bouderies. Elle s'aperçoit que la lampe devient fumeuse, que le sel devient insipide: elle essaie de rendre à la lampe son éclat, au sel sa saveur. Qui pourrait lui en vouloir? Les *chrétiens* seront les premiers à se réjouir de ce qu'une sœur qui vit au milieu d'eux, qui les connaît à fond, ait eu la franchise de leur signaler quelques-uns de leurs défauts; et, là où *les moqueurs* ne sauraient voir qu'une satire, ils sauront reconnaître un acte de correction fraternelle; ils sentiront la vérité de la maxime: *Qui bien aime bien châtie!* *

L'ÉCONOMIE, OU REMÈDE AU PAUPÉRISME par M. L. Mézières; ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, chez Renouard et Cie, 1853; 1 vol. in-18 : 2 fr. 50.

L'économie, remède au paupérisme! A la vue de ce titre, plus d'un lecteur repoussera sans doute le livre en s'écriant avec dédain :

« Honnête radotage d'un brave homme qui n'entend rien aux besoins de notre époque ! Assurément la recette n'est pas neuve. Cicéron disait déjà : « J'estime que, dans la famille comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie. » Mais a-t-elle pour cela cessé d'être bonne? Je ne le crois pas, et c'est en ceci que je diffère des lecteurs auxquels je viens de faire allusion. Il est très-vrai que bon nombre de publicistes, d'utopistes, de philanthropes et même de législateurs modernes prétendent que Cicéron a tort, ou du moins agissent en opposition directe avec sa maxime. On en voit qui prêchent d'exemple, mangeant leurs fonds avec leurs revenus, d'autres qui promettent au peuple une vie de jouissances sans limites et sans nul souci du lendemain, d'autres qui veulent que l'Etat emprunte à gros intérêts et mesure sa richesse d'après la somme toujours croissante de ses dettes. Tous, en général, se montrent, à l'égard des classes pauvres, fort généreux en déclamations éloquentes contre l'injustice de l'ordre social, et, à défaut de vider leur bourse, n'épargnent pas leur encre pour exprimer la sympathie qu'éveillent en eux les souffrances de la misère. S'ils ne recommandent pas plus l'économie qu'ils ne la pratiquent, c'est qu'elle est, selon eux, une idée étroite qui dessèche le cœur, glace l'imagination, arrête le libre essor de l'esprit. Ils entendent que tout homme ait le droit de satisfaire ce qu'ils appellent ses nobles instincts, et que le paupérisme soit guéri, non par l'épargne, mais, au contraire, par la prodigalité. A la place de l'économie, qui suppose toujours quelques privations, ils proposent l'abondance universelle, continue, égale pour tous. C'est bien plus beau; malheureusement ce n'est que substituer à une question difficile un problème insoluble. Ces nouveaux alchimistes n'ont pas encore trouvé leur pierre philosophale. En attendant ils nous permettront d'avoir recours aux

expédients de nos pères. Les vieilles recettes ne sont pas les plus mauvaises; elles ont été plus d'une fois éprouvées et dans le nombre on peut du moins choisir, en prenant l'expérience pour guide. Or, s'il est un fait bien avéré, c'est que dans les Etats comme chez les individus, l'épargne est le seul moyen par lequel la richesse s'accumule et se conserve. Quand la récolte est abondante, il faut qu'on l'entasse dans les greniers afin d'avoir une réserve pour les années stériles. Autrement les ravages de la disette deviendraient périodiques. De même, lorsque l'ouvrier, dans la vigueur de l'âge, du talent et de la santé, dissipe à mesure tout ce qu'il gagne, il n'a plus en perspective que la misère pour l'époque où ses forces l'abandonneront. C'est évident, on a beau se rebiffer contre l'inégalité des conditions, cela sera toujours ainsi. Le prodigue et le paresseux ne sauraient marcher de pair avec l'économe et le diligent. Sans doute ces derniers peuvent être atteints aussi par la maladie ou par des malheurs imprévus. Mais ce sont des cas exceptionnels dans le paupérisme, qui compte un beaucoup plus grand nombre de victimes volontaires dont le sort doit être attribué surtout à leurs propres fautes. Combien de familles qui, tombées dans l'indigence par suite d'habitudes dispendieuses et de désordre, y sont maintenues par la même cause toujours agissante en dépit des efforts que l'on fait pour les en retirer. Il n'est pas très-rare de voir des pauvres assistés par la bienfaisance publique ou privée, dissiper en dépenses inutiles, en plaisirs ou même en orgies l'argent qu'on leur donne, et l'on a bien des exemples de mendiants qui, après avoir vécu d'aumônes, laissent tout à coup un assez bel héritage. Certainement si l'on faisait le départ de cette indigence factice, de ces détresses trompeuses, de ces misères incurables parce qu'elles portent en elles-mêmes leur propre source, on réduirait le paupérisme à des proportions moins effrayantes et plus vraies. On aurait alors le chiffre exact des prolétaires auxquels les conditions actuelles de l'industrie n'accordent qu'un gain à peine suffisant pour vivre au jour le jour, et l'on reconnaîtrait qu'il est beaucoup moins considérable que le prétendent les philanthropes spéculatifs, enclins à exagérer les maux de l'état social. Le remède serait peut-être plus facile à trou-

ver. Mais quoi qu'il en soit de ce résultat probable, l'économie se présente comme le meilleur moyen d'y arriver. Elle est à la portée de chacun ; le pauvre et le riche peuvent également s'en servir : elle dépend de la volonté individuelle, et aux avantages matériels qu'elle procure s'unit un sentiment de satisfaction qui a bien son prix. Enfin, différente en ceci des théories alambiquées du socialisme qui échouent devant toute tentative d'application, elle se résume en quelques maximes simples, claires, éminemment pratiques. « Ne rien dépenser mal à propos, savoir se passer du superflu ; éviter les dettes et tenir ses comptes en règle : » voilà tout le secret. Avec ce système, l'ouvrier, pour peu qu'il gagne plus que le strict nécessaire, pourra s'amasser des ressources qui, placées à la caisse d'épargne, s'accumuleront et formeront un petit capital. Mais ce n'est pas là le seul bénéfice qu'il obtiendra. En s'habituant à réprimer ses fantaisies, à maîtriser ses penchants, à vivre d'une vie sobre et laborieuse, à chercher des amusements honnêtes et peu coûteux, il subira de plus une espèce de régénération morale dont l'effet bienfaisant se fera bientôt sentir dans toute sa conduite. Par exemple, au lieu de s'abrutir au cabaret, il cherchera ses distractions dans les joies de la famille, dans la lecture, dans l'étude. Les plaisirs de l'esprit et du cœur sont moins chers que ceux des sens, et ils ont en outre le mérite d'élever l'homme, de développer son intelligence, de favoriser l'essor de ses facultés, de lui faire comprendre à quel point les excès le dégradent, de lui fournir en même temps un préservatif contre la misère et un stimulant pour l'en sortir si des malheurs indépendants de sa volonté viennent l'y plonger. M. Mézières expose d'une manière fort attrayante les avantages de l'économie, avec tous les détails nécessaires pour donner à son livre une véritable utilité pratique. Il montre combien elle est plus efficace que les mesures législatives pour remédier au paupérisme, et comment avec son aide, la plupart des travailleurs peuvent, sinon devenir riches, du moins échapper sûrement à la misère. Ce n'est du reste pas un mentor morose; s'il recommande l'économie, il n'exige point qu'on se prive de toute espèce de jouissance, et, laissant percer son goût favori, il établit que les livres sont une source

inépuisable de plaisir à bon marché. Pour rendre plus frappants les résultats de ses préceptes, il met en contraste l'économie et la dissipation dans deux biographies d'hommes éminents : Franklin et Shéridan. Le premier, né dans la classe pauvre, débute par être lui-même un simple ouvrier, lutte avec courage contre les obstacles et les revers, réussit à force de travail et de bonne conduite à prendre place parmi les négociants, asseoit son crédit, se fait un nom dans la science, arrive enfin aux plus hauts emplois publics, et meurt entouré d'estime et de considération, laissant une belle fortune dont il dispose en partie pour doter Boston et Philadelphie d'établissements utiles. Shéridan, au contraire, après avoir obtenu dès ses premiers pas dans la carrière des lettres une position brillante qui le range tout à coup parmi les plus riches, dilapide sa fortune, va déclinant d'année en année et finit par mourir dans un dénuement complet. M. Mézières termine en faisant voir que l'économie est indépendante des régimes politiques. Elle semble cependant devoir être une vertu plutôt démocratique, puisque son principal but est le bien-être des travailleurs; mais les démocraties n'en usent guère. Il est vrai qu'elle aime fort peu les révolutions. L'ordre, la légalité, la paix lui conviennent mieux; sécurité et confiance sont ses meilleurs auxiliaires. Il lui faut du temps pour porter ses fruits, et, la seule chose qu'elle attende d'un gouvernement quelconque, c'est la certitude de pouvoir en jouir librement, tranquillement, sans être exposée aux attaques de la perfidie ou de la violence. Son action régénératrice procède avec lenteur. Elle est tout l'opposé du socialisme qui, sous le prétexte de détruire quelques abus, propose de renverser l'ordre social de fond en comble, et qui, pour assurer le bien-être universel, commence par ruiner tout le monde. Mais elle s'allie mieux que lui avec la liberté, parce qu'elle fournit l'un des éléments les plus favorables à l'indépendance, et si ses préceptes pouvaient devenir aussi populaires que certaines formules démagogiques, on verrait bientôt disparaître une grande partie des maux que les charlatans révolutionnaires exploitent avec tant de succès. Alors, comme le dit fort bien M. Mézières, la société reconnaîtrait que les ressources dont elle a

disposé jusqu'ici pour soulager les infortunes réelles, les détresses inévitables, suffisent encore parfaitement. Je l'ai déjà dit, la recette me paraît bonne quoique vieille: il vaut la peine d'en faire l'essai, d'autant plus que cela ne coûte rien. L'économie, d'ailleurs, n'est point incompatible avec les nobles efforts de la charité privée; au contraire, elle les rend plus faciles, et rien ne saurait mieux la servir elle-même qu'un patronage actif et intelligent. Notre époque de lassitude semble être propice à cette expérience; profitons de la trêve qui nous est accordée. « Quel que soit le sort du résultat de nos épargnes, les salutaires habitudes que donne l'économie nous resteront du moins, comme une éternelle sauvegarde et un domaine inviolable. Nul ne sait ce que nous réserve l'avenir. Les pères ne sont pas assurés de transmettre un patrimoine à leurs enfants. Nous vivons au milieu de l'atmosphère corruptrice de plusieurs révolutions successives. De détestables doctrines sur la propriété, sur la famille, sur la discipline, sur l'échelle entière des devoirs, ont pénétré non plus, comme au dernier siècle, chez quelques faux sages, mais dans les rangs les plus infimes de la société. Nous avons vu des rois et des dynasties tomber du trône dans les douleurs de l'exil et dans les misères de la dépendance. Après de tels exemples, nous ne saurions trop nous prémunir contre les soudaines vicissitudes, ni trop nous armer de philosophie pratique, afin de laisser le moins de prise possible aux atteintes de la fortune. »

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE DES SCIENCES NATURELLES AU MOYEN AGE ou Albert le Grand et son époque considérés comme point de départ de l'école expérimentale; par M. Pouchet. Paris, 1853; in-8° de 650 pages.

Jusqu'ici l'on était habitué à regarder le moyen âge comme une période de sommeil pour l'humanité durant laquelle les sciences furent, sinon complétement délaissées, du moins cultivées dans un esprit tel qu'il leur interdisait tout progrès. A en croire M. Pou-

chet cette appréciation serait fausse ; il s'efforce de reculer l'origine de l'école expérimentale jusqu'au treizième siècle, si ce n'est plus haut encore. Cette révolution tentée dans l'histoire des sciences est-elle motivée, la réhabilitation du moyen âge est-elle justifiée, et Albert le Grand a-t-il des titres légitimes à la couronne que M. Pouchet prétend lui décerner? C'est ce dont il nous sera permis de douter encore.

L'histoire des sciences naturelles au moyen âge peut se scinder en deux parties : la première est une sorte d'introduction dans laquelle l'auteur passe en revue les quatre écoles qui ne sont pas expérimentales ; la seconde est consacrée à l'école dite *expérimentale*, si tant est que ce mot d'*école* soit ici le mot propre, ce dont nous nous permettons de douter.

L'école scandinave, qui est la première en date, n'offre pour toute littérature scientifique que quelques *sagas*, où des traducteurs ont eu l'art de retrouver, à force de bonne volonté, certaines découvertes modernes. — L'école franco-gothique commence avec le règne de Dagobert et sous le patronage du grand saint Eloi. — Le premier nom qu'offrent les sciences naturelles au moyen âge est celui d'Isidore de Séville ; mais, chez lui, les crocodiles et les hippopotames, les huîtres et les éponges sont tous réunis dans le chapitre consacré aux poissons ; la partie botanique ne vaut pas mieux. Comparé à ceux d'Aristote et de Pline, cet ouvrage constate donc, non-seulement un temps d'arrêt mais un véritable recul. Et cependant, jusqu'au treizième siècle, on se servit presque exclusivement, pour l'enseignement, des œuvres de ce saint, que notre auteur gratifie du titre de savant ; titre mérité sans doute, s'il ne doit exprimer qu'une idée relative à l'époque contemporaine de celui à qui on le décerne. Pendant cette période franco-gothique, deux princes, Charlemagne et Frédéric II, se montrèrent amis des sciences. Le premier leur accorda divers encouragements et fit copier un grand nombre de manuscrits. Frédéric alla plus loin : non content de faire traduire Aristote, d'autoriser des dissections de cadavres humains dans les écoles de médecine, d'importer d'Afrique des animaux jusqu'alors inconnus, lui-même étudia d'une manière remarquable les oiseaux

et surtout ceux employés dans la fauconnerie. Mais Frédéric était un esprit fort, aussi une bulle d'excommunication fut-elle lancée contre lui : l'Eglise ne permettait le progrès que selon ses prescriptions et le savoir qu'autant qu'elle l'avait dosé elle-même; essayer de la devancer c'était encourir ses foudres.

L'école byzantine n'offre pas plus que les précédentes des travaux dignes de nous arrêter; elle est intéressante en ceci pourtant que l'on trouve, dans l'*art sacré* des Egyptiens, les premières traces de l'alchimie. — L'école arabe offre une tout autre importance, car elle relie l'antiquité et le moyen âge; c'est par l'intermédiaire des Arabes que nous sont parvenus plusieurs travaux des Grecs et des Latins. Il fut un temps, en effet, où l'Orient rendait aux sciences un culte presque passionné; ainsi, au onzième siècle, le calife Al-Mamon, fait la guerre à l'empereur de Constantinople pour se faire céder des savants qu'il convoite, et pour obtenir des livres qu'il fait ensuite traduire en arabe; et dans le même temps où les rudes chevaliers qui combattaient sous la bannière de la croix ne savaient signer qu'avec le pommeau de leur épée, les Maures amassaient en Espagne une bibliothèque de 60,000 volumes; au douzième siècle, dans la seule partie de la Péninsule qu'ils occupaient, on comptait 70 bibliothèques. A Tripoli une bibliothèque de 100,000 volumes allait s'augmentant chaque jour; là 100 copistes étaient continuellement occupés à transcrire des manuscrits, et des agents voyageaient sans cesse dans les contrées lointaines pour découvrir et acheter des livres rares. Les croisés passèrent par là; infidèles à l'esprit d'une religion éminemment civilisatrice, ces barons qui se disaient chrétiens firent subir à la bibliothèque de Tripoli le même sort que les soldats d'Omar à celle d'Alexandrie. Reconnaissons-le, toutefois: les Arabes, plus portés par la nature de leurs facultés vers les arts d'imagination et la poésie que vers les études d'observation, ne firent pas avancer la science en proportion du zèle qu'ils déployaient pour sa cause. Ce fut principalement sur l'art de guérir que se portèrent leurs études scientifiques, et ils produisirent d'illustres médecins, tels qu'Avicenne, Rhazès, Mesué, Avengoar et

Averrhoès. Malheureusement les mœurs de ces peuples se corrompirent, leur gloire s'éclipsa et ne jeta plus dans les siècles suivants que des lueurs faibles et intermittentes.

Nous voici arrivés à l'école expérimentale ou prétendue telle, et à son chef Albert le Grand. C'est à grand renfort de citations empruntées la plupart aux amis et aux disciples d'Albert que M. Pouchet cherche à établir sa thèse et à nous faire partager son respect pour les travaux du maître. Que ces pompeux éloges puissent donner une très-haute idée de l'érudition et des connaissances encyclopédiques de l'illustre dominicain, c'est ce que nous ne nierons point; mais personne ne saurait voir là une preuve qu'Albert ait apporté dans l'étude des sciences une méthode ou des vues nouvelles, qu'il ait découvert des faits essentiellement neufs, en un mot qu'il ait fait faire aux sciences naturelles un progrès réel et solide. Il nous semble, au contraire, résulter des dires mêmes de son panégyriste M. Pouchet, qu'il ne fut, aussi bien que saint Thomas d'Aquin, son élève, qu'un simple commentateur; partant des œuvres d'Aristote, y ajoutant les travaux des Latins et des Arabes, et y mettant quelque peu du leur, ils parvinrent à rassembler deux de ces indigestes compilations caractéristiques du moyen âge. Les œuvres d'Albert le Grand ne forment pas moins de 22 volumes in-folio, et M. Pouchet pense avec Cuvier « que pour écrire cette prodigieuse compilation et ses vastes commentaires, il appela à son aide de nombreux religieux de sa corporation, ainsi que cela se pratiquait en ces temps où l'on voyait parfois le chef d'un monastère employer sous ses ordres plusieurs centaines de moines pour la confection de certains ouvrages. » Ainsi l'apologiste même d'Albert croit que cette *compilation et ses commentaires* ne sont pas dus uniquement à celui auquel on les attribue; ces 22 in-folio auraient été faits à peu près comme les tableaux de tel peintre bien connu, ou les romans de certains faiseurs de nos jours. Ce qui cause surtout l'admiration de M. Pouchet pour Albert le Grand, c'est que celui-ci, partant sans doute du principe que l'union fait la force, voulut le premier se servir de la science pour affermir la religion,

et de la religion pour confirmer la science. Cette idée, que Blainville prônait dans son histoire (catholique) des sciences de l'organisation, que M. Pouchet admire à son tour, et qui semble au premier abord un hommage rendu à la religion, n'est en réalité que le meilleur moyen de lui nuire. M. Ampère a dernièrement développé notre même idée, et fait voir très-judicieusement que la religion ne peut rien gagner à se prononcer sur les théories de la science, parce qu'elle risque d'en condamner certaines qui finiront par être unanimement adoptées, ainsi que cela est arrivé au sujet de Galilée, ou d'en adopter d'autres dont la fausseté sera peut-être un jour démontrée. Et, sans sortir de notre sujet, nous demanderons à tout homme de bonne foi si les œuvres d'Albert le Grand, dans lesquelles il s'efforce d'allier la science et la religion ont beaucoup servi à la gloire de l'une et à l'avancement de l'autre, et si l'histoire naturelle du treizième siècle est un étai bien propre à rendre la religion plus solide sur sa base.

En résumé, M. Pouchet, avec plus de bonne foi que d'habileté, fournit des armes contre sa propre thèse, et sans aller chercher des arguments hors de son livre, on est conduit à reconnaître qu'Albert le Grand ne fut qu'un compilateur d'une réputation immense, mais qui ne fit rien pour sortir les sciences naturelles de la triste ornière où elles se traînèrent jusqu'à la renaissance.

Si le siècle avait été prêt à remplacer de stériles disputes de mots par l'observation et l'expérience, il se serait ému à la voix d'un autre homme qui lui prêchait ouvertement les doctrines sur lesquelles s'appuie la science moderne. Mais ces frères mendiants, qui s'enorgueillissaient d'appartenir à la même confrérie qu'Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, persécutèrent Roger Bacon en l'accusant de magie. Celui-ci, pour toute défense, publie son traité *De nullitate magiæ* : fin de non-recevoir sublime et qui rompait audacieusement avec l'Eglise en niant les préjugés qu'elle travaillait à entretenir. Il pousse la haine de la scolastique et l'originalité jusqu'à s'écrier « que si c'était en son pouvoir il brûlerait les ouvrages anciens pour forcer ses contemporains à observer eux-mêmes. » Ne

dirait-on pas un précurseur qui vient aplanir les sentiers à la grande révolution intellectuelle que nous devons à l'autre Bacon et à Descartes? Ce libre penseur du treizième siècle qui voudrait détruire tout le passé pour reconstruire à neuf et sur des bases plus solides, ne rappelle-t-il pas le philosophe qui s'enfermait dans un réduit et s'efforçait de tout oublier pour tout reconstruire aussi en prenant la pensée pour base? Si Albert le Grand fut le Pic de la Mirandole de son temps, pouvant discuter *de omni re scibili et quibusdam aliis*, Roger Bacon en fut certes le Descartes.

Ce n'est pas que nous prétendions substituer Roger Bacon à Albert le Grand pour le considérer lui et son siècle comme le point de départ de l'Ecole expérimentale. Non ; il faut distinguer entre un homme isolé et une école. Par ce que l'on croit qu'Albert le Grand ou que Roger Bacon ont eu les idées de l'école expérimentale, ce n'est pas à dire qu'ils soient eux et leur époque le point de départ de cette école ; pas plus que l'on ne doit faire remonter au seizième siècle l'origine de l'anatomie comparée parce que Belon avait déjà ébauché cette science d'une manière remarquable ; pas plus que l'on ne peut enlever à Jussieu la gloire d'avoir créé la méthode naturelle, quoiqu'un siècle avant lui Magnol et Ray l'eussent évidemment pressentie ; l'homme qui *découvre* peut être un plus grand génie que celui qui *divulgue*; mais peu importent ses conceptions pour les progrès de l'humanité si elles demeurent inconnues ou incomprises de ses contemporains.

Nous n'avons fait jusqu'ici que critiquer le livre de M. Pouchet parce que nous avions surtout en vue ses conclusions. En abordant maintenant le fond du travail, nous n'aurons plus que des éloges à lui donner, car s'il s'est exagéré à lui-même l'importance d'un homme et d'une époque, nous sommes convaincu que c'est en toute conscience, et uniquement par le fait de cet enthousiasme qui porte l'écrivain à se passionner de son sujet, et à y trouver plus de beautés qu'il n'en comporte en réalité. Son *Histoire des sciences naturelles au moyen âge* se recommande, en effet, par beaucoup d'érudition et une grande bonne foi, qualités qui suffiraient à elles seules pour faire bien recevoir un livre.

Cuvier a laissé une Histoire des sciences naturelles estimable, sans doute, en raison des nombreux matériaux qu'elle renferme ; mais qui n'en est pas moins assez aride et d'une lecture peu attrayante. L'histoire des sciences de l'organisation par Blainville, écrite sous l'influence exclusive de l'idée catholique ne répond pas non plus à ce que l'on pouvait attendre de ce savant. M. Pouchet a su éviter les écueils dans lesquels sont tombés ces deux grands naturalistes. Il a fait preuve d'une complète impartialité, et s'il prend peut-être avec trop d'ardeur la défense du moyen âge, l'on voit que c'est par un esprit de justice et non par système ; de plus, en rattachant mieux que ne l'avait fait Cuvier les travaux scientifiques aux hommes et aux choses du temps, il a assuré le succès de son ouvrage aussi bien auprès des gens de lettres qu'auprès des naturalistes. A. H.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE FRANÇAISE, par M. Emeric David; édition publiée par Paul Lacroix. Paris, Charpentier, 1853; 1 vol. in-18, 326 pages.

Emeric David, membre de l'Institut, mort depuis une vingtaine d'années, fut un savant modeste et des plus laborieux ; il s'occupa, un des premiers, à débrouiller l'histoire des arts en France, au moyen âge ; c'était un terrain inconnu, plein de restes informes et de débris sans nom ; le judicieux archéologue déblaya le sol et retrouva les vestiges des anciens monuments. La science a marché depuis, une foule de renseignements originaux, de faits ignorés ont été découverts, mais ils sont épars dans des publications diverses ; ils attendent encore un historien qui complétera l'œuvre d'Emeric David. Cette œuvre était achevée depuis 1817, des fragments seuls en avaient paru ; elle fait connaître une multitude de travaux qui signalent, à toutes les époques, le talent des sculpteurs français ; elle offre les résultats d'une immense lecture. A la suite d'une courte introduction arrivent huit chapitres ; le premier

est relatif aux principales productions de la sculpture française depuis Clovis jusqu'au douzième siècle ; les chapitres deux, trois et quatre, embrassent les douzième, treizième et quatorzième siècles. Chapitre V, sculpteurs français des treizième et quatorzième siècles ; chapitres VI et VII, sculpture jusqu'à 1530 ; chapitre VIII, école de Fontainebleau ; état de l'art jusqu'à la jeunesse de Louis XIV. Emeric David ne put achever la carrière qu'il avait entrepris de parcourir, on a joint à ce qu'on a retrouvé de ses manuscrits une notice insérée au *Moniteur sur les progrès de la sculpture française depuis le commencement du règne de Louis XVI, jusqu'en* 1824, et ses *Remarques* publiées dans la *Revue encyclopédique* (1819) sur l'ouvrage du comte Cicognara : *Storia della scultura*, remarques dont le but est de venger la France artistique des injustes dédains de l'archéologue italien. A la suite de ces divers travaux, l'éditeur a placé des *Notes et observations* par M. du Seigneur, statuaire, destinées à servir de complément au tableau historique de la sculpture française. Elles remplissent une quarantaine de pages, et elles présentent des renseignements utiles puisées à de bonnes sources.

ESSAI SUR LA MARINE FRANÇAISE, 1839-1852. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Ce volume renferme deux articles qui ont été publiés dans la *Revue des deux Mondes* à quelques années de distance. Le premier est une courte histoire de l'escadre de la Méditerranée depuis 1839 jusqu'en 1848. L'auteur nous en fait suivre tous les mouvements et entre dans les plus grands détails sur le personnel, ainsi que sur les diverses expéditions dans lesquelles on voit qu'il a joué un rôle actif. Son but est de montrer les progrès qu'a faits la marine française, grâce aux efforts de chefs intelligents et dévoués, en tête desquels il place l'amiral Lalande. Il esquisse d'une manière assez piquante la vie des équipages et les manœuvres d'exercice qui remplirent cette période pendant laquelle au-

cune guerre n'exigea l'emploi de la flotte. C'est un rapport très-favorable, sans doute, dont l'amour-propre national ne peut qu'être flatté. Mais on y remarque une connaissance approfondie de la matière, ainsi qu'un vif désir d'éveiller l'intérêt du public français en faveur du corps de la marine, qui, malgré ses éminents services, ne jouit point de la même popularité que l'armée de terre. A cet égard, en effet, la France a besoin qu'on la stimule ; sa marine longtemps négligée mérite d'être remise en honneur ; non-seulement ce n'est que justice, mais encore l'attention dirigée sur ce point peut produire des résultats importants pour le commerce. L'utilité des forces navales n'est pas moins réelle en temps de paix qu'en temps de guerre ; l'exemple de la Grande-Bretagne prouve combien elles peuvent contribuer à la prospérité d'une nation, en couvrant de leur pavillon protecteur les entreprises les plus lointaines et les plus hardies de la spéculation mercantile. Il est assez probable que si les colonies françaises ont, en général, été peu florissantes, c'est parce que le plus souvent cet élément de succès leur a manqué.

Le second article renferme un aperçu de l'état actuel des forces navales de la France. L'auteur expose franchement ses craintes au sujet de l'infériorité dans laquelle se trouverait la marine française, en cas de guerre, vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Quoiqu'il rende pleine justice à la bravoure bien reconnue et à l'excellente discipline des équipages, ainsi qu'au mérite des chefs qui les commandent, il ne se fait pas illusion sur l'insuffisance des moyens matériels. Ce n'est que depuis peu d'années qu'on s'est préoccupé sérieusement de la flotte ; des améliorations incontestables ont eu lieu, mais une œuvre pareille exige beaucoup de temps, et les progrès récents de la navigation à vapeur sont venus tout à coup changer les conditions de la guerre maritime. Ce fait, sur lequel l'auteur insiste avec force, ouvre en quelque sorte une ère nouvelle pour la marine française, qui peut et qui doit en profiter, afin de compenser le désavantage que lui donne le nombre trop restreint de ses matelots, par les ressources militaires qui ne lui manquent pas, et

dont les bateaux à vapeur facilitent si bien le transport et l'emploi. Il examine avec soin les différents côtés de la question, et après avoir développé les arguments qui semblent le plus propres à soutenir sa thèse, il résume ainsi les additions qu'il juge nécessaires pour compléter l'établissement naval de la France.

« Puissante organisation et développement de notre marine à vapeur sur nos côtes et dans la Méditerranée.

« Etablissement de croisières fortes et bien entendues sur tous les points du globe où, en paix, notre commerce a des intérêts; où, en guerre, nous pourrions agir avec avantage. »

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JUIN 1853.

LITTÉRATURE.

L'HONNEUR ET L'ARGENT, comédie en cinq actes et en vers, par F. Ponsard. Paris, 1853 ; in-12° : 2 fr.

Voici une pièce dont le succès incontestable attire depuis six semaines la foule au théâtre de l'Odéon. Ce n'est pourtant pas un de ces chefs-d'œuvre transcendants qui font époque dans la littérature et placent leur auteur au rang des écrivains du premier ordre. Ce n'est pas non plus une de ces satires étincelantes d'esprit et de gaîté, dont la verve produit sur les spectateurs un entraînement irrésistible. Non, la comédie de M. Ponsard est très-bien écrite, très-sage, très-morale, mais plutôt sérieuse et peu piquante. Le sujet ne manque pas d'à-propos ; le culte de l'argent est une des principales maladies de notre siècle, et, en l'attaquant de front avec courage, M. Ponsard a fait un noble emploi de son talent. Il n'a pas craint de prendre sur la scène le parti des honnêtes gens, des idées généreuses et des sentiments élevés. C'est un mérite assez rare pour qu'on lui en tienne compte, d'autant plus qu'il a réussi complétement auprès du public.

La trame de cette pièce est fort simple. Georges, jeune homme élevé dans l'aisance et qui n'a d'autre profession que de s'occuper de peinture en amateur, est sur le point d'épouser Laure, la fille aînée de M. Mercier, riche rentier, lorsque son père meurt, laissant des dettes dont la somme égale l'héritage que Georges tient de sa mère. Celui-ci, en homme d'honneur, n'hésite pas à faire le sacrifice de son bien pour réhabiliter la mémoire de son père. Or, M. Mercier, tout en trouvant l'action fort belle, ne veut plus d'un gendre qui n'a ni fortune ni état, il estime

Qu'à la paix du ménage importe le bien-être,
Et que l'on doit songer aux enfants qui vont naître.

Pour un père de famille l'objection est assez naturelle et l'on ne peut pas dire qu'elle lui soit dictée par l'amour de l'argent. George prétend bien qu'il saura se mettre à travailler, qu'il fera des tableaux pour gagner sa vie. Mais c'est une pauvre ressource, et d'ailleurs il ne paraît pas avoir les qualités nécessaires pour inspirer une confiance pareille. Au contraire, il ne tarde pas à faiblir, l'aspect de son habit râpé lui fait regretter son sacrifice, il donne en quelque sorte, par sa conduite, raison à M. Mercier, qui choisit pour sa fille un autre mari, et le choisit du reste fort mal, car il se voit bientôt ruiné par les folles dépenses et les spéculations chanceuses de ce gendre. Le tort de l'auteur est de n'avoir pas esquissé ses personnages d'une main assez ferme ; un seul, Rodolphe, l'ami de Georges, a un caractère bien prononcé : c'est un moraliste sentencieux, un frondeur assez original, qui débite d'éloquentes tirades contre les travers du siècle, et dont la conduite est en parfait accord avec ses paroles.

Ma vie est occupée, et de mes jours rapides
Je n'en puis rien donner aux choses insipides.
Je vis pour admirer la nature et les arts ;
Des chefs-d'œuvre divers j'enchante mes regards ;
J'en ai pour tout un jour d'une belle peinture ;
De mes auteurs connus je me fais la lecture,
Et vais passer aux champs ces beaux jours du bon Dieu,
Où la feuille des bois reluit sous le ciel bleu.
Mais aller chez des gens que l'on connaît à peine,
Pour échanger, sans but, quelque parole vaine ;
Avoir des rendez-vous ; savoir l'heure qu'il est ;
S'arracher avec peine aux lieux où l'on se plaît ;
Quitter le coin du feu, la page commencée,
Et le fauteuil moelleux où s'endort la pensée ;
Se parer, s'épuiser en efforts maladroits
Pour enfoncer sa main dans des gants trop étroits ;
Et pouvoir se montrer, d'une façon civile,
En deux salons, placés aux deux bouts de la ville ;
Bref, d'invitation incessamment pourvu,
Ne pas se réserver un jour pour l'imprévu,
Et gaspiller le temps d'une œuvre sérieuse
Dans cette oisiveté rude et laborieuse ;
Est-ce vivre ? Et n'a-t-on pas droit de s'étonner
Que des hommes de sens veuillent s'y condamner ?
—Quant à moi, je n'en ai les moyens ni l'envie ;
Mon mince revenu m'interdit cette vie.
. . . . . .

Je suis pauvre, très-pauvre, et vis pourtant fort bien;
C'est parce que je vis comme les gens de rien.
La pire pauvreté, la misère profonde,
Est celle qu'on promène, en gants blancs, dans le monde.

Ce Rodolphe, quoique son rôle soit secondaire, est en réalité le personnage principal, le véritable type de la pièce. Sans lui George serait tout à fait nul ; c'est lui qui, par le contraste de ses maximes rigides et de ses élans chaleureux donne quelque relief à l'insignifiante figure de M. Mercier. On dirait que M. Ponsard a reculé devant la peinture du vice qu'il voulait stigmatiser. Au lieu d'un homme d'argent, il met en scène un bon bourgeois, à vues étroites, sans doute, qui comprend peu le langage du cœur, mais qui n'est guère coupable que d'une sollicitude mal entendue, et, après tout, ne tyrannise point sa fille puisqu'elle renonce à Georges aussitôt qu'on lui propose un parti plus avantageux. C'est là le défaut capital de cette comédie. Elle s'appelle l'*honneur et l'argent*, mais ni l'amour de l'argent, ni le sentiment de l'honneur ne s'y trouvent individualisés d'une manière assez vigoureuse pour justifier son titre.

Georges cependant finit par avoir une position lucrative, et quand il apprend la ruine de M. Mercier, il vient lui demander la main de Lucile, sa fille cadette, qui lui est accordée avec joie. On voit par cette courte analyse que l'œuvre de M. Ponsard ne présente pas un intérêt bien vif, ni beaucoup de gaîté. Si donc elle a réussi, elle le doit surtout au séduisant attrait qu'ont de bonnes et nobles pensées, exprimées en de beaux vers pleins d'élégance et d'harmonie. L'empressement avec lequel le public court en foule aux représentations de cette leçon de morale nous semble un excellent symptôme qui prouve que le goût de la saine littérature subsiste encore, malgré toute la peine qu'on s'est donnée pour le fausser ou le détruire. M. Ponsard a compris que le devoir de l'écrivain était de seconder cet heureux réveil, mais il a trop négligé peut-être le canevas de sa pièce. On s'en aperçoit à la lecture. L'intrigue n'est pas bien liée ; l'action marche difficilement, à l'aide de nombreux ressorts, et manque d'unité ; enfin la promptitude avec laquelle Georges oublie Laure pour Lucile contraste étrangement avec les belles phrases de Rodolphe sur les profondes racines que l'amour jette dans les

cœurs, et sur la folie de ces parents qui croient que le mariage effacera le souvenir d'une première affection. Nous ne saurions approuver non plus cette foule de personnages qui ne sont en quelque sorte là que pour donner de temps en temps un coup de main à l'auteur, et qu'on désigne sous la vague appellation de premier ami, second ami, troisième ami, premier créancier, second créancier, troisième créancier, un capitaliste, un homme d'Etat, un vieux monsieur, une vieille fille, etc. Cela sent l'enfance de l'art; on dirait autant de ficelles grossières, employées à faire remuer les bras et les jambes du héros de la pièce.

INFLUENCE DE L'ITALIE SUR LES LETTRES FRANÇAISES depuis le treizième siècle jusqu'au règne de Louis XIV, par E. J. B. de Ruthery, bibliothécaire au Louvre. Paris, Firmin Didot, 1853; in-8°.

Cet ouvrage répond à une question que l'Académie française avait mise au concours; il s'agissait de rechercher les traces de l'influence que la littérature et le génie de l'Italie exercèrent sur les lettres françaises jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Satisfaite de la manière dont M. Ruthery avait traité ce sujet, l'Académie lui décerna, le 19 août 1852, une médaille de mille francs à titre de récompense. Il ne saurait nous appartenir de nous montrer plus sévère que la docte compagnie; nous reconnaissons très-volontiers chez M. Ruthery un goût judicieux, une instruction solide, mais nous croyons qu'il est loin d'avoir donné à l'œuvre qu'il a exécutée tout le développement qu'elle réclamait. Une question, moins complexe et moins vaste, celle de l'influence de la littérature espagnole sur la littérature française *au commencement du 17e siècle*, mise également au concours par l'Académie française, a provoqué, de la part de M. A. de Puibusque, un travail qui a reçu, en 1842, une couronne bien méritée et qui ne forme pas moins de deux gros volumes. Il en aurait fallu bien autant pour signaler en détail les emprunts que les écrivains français ont fait aux auteurs nés au delà des Alpes. En se bornant à un résumé judicieux et élégant, M. Ru-

thery était sûr de plaire à ce public nombreux que des travaux de longue haleine épouvantent, mais il n'a point prétendu épuiser un sujet qu'il se contentait de traiter à peu près dans son ensemble. L'histoire littéraire approfondie et comparée demanderait davantage, il ne suffirait point, par exemple, de dire que Rabelais a beaucoup emprunté à l'épopée burlesque de Théophile Folengo (*Histoire macaronique de Merlin Coccaie*) et qu'il est étonnant que parmi les nombreux et divers commentateurs du curé de Meudon, aucun n'ait eu l'idée de rapprocher les passages qui peuvent faire croire que Rablais a été quelquefois inspiré par Folengo : il aurait fallu indiquer ces passages. Ce n'est pas assez de dire en quelques lignes que Molière a fait de nombreux emprunts à Secchi, à Luigi Grotto, à Firenzuola et à d'autres auteurs comiques de l'Italie ; le tableau de ces emprunts n'aurait en rien diminué la gloire de l'auteur du *Misanthrope*, parfaitement autorisé à prendre son bien partout où il le trouvait. A coup sûr les imitations de ce genre méritent d'être soigneusement étudiées, car elles montrent quel parti l'homme de génie sait tirer de ce qu'il prend dans un fond étranger, et les modifications, les changements qu'il fait subir aux idées d'autrui sont à la fois piquants et des plus instructifs. Nous aimons à croire que M. Ruthery, reprenant à loisir l'esquisse qu'il a tracée d'une main habile, ne laissera pas à quelque autre la tâche de faire le tableau entier de cette influence de l'Italie, s'exerçant, pendant plusieurs siècles, sur l'érudition, les beaux-arts, la littérature, la politique, les mœurs, le langage. L'Italie précéda les autres nations de l'Europe dans les voies de la culture intellectuelle; elle les y guida, au prix de quelques écarts peut-être. Elle n'offrit pas toujours de parfaits modèles, mais elle fournit d'excellents imitateurs.

VOYAGES ET HISTOIRE.

ETUDES SUR LA RUSSIE ET LE NORD DE L'EUROPE, récits et souvenirs, par Léouzon-Leduc. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. Léouzon-Leduc connaît bien le nord de l'Europe, il y a beaucoup voyagé, il en a étudié les littératures diverses, et à plusieurs

reprises il s'y trouva chargé de missions pour le compte du gouvernement français. C'est ainsi qu'il fut envoyé en Russie choisir les blocs de porphyre rouge nécessaires pour le tombeau de Napoléon, et traiter, soit de l'acquisition de ces matériaux, soit des moyens d'assurer leur transport en France. La mission était assez difficile. Il fallait d'abord trouver des blocs d'une grosseur suffisante et d'une grande pureté, puis obtenir du gouvernement la permission de les extraire, enfin déjouer les intrigues de compagnies du pays intéressées dans l'exploitation des carrières. M. Léouzon-Leduc dirigea ses recherches vers l'île de Hogland, sur laquelle il avait été quelques années auparavant jeté par une tempête, et dont les richesses minéralogiques l'avaient frappé. C'était un voyage très-pénible, mais qui fut récompensé par le plus heureux résultat. M. Léouzon-Leduc trouva une carrière encore inexploitée dans laquelle, avec la permission de l'empereur, il put faire tailler d'énormes masses de magnifique porphyre, et malgré les obstacles que présentait leur transport, il réussit au delà de ses espérances. Après bien des tribulations, il eut la joie d'amener sur les rives de la Seine les matériaux destinés au mausolée du grand capitaine. Cet incident sert en quelque sorte d'introduction aux *Etudes sur la Russie*, qui renferment la traduction d'un poëme intitulé: *Napoléon, ou le lion du désert*; œuvre pleine de vigueur et d'originalité, suivie de détails fort intéressants sur l'armée russe, d'un voyage d'hiver de Suède en Finlande, avec des anecdotes curieuses sur les mœurs et les superstitions finlandaises, et d'une notice assez étendue sur les manuscrits français conservés à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Ce dernier chapitre surtout donne du prix au volume de M. Léouzon-Leduc. Les manuscrits dont il rend compte proviennent du pillage de la Bastille en 1789. Ils furent achetés par un agent russe qui était alors à Paris, et qui les vendit plus tard à l'empereur Alexandre. Ce sont des documents historiques de la plus haute importance, auxquels se trouvent joints des papiers relatifs à Voltaire et à ses démêlés avec la police ainsi qu'avec ses éditeurs et ses critiques.

D'INVERNESS A BRIGHTON, notes et sentiments sur les Iles Britanniques, par P. Trabaud. Paris, Amyot, 1853; 1 vol. in-12 : 5 francs.

Un voyageur français qui parle de l'Angleterre avec impartialité, qui sait se mettre au-dessus du préjugé national pour rendre hommage à ce qu'il y a de beau et de bon au delà de la Manche, et faire la part de l'éloge aussi bien que celle de la critique, c'est chose assez rare pour mériter d'être signalée. Avec cela, M. Trabaud est un observateur intelligent, éclairé, avide de savoir, auquel n'échappe rien de ce qui peut offrir quelque intérêt. Aussi lira-t-on volontiers ses notes et sentiments, où l'on trouve des aperçus ingénieux, des appréciations vraies et des jugements empreints de bienveillance. Il ne s'est pas borné à visiter en touriste Londres et Manchester, ni à suivre les indications banales des itinéraires. Son but était d'étudier l'Angleterre et les Anglais, aussi bien qu'on peut le faire en parcourant le pays à son aise, et en s'arrêtant partout où se présentent des objets dignes d'attention, des particularités propres à caractériser les mœurs et les tendances du peuple ainsi que l'aspect de la contrée. « Voyager, dit-il, c'est cultiver la plus innocente des passions, c'est poursuivre la plus variée de toutes les récréations de l'esprit, et eût-on parcouru toutes les parties du globe qu'on n'atteindrait jamais la fin, le terme de sa course, parce que le monde n'est immuable que par le volume, et qu'il se modifie sans cesse et peut offrir, à l'œil ravi, un spectacle éternellement nouveau. » M. Trabaud peint la vie de Londres comme un homme qui a su mettre à profit son temps pour bien savoir la physionomie originale de cette grande cité. Il s'attache moins à décrire ses monuments qu'à faire connaître les allures diverses de son immense population, l'état de son développement intellectuel et moral, les institutions qui ont créé et qui maintiennent l'esprit public auquel les Anglais doivent leur puissance et leur liberté. Après avoir rendu compte de l'impression produite sur lui par son séjour à Londres, il expose d'une manière très-judicieuse les effets de la triple influence de la religion, des idées politiques et des habitudes domestiques sur le caractère de la nation anglaise. Il signale sans

prévention les points sur lesquels les Français sont inférieurs, mais il ne refuse pas non plus à ceux-ci les qualités aimables qui les distinguent. Ses remarques frappent en général par leur justesse, on sent qu'il a bien vu ce dont il parle, et cherche autant que possible à être exact dans ses descriptions. Il donne d'intéressants détails sur les universités d'Oxford et de Cambridge, ainsi que sur les grands centres d'industrie tels que Birmingham, Liverpool, Manchester, etc., et termine par une rapide excursion en Ecosse, en Irlande et dans le pays de Galles. Nous n'adresserons à l'auteur qu'une légère critique: c'est que ses vues sur l'avenir du catholicisme en Angleterre nous semblent peu d'accord avec l'ensemble des faits qu'il expose, ainsi qu'avec les réflexions que lui suggèrent les résultats du protestantisme tels qu'il les a observés dans la vie publique et privée du peuple anglais.

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL TOUSSAINT-LOUVERTURE, écrits par lui-même, précédés d'une étude historique, par Saint-Remy (des Cayes). Paris chez Pagnerre, 1853; in-8°: 3 fr.

M. Saint-Remy continue avec une louable persévérance l'œuvre qu'il a entreprise de réhabiliter la race noire à laquelle il appartient. Malheureusement les mémoires de Toussaint-Louverture sont très-courts, et n'offrent guère qu'un résumé tout à fait succinct des événements qui suivirent l'arrivée du général Leclerc devant Saint-Domingue. On n'y trouve aucun détail sur sa vie privée, c'est plutôt un rapport justificatif de sa conduite politique dont l'allure, peu franche, souleva contre lui de nombreuses accusations. Il explique d'une manière assez satisfaisante les circonstances qui le forcèrent à tirer, en quelque sorte malgré lui, l'épée contre l'armée française. L'attaque brutale du général Leclerc, le mépris qu'il affichait pour l'homme auquel était dû le rétablissement de l'ordre et d'un gouvernement régulier, étaient, en effet, bien propres à produire un tel résultat. Toussaint-Louverture avait, par sa velléité d'indépendance, blessé le gouvernement français, comme on le voit dans un fragment du *Mémorial de Sainte-Hélène* cité par M. Saint-Remy.

Napoléon dit que par la constitution que Toussaint-Louverture avait proclamée, non-seulement l'autorité, mais l'honneur et la dignité de la république étaient outragés. Le chef noir ne pouvait plus dès lors être considéré que comme un rebelle, contre lequel on envoya Leclerc avec son armée. Il n'y avait donc pour lui d'autre alternative qu'une prompte soumission ou une résistance héroïque. Toussaint-Louverture ne le comprit pas; il voulut se maintenir dans une position équivoque, repoussant la force par la force, et prétendant néanmoins toujours soutenir la cause du gouvernement français. Son tort fut de se faire accuser ainsi de perfidie, et ses ennemis s'en autorisèrent pour employer la même arme contre lui. Attiré dans un piége sous prétexte de négociations, il se vit traité en prisonnier de guerre. Le gouvernement français ne se montra ni généreux, ni même humain. C'était sans doute une cruauté bien inutile que d'envoyer le héros nègre périr misérablement au fort de Joux. Mais il est juste de dire que les antécédents de Toussaint lui donnaient fort peu de droits au respect et à la pitié. S'il se distinguait par un développement intellectuel dont jusque-là on croyait la race nègre tout à fait incapable, ses qualités supérieures étaient fortement entachées du cachet de la barbarie. L'absence de générosité, de loyauté, de franchise, éclate dans sa conduite; il manquait absolument du sentiment moral sans lequel il n'y a pas de grands hommes.

M. Saint-Remy lui-même, qui est porté plutôt à exalter ses mérites, nous le représente « se couvrant du manteau de la superstition qu'il assimilait à la religion, pour mieux flatter et diriger les passions grossières des siens ; allant d'un pas indifférent du confessionnal de la pénitence à l'estrade des cours prévôtales qu'il présidait souvent; venant de recevoir du prêtre l'absolution de peccadilles qu'il voulait bien avouer, et courant sans frémir livrer à la mort même l'innocence; catholique fervent en apparence — ayant toujours à la bouche le saint nom de Dieu — mais politique cruel sous le prétexte de la raison d'Etat, prétexte si facile à invoquer par les tyrans » Suivant nous, un pareil héros ne prouve rien ni pour ni contre l'infériorité de la race nègre ; on en trouverait assurément plus d'un du même genre chez les peuplades africaines.

Mieux vaudrait nous montrer par d'autres exemples les progrès qu'a pu faire la civilisation depuis cinquante ans chez les noirs émancipés d'Haïti.

LE LEVAIN DU CALVINISME au commencement de l'hérésie de Genève faict par Reverende sœur Jeanne de Jussie, lors Religieuse à Sainte Claire de Genève, et après sa sortie Abesse au couvent d'Anyssi. A Chambéry, par les Frères Du-Four : 1611. (Réimprimé par J.-G. Fick. Genève, 1853.) 1 vol. in-8° : 5 fr.

Ce curieux volume renferme une espèce de journal des faits qui se passèrent à Genève de 1526 à 1535. Sœur Jeanne de Jussie est une bonne dévote catholique à qui l'hérésie inspire la plus profonde horreur ; elle apprécie hommes et choses au point de vue étroit de ses préjugés et de ses croyances superstitieuses. Mais il y a tant de naïveté dans son langage, tant de candeur dans sa manière de raconter, qu'en dépit de sa partialité très-prononcée, le véritable caractère de l'époque se discerne aisément ; on y trouve une foule de détails qui peignent fort bien l'état des esprits, ainsi que l'effervescence populaire suscitée par les premiers succès de la Réforme. La situation de Genève, durant cette période, offre l'un des plus étranges phénomènes qui se puissent rencontrer dans l'histoire. Menacée par le duc de Savoie, dont elle aspirait à se rendre tout à fait indépendante, la petite république semblait avoir besoin pour y réussir de concentrer tous ses efforts vers ce but, à lui seul déjà passablement téméraire, puisque même parmi ses citoyens le duc comptait un certain nombre de partisans. Mais à cette cause de dissensions intestines viennent s'ajouter les querelles religieuses ; ce sont chaque jour des conflits, des rixes sanglantes, des émeutes que les magistrats ont grand'peine à conjurer ; de continuels désordres se succèdent, la ville est partagée en deux camps ennemis : d'un côté prêtres et chanoines excitent le peuple à prendre les armes pour exterminer les hérétiques et ne craignent pas de donner eux-mêmes l'exemple en portant l'épée, de l'autre une turbulente jeunesse que les prédicants ne peuvent contenir se livre à toutes

sortes d'excès contre lesquels la police est impuissante; on pille les couvents, on dévaste les églises, on brise les images; l'autorité civile n'est pas plus respectée que l'autorité ecclésiastique. Puis au milieu de cette anarchie, le danger extérieur fait prendre l'énergique résolution de détruire les faubourgs qui entourent la ville, pour élever à leur place des remparts contre les entreprises de la Savoie, et aussitôt catholiques et réformés mettent la main à l'œuvre commune, avec un patriotisme que ne rebutent ni les dangers ni les sacrifices.

Au moment où commence le récit de sœur Jeanne de Jussie, Genève, exposée aux fréquentes attaques des chevaliers de la cuiller, confrérie qui s'était formée parmi les gentilshommes savoisiens dans l'intention de soumettre la cité rebelle, venait de réclamer l'assistance de ses alliés des cantons suisses. Les troupes de Berne et de Fribourg, au nombre de 25,000 hommes, répondant à cet appel, avaient aussitôt fait irruption sur le territoire de monseigneur le duc de Savoie. Leur passage était signalé par la dévastation des monastères et des églises, et arrivés à Genève, ils se logèrent dans les couvents sans plus de cérémonies, brisant ou brûlant les images, dilapidant les provisions, faisant du cloître et du cimetière les écuries de leurs chevaux. Les dames de Sainte-Claire en eurent pour leur part trente-cinq à héberger, « mais notre Seigneur permît que tous estoient Fribourgeois, bons catholiques, et oyoyent volontiers messe, et en grande devotion : et à la requeste des Sœurs se tenoient tous à la porte pour défendre que les Hérétiques ne fissent aucun mal durant les messes, et laissoient entrer par ordonnance le monde qui venoit. Et combien qu'ils fussent Chrétiens, ils estoient neantmoins aussi bon pillards, endommageant les pauvres gens comme les autres. Il fut dit aux Sœurs par le grand Capitaine de Geneve, nommé Besanscon, que l'on ostast une grande croix qui étoit dans le convent, et le beau Crucifix de dessous le portail à l'entrée du convent, et les fallut cacher de peur que ces chiens ne les depeçassent, qui estoit chose bien estrange, de cacher le signal de nostre Redemption. »

Ainsi les bons catholiques de Fribourg ne respectaient pas plus

la sainte Eglise que les maudits hérétiques de Berne. Cet exemple trouva bientôt de nombreux imitateurs chez le peuple genevois. On peut dire que les soldats suisses contribuèrent ainsi, non moins que les prédicants, à faire triompher la Réforme dans Genève. Ils mirent en train le mouvement révolutionnaire qui seconda puissamment l'œuvre plus sérieuse mais plus lente des convictions réelles et profondes. Bientôt il y eut des réunions d'hérétiques, et en plusieurs endroits de la ville des croix furent arrachées, des images de saints brisées. De leur côté les catholiques prirent les armes, des gens d'Eglise, chanoines et autres, se mirent à leur tête, en sorte que des rixes sanglantes éclataient presque chaque jour. Au milieu de cette agitation, le gouvernement s'efforçait de maintenir son autorité en réprimant les excès de l'un et l'autre partis. Quoique ne se prononçant point encore pour la Réforme, il ne lui était pas non plus tout à fait hostile, et désirait que les esprits pussent être éclairés par la discussion calme des principaux points en litige. Dans ce but il se montrait favorable aux conférences réclamées par les ministres protestants. Mais les chanoines préféraient en venir aux mains, et, le 28 mars 1533, ils rassemblèrent le peuple dans l'église de St-Pierre pour aller exterminer les hérétiques. Ce ne fut pas sans peine que les Syndics réussirent à empêcher ce combat, qui eût été désastreux, car de part et d'autre il y avait plusieurs pièces d'artillerie. La sœur de Sainte-Claire remarque très-naïvement qu'on aurait bien mieux fait de profiter de cette occasion pour se débarrasser des Luthériens, dont on ne put plus depuis venir à bout, « comme alors on les eut legerement desconfits et mis en subjection. »

En effet, leur nombre s'accrut si bien qu'ils s'emparèrent successivement des diverses églises de la ville et commencèrent à diriger leurs attaques contre les couvents. La nouvelle doctrine pénétrait chaque jour davantage dans toutes les classes de la société, leur inspirant un vif désir de secouer le joug des prêtres. « Il est bien vray, » dit Jeanne de Jussie, « que les Prelats et gens d'Eglise pour ce temps ne gardoient pas bien leurs vœus et estat, mais gaudissoient dissolument des biens de l'Eglise, tenant femmes en

lubricité et adultere. » Cependant les religieuses de Ste-Claire formaient une louable exception ; mais leur bonne renommée ne les sauva point du naufrage général. Après avoir essayé de lutter quelque temps avec courage contre les tentatives faites pour les convertir, elles se virent à leur tour contraintes de quitter leur couvent pour aller chercher un refuge en Savoie. Elles se retirèrent dans la ville d'Annecy, à sept lieues de Genève, et il leur fallut trois jours pour franchir cette courte distance. A ces pauvres filles complétement ignorantes des choses de ce monde, un pareil voyage semblait hérissé de périls et d'obstacles; tout leur était sujet d'épouvante. Obligées de faire la première journée à pieds, elles restèrent près de douze heures pour atteindre le bourg de St-Julien, situé à une lieue de Genève. Là des chars furent mis à leur disposition et sur tout le reste de la route on les conduisit, comme en procession, de paroisse en paroisse.

Le récit de la sœur Jeanne de Jussie est un document fort curieux, dans lequel se reflètent d'une manière tout à fait originale les idées et les mœurs de l'époque. Elle peint sans art mais avec exactitude les scènes dont elle a été témoin, en y mêlant tout ce qu'elle pouvait recueillir des bruits de l'extérieur. On saura gré à M. G. Revilliod d'avoir sauvé de l'oubli cette pièce historique, dont les exemplaires étaient devenus très-rares. Son édition, faite avec soin, se distingue d'ailleurs par une élégance typographique de fort bon goût.

LETTRES, INSTRUCTIONS DIPLOMATIQUES et papiers d'Etat du cardinal de Richelieu, recueillis et publiés par M. Avenel. Paris, 1853; 4°, tome Ier.

Ce volume fait partie de l'importante *collection de documents inédits relatifs à l'histoire de France*, qui est mise au jour sous les auspices du ministre de l'instruction publique. Nous avons déjà fait mention de quelques-uns des volumes de ce grand recueil. Il serait superflu de s'étendre sur l'intérêt que présente celui dont nous transcrivons ici le titre. La correspondance de Richelieu était

chose tout à fait inconnue ; à peine en avait-il été publié quelques lambeaux d'une façon inexacte ; les textes gisaient dans des dépôts parfois peu accessibles, à la bibliothèque impériale, aux archives des affaires étrangères, aux archives de la guerre ; les lettres, ainsi éparpillées en divers endroits, étaient disséminées dans d'immenses recueils où il faut les chercher au hasard. L'éditeur a fait preuve d'un zèle fervent et d'une infatigable patience en rassemblant et en classant ces documents ignorés. Les lettres, au nombre de 624, embrassent une période de seize années (1608-1624) ; elles remplissent 809 pages, elles sont précédées d'une préface et d'une introduction qui rendent compte de la manière dont ce travail pénible a été effectué, et de l'aspect sous lequel il montre l'imposante figure du cardinal.

Un des avantages de la collection manuscrite qu'a si bien étudiée M. Avenel, c'est qu'elle se compose, en grande partie, de minutes. Il est inutile d'insister pour faire comprendre combien, en pareil cas, les minutes sont préférables non-seulement aux copies, quelle que soit leur authenticité, mais aux originaux. Ces documents montrent le cardinal, la plume à la main, au milieu de ses secrétaires travaillant sous sa direction immédiate, ces minutes nous font pénétrer jusqu'au fond de son âme. Plus curieuses que les lettres elles-mêmes, elles révèlent bien mieux la pensée de celui qui les a écrites. Dans une rature il y a parfois un aveu ; une minute court risque d'être moins prudente qu'une lettre, et de dire ce que la lettre toute seule ne dirait pas, une rature révèle quelquefois un fait ignoré. Ainsi un passage barré dans la minute d'une lettre écrite par Richelieu, le 15 août 1630, montre que ce tout-puissant ministre avait été menacé d'une disgrâce avant la maladie dont le roi fut atteint à Lyon un peu plus tard. Ce passage, qui a disparu de l'original, rectifie le récit des historiens sur ce sujet.

L'éditeur a cru devoir adopter l'ordre chronologique qui, mieux que l'ordre des matières, fait suivre l'ensemble des affaires. Par exemple, lorsqu'on voit Richelieu à Péronne, tout occupé de la Flandre, régler en même temps les destinées de l'Italie et attaquer l'Espagne dans le Roussillon, alors il semble que le regard em-

brasse mieux tout Richelieu. M. Avenel s'est fait la loi de reproduire avec la plus scrupuleuse fidélité toutes les indications des manuscrits, de recueillir les passages effacés dans les minutes lorsque les ratures peuvent avoir une intention bonne à faire connaître ou un sens curieux à conserver. Au bas de chaque page, il a placé des notes historiques qui éclaircissent les faits, qui donnent des renseignements sur les nombreux personnages dont les noms se montrent dans cette correspondance. Elle fait ressortir à la fois les qualités et les défauts de l'homme d'Etat qui dictait ou écrivait de sa main ces nombreuses dépêches. On voit quel despotisme il exerçait, mais ce despotisme n'était pas sans grandeur, car il n'était pas sans péril. Richelieu s'attaquait à tout ce qu'il y avait alors de puissant dans l'Etat, et il n'y avait de salut pour lui que dans l'assentiment du roi, qui ne lui était donné qu'avec répugnance; il était perdu par un seul jour de mauvaise humeur résolue; il n'avait de force réelle que son génie et sa fortune. L'activité, la persistance, la fécondité de ressources de cet homme extraordinaire, son humeur vindicative, la conviction avec laquelle il considérait les offenses faites à sa personne comme des attaques dirigées contre la monarchie, tout cela ressortira avec un éclat nouveau de l'examen de sa correspondance. On verra aussi cette puissante intelligence payer tribut aux erreurs de l'époque. Richelieu n'est pas exempt de quelque penchant aux superstitions vulgaires ; il prête de l'attention à l'accomplissement de certaines prédictions, au sens de certains songes ; il ne s'étonne pas de la foi à l'influence des planètes, des jours heureux ou malheureux. Malgré des fautes que M. Avenel ne dissimule ni n'excuse, le cardinal a été un de ces hommes rares qui ne font pas défaut aux circonstances. Qui sait ce que seraient devenues, perdues dans un misérable règne de trente-trois années, les destinées de la France, si Richelieu ne s'était trouvé à point nommé pour être, sous le nom de Louis XIII, un maître inflexible et un pilote habile.

EXAMEN DES MONUMENTS DES ABORIGÈNES DE L'ÉTAT DE NEW-YORK, par E.-G. Squier. (Aboriginal monuments of the State of New-York, comprising the results of original surveys and explorations. — Smithsonian contributions to Knowledge, Vol. II, Washington 1851. Descriptions of Ancient Works in Ohio, by Charles Whittlesey, Vol. III.)

Le premier volume des mémoires publiés par les régents de la Fondation Smithson contenait un mémoire fort étendu sur les recherches de MM. Squier et Davis dans l'Etat d'Ohio, qui ont conduit ces deux explorateurs à la découverte d'un nombre considérable de monuments religieux, militaires et sépulcraux des Aborigènes du bassin de l'Ohio ; le nombre de ces monuments prouvait la grande population dont cette région avait dû être le séjour, et d'autres circonstances attestaient l'antiquité de ces monuments. Les travaux de M. Whittlesey, publiés dans le troisième volume des mémoires de la Fondation Smithson ont complété l'étude des monuments de l'Ohio par la publication et la description de dix-huit nouvelles enceintes militaires et religieuses.

M. Squier a poursuivi les mêmes recherches dans l'Etat de New-York, et le second volume des mémoires de l'Association Smithson est destiné à en faire connaître le résultat. Elles n'ont pas été couronnées d'un moindre succès, quant au nombre des localités explorées. En huit semaines M. Squier visita cent emplacements qui portaient encore la trace du séjour des Aborigènes ; il n'en reconnut pas moins de quinze dans le seul comté de Jefferson, indépendamment de tous ceux qui durent lui échapper, soit qu'ils fussent cachés dans l'épaisseur des forêts ou détruits par les travaux de l'agriculture.

La plupart de ces anciennes enceintes occupent, d'une manière uniforme, des positions avantageuses sur la crête et sur le bord des terrasses qui s'élèvent successivement depuis les grands lacs canadiens vers le sud. Ces positions offrent souvent une vue des plus étendues et des plus belles ; une multitude de maisons, de villages et

d'églises est dispersée sur une vaste surface de terres alternativement boisées et mises en culture, au delà desquelles la surface bleue des grands lacs termine un horizon lointain.

Il n'y a pas un comté où l'on n'ait trouvé des enceintes fortifiées, mais les districts les plus fertiles présentent en plus grand nombre les traces de l'ancienne population, comme dans la vallée de l'Ohio ; toutefois ces monuments diffèrent à beaucoup d'égards de ceux décrits par M. Squier dans son premier ouvrage. Les enceintes sont pour la plupart d'une médiocre étendue, variant d'un acre à quatre, quelquefois à huit ; la plus grande (Livonia, comté de Livingston) ne dépasse pas seize acres. Les parapets en terre ne sont ni épais, ni élevés, et les fossés qui les bordent n'ont qu'une faible profondeur. Un seul endroit présente un retranchement qui atteint la hauteur de huit pieds depuis le sommet jusqu'au fond du fossé. Ailleurs on trouve des fossés d'un pied de profondeur, au pied d'un parapet de la même hauteur. Cette médiocrité peut, il est vrai, s'attribuer en partie à l'effet destructeur du temps et des éléments.

La première chose que l'on remarque en pénétrant dans ces enceintes, est un grand nombre d'excavations de quatre à huit pieds de profondeur, pratiquées dans les parties les plus élevées et les plus sèches du terrain ; malgré le nom de *puits* qu'on leur donne quelquefois, il est aisé de voir qu'elles n'en ont jamais eu la destination. C'étaient, pour nous servir de l'expression employée par les Canadiens français, les *caches* où les anciens habitants déposaient leur provisions, et l'on en tire quelquefois encore des quantités considérables de maïs plus ou moins carbonisé par l'air extérieur et que les anciens propriétaires recouvraient souvent d'écorce. Telle était quelquefois l'abondance de ces approvisionnements, que de Nonville raconte qu'il fut occupé dix jours, en 1687, à détruire 400,000 minots (1,200,000 bushels, 5,500 hectolitres) de maïs dans les caches de quatre villages dont ses troupes avaient chassé les Indiens Senecas.

On pourrait rassembler dans ces villages une quantité prodigieuse de débris d'ancienne poterie, tantôt façonnée avec art et

d'une excellente qualité, tantôt brune et grossière. Plusieurs excavations avaient été remplies d'ossements, ainsi que des chaudrons. On ne rencontre cependant que rarement dans ce pays des monticules destinés à servir de sépultures, encore pourraient-ils bien ne contenir que des ossements parasites déposés par des peuplades moins anciennes que les fondateurs de ces tertres. Ils se présentent ordinairement sur des collines élevées. Telle n'est pas la position habituelle des anciens cimetières des Indiens.

Quoique bien inférieures dans leur construction aux forteresses de l'Ohio, les enceintes retranchées de l'Etat de New-York ont eu évidemment une destination militaire. On n'en distingue aucune qui ait pu avoir la destination religieuse si bien indiquée par certaines enceintes et certains tertres réguliers de l'Ohio. En revanche les trous laissés dans le sol, par les pieux, après leur destruction, permettent de suivre facilement les traces des palissades dont elles étaient le plus souvent fraisées. Une des localités de ce genre les plus remarquables est l'ancienne colline fortifiée des Indiens Senecas, nommée *Ganundesâga,* qui fut détruite par Sullivan en 1779, et qui se voit encore près de Genève et du lac Seneca. Sa conservation est uniquement due à ce que les Senecas, lorsqu'ils firent aux Anglais la cession de leurs terres, stipulèrent spécialement que cet endroit ne serait jamais mis en culture : « C'est là, dirent-ils, que reposent nos pères, et ils ne peuvent y rester en repos s'ils entendent la charrue de l'homme blanc au-dessus de leur tête. » Cette condition a été, jusqu'à ce jour, fidèlement observée par les acquéreurs. L'enceinte du fort est marquée par les trous d'un pied de profondeur laissés par les pieux ; elle est encore semée de pommiers plantés par les Indiens, et les tombes se trouvent sur une autre éminence presque insensible.

L'époque à laquelle appartiennent ces fortifications peut se déterminer approximativement par la nature des objets que l'on y découvre et par l'âge des arbres qui y ont pris naissance. Mac Cauley dit, dans son histoire de New-York, que l'on examina, en 1825, le tronc d'un châtaignier alors abattu depuis cinq ans, et qui avait crû dans un fossé ; il avait 255 couches ligneuses, ce qui ferait re-

monter son origine à l'année 1555. On découvrit encore dans le comté d'Onondaga un chêne noir de 150 ans qui s'élevait sur une fortification indienne. Ce qui permet de fixer d'une manière encore plus précise l'âge de ces constructions est l'examen d'un chêne abattu en 1810 près de Butternut Creek, et dans le tronc duquel on trouva une balle de plomb après avoir enlevé 143 couches ligneuses. Le combat dont cet arbre avait été le témoin fut donc livré en 1667. Ce fut en 1609, à l'époque où Hudson découvrit la rivière qui a conservé son nom, que les Français introduisirent du Canada les premières armes à feu parmi les Iroquois. Leurs guerres contre ce dernier peuple et contre les Senecas et les Cayugas amenèrent souvent les Français dans ces pays ; aussi n'est-il pas rare de trouver mélangés aux vases de terre, aux casse-tête, aux pointes de flèches de silex, aux grains de collier, aux coquilles façonnées, aux os taillés, aux haches de pierre, et aux calumets, des haches en fer, des canons de fusil oxydés ou brisés, des médailles françaises, des cadrans solaires, des crucifix en laiton. Il n'y a pas longtemps que l'on découvrit une croix d'or pur portant le monogramme sacré I. H. S. On retrouva de même, près d'Auburn, une hampe d'étendard en fer battu, qui avait peut-être guidé dans les combats les soldats de Frontenac ou de Champlain. Le fer retrouvé dans les ruines d'un village indien près de Boughton Hill, suffit pendant quelque temps pour l'approvisionnement des forges des premiers colons.

Nous en avons dit assez pour faire deviner au lecteur la conclusion à laquelle arrive M. Squier, que les constructions des aborigènes de l'Etat de New-York sont d'une date beaucoup plus récente et d'une nature qui indique moins de civilisation que les nombreuses cités et les constructions religieuses découvertes par lui dans le bassin de l'Ohio. Leur destination était presque exclusivement militaire ; on les rencontre uniquement dans des positions avantageuses pour ce but et à portée de ruisseaux abondants. Le tracé bastionné de leurs enceintes indique parfois une imitation intelligente des fortifications françaises. Enfin, tout imparfaites qu'elles sont, on n'en rencontre qu'un très-petit nombre dans les

Etats de la Nouvelle-Angleterre. La Pensylvanie, plus rapprochée de l'Ohio, en est moins dépourvue ; mais l'antique civilisation des populations aborigènes ne semble pas avoir dépassé la chaîne des Alleghanys à l'est de laquelle on ne voit plus guère que des cimetières dont l'âge n'est pas très-reculé.

Malgré que ce nouveau travail de M. Squier l'ait conduit à des résultats moins brillants et moins intéressants que ses recherches dans le bassin de l'Ohio, il n'y a pas montré moins d'activité et de perspicacité. Il en a même fait une œuvre d'érudition en ajoutant au fruit de ses propres explorations le témoignage de tous les auteurs qui ont pu éclairer le sujet des antiquités américaines et en leur comparant tout ce que le reste de l'Amérique et les régions de l'Europe offrent d'antiquités analogues. P. Chaix.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DU POUVOIR ET DE LA LIBERTÉ, par P. Mancel, de Bacilly. Paris, chez E. Dentu, 1853; 1 vol. in-12 : 3 fr.

L'épigraphe de ce volume indique très-nettement son but et sa portée : « Le Pouvoir se prend et ne se donne pas ; » tel est l'axiome que pose l'auteur, en opposition à la doctrine du *Contrat social*. Quelle que soit la forme du gouvernement, monarchie ou république, aristocratie ou démocratie, l'autorité appartient à celui qui sait s'en emparer ; le peuple ne la donne pas, mais il s'y soumet ou la subit toutes les fois qu'il reconnaît un maître dans celui qui la lui impose. Les sociétés éprouvent un besoin impérieux de se sentir gouvernées ; aussi, pour échapper à l'anarchie, elles acceptent le premier joug qui se présente, sans exiger d'abord d'autre condition que le rétablissement de l'ordre et de la paix. Ce ne sont pas là des vues théoriques, ce sont des faits puisés dans l'histoire. Les dynasties n'ont pas eu d'autre origine et la marche des révolutions s'est toujours montrée à peu près la même. Apres le succès, ceux qui ont pris le gouvernement provisoire se font légitimer par l'élection populaire, mais s'ils ne savent pas tenir les rênes d'une

main ferme ils sont bientôt renversés à leur tour par un dominateur plus habile, auquel ne manque pas non plus la sanction du suffrage universel. Le principe de l'hérédité a dû être admis comme un expédient pour rendre le gouvernement stable en diminuant les chances de perturbation ; mais ce droit conventionnel n'a de force qu'autant que les successeurs comprennent et pratiquent l'art de gouverner. Dès que le prestige de l'autorité s'affaiblit, la société retombe dans une crise qui dure jusqu'à ce que surgisse de nouveau un homme assez puissant pour prendre le pouvoir, ou, ce qui revient au même, pour forcer le peuple à le lui donner. En partant de ces données, M. Mancel s'attache à prouver combien est fausse la prétention du système démocratique de faire émaner le pouvoir de la volonté du peuple et de vouloir réduire ceux qui l'exercent au rôle de serviteurs de la multitude. Il expose avec clarté tout ce qu'il y a d'illusoire dans les garanties qu'on attribue au suffrage universel et montre que c'est plutôt contre les écarts de cet instrument aveugle qu'il importe de trouver un préservatif dans la prudence, la sagesse et la fermeté du gouvernement. Mais, objectera-t-on, cela nous conduit tout droit au despotisme, car celui qui prend le pouvoir en usera donc suivant son bon plaisir sans qu'il soit possible de mettre aucun frein à ses caprices. C'est en effet là le point difficile de la question sur lequel il nous semble que l'auteur passe un peu trop légèrement. Il établit que toute autorité vient de Dieu et que par conséquent la religion doit être le guide du souverain, diriger sa conduite, inspirer tous ses actes. Mais s'il arrive au contraire que le souverain manque à son devoir, foule aux pieds les lois de la morale, les règles de la justice, où sera le correctif? L'auteur le place dans le pouvoir sacerdotal ; c'est au Pape qu'appartient le droit d'excommunier les mauvais princes et de délier ainsi leurs sujets du serment d'obéissance. Or un pareil moyen, qui pouvait être bon au moyen âge, ne saurait plus avoir aujourd'hui la même valeur, à moins qu'on ne réussisse à rétablir l'unité de l'Eglise, œuvre plus impossible encore maintenant qu'à l'époque où l'inquisition et les Jésuites échouèrent dans leurs efforts pour l'accomplir. Il faut donc un autre contre-poids à la puis-

sance absolue du prince, et M. Mancel, en rendant hommage à la sagesse de la Belgique et de la Hollande, nous apprend lui-même où il se trouve, c'est dans la liberté communale. S'il eut moins écouté le préjugé national, il aurait aussi nommé l'Angleterre dont l'exemple plus frappant pouvait le conduire à la véritable solution du problème : l'autorité de la loi dominant à la fois au-dessus du peuple et du souverain lui-même. C'est vers ce résultat que doivent tendre les efforts des gouvernements ; ceux qui l'atteindront, quelles que soient leurs formes particulières, auront bien rempli leur tâche ; mais il est évident qu'ils ne sauraient y parvenir sans des institutions municipales propres à développer chez le peuple des notions saines d'ordre et de liberté. Ces réserves posées, nous nous joignons volontiers à la conclusion que M. Mancel formule ainsi : « Pour gouverner un peuple, il faut le dominer par le génie ou par le nom, par la vertu ou par la naissance, par la fortune ou par le courage, *toutes supériorités* qui me permettent, l'histoire à la main, de répéter ce que j'ai dit : Le Pouvoir se prend et ne se donne pas. »

ETUDE SOMMAIRE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, à l'usage des catéchumènes des communions évangéliques, par A.-L. Montandon. Paris, chez Marc Ducloux, 1852 ; 1 volume in-12 : 3 fr, 50. — LE PREMIER LIVRE DE MOÏSE, commentaire traduit et abrégé de l'allemand, de F.-J.-W. Schrœder, par C. Bastie, 1re partie. Paris, chez Marc Ducloux ; 1 v. in-12 : 3 francs.

M. le pasteur Montandon se distingue d'une manière très-remarquable par le zèle avec lequel il multiplie les ouvrages destinés à l'instruction religieuse de la jeunesse, cherchant sans cesse à les améliorer en vue d'une application plus facile et d'une utilité plus générale. Ses écrits portent tous le cachet d'une piété fervente et d'un entier dévouement à la tâche qu'il s'est donnée. Le but auquel il vise est d'offrir aux familles protestantes les matériaux d'un enseignement évangélique aussi complet que possible. Son guide

est la Bible, dont il ne s'écarte jamais, qu'il explique ou commente avec simplicité, qui lui sert de point de départ et vers laquelle il ramène constamment les esprits mieux préparés par l'étude à comprendre ses sublimes leçons, parce qu'en effet la Bible doit être l'alpha et l'oméga de toute science, de toute vie chrétienne. C'est ainsi qu'il a successivement publié les *Récits de l'Ancien et du Nouveau Testament* dans les termes mêmes de l'Ecriture sainte, avec questionnaires ; une *Etude* et des *Notes explicatives* sur ces récits ; une *Etude élémentaire du Décalogue*, du *Symbole des Apôtres*, de l'*Oraison dominicale et des Sacrements*; une nouvelle édition revue du *Précis du Catéchisme d'Osterwald, par Paul Rabaut*. Enfin le volume que nous annonçons ici contient un résumé à l'usage des catéchumènes, dans lequel il a voulu surtout se mettre à la portée de ceux qui, par leur éducation antérieure, sont encore peu exercés aux travaux sérieux de l'intelligence. Il est divisé en trois parties : Vérités de la religion, devoirs de la religion, l'Eglise et les sacrements. Chaque partie est subdivisée «en sections ou chapitres dont les sujets s'enchaînent dans un ordre logique ; et en courts articles d'exposition précédés chacun de son numéro et d'un bref énoncé. Cette disposition aide et soulage l'esprit. Elle permet au catéchumène d'analyser nettement le sujet, et d'en bien distinguer les parties ; au pasteur, de choisir les détails, et de borner ou d'étendre à son gré le cercle de l'enseignement.»

— Le commentaire sur le premier livre de Moïse, traduit par M. le pasteur Bastie est extrait des meilleurs travaux de ce genre produits par la théologie allemande. Cette compilation est rédigée dans un but d'édification plutôt que de science. Cependant elle nous semble éminemment propre à donner le goût d'une étude sérieuse des saintes Ecritures, et à réveiller chez beaucoup de lecteurs le désir d'accroître la somme de leurs connaissances, en général si restreintes, ou même si nulles sur ce sujet important. Nous ne saurions mieux faire apprécier son mérite qu'en citant les propres paroles du traducteur : « Le caractère du livre le rend d'une utilité à peu près générale. Il est assez scientifique pour satisfaire les théologiens, assez populaire pour édifier la masse des hommes religieux.

Il offre surtout aux étudiants, aux pasteurs, à tous ceux qui enseignent dans l'église et dans l'école, une mine féconde, où ils pourront puiser des idées et des aperçus propres à être développés avec intérêt et avec édification. Il suffit de citer Hengstenberg, Drechsler, Ziegler, les Krummacher et Herder, pour faire entrevoir d'un coup d'œil la richesse des matériaux qui forment la mosaïque de notre commentaire.

« Mais, avant ces noms et au-dessus, il en est deux qui indiqueront mieux encore et la solidité de l'œuvre et son esprit; nous voulons dire Calvin et Luther; Calvin qui, à son titre de grand réformateur, joint celui de grand théologien, dans le meilleur sens du mot; Luther qui sait également édifier par la profondeur de sa foi et charmer par l'originalité de son imagination. En accordant à ces deux noms la première place dans son œuvre, l'auteur que nous traduisons a voulu se rattacher étroitement aux doctrines de la réforme. Tout en s'appropriant les résultats de la science contemporaine, il l'a fait servir à développer et non à ébranler les principes posés par les *Pères* de notre Eglise. Si nous ne nous trompons, il a, par ce côté encore, répondu à un besoin de notre temps. »

SERMONS, par La Fléchère, traduits de l'anglais. Paris, chez Marc Ducloux, 1853; in-12: 75 c. — LA PAIX DE L'EGLISE, sermon par J.-A. Bost. Paris, chez Marc Ducloux, 1853; in-8°. — LES AMES QUI PÉRISSENT, sermon par Athan. Coquerel. Paris, chez J. Cherbuliez, 1853; in-12: 30 c. — LE CULTE TEL QUE DIEU LE DEMANDE, sermon par Athan. Coquerel fils. Paris, chez Marc Ducloux, 1853; in-8°: 50 c.

Les sermons de M. La Fléchère sont empreints d'un cachet d'orthodoxie bien prononcé. La corruption de l'homme et les conditions du salut s'y trouvent traitées en sept discours intitulés: L'homme naturel, le Réveil, la Régénération, le Refus d'aller à Christ, la Fin de l'homme, l'Abandon des disciples, l'Endurcisse-

ment. C'est la doctrine du péché originel dans toute sa rigueur, mais présentée avec une grande force de logique et un talent bien propre à produire de l'impression. Cependant cette prédication, exclusivement dogmatique, a quelque chose de sombre et d'impitoyable qui ne peut convenir qu'à un petit nombre d'esprits et risque plutôt d'exercer sur les autres une fâcheuse influence. Si la morale est, à elle seule, impuissante, et ne peut trouver de base solide ailleurs que dans le dogme, celui-ci ne saurait non plus se passer de la morale qui constitue, en quelque sorte, ses résultats pratiques, et forme ainsi le lien nécessaire entre les mystères de la foi et la conduite de la vie. On a souvent eu le tort d'envisager séparément ces deux tendances, et même de prétendre les opposer l'une à l'autre, comme si ce n'était pas, au contraire, le glorieux privilége du christianisme que d'embrasser et satisfaire à la fois tous les besoins de l'âme, d'unir à la révélation des vérités religieuses qui ouvrent à l'homme le chemin du ciel, les enseignements de la charité qui portent leurs fruits dès cette terre, et sont la source abondante de toutes les vertus sociales. Mais, comme il arrive fréquemment, l'antagonisme a réveillé le zèle des deux côtés, et après d'ardentes querelles, on aspire aujourd'hui à s'entendre sur un terrain de conciliation, où chacun, abandonnant ses vues exclusives, puisse apporter ses efforts à l'œuvre commune du protestantisme. Le libre examen, en butte à des attaques passionnées, éprouve le besoin de grouper tous ses adeptes autour de la Bible, seule autorité qu'il reconnaisse, et de montrer que sous l'empire du véritable esprit évangélique, le libre essor des convictions diverses, loin d'être nuisible à l'unité chrétienne, contribue au contraire à la rendre plus réelle et plus féconde. Si dans les premiers siècles de la réforme une trop large tolérance eût été dangereuse, il n'en est plus de même maintenant que la Bible répandue partout, étudiée, commentée, interprétée de mille façons, a triomphé de cette épreuve décisive, et vu sans cesse croître le nombre des Eglises qui l'admettent comme unique règle de leur foi. Aussi le désir d'un rapprochement se manifeste-t-il d'une manière assez générale. Nous en avons la preuve

dans les deux sermons de MM. Coquerel et dans celui de M. Bost. Ces trois discours, quoique traitant des sujets divers se ressemblent en un point: il proclament la nécessité de la tolérance. M. Coquerel père la considère en ce qui touche à la vie future et au sort des âmes pour l'éternité, il combat avec une admirable éloquence cette triste maxime : Hors de l'Eglise point de salut ! qui a fait jadis allumer tant de bûchers, répandre tant de sang, et que l'orgueil sectaire n'est que trop enclin à remettre en vigueur. M. Coquerel fils l'envisage surtout en ce qui concerne la forme du culte, et cherche à faire comprendre que, au lieu d'attacher une vaine importance aux pratiques et aux formules qui ne sont que des signes extérieurs, sans mérite par eux-mêmes, le but des efforts de tous doit être de hâter la venue du temps «où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs.» Ce sermon annonce un beau talent plein d'élévation et de vigueur.

M. Bost entre plus avant dans la question de tolérance ; il ne craint pas de descendre aux petits détails de la vie ordinaire. Pour maintenir la paix de l'Eglise, il veut que ses membres usent entre eux de bienveillance et de support, que chacun ne s'arroge pas le droit de juger et de condamner quiconque ne pense pas en toute chose exactement comme lui. C'est un observateur ingénieux, qui a bien étudié les faiblesses, dont se montrent parfois accompagnées les habitudes pieuses et les convictions les plus austères. La franchise avec laquelle il les dévoile pourra paraître étrange, mais elle imprime à sa prédication un certain cachet d'originalité qui nous semble propre à captiver l'attention, et à produire de l'effet sur cette partie du public, toujours assez nombreuse, qui a besoin qu'on lui fasse en quelque sorte toucher au doigt les plaies qu'il s'agit de guérir, et avec laquelle, pour se faire bien comprendre, on ne saurait trop insister sur les résultats pratiques de l'enseignement religieux.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE ANTIQUE, par M. Emeric David, membre de l'Académie des Inscriptions, publiée pour la première fois par Paul Lacroix. Paris, 1853, in-12°.

Nous avons déjà parlé de quelques-uns des travaux d'Emeric David au sujet de l'histoire des arts. Ce laborieux écrivain n'a pas retracé les annales strictement dites de la sculpture antique, mais, à diverses époques, il a composé quelques Mémoires dont la réunion forme une véritable histoire de la sculpture grecque, depuis son origine jusqu'à l'ère chrétienne. *L'essai sur le classement chronologique des sculpteurs grecs* avait paru en 1806 dans la somptueuse publication du *Musée français*, ouvrage que son prix élevé (3,840 fr., prix de souscription) éloigne forcément de presque toutes les bibliothèques particulières. Réimprimé dans le *Magasin encyclopédique*, il ne devint guère plus répandu ; bien peu de personnes possèdent ce *Magasin* qui ne forme pas moins de 126 volumes. Deux *Mémoires* sur les progrès de la sculpture grecque suivent cet essai ; l'un d'eux, lu dans les séances de l'Académie, n'avait point été publié, à l'exception d'un fragment; le second, resté inachevé, était inédit, ainsi qu'un Mémoire sur l'Apollon *Sauroctone* (tueur de lézards). D'intéressantes observations sur la Vénus de Milo étaient un peu enfouies dans la savante réunion des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions; quelques articles sur les sculptures du Parthénon et sur d'autres questions d'antiquité gisaient oubliés dans les interminables volumes du *Moniteur*. En groupant tous ces travaux bien dispersés et difficiles à retrouver, on a composé un ensemble homogène qui ne saurait manquer d'offrir une instruction solide et forte.

Nous n'avons pas ici à discuter le système auquel Emeric David rattachait l'explication des monuments de l'antiquité; il pensait avec raison que, pour comprendre les productions de l'art chez les Grecs, il fallait avoir une idée exacte de la religion de ce peuple doué de l'imagination la plus heureuse et de l'intelligence la plus vive. La

mythologie, telle qu'elle s'offre aux yeux vulgaires, ne présente, il faut l'avouer, qu'un amas de superstitions incohérentes, parfois bizarres ou ignobles. Emeric David s'est efforcé de l'asseoir sur des bases plus rationnelles; les dieux réels du paganisme étaient, d'après lui, les éléments et les astres; ils étaient représentés par des dieux fictifs, objets d'un culte symbolique, personnages supposés qui tenaient la place des dieux réels. De l'étude des attributs de ces dieux réels, le savant antiquaire déduisait les dogmes fondamentaux d'une religion qui se serait maintenue pendant vingt-cinq siècles. Il avait agrandi ces vues énoncées avant lui; il les avait appuyées d'arguments nombreux, et il avait en ses explications la foi la plus entière. C'est ainsi qu'il a cru pouvoir démontrer que la belle statue trouvée à Milo en 1820, et déposée dans le Musée de Paris, n'est point une Vénus, comme l'ont affirmé les archéologues, mais une nymphe, personnifiant l'île de Mélos. Nous n'avons point à nous mêler de cette controverse; mais ce dont nous sommes certains, c'est qu'Emeric David ne cesse de faire preuve d'une haute sagacité et de la connaissance approfondie de tout ce qui concerne l'histoire de l'art antique.

HISTOIRE DE L'ORIGINE ET DES DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE EN EUROPE, par Aug. Bernard. Paris, imprimerie impériale, 1853; 2 vol. in-8° : 16 fr.

De nombreux ouvrages ont déjà été publiés sur l'origine de la typographie, mais celui dont nous donnons le titre se distingue par un mérite tout particulier; les bibliographes, les littérateurs qui ont traité un pareil sujet n'étaient pas imprimeurs; ils ne connaissaient point les procédés techniques; ils n'avaient jamais *composé* une seule ligne; M. Bernard a longtemps travaillé dans des ateliers typographiques; il a été, ou il est encore correcteur dans le plus grand établissement qu'il y ait en Europe, l'imprimerie du gouvernement à Paris. Il a donc, pour apprécier les premiers monuments de la typographie, l'instruction spéciale qui a manqué à ses devan-

ciers, aussi a-t-il pu rectifier bien des erreurs, exactement apprécier maintes circonstances mal connues. Il a vu de ses yeux ces volumes imprimés vers le milieu du quinzième siècle et dont la rareté est telle qu'on n'en connaît qu'un très-petit nombre d'exemplaires, incomplets pour la plupart : parfois même un seul exemplaire a-t-il survécu aux outrages du temps pendant près de quatre siècles. M. Bernard a fait de longs voyages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne; il n'a voulu écrire que d'après son examen personnel. Nous ne pouvons le suivre ici dans tous les détails qu'il expose à l'égard des plus anciens typographes de la Hollande et de la Germanie ; il fait connaître ces *Specula*, ces *Psautiers*, ces *Lettres d'indulgences*, ces *Bibles* qui font aujourd'hui la gloire des plus riches collections et qui ont été payés au poids de l'or; il a découvert au sujet de Gutemberg, de Fust, de Schoiffer, de Coster, bien des faits nouveaux. Contrairement à l'opinion la plus accréditée, il pense que la typographie a été réalisée imparfaitement à Haarlem, avant 1440, et que c'est sinon avant, du moins peu après cette dernière date que l'idée de la mobilité des caractères fut réalisée. A la suite d'une longue discussion sur les inventeurs de l'imprimerie, M. Bernard trace le tableau de la marche et du progrès de la typographie dans les divers pays de l'Europe. Le premier volume imprimé en Italie et qui soit venu jusqu'à nous est le recueil des œuvres de Lactance qui fut achevé le 29 octobre 1465 dans le monastère de Subiaco, à dix lieues au sud de Rome. On pourrait être surpris de voir la première imprimerie s'installer dans une localité perdue au milieu de montagnes sauvages, mais il faut savoir que les bénédictins, établis dans ce couvent, ayant appris qu'un art nouveau venait de se révéler à Mayence, demandèrent à l'Allemagne des ouvriers typographes. Deux Mayençois, Sweinheim et Pannartz, passèrent les Alpes, et, après un an environ de travail à Subiaco, ils s'installèrent à Rome, où ils mirent au jour en 1467 la *Cité de Dieu* de saint Augustin. De 1468 à 1473, ils produisirent plus de cinquante éditions différentes. Venise commença à imprimer dès 1469, Bologne en 1471, Florence en 1472. Quant à la France, Fust, l'associé de Gutemberg, s'était rendu à Paris,

dès 1466, pour y placer leurs produits. Grâce à leur activité et à l'habileté des scribes, le besoin d'un atelier typographique ne s'y fit pas immédiatement sentir. Deux membres de l'Université introduisirent enfin l'imprimerie dans cette cité où elle devait acquérir une immense importance; ces docteurs, dont les noms ne doivent pas tomber dans un injuste oubli, furent Guillaume Fichet qu'on croit né à Petit-Bornand, près du lac de Genève, et Jean Heynlin, un Suisse, natif de Stein, près Constance : c'est du nom de sa patrie que lui vient le nom de *Lapideur* ou de *la Pierre* sous lequel il est connu. Trois Allemands répondirent à leur appel, Friburger, Gering et Crantz arrivèrent à Paris vers la fin de 1469 ou le commencement de 1470 ; ils furent installés dans les bâtiments même de la Sorbonne. N'est-il pas étrange de voir l'imprimerie parisienne prendre naissance dans le sein d'une société avec laquelle elle ne devait pas tarder à être en guerre et qu'elle devait finir par terrasser? Le premier volume qui vit le jour sur les bords de la Seine fut le recueil des lettres de Gasparin de Bergame; il n'est pas daté, mais on sait qu'il fut exécuté en 1470; il fut suivi de Florus, de la *Conjuratio Catilinæ* de Salluste, d'un traité de rhétorique par Fichet. Lyon fut la seconde ville de France qui reçut l'art typographique; Guillaume Leroy y imprima en 1473 un écrit du diacre Lothaire (depuis pape sous le nom d'Innocent III). Observons en passant que l'imprimerie se répandit en France d'une façon qui n'est pas en harmonie avec l'importance des localités. En 1486 on imprimait à Abbeville un gros in-folio (la *Somme rurale* de Jehan Boutillier); en 1499, la petite ville de Treguier, au fond de la Bretagne, produisait un autre in-folio, un *dictionnaire* en trois langues *compilé et intitulé* par maître Auffret Zuvalquewran, tandis qu'on ne connaît pas de livres exécutés à Bordeaux avant 1524 et à Marseille avant 1595. Quant à l'Angleterre, on croit que le plus ancien ouvrage qui y ait vu le jour est un discours latin de John Russell, ambassadeur du roi d'Angleterre, discours adressé au duc de Bourgogne en 1470. Il y a lieu de penser que ce fut vers 1475 que l'Espagne vit fonctionner des presses, mais l'extrême rareté de ces vieux volumes, l'absence des dates (selon un

usage fort commun alors) rendent bien difficile de rien préciser à cet égard.

Nous remarquons que M. Bernard ne parle point de l'introduction de l'imprimerie en Suisse; nous n'avons pas besoin de rappeler que, dès 1478, quatre volumes in-folio parurent à Genève, trois sans nom d'imprimeur (le *Livre des Saints Anges*, par Exeminez, le plus ancien de tous; le *Livre de Sapience*, par Guil. de Roy, et *Fier-à-Bras*; *Mélusine* avec le nom d'Adam Steinschaber). — Voici d'ailleurs la conclusion du livre de M. Bernard; elle résume fort bien la tâche qu'il s'est imposée : « C'est dans les monuments « les plus authentiques du temps et dans les premiers produits de « l'art que j'ai cherché la vérité. Je les ai pour cela comparés, dis- « cutés, soumis à la critique la plus sévère, et je crois en avoir « fait jaillir quelque lumiere. J'ai suivi l'imprimerie pas à pas dans « ses premiers essais, j'ai fait voir comment elle était née, com- « ment elle s'était développée, propagée en Europe. Grâce à cet « art merveilleux qui va se répandre rapidement partout, la barba- « rie n'est pas à craindre; pour la combattre, l'humanité possède « une arme sans pareille. L'imprimerie va transformer la société; « c'est au moraliste à continuer cette histoire. »

NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS MÉDICAUX, grecs, latins et français des principales bibliothèques de l'Europe, par le Dr Ch. Duremberg. Paris, imprimerie impériale, 1853, in-8°.

Nous avons déjà parlé du premier volume d'une édition d'Oribase due au laborieux auteur de l'ouvrage dont on vient de lire le titre. M. Duremberg a, depuis bien des années, entrepris sur l'histoire de la médecine des recherches qui, dirigées plus spécialement vers l'antiquité et le moyen âge, lui ont démontré que les ouvrages grecs ou latins déjà publiés donnent, en général, de très-mauvais textes, que les catalogues des manuscrits (lorsqu'ils existent) sont très-insuffisants, et que, du cinquième au douzième siècle, la véritable physionomie que présentaient les études médi-

cales est presque entièrement ignorée. Il a mis courageusement la main à l'œuvre, et, abordant des travaux qui auraient effrayé un bénédictin, il a entrepris une *Collection des médecins grecs et latins*, et un *Catalogue raisonné des manuscrits médicaux* disséminés dans les diverses bibliothèques de l'Europe. Les *notices* qu'il publie sont un spécimen de ce catalogue; chargé par le ministre de l'instruction publique de diverses missions scientifiques, il a parcouru plusieurs contrées, lisant, compulsant, examinant tous les manuscrits qui se rattachaient au plan qu'il s'était tracé. Deux visites en Angleterre lui ont fait faire connaissance avec ce que possèdent les riches dépôts d'Oxford et de Cambridge, le Musée britannique, la belle bibliothèque de sir Thomas Philipps et d'autres collections importantes. Il décrit 72 manuscrits et fait conaître 313 ouvrages ou traités. Le relevé d'un grand nombre de variantes dans les manuscrits de Galien et d'Hippocrate, des détails tout nouveaux sur Constantin l'Africain, sur Gilles de Corbeil, sur des médecins arabes, des écrits inédits, remplissent la majeure partie de ce volume; inintelligible pour quiconque ne sait pas le grec, il révèle une érudition judicieuse et vaste, un zèle infatigable et passionné. La *Sydenham Society* (Société médicale formée à Londres dans un but scientifique, tout comme la *Camden Society* dans un but historique) a chargé M. Duremberg d'écrire la *Bibliographie de la médecine au moyen âge*, et personne n'est mieux que lui en mesure de s'acquitter de cette tâche pénible.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JUILLET 1853.

LITTÉRATURE.

SCÈNES ET RÉCITS DES PAYS D'OUTRE-MER, par Th. Pavie. Paris, 1853; 1 vol. in-12° : 3 fr. — LES FEMMES DU NOUVEAU MONDE, par Xavier Eyma. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50. — LE CAPITAINE FIRMIN, ou la vie des nègres en Afrique, par Alfred Michiels. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50.— MADEMOISELLE MIMI PINSON, profil de grisette, par Alfred de Musset. Paris, 1853 ; in-32 : 1 fr. — TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE, par H. de Balzac. Paris, 1853 ; in-32 : 1 fr.

Nous réunissons dans un même article toutes ces bribes littéraires qui ne sont pas sans mérite, mais dont aucune cependant ne présente un intérêt bien vif. Les écrivains aujourd'hui dépensent volontiers leur talent en bluettes de cette espèce. Ils reculent devant les longs travaux et trouvent commode d'introduire dans les livres le système des journaux où leurs moindres productions se paient à tant la ligne. Cela donne moins de peine et rapporte plus vite. De petites nouvelles, des contes ou de légères esquisses, pour peu qu'il y ait de l'esprit et du style, ont chance de réussir auprès d'un public formé par la lecture des feuilletons. La chose importante est de choisir un titre propre à piquer la curiosité. Pour le succès l'étiquette fait souvent plus que la qualité même de la marchandise. Les *Scènes et récits* de M. Pavie, par exemple, attireraient bien moins l'attention du lecteur, s'il n'avait eu soin d'ajouter *des pays d'outre-mer*, provenance qui réveille aussitôt des idées d'aventures extraordinaires,

de mœurs étranges, de paysages inconnus et d'incidents merveilleux. L'attrait de la nouveauté fera prendre son livre, et du reste on ne s'en repentira pas trop, car on pourrait plus mal tomber. M. Pavie conte agréablement; ses données sont ingénieuses, son style a du charme; il saisit avec intelligence les traits qui caractérisent les diverses nations ou peuplades auxquelles il emprunte ses personnages, et quelques-uns de ses récits offrent une originalité tout à fait piquante. Mais en général ils sont trop courts; on s'étonne que l'auteur n'ait pas su mieux profiter des ressources de son imagination et des nombreux matériaux dont il dispose. Après avoir éveillé l'intérêt, il brusque le dénouement, comme si la place lui manquait pour mener son intrigue à bonne fin.

— Quant aux *femmes* de M. X. Eyma, malgré leur origine américaine, elles ne nous paraissent pas bien séduisantes. Elles sont peintes sous des couleurs exagérées, et avec un luxe d'épithètes qui rappelle un peu trop les amplifications de collége. Leur rôle d'ailleurs se borne à celui d'enseignes pour attirer les lecteurs qui, une fois dans la boutique, n'y trouvent guère que des petites histoires assez insignifiantes dont toute l'originalité consiste dans des titres de chapitres bizarres ou énigmatiques.

— *Le capitaine Firmin*, de M. Michiels, laisse également beaucoup à désirer, soit pour la forme, soit pour le fond. Mais du moins il renferme une idée dont le développement peut fournir matière à discussion, et le but que s'est proposé l'auteur est vraiment digne d'intérêt. En offrant au public le tableau de la vie des nègres en Afrique, il a voulu, non point justifier l'esclavage qu'il réprouve et condamne de la manière la plus formelle, mais expliquer comment il a pu s'établir, sur quels fondements repose le préjugé si répandu et si tenace parmi les blancs contre les noirs, quelles sont enfin les principales causes qui contribuent à rendre inefficaces les mesures employées pour empêcher la traite. Suivant lui, Mme Beecher-Stowe a, dans son Oncle Tom, offert un type beaucoup trop parfait, complétement idéal, dont le contraste avec plusieurs autres caractères du roman semble entraîner la supério-

rité morale de la race nègre. Or ce serait confondre deux questions qui doivent demeurer distinctes. Que les noirs soient ou non inférieurs aux blancs, l'esclavage n'en est pas moins toujours une monstrueuse injustice ; les inégalités naturelles qui existent entre les hommes, loin d'être un motif de les parquer ainsi en maîtres et en esclaves, prouvent au contraire que dans l'état social tous les efforts doivent tendre vers un ensemble harmonieux qui assure, autant que possible, le bien-être général, qui protége le faible et l'ignorant, qui respecte à la fois et maintienne dans de justes limites la liberté individuelle, qui fasse de plus en plus disparaître cet abus de la force dont les excès impitoyables forment le trait caractéristique de la barbarie. Les principes chrétiens et les saines doctrines philosophiques sont d'accord pour nous montrer que c'est là le véritable but de la civilisation. Si donc la race nègre est inférieure à la blanche, celle-ci lui doit aide et protection ; son devoir est de chercher à la relever et à l'éclairer, à favoriser son développement intellectuel et moral : et ce n'est certainement pas le joug de l'esclavage qui peut amener un tel résultat. Les blancs sont sans doute très-coupables d'avoir si mal compris leur tâche, mais il ne faut pas non plus oublier la grande loi de l'expiation à laquelle les hommes de toutes les couleurs sont également soumis. Quoique l'histoire de la race nègre nous soit inconnue, l'état actuel des diverses peuplades africaines indique évidemment une décadence et une corruption profonde qui pèse depuis des siècles comme un lourd châtiment sur des générations abâtardies, chez lesquelles il ne reste plus de l'homme que les passions féroces et les penchants vicieux. La traite des noirs ne se serait probablement point établie comme un trafic normal, si dans ces malheureuses contrées les souverains n'avaient pas pu vendre leurs sujets. Les nègres se sont fait ainsi les complices des blancs, et dans les affreux résultats de l'esclavage une part de responsabilité retombe sur eux-mêmes. M. Michiels croit utile de dissiper les illusions qu'on pourrait se faire sur les moyens d'améliorer la race noire, qu'il regarde comme la plus stupide, la plus perverse, la plus sanguinaire des races humaines. « Elle croupit, dit-il, dans une éter-

nelle immobilité : aucun progrès, aucune invention, aucun désir de savoir, aucune pitié, aucun sentiment moral. Tous les explorateurs sont d'accord à cet égard. Rien au monde de hideux comme les renseignements qu'ils nous donnent sur la population de l'Afrique. » Ces expressions, quelque fortes qu'elles soient, ne paraissent pas exagérées quand on songe par exemple à ce qu'est devenu même le christianisme en Abyssinie. Son influence civilisatrice a complétement échoué devant les grossières superstitions, devant les mœurs abominables et les horribles coutumes d'un peuple plongé dans la dégradation la plus ignoble.

La question soulevée par M. Michiels pouvait donc fournir le sujet d'un livre très-curieux et très-instructif. Malheureusement l'exécution ne répond pas à l'importance du sujet. Avec des données aussi nombreuses qu'intéressantes il n'a su faire qu'un roman médiocre, peu vraisemblable et qui manque des qualités nécessaires pour captiver l'attention. Il aurait mieux fait de ne pas adopter cette forme ; un simple exposé de la vie des nègres en Afrique était bien préférable. Mais pour compléter il fallait y joindre quelques renseignements exacts sur l'état social des noirs d'Haïti et de la colonie de Libéria.

— *Mademoiselle Mimi Pinçon* et le *Traité de la vie élégante* sont deux productions d'un fort mince mérite. Il y a de l'esprit, sans doute, comme dans tout ce qu'ont fait MM. Alfred de Musset et Balzac, mais c'est de l'esprit assez mal employé. Quand des écrivains de cet ordre s'abandonnent à de pareils caprices, ils sont tenus de faire des chefs-d'œuvre. C'est manquer à la dignité de leur talent que de le dépenser ainsi dans des fadaises d'un goût équivoque et d'une moralité douteuse. Le profil de grisette qu'esquisse M. Alfred de Musset ne manque pas de vérité ni même de délicatesse, car l'auteur a su respecter les convenances tout en traitant un semblable sujet qui ne s'y prêtait guère. Mais quoiqu'il indique assez clairement où mènent l'inconduite et le goût du plaisir, le charme qu'il donne à son héroïne, les qualités excellentes dont il la revêt, sont autant d'excuses en sa faveur qui risquent beaucoup de faire oublier la morale qui gît au fond de l'histoire.

Du reste, malgré ce défaut, son petit volume nous paraît préférable encore à celui de M. de Balzac qui se distingue surtout par une recherche de style, et par une prétention à l'analyse du cœur humain, que les niaiseries auxquelles il les applique rendent d'autant plus ridicules. C'est du mauvais billon littéraire, comme cet auteur en a trop souvent mis en circulation; il a beau porter son effigie nous doutons qu'il obtienne de nouveau cours dans le public.

Les femmes, par Alph. Karr. Paris, 1853; 1 vol. in-12° : 3 fr.

On dirait que M. Alph. Karr s'est proposé de faire mentir le proverbe : Chat échaudé craint l'eau froide. Après avoir eu déjà maille à partir avec le beau sexe à propos de quelques vers qu'il s'était permis de critiquer, le voilà de nouveau qu'il s'expose à la colère non plus d'une seule, mais de toutes les femmes ensemble, en exerçant à leurs dépens sa verve spirituelle et son talent ingénieux. Il est vrai qu'il annonce les intentions les plus honnêtes et les plus innocentes; il ne veut rien prouver contre elles, au contraire, son but est de rendre hommage à leurs charmes, à leurs perfections; s'il leur adresse des reproches, ce n'est que pour les tenir en garde contre de légers travers auxquels les rend sujettes l'incontestable pouvoir qu'elles ont de tout temps possédé : sa critique est enveloppée des formes les plus polies, les plus flatteuses même, et loin de se poser en ennemi des femmes, il se montre « comme un allié qui les aime d'une façon assez imprudente pour ne rien leur refuser, même de bons conseils. » Mais sous cette apparence bienveillante percent maints traits mordants dont l'effet sera d'autant plus sensible qu'en général ils frappent très-juste. M. Alph. Karr se montre bon observateur; il saisit bien les ridicules et sait les mettre en saillie sans exagération. Ses remarques satiriques ne dépassent point les limites convenables; il les assaisonne d'ailleurs presque toujours d'un juste tribut d'éloges qui prouve en faveur de son impartialité. C'est principalement au joug de la mode qu'il en veut,

et certes il a raison, car cet esclavage absurde auquel se soumettent les femmes est la source de la plupart des travers qu'on peut signaler chez elles. Dans ce qu'on appelle le beau monde, surtout, on élève trop souvent les jeunes filles à n'être que des poupées élégantes, des créatures futiles, ne s'occupant que de chiffons ou de coquetterie, et de là découle une série de conséquences fâcheuses qui rentrent, en effet, dans le domaine du moraliste, mais dont on ne peut réellement pas rendre le sexe féminin seul responsable. Si les hommes, en général, savaient mieux apprécier le vrai mérite chez les femmes, celles-ci ne chercheraient pas dans la parure et la frivolité les moyens de leur plaire. M. Karr aurait dû peut-être insister davantage sur ce point. Mais quoiqu'il rende justice aux qualités du cœur, à la noblesse des sentiments, à l'influence salutaire que peuvent exercer les femmes, il ne semble pas nourrir pour elles une estime bien profonde. C'est un moraliste au ton léger, à l'allure frivole, qui a beaucoup d'esprit et cherche surtout à le faire briller de la manière la plus avantageuse. Son livre est un badinage gracieux, dont l'originalité ne manque pas de charme. S'il ne corrige peut-être ni ses lectrices ni ses lecteurs, du moins il les amusera certainement.

CONFORMITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE AVEC LE GREC, par Henri Estienne, nouvelle édition, accompagnée de notes et précédée d'un essai sur la vie et les ouvrages de cet auteur, par Léon Feugère. Paris, Delalain, 1853; in-12°.

Il est fort inutile de retracer ici les titres de gloire du célèbre Henri Estienne; personne n'ignore qu'il fut le plus profond des philologues, le plus infatigable des érudits; il brilla, à une époque de science profonde, parmi les hommes les plus doctes et les plus ingénieux; esprit naturel et fin, il embrassa tout et réussit dans tout, il rendit populaire le savoir et il l'embellit des charmes du style; on a pu dire avec raison qu'à lui seul, en trois langues, il fut l'honneur de trois littératures, et nous ne savons si pareil éloge pourrait s'appliquer à tout autre personnage. Il ne se

contenta pas de faire preuve, dans des ouvrages gigantesques, des connaissances les plus approfondies, en fait de langue grecque et latine; il dirigea aussi son attention sur l'idiome qu'on parlait autour de lui et qui était alors complétement délaissé par les érudits ; il se proposa d'étudier l'idiome français, encore jeune, sous toutes ses faces, d'en pénétrer toutes les ressources, d'en déployer toutes les richesses. Il mêla à ces investigations philologiques une foule de digressions qui ont leur utilité, et de précieuses remarques sur la langue française qu'il étudie très-finement. Le traité de la *conformité* renferme, sous une forme rapide, d'abondantes observations, souvent imprévues et piquantes. « Nul n'a traité de la philologie avec plus d'esprit que H. Estienne qui, à la passion de patriote et d'érudit dont sa plume se colore et s'anime, joint un sentiment très-vrai du génie et des besoins de la langue. » Ainsi s'est exprimé un membre de l'Académie française, maître des plus experts dans l'usage de cette même langue, qui doit tant aux bons écrivains du seizième siècle. Imprimé à Genève en 1565, réimpri-
é en 1569 à Paris avec suppression de quelques passages, *le Traité de la conformité* était devenu à peu près introuvable. M. Feugère, déjà connu par bien d'autres travaux justement estimés, a donc rendu service aux bonnes et sérieuses études en le faisant paraître derechef ; il y a joint des notes judicieuses et une notice sur la vie et les ouvrages d'Henri Estienne. Cette notice ne contient pas moins de 230 pages ; c'est un véritable livre qui sera lu avec intérêt, et qui présente, entre autres curieux détails, des analyses détaillées d'autres écrits d'Estienne relatifs à la langue française, et dont une réimpression complète n'est pas aussi nécessaire que celle du *Traité* en question.

LES ÉMIGRÉS FRANÇAIS DANS LA LOUISIANE (1800-1804). Paris, 1853; 1 vol. in-12° : 1 fr. 50 c.

Ce récit est extrait des œuvres d'un romancier dont les productions publiées à la fois en allemand et en anglais jouissent en Amérique d'une très-grande renommée. Cet auteur, connu sous le nom

peut-être pseudonyme de Scalsfield, habite, dit-on, aujourd'hui la Suisse; mais il a longtemps vécu dans les Etats-Unis, et les Américains le regardent comme un de leurs compatriotes. Ont-ils raison, ou bien n'est-ce qu'une illusion d'amour-propre national. Ces deux hypothèses sont également possibles, et ce mystère, qui rappelle celui dont s'entoura longtemps Walter Scott, ne sera sans doute éclairci que lorsque le *grand inconnu*, comme on le nomme, soit en Angleterre, soit en Allemagne, voudra bien nous en donner lui-même l'explication. Quoi qu'il en soit, M. Scalsfield est un écrivain du plus haut mérite. Aux qualités précieuses de l'observateur, il unit la richesse de l'imagination et une indépendance d'esprit qui lui permet de peindre sans prévention les divers types nationaux qu'il introduit dans ses romans. S'il est Américain, les jugements portés par lui sur ses compatriotes témoignent d'une impartialité bien rare. On voit qu'il les connaît parfaitement, et nul mieux que lui n'a su reproduire les traits particuliers qui les distinguent. Les scènes qu'il esquisse ont un cachet de vérité tout à fait remarquable. Il y fait la part de l'éloge aussi bien que celle du blâme sans exagération quelconque. On ne peut lui reprocher, ni l'amertume à laquelle Cooper s'est trop souvent abandonné, ni la tendance satirique de Dickens. Sa critique s'adresse surtout aux travers développés dans les mœurs américaines, par l'esser industriel et par l'étonnante prospérité à laquelle les Etats-Unis sont si rapidement parvenus.

SAGGI DI CRITICA LETTERARIA, di Leonardo Fea. Torino, 1852; in-12° (Essai de critique littéraire, par Léonard Fea).

M. Fea est un critique judicieux, qui fait une étude sérieuse des ouvrages dont il parle, et se rattache, en général, par ses idées, à ce qu'on peut appeler l'école du bon sens, c'est-à-dire à celle qui, sans repousser les innovations heureuses, demeure avant tout fidèle aux principes du beau et du vrai. Il ne perd pas de vue la responsabilité morale de l'écrivain dont le talent exerce une in-

fluence si grande sur la société; le mérite de la forme n'est point une excuse suffisante à ses yeux ; il analyse la pensée et cherche à faire apprécier sa valeur réelle, en la dépouillant du prestige trompeur dont une imagination ardente et féconde a pu la revêtir. Ainsi, dans son premier morceau, qui traite du roman considéré comme la forme poétique la plus convenable à notre époque, il jette sur les romanciers modernes un coup d'œil plein de justesse, signale avec beaucoup d'intelligence leurs qualités et leurs défauts, et montre comment les reproches qu'on adresse à ce genre de productions doivent bien plutôt retomber sur les auteurs qui en abusent pour flatter les mauvais penchants du cœur humain, pour exploiter sans scrupule les passions et les préjugés populaires. Le roman, comme le poëme, comme le drame, peut servir à faire du bien ou du mal suivant la manière dont on l'emploie. Les chefs-d'œuvre d'un Richardson, d'un Walter Scott, d'un Dickens n'offrent assurément rien de pernicieux ; ils peuvent au contraire éveiller de nobles instincts, inspirer des sentiments élevés et purs. Malheureusement la plupart des auteurs, au lieu de se donner la peine de suivre les traces des grands maîtres, préfèrent des succès plus faciles et moins honorables. Aspirant surtout à gagner beaucoup d'argent, ils ne sont point scrupuleux sur les moyens, et, pourvu que leurs livres se vendent, peu leur importe le reste. Dans ce but les novateurs littéraires visent à l'effet par l'exagération, recherchent l'étrange, l'horrible, le laid et même l'ignoble. Victor Hugo, Dumas, Balzac, etc., ont adopté cette voie par le simple motif qu'elle leur promettait des triomphes bien plus prompts et plus faciles que s'ils avaient suivi celle du beau et du vrai. George Sand aussi commença par obéir à cette tendance de l'époque, ses premiers ouvrages en portent le cachet bien marqué. C'est à cela que doivent être attribués les défauts qui gâtent son beau talent. M. Fea signale son infériorité au point de vue moral en la comparant avec Mme de Staël. Tandis que celle-ci fait vibrer les cordes de l'enthousiasme et de l'exaltation, George Sand produit plutôt un délire momentané, jette le trouble dans les cœurs, excite l'orgueil, et sous le prétexte de rendre la femme plus heureuse la

dépouille de cette modestie et de cette pudeur qui sont ses plus précieux attributs.

M. Fea consacre ensuite plusieurs articles aux écrivains italiens. Il passe en revue les ouvrages de Silvio Pellico, d'Azeglio, de Felice Romani, et son volume se termine par une appréciation très-juste de l'histoire du Consulat et de l'Empire, de M. Thiers, et de l'écrit de M. Guizot, intitulé : Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?

On peut dire qu'en général ses jugements sont empreints de sagesse, de modération et d'un sincère respect pour les hautes facultés de l'esprit. M. Fea ne manque, ni de goût, ni de connaissances ; il cultive les lettres avec amour, et se montre critique aussi consciencieux qu'éclairé. Mais son style nous paraît un peu négligé ; il est prolixe, parfois obscur, dans certains passages il a des allures trop familières. Ce sont du reste de petites taches qu'il fera disparaître aisément s'il veut bien porter son attention sur ce point.

VOYAGES ET HISTOIRE.

HISTOIRE DES RÉFUGIÉS PROTESTANTS DE FRANCE, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours, par M. Ch. Weiss, Paris, chez Charpentier ; Genève, chez J. Cherbuliez, 1853 ; 2 vol. in-12 : 7 fr.

La révocation de l'édit de Nantes fut l'un des épisodes les plus désastreux de l'histoire du protestantisme en France. En la signant, Louis XIV commit une faute irréparable. S'il arrêta les progrès de la réformation, il ne réussit pas à la détruire entièrement, et paya bien cher le triomphe momentané de ses vues exclusives. Les conséquences de cet événement portèrent un coup funeste à la prospérité du pays ; dans plusieurs provinces auparavant florissantes, l'industrie n'a jamais pu, depuis lors, se relever ; l'ignorance et la misère ont été les fruits de la persécution religieuse. Vainement l'esprit de parti s'est efforcé d'amoindrir ou de pallier cette grande

injustice, l'historien doit, pour bien remplir sa tâche, en mesurer loyalement toute la portée, et il peut le faire sans aborder la question de doctrine; le simple exposé des faits, reproduit avec exactitude d'après les documents officiels, suffit pour jeter une vive lumière sur la fatale erreur qui, vers la fin du dix-septième siècle, décima l'élite de la nation française. C'est ce que M. Weiss nous paraît avoir très-bien compris. Son livre n'est, en quelque sorte, qu'un résumé des pièces conservées, soit dans les archives nationales, soit dans celles des églises et des familles protestantes, ou dans les bibliothèques publiques. Il s'est abstenu de toute déclamation, de toute controverse, mais les détails authentiques qu'il a rassemblés forment le tableau le plus instructif et le plus éloquent.

Sous l'empire de l'édit de Nantes, la réforme avait fait en France des progrès remarquables. Les protestants se distinguaient par leur développement intellectuel et moral, par leurs habitudes laborieuses, par leur foi sincère et riche en bonnes œuvres. Leur supériorité, soit dans le commerce et les fabriques, soit dans l'agriculture; les hommes éminents qu'ils avaient fournis aux lettres et à l'armée, l'éclat de leur prédication, le succès de leurs universités semblaient leur promettre une existence honorable et respectée. Malheureusement les vues politiques de quelques chefs ambitieux fournirent bientôt de nouveaux griefs aux ennemis de la réforme. Le cardinal de Richelieu saisit ce prétexte pour leur porter un coup dont ils ne purent jamais se relever. Il força les calvinistes à poser les armes et à jurer fidélité au roi, il démolit leurs places fortes, interdit pour toujours leurs assemblées politiques, et les réduisit à ne plus former un corps dans l'Etat. Mais il garantit le libre exercice de leur culte, maintint leurs synodes, leurs députés généraux, toute leur organisation religieuse. Mazarin ne leur fut pas non plus trop hostile. « Je n'ai point à me plaindre du petit troupeau, disait-il, s'il broute de mauvaises herbes, du moins il ne s'écarte pas. »

Mais lorsque Louis XIV crut voir en eux un obstacle à ses plans monarchiques, le clergé romain n'eut pas de peine à lui faire envisager la destruction de l'hérésie comme une œuvre glorieuse et

sainte. C'est alors que commença cette série de mesures vexatoires et de persécutions qui aboutit à la révocation de l'édit de Nantes. Des missionnaires furent envoyés dans les diverses provinces pour convertir les hérétiques, et le roi prit sur ses dépenses secrètes une somme considérable destinée à seconder leur éloquence de la manière la plus efficace, en sorte que bientôt les évêques purent envoyer à la cour de nombreuses listes de conversions achetées à six livres par tête. Des édits successifs vinrent ensuite interdire aux religionnaires l'exercice des diverses professions libérales, les exclure de tous les emplois publics, diminuer le nombre de leurs temples, permettre à leurs enfants d'abjurer dès l'âge de sept ans. L'intérêt de plus en plus vif que le souverain montrait pour cette question stimula le zèle des courtisans. C'est ainsi que Louvois, qui avait la direction du département de la guerre, voulut prendre part à l'œuvre et trouva moyen de faire passer les affaires de la religion réformée dans ses attributions. Il fit signer par le roi une ordonnance qui accordait à tous ceux qui se convertiraient l'*exemption du logement des gens de guerre pendant deux ans*. De là ces expéditions connues sous le nom de dragonnades, parce qu'elles se composaient surtout de cavaliers, qu'on logeait chez les protestants et qui se livraient impunément aux plus détestables excès. Ces convertisseurs d'une nouvelle espèce maltraitaient leurs hôtes, pillaient les maisons, rivalisaient à qui inventerait les plus cruels supplices pour obtenir une abjuration. Enfin la grande mesure de la révocation fut décidée, mais avant de l'exécuter, on demanda, dans l'espoir sans doute d'y trouver des prétextes plausibles, des rapports sur l'état des religionnaires, aux intendants des différentes provinces. C'est dans ces pièces officielles, conservées aux archives nationales, que M. Weiss a puisé les témoignages les plus favorables aux protestants. Toutes à peu près s'accordent à les représenter comme l'élite de la population, soit pour le développement moral et intellectuel, soit pour l'amour de l'ordre et du travail, soit pour la probité commerciale et pour les progrès de l'industrie. Presque partout ils étaient supérieurs aux catholiques en richesse et en considération ; les négociants étrangers n'avaient confiance qu'en eux.

Les rapporteurs, même les plus hostiles aux religionnaires, rendaient hommage à la considération dont ils étaient entourés, et recommandaient qu'on usât de beaucoup de prudence à leur égard si l'on ne voulait pas causer la ruine du pays. Mais ces avertissements ne furent point écoutés. Exalté par les premiers résultats obtenus, ainsi que par les éloges flatteurs que le clergé lui prodiguait, Louis XIV continua jusqu'au bout dans la voie de la persécution, et l'exercice du culte réformé fut complétement interdit sous les peines les plus sévères. Trois cent mille protestants sortirent de France au péril de leur vie, et s'expatrièrent, emportant avec eux leur industrie, dont ils dotèrent les pays hospitaliers où ils furent accueillis. La Hollande, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre s'enrichirent ainsi aux dépens de la France. Non-seulement l'émigration leur apporta un essor industriel et commercial considérable, mais encore elle contribua puissamment à leur développement soit littéraire, soit scientifique. M. Weiss nous fait suivre, dans les différentes contrées où ils s'établirent, les réfugiés et leurs descendants; il signale les hommes distingués qui marquèrent parmi eux, et nous fait mesurer toute l'étendue des pertes que la nation française dut au fanatisme aveugle de son gouvernement. Ses recherches actives et consciencieuses lui ont fourni une foule de faits intéressants qui n'avaient point été publiés encore, et qui tous concourent à présenter la réforme sous le jour le plus favorable, à prouver que la révocation de l'édit de Nantes fut pour la France une cause d'affaiblissement dont les conséquences désastreuses se sont fait sentir jusqu'à nos jours.

L'*Histoire des réfugiés protestants*, qui réveille tant de douloureux souvenirs, et met au grand jour la révoltante injustice des mesures employées par le gouvernement de Louis XIV, est un livre propre à produire une vive impression, d'autant plus que beaucoup de familles y trouveront les noms de leurs ancêtres qui figurèrent parmi les martyrs de la persécution, ou qui ont joué un rôle éminent dans les annales du refuge.

ÉTUDES SUR LES RÉFORMATEURS DU SEIZIÈME SIÈCLE, par V. Chauffour-Kestner. Ulrich de Hutten, Zwingli. Paris, chez Ch. Hingray, 1853; 2 vol. in-12 : 7 fr.

C'est un fait assez remarquable que le zèle avec lequel on commence, depuis quelque temps, à s'occuper de tout ce qui concerne l'histoire de la réformation. Pendant nombre d'années on avait, en quelque sorte, perdu de vue cette grande révolution du seizième siècle. Les esprits étaient complétement absorbés par les idées politiques, et sauf quelques écrivains protestants, dont les ouvrages ne s'adressaient qu'à un public fort restreint, la réforme n'était guère appréciée qu'au point de vue exclusif du catholicisme. Depuis l'époque de la restauration surtout, les attaques se multiplièrent contre elle, sans que ses partisans osassent la défendre avec énergie. Après 1830, les Eglises protestantes de France jouirent d'une liberté plus grande; elles purent petit à petit regagner en partie le terrain que leur avait fait perdre la révocation de l'édit de Nantes; mais leurs adversaires n'en poursuivirent pas moins avec persistance leur but, qui était de réveiller le vieil esprit d'intolérance. En 1848, enfin, l'ultramontanisme laissa percer ouvertement son projet de se servir de l'élément populaire comme d'une arme pour combattre l'hérésie. Tant d'audace devait nécessairement produire la réaction qui se manifeste aujourd'hui. L'essai de persécution tenté dans la Toscane a donné le signal de la résistance. En voyant le résultat fatal auquel aboutissaient les efforts de l'Eglise romaine, on s'est ému d'un bout de l'Europe à l'autre, et dans le sein même du catholicisme des voix se sont fait entendre en faveur de la liberté de conscience. On a compris que l'intérêt de la civilisation était en cause, que cette secte religieuse si longtemps dédaignée, renfermait en elle le germe de tout l'essor des sociétés modernes; on s'est donc mis à étudier son histoire, et il est arrivé tout naturellement que le principe du libre examen proclamé par les réformateurs du seizième siècle a repris, dans l'estime publique, la haute place qu'il n'aurait jamais dû perdre. Au nombre des livres qui ont influé sur

cette tendance, ou qui en ont été le résultat, on peut citer l'*Histoire de la Réformation*, par M. Merle d'Aubigné, l'*Histoire des Eglises du désert*, par M. Ch. Coquerel; celle du *Concile de Trente*, par M. Bungener; *Les Réformateurs avant la réforme*, par M. de Bonnechose, l'*Histoire des protestants de France*, par M. de Félice; *La France protestante*, par MM. Haag; *Histoire des réfugiés protestants*, par M. Ch. Weiss, tous ouvrages remarquables dont le succès prouve évidemment qu'il y a bien un réveil de l'opinion publique sur ce point. L'indifférence avec laquelle on envisageait naguère les questions religieuses a fait place à l'intérêt et à la sympathie chez les uns, à la curiosité chez les autres.

C'est p'ailleurs une mine très-riche à exploiter, elle offre d'abondantes ressources à l'historien, au romancier, au poëte. La réformation est l'événement capital qui domine nos temps modernes. En vain a-t-on prétendu arrêter sa marche, elle se continuera malgré les efforts de ceux qui voudraient nous ramener au moyen âge.

Les esprits sérieux reconnaîtront de plus en plus que le principe du libre examen est la source de tout progrès réel, que la liberté politique ne peut se concilier avec l'autorité de l'Eglise.

Comme le dit M. Chauffour-Kestner: « toutes les libertés sont sœurs, ou plutôt, il n'y a qu'une seule liberté, fille indomptable de la conscience. » Il en conclut que la démocratie est intimement liée au protestantisme. Ulrich de Hutten et Zwingli lui apparaissent comme les précurseurs des révolutions du dix-huitième siècle, et c'est à ce titre qu'ils ont obtenu sa sympathie. Mais, quoique partant ainsi d'une donnée fort contestable, il n'en arrive pas moins à rendre un éclatant hommage au vrai caractère des réformateurs dont il raconte la vie et les travaux avec beaucoup d'enthousiasme.

Le côté religieux de son sujet n'est point sacrifié, les vues politiques n'occupent que peu de place; car, en historien consciencieux, il tient à être aussi exact que possible, et si ses opinions démocratiques se font jour de temps en temps, elles n'influent du moins pas sur ses recherches d'une manière fâcheuse. Ulrich de Hutten et Zwingli sont bien peut-être en effet les deux hommes du seizième

siècle qui comprirent la réforme dans son sens le plus large, le plus humanitaire, comme on dit aujourd'hui. Ils n'eurent ni la puissance de Luther, ni le génie organisateur de Calvin, mais ils jouèrent l'un et l'autre un rôle important dans la grande œuvre du seizième siècle. Ce sont deux nobles figures, qui portent à la fois l'empreinte de la ferveur chrétienne et de l'énergie du soldat. M. Chauffour cite maints passages de leurs écrits, et fait en général une appréciation intelligente soit de leurs actes, soit de leurs doctrines. Son livre, chaleureusement écrit, produira certainement une impression favorable à la réforme. Le défaut même que nous lui reprochons de confondre parfois les tendances du seizième siècle avec celles de notre époque, pourra contribuer à ce résultat, en lui donnant accès auprès d'une catégorie de lecteurs auxquels, jusqu'à présent, de semblables questions sont restées tout à fait étrangères.

DÉCOUVERTES DANS LES RUINES DE NINIVE ET DE BABYLONE, et voyages dans l'Arménie, le Désert et le Kourdistan. Deuxième expédition entreprise pour les conservateurs du Musée britannique, par Austen Layard, auteur de *Ninive et ses ruines*; avec cartes, plans et estampes. Londres, 1853. (Murray Discoveries in the ruins of Niniveh and Babylon, etc. 2 v. in-8°, fig.)

Tous les lecteurs ont encore présente au souvenir l'impression que produisirent les premières fouilles de M. Botta et de M. Layard sur le sol de l'ancienne Ninive, et des deux magnifiques volumes publiés par ce dernier en 1848. Dès lors les noms de Khorsabad, de Nimroud et de Koyoundjik sont devenus familiers à tout le monde. Après un séjour en Angleterre, en 1848, M. Layard partit de Constantinople le 28 août 1849, et, débarquant à Trébizonde, il se rendit, par Erzeroum, Akhlat et Bitlis, à Mosoul, qu'il avait quittée en 1847. Il y trouva M. Rassam et le colonel Rawlinson, illustré pour avoir trouvé l'art de déchiffrer les inscriptions cunéiformes et pour d'autres découvertes archéologiques et géographiques. Nous bornerons cette courte analyse à rendre un compte som-

maire des résultats des fouilles effectuées pendant le séjour et avant le retour de M. Layard sur le terrain de l'ancienne Ninive et de ses annexes.

On a découvert à Nimroud plus de deux cents objets en bronze, tels que vases et bassins de vastes dimensions, plats, coupes, chaudrons, trépieds, boucliers, cloches et anneaux ; des instruments en fer, des vases en verre, des poids. Le major Rawlinson regarde Sardanapale comme le fondateur du palais situé à l'extrémité nord-ouest de la colline de Nimroud. Une activité plus grande encore a été imprimée aux travaux commencés, pendant le premier séjour de M. Layard, au village de Koyoundjik, plus voisin de Mosoul, et plus spécialement marqué comme l'emplacement de Ninive. Elles ont mis à jour, jusqu'à présent, cinquante-deux salles de toutes dimensions et deux vastes cours, un nombre considérable de bas-reliefs, de voûtes d'une belle construction, de sceaux d'argile portant les noms de rois égyptiens et assyriens, et l'image de Dagon, poisson-dieu, gravée sur des pierreries ainsi que sur des bas-reliefs ; les noms des rois Shalmaneser Sargo, Tenat Pileser, Essarhaddon, Sennacherib, Hezekias et Jehu ; le cartouche du roi égyptien Sabaco. Ce palais était l'ouvrage de Sennacherib, dont on a retrouvé le trône royal aussi bien que le nom gravé sur un cylindre, et sur de nombreux bas-reliefs des taureaux à tête humaine de toutes les dimensions. Une des planches de l'ouvrage présente un essai de *restauration* de ce magnifique palais ; personne n'est mieux placé que M. Layard pour risquer une pareille hardiesse. Il a revu sur les bas-reliefs les peintures et les récits de batailles, de villes prises, de rivières franchies, de montagnes escaladées, de victoires et de fêtes. Le peuple de la Susianne y figure pour la première fois. Un des bas-reliefs représente des prisonniers étrangers écorchés vifs devant le roi d'Assyrie. La clémence n'a jamais été, ainsi que nous l'avons vu dans les ruines de Thèbes, une vertu dont les princes de l'Orient aient cherché à se parer.

M. Place a fait à Khorsabad la découverte de plusieurs statues. On annonce même que le gouvernement turc a fait entreprendre des fouilles à Koyoundjik. Cette nouvelle peut faire frissonner les amis

des sciences ; à moins que l'esprit de la nation turque et de son gouvernement ne soit bien changé, nous n'avons à en attendre en cette occasion que des actes de vandalisme, de l'ignorance et des fouilles entreprises dans un but de lucre et de rapacité. Les environs immédiats de Ninive ne sont plus les seuls points où se découvrent maintenant des antiquités assyriennes. M. Layard a vu des rois sculptés à Gunduk. Kalah Sherghat, sur le Tigre, commence à récompenser l'archéologue de ses peines. M. Layard, dans une seconde visite aux montagnes de Sindjar, a vu des sculptures sur les bords du Khabour (Chaboras), des statues de taureaux ailés et une vaste colline artificielle à Arban, ainsi que des scarabées égyptiens portant les noms de Thothmes III et d'Amunoph III. Il a vu à Koukab, dans le même district, le cratère éteint d'un volcan, et plus loin, dans la même direction, il a enfin visité, au cœur de la Mésopotamie, le lac de Khatouniyah, qui n'était jusqu'ici connu que de nom et au milieu duquel s'élève une île collineuse pittoresquement chargée de ruines. Il a dirigé ses recherches sur l'emplacement où s'est livré la bataille d'Arbelles, et sur la direction probable de l'itinéraire des *Dix Mille* Grecs dans leur retraite.

A en juger par les extraits qu'en ont faits la plupart des organes de la littérature périodique, les gens du monde auraient été particulièrement frappés des scènes de la vie orientale et des anecdotes de voyages, semées dans les deux premiers volumes publiés par M. Layard. Nous pouvons leur annoncer une récolte aussi abondante que la première de ce genre de tableaux. M. Layard a, comme dans ses voyages précédents, beaucoup vécu avec les sauvages habitants du désert, avec les montagnards du Kourdistan, les chrétiens nestoriens du même pays et les Yezidis adorateurs du diable. Il peint, comme un homme qui les sent vivement, les beautés alpestres, les neiges, les montagnes, les torrents, les fraîches vallées, les lacs du Kourdistan, les défilés inexpugnables derrière lesquels s'abrite l'indépendance de ce pays ; les nids d'aigles, tels que le château de Mahmoudigah, d'où partent les brigandages de ses petits tyrans. C'est au milieu de ce pays si peu accessible qu'il parvint aux bords du grand lac de Van, où des colossales inscriptions

cunéiformes gravées sur le flanc d'une montagne, et des tombes antiques appuient la prétention de cette forteresse à faire remonter sa fondation à la reine Sémiramis. Ces monuments furent visités d'abord, en 1827, par Schulz. Une autre inscription a été vue à Palou, dans le voisinage. Le colonel Rawlinson a trouvé dans les unes et les autres que les rois de Van étaient contemporains de ceux de Ninive dont on exhume les palais.

Sachant que des fouilles étaient dirigées avec assez de bonheur dans l'ancienne Babylonie, par M. Loftus et par M. Fresnel, M. Layard s'embarqua sur le Tigre, le 18 octobre, et le descendit jusqu'à Bagdad. Il vit une colline artificielle dans le voisinage de Samarra, où les califes de Bagdad faisaient leur résidence. Les découvertes effectuées dans le territoire babylonien consistent en bassins couverts de caractères hébraïques et syriaques, en un cylindre de syénite, en pierres gommes gravées, en une tablette portant le nom de Nébuchadnezzar, en plusieurs cercueils vitrifiés trouvés à Wurka par M. Loftus. M. Fresnel, en fouillant la colline babylonienne dite *Amran*, y a trouvé plusieurs squelettes bardés de fer et que l'on attribue à l'époque macédonienne. De retour à Mosoul, M. Layard en est parti définitivement le 28 avril suivant, chargé des riches matériaux dont il vient de composer un magnifique volume de 700 pages, orné de deux cartes géographiques, de quatorze planches et plans, et de 237 gravures sur bois. P. C.

NOUVELLE BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. le docteur Hœfer, Paris, Firmin Didot, in-8°. Tomes 1 à 5 : 17 fr. 50.

Cette importante publication, commencée en 1852, est, au moment où nous écrivons, parvenue à son sixième volume, elle marche avec une régularité rapide, et elle sera sans doute bien accueillie dans toute grande bibliothèque. On sait quel a été le succès de la *Biographie universelle* que M. Michaud entreprit en 1810, et qui

arriva en 1828 à son 52me volume, et à la fin de la lettre Z. Un dictionnaire mythologique en trois volumes parut en 1832, et forma le commencement d'un supplément qui a atteint la lettre S, mais dont la publication, bien languissante depuis quelques années, paraît se ressentir de la fatigue qui pèse sur une tâche entreprise il y a quarante-deux ans. La *Biographie* Michaud n'est point un livre parfait (en existe-t-il?) mais elle est d'un immense secours pour les travailleurs, elle a été, en général, malgré quelques erreurs assez fortes disséminées de çà et de là, rédigée avec soin, elle présente d'excellents travaux de MM. Weiss, Letrone, Daunou, Boissonnade et autres savants illustres. Plus de cent soixante auteurs y ont successivement collaboré; de là résulte un défaut sensible d'harmonie dans la rédaction, une bigarrure déplaisante dans le style ou dans les doctrines, et surtout la disproportion la plus sensible dans l'étendue relative des articles; quelques-uns d'entre eux (Michaëlis, Wieland, Socrate, Xénophon) sont des *Vies* particulières fort étendues, tandis que des personnages justement célèbres n'obtiennent que de courtes mentions. Certains érudits se sont laissé aller à insérer tout au long les résultats de leurs recherches spéciales sur telle ou telle branche de l'histoire, de là viennent des notices d'une longueur démesurée consacrée à des rois scythes dont il reste quelques médailles, à des personnages chinois ou arabes qui n'offrent aucun intérêt au public. Ajoutons que la littérature étrangère moderne est à peine abordée dans la *Biographie universelle*, laquelle n'en demeure pas moins un des livres les plus feuilletés dans les dépôts publics, un de ceux qu'on consulte le plus souvent, tant le besoin d'un ouvrage de ce genre se fait sentir. La *Nouvelle Biographie universelle* a été entreprise dans le but de combler les lacunes inévitables qu'on remarque dans sa devancière, de la mettre au niveau de l'état actuel des sciences historiques et bibliographiques, et d'apporter autant que possible une juste proportion entre la longueur des articles et l'importance des personnages.

Nul doute que dans un travail aussi long, aussi compliqué, quelques observations critiques ne pussent se produire avec raison, mais l'essentiel est que l'ensemble mérite des éloges, et nous les

croyons mérités. Nous citerons au hasard, parmi les articles les plus étendus et les mieux faits pour donner une idée favorable de la *Biographie* nouvelle, ceux qui sont consacrés à Abeillard, à l'empereur Adrien, à Alcibiade, à D'Alembert, à Ali-Pacha, à Andrieux, à Aristote, à Saint-Augustin, au célèbre médecin Bichat. Deux innovations ont été introduites dans le plan adopté par l'ancienne *Biographie*; l'une mérite un assentiment universel, à la suite de chaque article on trouve l'indication des sources à consulter; c'est le moyen d'être concis et complet à la fois, puisque les détails particuliers qui manquent forcément dans un dictionnaire biographique peuvent sans peine être suppléés à l'aide des ouvrages indiqués à l'égard de chaque personnage. La seconde innovation, et celle-ci a été l'objet de critiques assez nombreuses, c'est d'avoir donné des articles aux personnages vivants. Il est en effet difficile de traiter avec impartialité ce qui concerne les notabilités politiques si nombreuses qui ont joué un rôle dans les grands événements que nous avons vu s'accomplir depuis quelques années; il ne sera pas aisé de juger le mérite respectif des auteurs et des artistes contemporains. S'en tenir, comme la *Biographie* le fait quelquefois, à un sec exposé de faits, c'est risquer de ne pas répondre à la curiosité des lecteurs après l'avoir éveillée. Mieux aurait valu peut-être s'en tenir aux morts comme le faisait la *Biographie Michaud*, sauf à publier, comme elle le fit en 1818, un ouvrage spécial réservé aux *Hommes vivants*. Quoi qu'il en soit, nous terminerons en empruntant une petite anecdote d'histoire contemporaine, dans un de ses moments les plus critiques, à un des articles que la *Nouvelle biographie* consacre aux vivants; il s'agit de M. Bixio. Cet ancien représentant du peuple qui fut un instant ministre en 1848, possède un document qui se rattache à une grave question, le parti pris par le gouvernement provisoire, dans la soirée du 24 février, d'annoncer officiellement la proclamation de la république. Après s'y être décidé, sous la pression des *héros* des barricades, une grande partie du gouvernement provisoire revint sur sa résolution et donna l'ordre suivant: « M. Bixio est prié de retirer de l'imprimerie royale la déclaration du gouvernement provisoire. Signé: Crémieux, Lamar-

tine, Dupont (de l'Eure), Garnier-Pagès. M. Bixio retira, en effet, de l'imprimerie royale, la déclaration du gouvernement provisoire, mais dans cet étrange gouvernement il y avait d'autres membres que ceux dont les noms précèdent, et, une heure après, le décret parut.

VIE ET VOYAGES DE WILLIAM ALLEN, membre de la Société des Amis ou Quakers, par M. W. Rey. Toulouse 1853, in-18° : 1 fr.

William Allen, né en 1770 et mort en 1843, était un de ces hommes malheureusement trop rares qui consacrent leur vie tout entière à de bonnes œuvres, et chez lesquels l'intensité du sentiment religieux se manifeste par une constante pratique de la charité chrétienne. Avec la douce humilité propre aux Quakers, il renonça de bonne heure aux succès mondains qu'auraient pu lui faire obtenir ses facultés supérieures et son aptitude remarquable pour les sciences naturelles. La crainte de s'y livrer trop exclusivement, de négliger peut-être les intérêts de son âme lui inspira la détermination de limiter le nombre d'heures qu'il donnait chaque jour à ses travaux favoris, afin de pouvoir s'occuper plus activement de soulager les pauvres, de combattre les deux redoutables fléaux de la misère et de l'ignorance. Dès lors on le vit prendre part à toutes les institutions vraiment utiles avec un zèle non moins ardent qu'éclairé. Chez lui la philanthropie reposait sur des convictions religieuses puissantes, et le but principal de ses efforts était de répandre les bienfaits du christianisme par une instruction bien dirigée, qui pût former des hommes pieux, capables de lutter avec courage et résignation contre les épreuves de la vie. Sa foi large et confiante ne se préoccupait point des controverses de doctrines. Sachant par expérience quelle source abondante de consolations renferme la Bible, il voulait qu'elle devînt le livre de tous. Aussi fut-il un des plus zélés promoteurs de l'enseignement mutuel, qui lui paraissait un moyen efficace d'atteindre ce résultat. Mais les écoles n'étaient pas le seul

objet de sa sollicitude. Il avait également pris à cœur le sort des prisonniers, il contribua par son influence à la réforme pénitentiaire, et lorsque la question de l'abolition de l'esclavage fut soulevée, Wilberforce trouva bientôt en lui un digne auxiliaire. On peut dire que le nom de William Allen s'est associé à toutes les grandes et nobles entreprises de notre siècle qui portent le cachet de l'esprit chrétien. Dévoué sans réserve à la cause de la justice et de la vérité, il ne reculait devant aucun sacrifice ; il faisait souvent de longs voyages, soit pour visiter les écoles et les prisons des différents pays, soit pour se mettre en rapport avec des hommes d'Etat ou des souverains sur lesquels sa parole persuasive produisait toujours une vive impression. Ainsi que le dit l'auteur, « la vie de W. Allen est un témoignagne rendu à la puissance de l'Evangile par la longue carrière d'un homme toujours à la poursuite de buts charitables, et béni d'en haut dans ses efforts. » M. W. Rey a su résumer d'une manière fort intéressante les principaux traits de cette belle vie. Son travail mérite d'être accueilli avec faveur, car rien n'est plus propre que de telles biographies à faire réellement du bien, à susciter une heureuse émulation, à montrer enfin quelle est la puissance de la foi pour surmonter les obstacles et accomplir de grandes choses.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA SUISSE, par Ad. Joanne. Paris, chez L. Maison, 1853. Un gros vol. in-12° orné de sept cartes, quatre plans de ville et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises : 11 fr. 50 c.

L'itinéraire de M. Joanne, dont une première édition moins complète que celle-ci s'est assez rapidement épuisée, a pris rang parmi les meilleurs livres de ce genre qui existent en langue française. Il rivalise avec le *Handbook* de Murray, et, nous n'hésitons pas à le dire, il lui est dans plusieurs parties supérieur soit par la richesse des détails, soit par l'abondance des renseignements. Quant à l'exactitude, il laisse encore beaucoup à désirer. Ainsi,

pour ne citer qu'un exemple qui nous a frappé en ouvrant l'article *Genève*, il donne à cette ville une population de 21,774 catholiques et 9,322 protestants. Or c'est précisément l'inverse de ce qui est. Genève compte près de 23,000 habitants protestants et à peine 8,000 catholiques. — On voit cependant que l'auteur a étudié la Suisse avec amour, et comme elle doit l'être, c'est-à-dire en la parcourant à pied, en vivant au milieu de ses populations, en s'intéressant à leur histoire, à leurs mœurs, à leurs coutumes. Ce n'est pas un cicérone répétant de belles phrases stéréotypées à l'usage des touristes, c'est un voyageur instruit, un compagnon expérimenté qui connaît bien les lieux qu'il décrit, qui sent vivement les grandes beautés de la nature alpestre, et sait unir à cette admiration chaleureuse les qualités d'un guide sûr et prudent. On peut se fier parfaitement à toutes ses indications; quand il parle d'excursions qu'il n'a pas faites lui-même, c'est d'après les meilleures autorités, et ses nombreuses citations prouvent que, pour compléter son travail, il s'est entouré des documents les plus dignes d'être consultés. Dans cette nouvelle édition, il a surtout mis ses soins à ne rien omettre de ce qui concerne les routes, les distances, les hauteurs, les moyens de transport, les hôtels, les guides, le chiffre de la population, les curiosités, les monuments, les collections, les institutions civiles, politiques, religieuses, les principaux établissements industriels, en un mot tous les renseignements statistiques qui peuvent être de quelque utilité. On y trouve aussi l'histoire abrégée des cantons, des villes, des châteaux, de tous les lieux où se sont passés quelques événements remarquables. Son *itinéraire* est sur tous ces points beaucoup plus complet qu'aucun autre. A ce mérite, il joint celui d'offrir une lecture intéressante, avantage qui n'est pas à dédaigner lorsqu'on est retenu par le mauvais temps dans une auberge de village. Les cartes qui l'accompagnent sont très-joliment exécutées. Avec un pareil volume dans sa poche, le voyageur pédestre pourra parcourir les montagnes et les vallées de la Suisse de la manière à la fois la plus agréable et la moins coûteuse. Les excellents conseils, les notions claires et précises que donne M. Joanne lui per-

mettront de régler ses dépenses selon l'état de sa bourse, d'éviter les grandes routes et les grands hôtels où tout se paie au poids de l'or, et le plus souvent même de se passer d'un guide pour traverser les nombreux cols dont les chemins n'offrent pas de danger réel.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

LE PROTESTANTISME ET LA SOCIÉTÉ; comparaison entre le protestantisme et le catholicisme, leur dogme, leur discipline, leur morale et leurs rapports avec la civilisation et l'ordre social, par M. Lecerf. Paris, 1853. 1 vol. in-8°, 2 fr. 50 c.

L'objet principal que s'est proposé M. Lecerf est de répondre au livre publié par M. Nicolas contre le protestantisme. Mais il aborde le moins possible la controverse proprement dite, et s'abstient d'attaquer les doctrines catholiques, bien différent en cela de son adversaire, qui présente la réformation sous le jour le plus faux, afin de donner une apparence logique aux conséquences qu'il en tire. M. Nicolas prétend établir que le protestantisme est la source des idées socialistes, et il s'empare de cette hypothèse comme d'un moyen excellent de le perdre dans l'opinion publique en le rendant responsable de toutes les folies dangereuses, de tous les excès funestes qui ont troublé notre époque. Son travail porte le cachet bien marqué de l'esprit de parti; on n'y trouve aucune critique sérieuse. Il répète, sans les contrôler, de vieilles calomnies; il fait preuve dans ses citations d'une légèreté qui ressemble fort à de l'ignorance; enfin tout en réprouvant les persécutions des siècles passés, il semble n'avoir d'autre but que de désigner les protestants comme les plus redoutables ennemis de l'état social. « En posant comme thèse, dit M. Lecerf, que le protestantisme est l'ennemi de toute autorité, de tout ordre et de toute organisation sociale, M. Nicolas est nécessairement amené à conclure qu'il faut employer la violence pour le repousser et le détruire, qu'il faut se faire son bourreau pour ne pas être sa victime. » Tel est, en effet, le résultat le plus

clair de ses déclamations, et cela nous étonne peu, car dès qu'on admet l'infaillibilité de l'Eglise romaine, on est, bon gré, mal gré, conduit à l'intolérance avec toutes les mesures impitoyables qu'elle entraîne. Sur un pareil terrain, le raisonnement ne sert pas à grand'chose, et si trois siècles de luttes et de progrès n'avaient profondément modifié l'esprit public, la discussion calme et savante n'empêcherait point qu'on rallumât le feu des bûchers. Heureusement nous n'en sommes pas là. Des signes récents ont prouvé qu'aujourd'hui l'intolérance religieuse ne saurait franchir de certaines limites sans soulever une indignation générale, devant laquelle tout pouvoir, quelque fort qu'il se croie, est obligé de reculer. Mais il importe néanmoins de se tenir sur ses gardes et de combattre avec vigilance les efforts qui tendent à ranimer les anciens préjugés populaires en peignant la Réforme et les réformés sous des couleurs odieuses. Aussi nous approuvons fort la réponse de M. Lecerf, d'autant plus qu'elle est digne et parfaitement convenable d'un bout à l'autre. Après avoir analysé l'ouvrage de M. Nicolas, il expose le dogme et la discipline du protestantisme, sa conformité et ses différences avec le catholicisme. Ici point d'acrimonie, pas un seul mot qui puisse blesser les convictions du catholique. Ce n'est qu'un simple parallèle sans aucune réflexion, mais bien suffisant pour montrer avec la dernière évidence que l'Église protestante n'a jamais prêché ni l'athéisme, ni l'anarchie, qu'au contraire elle a toujours soutenu les vrais principes de l'ordre social. Passant ensuite en revue les diverses attaques de M. Nicolas, il les réfute l'une après l'autre, d'une manière non moins propre à faire impression sur les lecteurs de bonne foi. Aux assertions inexactes de son adversaire, il oppose les faits, puisés dans des documents authentiques. L'état déplorable où se trouvait l'Eglise romaine au 16e siècle est avoué par les historiens, même les plus hostiles au protestantisme, et ses abus révoltants justifient assez les attaques des réformateurs. Ceux-ci proclamèrent le principe du libre examen, non point en vue de détruire toute autorité, mais afin de rendre à la Bible la suprématie que Rome avait usurpée. Leur unique but était de ramener le christianisme à sa pureté primitive; si plus tard

il s'est rencontré parmi leurs adeptes des théoriciens aventureux qui ont poussé les conséquences du principe jusqu'à l'absurde, ils n'en sont assurément pas plus responsables que l'Eglise catholique ne l'est du matérialisme de ces philosophes du 18e siècle élevés dans ses écoles sous la direction des jésuites. D'ailleurs les extravagantes doctrines du socialisme n'ont pas une origine protestante et n'ont obtenu aucun succès dans les pays protestants. La thèse de M. Nicolas ne peut soutenir un instant l'examen. Quiconque voudra se donner la moindre peine pour étudier cette question, reconnaîtra bientôt que l'ambition temporelle fut le mobile principal de la plupart des Papes, tandis que les reproches de même nature adressés aux protestants n'étaient trop souvent que des prétextes imaginés par l'intolérance pour obtenir l'aide efficace du pouvoir séculier. Un autre fait qui ne ressort pas moins de l'histoire des trois derniers siècles, c'est que les nations protestantes sont en général animées d'un meilleur esprit, elles paraissent mieux préparées pour l'essor d'une liberté sage et régulière, chez elles les révolutions ont moins ébranlé l'état social. Mais M. Nicolas n'a pas jugé à propos d'étudier avec quelque soin ni les hommes, ni les écrits de la Réforme. Il prononce sa sentence contre le protestantisme sans s'inquiéter des considérants. On voit qu'elle était formulée d'avance, et qu'il n'a pas même abordé l'idée d'un débat contradictoire. Cette façon d'agir, qui rappelle un peu les procédures sommaires employées jadis contre les hérétiques, étonne de la part d'un écrivain au caractère honorable et aux sincères convictions duquel les protestants ont rendu pleine justice. M. Lecerf aurait pu la traiter beaucoup plus sévèrement qu'il ne le fait. Il a préféré se maintenir dans les bornes de la modération la plus polie, réprimer l'indignation pourtant bien excusable qu'inspire un tel acte d'accusation, discuter froidement, sans récriminer, sans prendre à partie le catholicisme, auquel il croirait injuste d'attribuer les fautes de quelques-uns de ses partisans trop zélés. Nous ne l'en blâmerons pas ; cette attitude calme est bien celle qui convient aux défenseurs de la vérité : elle dénote la force et inspire la confiance. Sa réfutation n'en produira que plus d'effet, car elle forme un con-

traste frappant avec le livre de M. Nicolas, empreint d'un bout à l'autre de la partialité la moins déguisée. Elle se termine d'ailleurs par des paroles aussi vigoureuses que sensées, à l'adresse soit des catholiques, soit des protestants, pour éveiller leur attention sur le danger réel d'une semblable publication qui inculpe et menace en quelque sorte deux millions de Français, en représentant le protestantisme comme l'ennemi de la civilisation, de l'ordre et de la paix publique, en déclarant son existence incompatible avec l'existence de la société.

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ CLINIQUE ET PRATIQUE DES MALADIES DES ENFANTS; par MM. les docteurs F. Rilliet et E. Barthez, seconde édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, chez Germer-Baillière, 1853; 3 gros vol. in-8°: 24 fr.

En rendant compte de cet ouvrage, lorsqu'il parut pour la première fois, en 1843, nous disions des auteurs:

« Ce sont de jeunes médecins qui débutent par une œuvre de maître, et nous semblent promettre un brillant avenir, parce que chez eux l'amour du travail s'unit à de hautes facultés et à cette ardeur scientifique dont l'opiniâtreté s'accroît en raison des difficultés qu'elle rencontre. Avec de tels éléments on se fait bientôt un nom célèbre. » Nos prévisions étaient bien fondées, car depuis lors, l'Académie des sciences et l'Académie de médecine ont tour à tour couronné le travail de MM. Rilliet et Barthez, les auteurs ont été décorés, et grâce à leur succès ils peuvent aujourd'hui publier une seconde édition, en profitant des précieuses ressources de dix années d'études nouvelles et de pratique. Quoique séparés, l'un exerçant à Paris, l'autre à Genève, ils ont continué de travailler avec une parfaite conformité de vues, ils sont restés exempts de toute tendance systématique exclusive, et chacun, dans la sphère qu'il lui a été donné de parcourir, s'est efforcé de réunir le plus grand nombre d'observations intéressantes, faites avec non moins

d'intelligence que d'exactitude. « La pratique civile, disent-ils dans leur préface, s'est ajoutée à celle des hôpitaux, et elle a introduit dans notre expérience médicale de nouveaux éléments qui nous ont permis de corriger plusieurs imperfections, et de combler certaines lacunes de notre premier ouvrage.

« En effet, et cette remarque est surtout applicable aux maladies de l'enfance, si les recherches faites au sein des hôpitaux forment la base d'une médecine savante, les observations recueillies en ville sont le fondement solide de la médecine pratique. Le médecin de la famille voit l'enfant naître et se développer ; il connaît ses antécédents héréditaires, il peut le suivre dans la vie, et par son passé juger de son avenir. Appelé le plus souvent au début du mal, il observe par lui-même les symptômes fugitifs mais importants qui caractérisent la première période de la maladie ; une mère attentive veille elle-même à l'exécution ponctuelle des prescriptions qu'il donne, et le met au courant de tout ce qui s'est passé dans l'intervalle de ses visites. »

On conçoit quelle importance doivent avoir ces détails pour le médecin appelé à soigner des enfants malades, incapables de lui rendre compte de ce qu'ils éprouvent et de lui fournir aucune indication propre à le guider dans l'appréciation des symptômes souvent très-vagues qu'il croit reconnaître. Aussi, tout en ne dédaignant point les données si précieuses de l'anatomie pathologique, MM. Rilliet et Barthez ont accordé, dans leur nouvelle édition, une place plus étendue aux questions de doctrine et à l'étyologie. Eclairés par les progrès du temps et par l'expérience, ils ont, sans quitter entièrement la voie du solidisme, fait un pas de plus vers l'humorisme et vers le vitalisme, ou, pour mieux dire, ils ont puisé dans chaque doctrine ce qu'elle présente d'essentiellement pratique et de vraiment utile. Cette évolution n'est, du reste, que le développement naturel de vues qui se trouvaient en germe dans leurs premières recherches où, dès l'origine, ils ont accordé beaucoup plus de valeur à l'altération de l'ensemble de la santé qu'à la maladie locale elle-même. « Aujourd'hui, disent-ils, guidés par ce principe que la nature est avare de causes et prodigue de résultats,

nous sommes convaincus que les maladies locales si nombreuses et, d'après les idées dominantes, si nettement séparées, ne sont, le plus souvent, que le résultat d'un petit nombre d'états morbides généraux. »

Parmi les nombreuses additions qu'ils ont faites à leur ouvrage, la plus considérable est l'incorporation dans leur cadre nosologique de la plupart des maladies de la première enfance, auxquelles le défaut d'observations personnelles les avait engagés à refuser une place dans leur précédente édition. A côté de la pratique, ils n'ont d'ailleurs point négligé les autres éléments d'instruction placés à leur portée, et profitant soit des travaux publiés, soit des observations faites par leurs confrères, ils ont su mettre sur tous les points leur *Traité* à la hauteur de la science actuelle. Ce zèle consciencieux et infatigable, et cette largeur d'esprit toujours disposée à bien accueillir les données nouvelles que lui apporte la marche du progrès, nous semblent être les signes les plus certains d'un talent vraiment supérieur.

PARIS MÉDICAL, vade-mecum des médecins étrangers, renseignements historiques, statistiques, administratifs et scientifiques sur les hôpitaux et hospices civils et militaires, l'enseignement de la médecine, l'académie et les sociétés savantes, précédés d'une topographie médicale de Paris et suivis d'un précis de bibliographie médicale française et des adresses de tous les médecins de Paris, par le Doctr H. Meding. Paris, chez J.-B. Baillière, 1853 ; 2 vol. in-18 : 6 fr. — On vend séparément l'Essai sur la topographie médicale ; 1 vol. in-18 : 2 fr. 50, et le Manuel du Paris médical ; 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage est si détaillé qu'il forme en quelque sorte à lui tout seul déjà un compte rendu des matières qui s'y trouvent contenues. Il ne nous laisse à peu près rien à dire, si ce n'est que ce qu'il annonce est bien renfermé dans ces deux volumes avec une foule de détails statistiques fort précieux, et que ce

travail nous semble très-judicieusement fait pour être utile aux médecins étrangers qui viennent à Paris dans le but soit de se livrer à l'étude, soit de visiter les établissements scientifiques, les hôpitaux et tout ce qui peut intéresser leur profession. L'auteur prend ses confrères à leur arrivée, et leur donne des directions pour le choix d'un logement, pour la manière de vivre, pour le régime le plus propre à faciliter leurs travaux sans nuire à leur santé. Il y ajoute d'excellents conseils sur les moyens de profiter le plus possible des nombreuses ressources qu'offre la capitale. Abordant ensuite la topographie médicale, il expose les dispositions géologiques du bassin de Paris, fait connaître ses eaux minérales, ses productions naturelles du règne animal et du règne végétal, donne un aperçu général des conditions de salubrité de la ville, ainsi que des diverses causes qui peuvent influer sur les maladies, sur la mortalité, sur le mouvement de la population, et termine en passant en revue les douze arrondissements et en donnant des détails curieux sur la police sanitaire. Dans le troisième chapitre il trace l'itinéraire à suivre pour visiter tous les hôpitaux en sept jours. Le tome second est consacré aux établissements scientifiques et à la bibliographie médicale.

RECUEIL DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE GENÈVE, 1re année. Genève, 1853; 1 vol. in-8° : 4 fr.

Les mémoires dont se compose ce recueil sont l'œuvre des membres de la Société de médecine de Genève. Ils sont divisés en trois catégories : la première, consacrée à la médecine; la seconde, à la chirurgie, à l'obstétrique et à la physiologie; la troisième aux observations particulières.

Voici la table des matières de ce premier volume, qui renferme cinq mémoires de médecine, cinq de chirurgie et de physiologie, et quatre observations diverses :

Mémoire sur l'encéphalopathie albuminurique dans l'enfance, par le Dr F. Rilliet.

Une cure aux bains d'Aix en Savoie, par le Dr H.-C. Lombard.

Recherches historiques sur les névralgies de la face, par le Dr J.-J. Chaponnière.

Parallèle entre le typhus et l'affection typhoïde, par le Dr Marc D'Espine.

De la diathèse purulente, par le Dr E. Dufresne.

Mémoires et observations sur les tumeurs fibro-calcaires de l'utérus, par le Dr Piachaud.

Du traitement mathématique et médico chirurgical des ankyloses, considérées spécialement dans les membres, par le Dr Roche.

De l'emploi de l'alun dans le traitement des maladies des organes génitaux de la femme, par le Dr Gautier.

De la délivrance, par le Dr L. Senn.

De l'œil vu par lui-même, par le Dr L. Appia.

Guérisons d'épilepsie, par le Dr Herpin.

Hernie inguinale, avec perforation de l'intestin, par le Dr Bizot.

Hernie inguinale étranglée, chez une femme, par le Dr Figuière.

Vice de conformation du vagin, par le Dr Th. Maunoir.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

AOUT 1853.

LITTÉRATURE.

GESCHICHTE DER DEUTSCHEN NATIONALLITERATUR IM NEUNZEHNTEN JAHRHUNDERT, von J. Schmidt. 1tr Band. Leipzig, Fr. L. Herbig, 1853. 1 vol. in-8° (Histoire de la littérature allemande dans le dix-neuvième siècle, par J. Schmidt).

M. J. Schmidt prend la littérature allemande à l'époque de la mort de Schiller, et, dans le volume que nous annonçons ici, la conduit jusqu'à l'année 1832. C'est la période pendant laquelle la doctrine romantique s'est développée sous l'influence du réveil de l'esprit national. Il y eut alors une puissante réaction contre la culture française qui, vers la fin du dix-huitième siècle, dominait presque exclusivement. Les idées littéraires suivirent la même marche que les idées politiques. En secouant le joug napoléonien, on rejeta le rationalisme comme toutes les autres nouveautés importées de France, et les esprits se tournèrent avec ardeur vers le moyen âge, où ils pensaient trouver les éléments d'une complète régénération. Cette tendance ne se manifesta pas seulement en Allemagne ; Edmond Burke et Walter Scott l'imprimèrent à la littérature anglaise, et la France elle-même l'avait vue poindre déjà sous l'empire dans les écrits de Chateaubriand et de Mme de Staël. Mais ce furent les Allemands qui la portèrent le plus loin, qui l'érigèrent en système de la manière la plus formelle. Dans la philosophie d'abord, Fichte, Schelling et Schleiermacher opposèrent à la raison pure de Kant, les inspirations du sentiment individuel, avec son inépuisable richesse de poésie, et ses écarts souvent dangereux, mais parfois sublimes. Ces trois écrivains déterminèrent la tendance romantique à laquelle les deux Schlegel vinrent ensuite prêter l'appui de leur profond savoir et de leur talent remarquable.

Chez ceux-ci malheureusement il y avait, comme dit M. Schmidt, plutôt du dilettantisme qu'une conviction sérieuse et réelle. Après avoir débuté l'un et l'autre par des œuvres du plus haut mérite, ils poussèrent l'exagération de leurs théories jusqu'à l'absurde, et firent ainsi le plus grand mal à la littérature. Mais c'est l'écueil ordinaire de toutes les réactions. Celle qui succédait à la grande secousse européenne du dix-huitième siècle ne pouvait pas en être exempte. On ne tarda pas à voir surgir les opinions les plus exagérées dans le sens antirévolutionnaire. Adam Muller et surtout L. de Haller exercent une influence funeste à la liberté. Bientôt il sembla que dans toutes les voies de l'intelligence le progrès devait consister à revenir en arrière au lieu d'aller en avant. La littérature et l'art romantique se firent rétrospectifs ; ils évoquèrent les souvenirs des siècles de demi-barbarie, comme si c'était là seulement que se trouvait la poésie. Heureusement l'essor intellectuel, favorisé par le retour de la paix, était trop grand pour qu'il fut possible de le renfermer dans les limites d'une école. Des esprits indépendants s'affranchirent de ce joug, et préservèrent leur originalité. Jean-Paul, Arnim, Kleist, Brentano obtinrent des succès tout à fait populaires. Dans la philosophie aussi, la critique reprit ses droits ; à côté des doctrines les plus absolutistes s'élevèrent de libres penseurs chez lesquels une profonde érudition s'unissait à la largeur et à la sagacité de l'esprit. Wolf, Niebuhr et Savigny se distinguèrent par des travaux historiques du plus haut mérite. Ils firent une véritable et salutaire révolution dans ce genre d'études. Sur leurs traces parurent bientôt des historiens nationaux parmi lesquels L. Ranke occupe l'une des premières places.

Il y eut, sans doute, quelques excès fâcheux, soit dans la littérature, soit dans la philosophie ; mais quand on considère l'ensemble des résultats, on reconnaît que le bien l'emporte de beaucoup sur le mal, et que notre époque est une de celles où l'esprit allemand s'est montré le plus riche et le plus fécond, le plus habile à remuer des idées et à sonder les grands mystères de la nature humaine. Nous ne pouvons pas songer à suivre ici M. Schmidt dans le développement ingénieux de son sujet ; d'ailleurs, pour apprécier la valeur réelle d'un semblable travail, il faut attendre qu'il ait entière-

ment paru. Mais nous croyons que ce premier volume sera lu avec un vif intérêt. Il offre le résumé très-bien fait du mouvement intellectuel de l'Allemagne depuis les premières années du dix-neuvième siècle. M. Schmidt passe en revue les productions les plus saillantes, en analyse quelques-unes, et signale surtout avec beaucoup de sagacité les diverses tendances qui ont tour à tour dominé d'une manière plus ou moins remarquable.

LA MUSE OTTOMANE, ou chefs-d'œuvre de la poésie turque, traduits pour la première fois en vers français, avec un précis de l'histoire de la poésie chez les Turcs, etc., par M. Ed. Servan de Sugny. Paris et Genève, chez J. Cherbuliez, 1852; 1 beau vol. in-8° : 7 fr. 50.

Les Turcs, tout barbares qu'ils sont, ne manquent cependant pas d'une certaine culture intellectuelle. Ils ont, comme les Persans et les Arabes, de nombreux poëtes dont les productions jouissent dans l'Orient d'une grande renommée. Mais jusqu'ici elles étaient restées à peu près inconnues en France, aucun traducteur du moins n'avait essayé d'en faire apprécier les beautés au public. Cela s'explique aisément. La langue turque n'est guère étudiée que par quelques érudits, chez lesquels il est rare que se rencontrent en même temps les qualités nécessaires pour accomplir une pareille tâche. Interpréter de la poésie est une œuvre toujours difficile, qui le devient encore plus lorsqu'on veut la traduire en vers. Il ne suffit pas, en effet, de bien comprendre le texte original, il faut de plus s'identifier avec le génie de l'auteur au point de pouvoir reproduire ses pensées sous une forme différente, sans en altérer le sens ni en amoindrir la portée. C'est un travail d'assimilation ou d'appropriation qui exige une grande souplesse de talent, surtout quand il s'agit d'une poésie pleine d'images étrangères à nos idées et à nos mœurs. Mais M. Servan de Sugny n'a pas reculé devant ces obstacles : familiarisé par une longue étude avec les allures de la poésie orientale, et maniant avec aisance le vers français, il se trouvait, en effet, bien qualifié pour une semblable entreprise. Aussi a-t-il réussi d'une manière vraiment remarquable; sa traduction

est élégante et gracieuse; quant à la fidélité nous ne sommes pas à même d'en juger, mais M. Servan de Sugny expose, à cet égard, dans sa préface, des principes qui nous paraissent fort judicieux. Pour traduire, dit-il, « il faut qu'on se pénètre complétement du caractère et de l'esprit de l'écrivain original, et qu'ensuite on l'offre, non dans tous ses détails, ce serait impossible, mais dans son ensemble et tel qu'on s'en est formé l'idée en soi-même. » La traduction littérale ne saurait être admise qu'en prose, encore vaut-il mieux recourir quelquefois à la périphrase que de présenter au lecteur un galimathias barbare et inintelligible. Quand on traduit en vers, l'harmonie exige d'autres sacrifices et, pourvu que l'originalité de la pensée soit bien rendue, peu importe qu'on s'écarte plus ou moins du texte.

Ce volume renferme des pièces de quarante-quatre poëtes turcs, choisis parmi ceux dont la réputation est le mieux établie. La plupart sont des poésies légères sur le printemps, l'amour, l'absence, la fuite de la jeunesse, la solitude, le choix d'une femme, et autre sujets du même genre. On y trouve aussi quelques prières et des chants religieux ou philosophiques. La muse ottomane a des soupirs pleins de tendresse, des délicatesses charmantes, des accents nobles et purs qui contrastent étrangement avec les mœurs de cette contrée dont Byron a dit que tout y est divin, sauf l'esprit de l'homme. Pour échapper au triste spectacle que lui offre le monde réel, le poëte se réfugie dans le domaine de l'imagination, où sa fantaisie évoque les images les plus riantes, les sentiments les plus doux. Ainsi le sultan Mahomet II se délasse des fatigues de la guerre, en chantant :

C'est le temps des roses nouvelles,
Leurs frais boutons sont entr'ouverts;
Et du sein de ces fleurs si belles
Monte un doux parfum dans les airs.
Quand la jeune fille que j'aime
Venait ici, rose elle-même,
Conter aux roses ses secrets,
Tout semblait prendre un air de fête :
Les jasmins inclinaient leur tête,
Pour rendre hommage à ses attraits;
Les églantiers, ouvrant leurs branches,
Inondaient de corolles blanches
La poussière de son chemin.

Mais aujourd'hui, douleur amère!
Cette beauté qui m'est si chère
Ne paraît plus dans mon jardin.
Mahomet, que te font ces roses,
Loin de l'objet de ton amour?
Il faut que jusqu'à son retour
De tes larmes tu les arroses.

Plusieurs autres sultans, renommés pour leur caractère cruel et leurs penchants sanguinaires, n'en ont pas moins cultivé la poésie avec beaucoup de succès. M. Servan de Sugny nous donne quelques échantillons de leur talent.

Mais nous citerons de préférence la pièce suivante du poëte Baki, auquel Soliman le Grand avait voué une affection sincère :

Assez de gais festins, assez d'amours, Baki !
Il est temps de borner ta course vagabonde :
La beauté, les plaisirs, oiseaux chéris du monde,
Tu les chassas longtemps; eh! malheureux, pour qui?
Pour quelqu'un dont le cœur n'en resta pas moins vide,
Qui ne trouva jamais dans leur possession
Qu'amertume secrète et qu'agitation :
Assez, te dis-je, assez ! que la raison te guide.
Jette enfin à tes pieds les armes du combat;
Regarde avec mépris ce qui te fit envie.
Assez de gais festins, assez d'amours..... ta vie
Commence à décliner; sors des rangs, vieux soldat!
Voudrais-tu donc, mon cœur, sans relâche poursuivre
Comme un faucon vaincu, tes rêves insensés?
Le luxe et les plaisirs n'aident pas à mieux vivre;
Un mot convient au sage, et ce mot est : Assez !

On voit que les poëtes turcs abordent volontiers les mêmes sujets que les nôtres. Mais ils sont, en général, plus concis et diffèrent en cela beaucoup soit des Arabes, soit des Persans qui pèchent au contraire par la profusion des images ou le luxe exagéré des épithètes.

« Méditatifs par nature, dit M. Servan de Sugny, ils aiment à approfondir les mystères de l'existence, à plonger par la pensée dans les ténèbres de l'autre monde, et à se demander le but et la fin de tout dans celui-ci. Aussi sont-ils moralistes par excellence, et ont-ils sans cesse présente à l'esprit l'heure de la mort, et l'éternelle destinée qui attend chaque homme au delà du tombeau. Dans les œuvres mêmes les plus légères de leurs écrivains, il y a presque toujours quelque aperçu religieux et philosophique se rattachant au sujet principal, pour en former le couronnement, ou, s'il y a lieu, le correctif. »

M. Servan de Sugny esquisse rapidement l'histoire de la poésie turque, depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à nos jours. On lira ce morceau avec beaucoup d'intérêt, ainsi que les nombreuses notes qui accompagnent ses traductions, et les notices biographiques consacrées par lui à chacun des auteurs de son recueil. Cet ouvrage exécuté avec un soin digne du sujet se recommande à l'attention de tous les amis de la littérature.

SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE. La guerre des paysans (1798), tableau historique du dix-huitième siècle, par H. Conscience ; traduit du flamand par J. Stecher. Liége, 1853 ; 2 vol. in-12°.

A l'époque où les armées françaises promenaient leur drapeau victorieux d'un bout à l'autre de l'Europe, les idées d'ambition et de conquête, qu'on aurait pu leur reprocher, étaient adroitement dissimulées sous une apparence de généreuse propagande en faveur de la liberté des peuples. La France, toujours grande et chevaleresque, n'aspirait qu'à faire jouir ceux-ci des bienfaits de la révolution. Ne pas accepter avec enthousiasme un tel cadeau, c'était le comble de l'ingratitude. Aussi traitait-on de brigands les patriotes qui s'avisaient de vouloir défendre leur nationalité contre les préteurs de la république d'abord, puis du consulat, et enfin de l'empire. C'est de cette manière, par exemple, que sont représentés, dans les bulletins des généraux, les Suisses des petits cantons disputant pied à pied le berceau de leur indépendance ; les Espagnols luttant avec une persistance héroïque ; les Russes brûlant Moscou plutôt que de subir le joug étranger. Quant aux autres pays où la résistance fut moins forte, moins générale, l'histoire n'en parle seulement pas. Il y eut pourtant bien de nobles efforts, bien des tentatives généreuses dont le souvenir mérite d'être conservé aussi longtemps que l'amour de la patrie sera compté au nombre des vertus d'un peuple. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les scènes retracées par M. H. Conscience. L'invasion de l'armée révolutionnaire, en 1798, fut regardée par le peuple flamand comme un fléau plutôt qu'une délivrance. Elle foulait aux pieds les lois et les coutumes du pays, elle ne respectait pas plus l'esprit religieux

que le sentiment national. Les paysans surtout, exaspérés de voir leurs propriétés dévastées, leurs récoltes détruites par ces prétendus libérateurs qui ne leur apportaient en définitive que la misère accompagnée de maintes vexations, se soulevèrent en armes sous le commandement de quelques chefs énergiques. Ils ne réussirent pas, ainsi qu'ils l'espéraient, à exciter une révolte générale, mais les Français eurent assez de peine à les soumettre et ne purent en venir à bout qu'après plusieurs combats sanglants dans lesquels ils ne furent pas toujours vainqueurs. Pour étouffer l'insurrection il fallut recourir à de terribles mesures qui répandirent le deuil dans les campagnes et laissèrent chez leurs habitants une impression ineffaçable.

M. Conscience, habile romancier, qui emploie volontiers son talent au service de la cause nationale, a su tirer parti de cet épisode pour offrir à ses lecteurs un tableau plein de vie, où l'originalité des détails s'unit à l'intérêt dramatique du sujet. Tout en adoptant une forme qui donnait libre carrière à son imagination, il est resté le plus près possible de l'exactitude historique. Ses héros sont vrais, il ne cherche pas à les idéaliser, il les peint d'après nature, et l'on sent qu'il n'y a rien d'exagéré dans les faits qu'il rapporte. Le cachet du caractère flamand s'y trouve empreint d'une manière remarquable. Malheureusement la simplicité naïve du style était difficile à reproduire en français, et le traducteur, en s'efforçant d'être fidèle à son texte, a parfois un peu perdu de vue les exigences de la langue; on peut lui reprocher des locutions fautives ou du moins tout à fait inusitées en France. Ce ne sont, du reste, que de petites taches qu'il pourra faire disparaître dans une seconde édition, si son travail obtient, comme nous l'espérons, le succès qu'il mérite.

VOYAGES ET HISTOIRE.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE HONGRIE pendant les années 1848 et 1849, par Alph. Balleydier. Paris, 1 vol. in-8° avec une carte ; 7 fr. 50.

Ce volume forme le complément de l'histoire des révolutions de

l'empire d'Autriche par le même auteur. La sanglante lutte dont la Hongrie a pendant deux ans été le théâtre, y est racontée avec tous les détails les plus propres à exciter l'intérêt. M. Balleydier, quoique se plaçant au point de vue autrichien, rend pleine justice à la bravoure des Magyars, ainsi qu'au talent des généraux polonais qui avaient embrassé la cause hongroise avec tant d'ardeur. Il n'atténue point l'héroïsme dont les rebelles firent preuve en maintes occasions, et cite avec admiration les nobles sacrifices inspirés par un sentiment national, exagéré sans doute et fourvoyé, mais néanmoins respectable. Quant à Kossuth, c'est autre chose. M. Balleydier lui refuse toute espèce de grandeur; il ne voit en lui qu'un ambitieux charlatan, qui abuse de sa faconde pour jeter de la poudre aux yeux du peuple, qui se réserve les honneurs et les plaisirs du pouvoir, tandis qu'il envoie ses collègues affronter la mort sur le champ de bataille. C'est le révolutionnaire de l'école moderne, fanfaron, théâtral, avide d'argent et de jouissances, et par-dessus tout menteur audacieux. De toutes les figures remarquables que la guerre de Hongrie à mises en évidence c'est celle qui paraît la moins digne d'estime et d'intérêt. Sa parole éloquente et son habileté pour l'intrigue furent les principaux stimulants de l'insurrection; mais quand une fois l'autorité suprême eut été remise entre ses mains, il perdit la cause révolutionnaire par ses ridicules prétentions et ses velléités de placer sur sa tête la couronne de Hongrie. Ses querelles avec les généraux, ses extravagances, et, suivant M. Balleydier, les étranges caprices de sa femme, hâtèrent la catastrophe finale. Ce fut la conduite de Kossuth qui amena la défection de Georgey; cela ressort clairement de tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur les péripéties de ce drame terrible où l'énergie magyare s'est épuisée en vains efforts.

Le récit de M. Balleydier a le mérite de présenter avec une clarté très-grande les opérations des divers corps d'armée qui de part et d'autre furent engagés dans cette laborieuse campagne. Il permet aussi d'apprécier l'étendue des désastres dont la Hongrie se ressentira longtemps encore. Là, comme ailleurs, la révolution n'a su faire que des ruines, et, plus qu'ailleurs, elle a donné libre essor à ses instincts de destruction et de barbarie.

L'INSURRECTION EN CHINE, depuis son origine jusqu'à la prise de Nankin, par MM. Callery et Yvan ; avec une carte topographique et le portrait du prétendant. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

L'insurrection de la Chine, commencée déjà depuis trois ans environ, a fait maintenant de tels progrès que la chute de la dynastie tartare paraît inévitable. Les causes de ce mouvement inattendu, qui s'est propagé d'un bout à l'autre de l'empire avec tant de succès, sont encore ignorées. Cependant les auteurs du livre que nous annonçons ici peuvent, grâce à la connaissance qu'ils possèdent de la Chine, de son histoire et de ses habitants, jeter sur cette question une assez vive lumière. Ils se sont entourés de tous les documents officiels publiés soit par le gouvernement, soit par les insurgés, et leur récit nous fait suivre la marche de l'armée rebelle depuis la province de Kouang-Si, où se manifestèrent les premiers symptômes de cette révolution au commencement de 1850, jusqu'à Nankin occupé par elle dans les derniers mois de 1852. C'est après la guerre contre les Anglais que l'on vit éclater sur plusieurs points de vives plaintes au sujet de la conduite de l'empereur vis-à-vis des barbares. La Chine est depuis longtemps travaillée par de nombreuses sociétés secrètes dont plusieurs très-hostiles à la dynastie tartare. Or il est probable qu'à la suite de la défaite et de l'humiliation éprouvées par l'empereur, ces sociétés jugèrent le moment favorable pour tenter l'exécution de leurs projets. N'était-ce d'abord qu'une simple révolte sans but déterminé, ou bien existait-il un plan de réformes politiques et religieuses conçu d'avance pour être substitué au régime actuel de la Chine? On n'en sait rien. Mais quoi qu'il en soit, l'on ne tarda pas à voir surgir des chefs habiles qui se présentèrent comme les lieutenants du prétendant Tien-Té, issu de la race des Ming, ancienne dynastie chinoise détrônée par les Tartares Mandchous. « Tien-Té est un jeune homme de vingt-trois ans ; mais l'étude et les veilles l'ont prématurément vieilli. Il est grave et triste ; il vit fort retiré, ne communiquant avec ceux qui l'entourent que pour donner ses ordres. Sa physionomie exprime la douceur, mais cette douceur propre à certains

ascétiques qui n'exclut ni la fermeté, ni une espèce d'obstination propre aux natures croyantes. » Ses lieutenants, au nombre de cinq ou six, portent le titre de roi et se distinguent par leur courage et leur prudence à la tête des troupes qu'ils ont disciplinées d'une manière fort remarquable.

Les proclamations publiées par ces différents chefs tendent toutes au renversement de la dynastie tartare et à la réorganisation de l'empire qui, autant qu'on peut en juger d'après les termes un peu vagues de ces pièces officielles, serait changé en une confédération de royaumes sous l'autorité suprême de l'empereur. Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que plusieurs proclamations parlent de l'Être suprême, notre Père céleste, de notre seigneur Jésus, le sauveur du monde, et vouent à la destruction les prêtres stupides de Bouddha, les jongleurs de Tao-se, leurs temples et leurs monastères. Il est évident que les idées chrétiennes répandues en Chine par les missionnaires, soit protestants, soit catholiques, ne sont pas étrangères à l'insurrection. En particulier l'union chinoise, fondée par Gutztaff, paraît y jouer un rôle assez important. D'après les détails que MM. Callery et Yvan ont pu recueillir, ce serait l'influence du protestantisme qui semblerait dominer chez les réformateurs chinois, et leur supposition à cet égard se trouve confirmée par des lettres reçues tout récemment de trois missionnaires catholiques établis en Chine. Ces lettres, publiées dans les journaux français, ne laissent presque plus de doute sur le succès final de la révolution.

Déjà l'empereur songeait à quitter Pékin; peut-être est-ce maintenant un fait accompli. Quels en seront les résultats pour le commerce et pour les rapports du céleste empire avec les nations chrétiennes? On ne le sait point encore.

Un homme d'un grand cœur et d'un grand courage, M. Medows, interprète du consulat anglais de Chang-Haï, est parti seul pour le camp des insurgés, afin de sonder les intentions de leurs chefs. En attendant son retour, les négociants anglais s'occupent à fortifier leurs factoreries, et comme le disent MM. Callery et Yvan, « c'est un noble spectacle que donne au monde ce petit groupe de mar-

chands qui, perdu au milieu de cette multitude d'ennemis, ne compte que sur son énergie pour se défendre.»

L'*Insurrection en Chine* est un livre bien fait, rempli de notions intéressantes, de traits de mœurs fort piquants. Il donne de la lutte dont la Chine est le théâtre un aperçu rapide, mais clair et suffisant pour permettre d'apprécier avec connaissance de cause les éléments de dissolution qui ont poussé la dynastie tartare vers sa ruine, malgré les immenses ressources dont elle pouvait disposer. Ce vaste empire, maintenu pendant tant de siècles dans l'isolement par les soins jaloux de ses souverains, s'ébranle au contact de la civilisation européenne, et à peine a-t-il ouvert quelques-uns de ses ports que le voilà menacé d'un bouleversement complet.

LETTRES INÉDITES DU ROI CHARLES XII, texte suédois, traduction française, avec introduction, notes et fac-simile, publiées par M. Geffroy, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Bordeaux. Paris, imprimerie impériale, 1853, in-8°.

L'éditeur de ce volume avait été chargé, par le ministre de l'instruction publique en France, de rechercher dans les pays du Nord les manuscrits importants pour l'histoire; il trouva, à la bibliothèque du gymnase de Lubeck, vingt-quatre lettres autographes de Charles XII; elles avaient jusqu'ici échappé aux recherches de tous les historiens. Cette correspondance a de l'intérêt; elle jette un jour nouveau sur certaines portions de la vie d'un monarque que la Suède aime passionnément pour ses qualités et pour ses défauts, et qu'elle se plaît à donner pour le type héroïque de sa nation. On trouve dans les lettres du roi une suite précieuse de ses nombreux et pénibles itinéraires, une relation du passage de la Bérézina (nom sinistre qu'un siècle plus tard une catastrophe horrible devait rendre immortel). Tous ces documents montrent bien cet homme des camps, inaccessible à toute autre séduction que celle de la guerre, et qui aurait eu toutes les qualités d'un grand roi, si la prudence et la circonspection ne lui eussent totalement manqué. N'écoutant aucun avis, plein d'entêtement, il se précipita

dans d'inextricables désastres; forcé de fuir en Turquie, cheminant, durant des semaines entières, jusqu'à la ceinture dans l'eau et la boue, sa fermeté ne l'abandonne pas un seul instant; il manque de tout. « Je ne puis, écrit-il à sa sœur, je ne puis prolonger cette lettre, car il n'y a plus d'encre dans l'encrier, » mais les privations et les périls n'étaient qu'un jeu pour ce corps de bronze uni à une âme de fer.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE. *Supplément*, tome LXXXIII, 1853, in-8°. Paris, chez Michaud jeune.

Nous avons fait mention de la *Biographie universelle* que publie la maison Firmin Didot et qui est arrivée à son sixième volume. Cette publication n'empêche point l'ancienne et première *Biographie* de continuer sa carrière entreprise en 1810; des débats judiciaires, toujours regrettables, se sont engagés; ils ne sont pas de notre ressort; amis de l'étude, nous voyons avec plaisir les deux *Biographies;* il y a beaucoup à apprendre dans l'une et dans l'autre; elles peuvent se compléter, se controler mutuellement, et dans une grande bibliothèque bien choisie elles auront une place honorable.

Le 83e volume de la *Biographie* Michaud est digne d'attention; on trouvera dans l'article consacré au baron *Auguste-Louis de Staël* des détails pleins d'intérêt sur une conversation qu'à l'âge de dix-sept ans cet homme distingué eut avec le tout-puissant empereur des Français, auquel il demanda, sans succès, l'autorisation pour l'illustre auteur de Corinne de rentrer en France. Entre autres personnages qui passeront sous les yeux du lecteur, on distinguera lady Stanhope, la nièce de Pitt, qui alla s'établir au milieu des montagnes du Liban et qui donna un singulier exemple de l'excentricité britannique; le diplomate et savant *Stapfer*, l'un des hommes les plus distingués de la Suisse moderne; le baron *de Stein*, ministre et diplomate prussien, infatigable et prévoyant antagoniste de l'esprit révolutionnaire; le jurisconsulte allemand *Steller*, qui serait demeuré parfaitement oublié s'il n'avait eu l'idée assez étrange d'écrire l'apologie de Ponce Pilate; le maréchal *Suchet*, l'un des

plus habiles et des plus sages lieutenants de Napoléon ; le corsaire *Robert Surcouff*, type du loup de mer et de l'audace qui donne la victoire, l'effroi du commerce anglais dans l'Inde ; la religieuse *Arcangela Turabotti*, Vénitienne, qui s'échappa du couvent et qui écrivit contre les parents qui forcent leurs filles à se faire religieuses un livre qu'elle dédia à Dieu, et où l'on trouve de la chaleur, par fois de l'éloquence et une instruction solide.

Un prêtre de Limoges, savant mais controversiste fougueux et dont la vie se consuma en des polémiques de bien peu d'intérêt aujourd'hui, Taburaud, obtient 38 colonnes ; c'est trop sans doute. Un philosophe d'une célébrité plus réelle, Dugald Stewart, est l'objet d'une notice moins longue, mais plus substantielle. Un membre de l'Institut de France, M. Monmerqué, a consacré un article curieux à Tallemant des Réaux, cet indiscret chroniqueur de la cour et de la ville sous le règne de Louis XIII. N'oublions pas le célèbre acteur Talma et le ministre Teste, qu'un triste procès mit si fort en évidence à la fin du règne de Louis-Philippe. M. Michaud jeune, qui depuis plus de quarante ans est l'infatigable éditeur de la *Biographie*, a fourni à ce volume plusieurs notices relatives à des contemporains ; l'une d'elles ne contient pas moins de 200 pages (p. 157-346), elle est relative au prince de Talleyrand. Ce fameux diplomate est extrêmement maltraité dans ce travail qui renferme des détails curieux, mais il y règne une partialité marquée et un dénigrement systématique contre tous les hommes qui n'ont pas appartenu au parti que M. Michaud a constamment servi avec une constance honorable sans doute, mais avec une chaleur trop vive pour qu'on puisse le regarder comme un guide parfaitement sûr à travers le terrain difficile de l'histoire contemporaine.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'ARCHÉOLOGIE DE SAINT-PÉTERSBOURG. Saint-Pétersbourg, 1853 ; in-8°, tome VI.

La Société dont nous venons de citer les travaux, publie un recueil très-digne d'intéresser les antiquaires et les numismates. Un savant distingué, M. B. de Kœhne, a la direction de ces *Mémoires*

où l'on distingue les fruits des recherches de MM. von Paucker, Becker, de Muralt, Vossberg et de bien d'autres archéologues érudits. Le volume que nous annonçons renferme un mémoire fort intéressant sur le musée de sculpture antique formé par un architecte habile, M. de Montferrand. Une statue colossale de César, en bronze, une magnifique statue d'Apollon Cytharède, en marbre de Paros et appartenant à l'une des plus belles époques de l'art grec, une statue que l'on croit celle de l'empereur Adrien, des bustes de Vénus, de Minerve, de Jupiter *Pluvius*, de l'empereur Claude, des bas-reliefs, des sarcophages, des antiquités égyptiennes, tels sont les principaux trésors de cette collection fort importante pour une galerie particulière. La description judicieuse et savante qu'en donne M. de Kœhne est accompagnée de quinze planches gravées avec une netteté et une adresse qui démontrent qu'on sait parfaitement manier le burin sur les rives de la Newa. Commencées en 1847, les publications de la Société d'archéologie sont partie en langue française et partie en langue allemande; elles donnent, chaque année, un catalogue raisonné de tous les ouvrages modernes en fait de numismatique. N'oublions pas d'ajouter que le volume dont nous parlons contient un travail intéressant pour la Suisse. C'est la description, rédigée par M. F. Seguin, et accompagnée de gravures, des monnaies frappées au coin du canton de Vaud; ces monnaies sont au nombre de onze et, étant déjà sorties de la circulation, elles peuvent être considérées comme appartenant au domaine de la science numismatique.

VOYAGE DANS LE NORD DE LA BOLIVIE ET DANS LES PARTIES VOISINES DU PÉROU, ou visite au district aurifère de Tipuani; par H. A. Weddell, D. M. Paris, 1853; un gros vol. in-8°, fig. et carte : 10 fr.

M. Weddell avait été conduit une première fois par des investigations botaniques sur les bords du Tipuani, cours d'eau qui prend sa source sur le revers oriental de l'un des plus hauts pics des Andes. Assailli dans cette région par la fièvre et la dyssenterie, il s'était bien promis de n'y pas retourner. Mais un peu de sable ramassé

par lui dans un ravin le fit changer de résolution. La beauté de ses paillettes d'or attira l'attention et, vers la fin de 1850, quelques personnes lui ayant proposé de guider une expédition en Bolivie, il partit de nouveau, avec une mission que l'administration du Jardin des plantes de Paris lui avait confiée. C'est le 17 février 1851 qu'il s'embarqua sur l'un de ces grands paquebots à vapeur qui font le trajet de Southampton à Panama. La traversée fut heureuse; après un mois de navigation il débarquait à Chagres, où l'on prend des canots pour remonter la rivière jusqu'à Panama et de là jusqu'au village d'Arica. Depuis cette dernière station, on chemine sur des mulets dans une contrée à peu près déserte. On y rencontre cependant de distance en distance des espèces d'auberges décorées du titre pompeux d'hôtels américains, mais dépourvues de tout comfort, et où les voyageurs doivent payer fort cher une hospitalité misérable. Au delà d'Arica on fait quelques lieues en plaine, puis le sol s'élève assez rapidement et l'on monte jusqu'à 4,500 mètres environ au-dessus de la mer. Dans cette région élevée, où la neige couvre en partie les sommités, les vigognes remplacent les chamois de nos Alpes. M. Weddell en tua une près du village de Tacora ou plutôt des ruines inhabitées qui portent ce nom, et où il avait campé pour la nuit, trop heureux, après une fatigante ascension, d'avoir rencontré une hutte dans laquelle on put se garantir du vent glacial qui soufflait avec force.

Au temps des Incas, la vigogne formait une des principales richesses du Pérou. Sa laine était réservée pour la fabrication des tissus destinés aux nobles. On entretenait avec soin de nombreux troupeaux de vigognes, qui appartenaient à l'Inca; nul ne pouvait les chasser sans s'exposer à des peines sévères; seulement une fois chaque année, une battue générale avait lieu sous la surveillance personnelle de l'Inca ou de ses principaux officiers, pour cerner toutes les vigognes d'un district, auxquelles on rendait la liberté après les avoir tondues. Aujourd'hui la laine de ces animaux n'est guère employée que dans le pays, elle sert à faire des chapeaux de feutre et des gants qui ont un moelleux tout particulier. On estime davantage la laine de l'alpaga, animal domestique de ces hautes ré-

gions, dont le prix varie, suivant la couleur et la qualité, de 22 à 35 piastres le quintal, et qui constitue l'une des branches les plus importantes du commerce péruvien.

En suivant le plateau qui, sur toute son étendue, conserve une hauteur d'environ 4000 mètres, nos voyageurs atteignirent la frontière de la Bolivie. La description que M. Weddell fait d'un de leurs gîtes ne donne pas une idée bien satisfaisante du degré de civilisation des habitants. Les descendants de ces Indiens, dont l'industrie et les richesses excitèrent si fort la cupidité des conquérants espagnols, loin d'avoir gagné au contact avec les nations de l'Europe, semblent plutôt être retournés vers les errements de la vie sauvage. « Le palais qu'on nous prépara, dit-il, n'était pas vaste, mais il avait l'avantage de ne pas donner accès à trop d'air, et il ne manquait certes pas de couleur locale. C'était une petite hutte qui servait de magasin aux ornements dont se couvrent les Indiens pour célébrer leurs fêtes. Je ferai remarquer en passant que, ces jours-là, les aymaras sont assez comparables à des papillons qui sortent de leur chrysalide, ou, pour mieux dire, ce ne sont le reste de leur vie que des chenilles, et de bien sales chenilles. Bref, les quatre murs et le toit de notre chambre à coucher étaient tout tapissés de colifichets, de couronnes de plumes aux vives couleurs, de baudriers, de casques, de jupes de mousseline, d'instruments de musique, de cannes, et d'une infinité d'autres objets dont la nature était à peu près incompréhensible pour nous. Le sol en était jonché aussi; mais, de ce côté-là, il y avait également une collection de pots de diverses formes et une quantité non moins notable d'immondices de toutes sortes. Je dois dire cependant, à la louange de nos hôtes, que, dès qu'ils nous eurent destiné ce logement, ils s'efforcèrent de le nettoyer des débris qui l'encombraient. Ils y étendirent des nattes pour recevoir nos matelas, et mirent le comble à leurs bons procédés en plaçant devant nous une jarre d'excellente crême que nous consommâmes en attendant le souper.

« L'étendue totale de la hutte n'était guère que de trois mètres et demi, dans le sens de sa longueur, et de deux et demi dans celui de sa largeur. Encore les grands pots et autres ustensiles occu-

paient-ils, là-dessus, un certain espace. D'après ces données, on pourra juger si nos cinq lits s'y trouvaient commodément casés. La porte, qui était formée d'un châssis de bois de *queña*, recouvert de cuir de bœuf, fermait au moyen d'une serrure de bois de dimensions colossales, mais d'un usage assez difficile pour ceux qui, comme nous, n'y étaient point initiés; aussi ne tardâmes-nous pas à nous apercevoir qu'il était bien plus facile de démonter cette porte que de l'ouvrir à la manière des portes ordinaires. Un *poncho* complétait, sous forme de rideau, la fermeture de notre établissement, qui ne laissait pas, comme on le voit, d'être assez pittoresque...

« On préparait en ce moment le sol pour quelques semis, ce qui nous permit d'étudier les instruments employés dans l'agriculture du pays. Leur nombre se réduit à quatre ou cinq, dont les plus usités sont la charrue, une espèce de pioche appelée *ocana*, et la houe, qui porte le nom de *asadon*.

« La charrue bolivienne, dans son état le plus parfait, est tout simplement un grand crochet de bois dont la petite branche, articulée avec la tige, est armée inférieurement d'une pointe de fer pour l'empêcher de s'user, et se prolonge, supérieurement, en une sorte de bras dont le laboureur se saisit pour lui imprimer la direction voulue. Une pièce de bois placée en travers de l'extrémité antérieure du timon sert de joug et s'ajuste, par des échancrures, au front des deux bœufs qui forment l'attelage ordinaire de ce grossier instrument. Quelques personnes ont essayé, m'a-t-on dit, d'y substituer un appareil un peu moins imparfait, mais les Indiens ont toujours fini par revenir à leur cher crochet. Un sol travaillé de la sorte, et d'ailleurs à peine fumé, ne doit donner, comme on le pense bien, que de maigres récoltes, mais l'espace ne manquant pas, la quantité supplée à la qualité. L'*ocana* est, ainsi que je l'ai dit, une sorte de pioche, mais à un seul bec. Elle consiste en un manche de bois de 80 centimètres de longueur, courbé à angle droit à une de ses extrémités, et armé, en ce point, d'une pointe plate de fer que l'on y fixe au moyen d'un lien quelconque. Cet outil est le plus usité des instruments de labour de ce pays, et il remplace

au besoin tous les autres, y compris la charrue, qu'il serait difficile de faire manœuvrer sur quelques escarpements. Quant à notre bêche (*lampa*), elle est presque complétement inusitée. »

A côté de ces coutumes singulièrement primitives, les villes offrent au contraire les traits d'une civilisation déjà corrompue ; ce sont les fêtes et les plaisirs qui sont la grande affaire, et l'on s'y livre avec une ardeur prodigieuse. La religion elle-même n'emploie pas d'autre moyen pour conserver son empire, elle semble uniquement réduite à de puériles cérémonies qui remplissent au moins un bon tiers de l'année. Pendant son séjour à La Paz, M. Weddell assiste à plusieurs dévotions de cette espèce, puis à un combat de coqs dont il semble fort peu édifié, enfin à un bal qu'il raconte très-gaîment, mais dont les détails indiquent des mœurs assez étranges. Ainsi, « pendant un entr'acte, les *señoritas* réunies en conseil décidèrent qu'un certain colonel, qui était déjà très-gai, ne l'était pas à beaucoup près assez, et il fut condamné à être fusillé (*fusillado*). Elles entourèrent aussitôt leur victime et la firent asseoir sur une chaise au milieu du salon. L'orchestre préluda en même temps à une marche funèbre. Puis le malheureux ou trop heureux colonel eut à avaler, coup sur coup, autant de verres de Champagne ou de Xérès qu'il y avait de *señoritas*. Cela fait, la musique cessa et le condamné fut mis en liberté. »

Vers la fin du bal, les *señoritas*, à leur tour, durent subir le même supplice infligé par les *caballeros* à toutes celles qui se trouvaient encore présentes.

Notre voyageur donne aussi des détails intéressants sur les exploitations aurifères des environs de La Paz, ainsi que sur le commerce du quinquina qui n'est pas une source moins abondante de richesse pour la Bolivie. L'or est extrait du sol sablonneux de Chaquiaguillo, en quantité peu considérable, et les recherches plusieurs fois tentées pour découvrir le gîte principal d'où proviennent les paillettes charriées par les eaux, n'ont abouti jusqu'à présent à aucun résultat. M. Weddell lui-même a vainement campé dans ce but avec ses compagnons, pendant quelques jours, à une hauteur à peu près égale à celle du Mont-Blanc ; leurs recherches

sont restées infructueuses. Quant au quinquina, la manière dont on exploite les forêts depuis que le privilége accordé jadis à une compagnie n'existe plus, peut faire craindre sérieusement que la médecine ne soit privée pour l'avenir de cette précieuse ressource. Dans les deux années 1850 et 1851, les seules forêts de la Bolivie avaient produit plus de trois millions de livres de quinquina. Or cette abondance ne s'obtient qu'aux dépens des arbres que l'on se contente de dépouiller de leur écorce dans la partie la plus facile à atteindre, où elle se trouve la plus épaisse, en sorte qu'on en détruit un nombre considérable et qu'ils commencent à devenir fort rares dans les lieux où l'on en rencontrait autrefois à chaque pas.

Pour aller de La Paz à Tipuani, on descend des régions élevées et l'on retrouve bientôt la végétation tropicale. C'est un voyage tout à fait pittoresque, riche en incidents plus ou moins périlleux et en scènes de mœurs très-curieuses. Mais les limites de cet article ne nous permettent pas de suivre davantage M. Weddell, dont la relation mérite d'être lue d'un bout à l'autre. Quoique le but principal de son entreprise fut d'explorer les plages aurifères de Tipuani, sur l'exploitation desquelles il fournit des renseignements très-étendus, la variété de ses connaissances, et l'esprit d'observation dont il est doué, donnent à son livre un grand attrait.

THE CLOISTER LIFE OF CHARLES THE FIFTH, by Wm Stirling (La vie cloîtrée de Charles-Quint, par Stirling). London, 1853; 1 vol. post in-8°.

L'abdication de Charles-Quint est une de ces énigmes historiques dont le mot ne sera probablement jamais connu. Les uns l'attribuent au dégoût des affaires publiques et des grandeurs mondaines, les autres à la dévotion. Entre ces deux manières de voir, M. William Stirling ne se prononce point, mais il fait mieux, laissant là les hypothèses, qui ne peuvent rien nous apprendre, il va droit au fait même, et, à l'aide des documents originaux, des pièces officielles, il retrace un tableau exact et circonstancié de ce

qu'il appelle la vie cloîtrée de Charles-Quint. Son travail, fait avec beaucoup de soin, renferme des détails fort curieux, et jette une lumière nouvelle, soit sur le caractère de l'empereur, soit sur ses habitudes et sur les pensées qui le préoccupaient dans sa retraite. Nous allons essayer d'en offrir à nos lecteurs une analyse succinte en résumant, sous forme de récit, quelques-uns des principaux résultats des minutieuses recherches auxquelles s'est livré M. Stirling.

On ignore l'époque précise où Charles-Quint prit la résolution d'échanger les soucis et les honneurs du trône contre la solitude du cloître. Ce qui est seulement certain c'est qu'il avait déjà formé ce projet de concert avec sa femme, Isabelle de Portugal, qui mourut en 1538. Il le confia, en 1542, au duc de Gandia, et en 1546 le bruit s'en était répandu à la cour, car il se trouve mentionné dans un rapport adressé au doge par Bernardo Navagiero, ambassadeur de Venise. En 1554, à l'occasion du mariage de son fils Philippe avec Marie Tudor, reine d'Angleterre, il lui céda le titre de roi de Naples. L'année suivante, ayant rappelé Philippe de Windsor, il assembla les Etats à Bruxelles et abdiqua solennellement les domaines de la maison de Bourgogne en faveur du roi de Naples et d'Angleterre. Quelques mois plus tard il signa et revêtit de son sceau un acte semblable pour le royaume d'Espagne, puis il remit entre les mains du jeune prince d'Orange Guillaume le Silencieux, sa renonciation à la couronne impériale, pour être déposée devant la Diète électorale, qui devait alors conférer cette dignité à Ferdinand, frère de Charles-Quint, roi des Romains et souverain des archiduchés d'Autriche.

Cela fait, Charles-Quint séjourna encore dans les Flandres, probablement pour cause de mauvaise santé, jusqu'à l'automne de 1556. Au commencement de septembre une flotte se réunit à Flushing, sous les ordres de don Louis de Carvajal, pour conduire l'empereur en Espagne. Il fut escorté jusqu'à la côte, par son fils Philippe II d'Espagne, par son neveu Maximilien et sa fille Marie, roi et reine de Bohême, et par un grand nombre de seigneurs de la noblesse des Pays-Bas. Ses deux sœurs, qui se retiraient comme lui en Espagne, devaient être ses compagnes de voyage. L'aînée, la char-

mante et belle Eléonore, reine douairière de Portugal et de France, alors dans sa cinquante-huitième année, était d'une santé fort délicate. Sœur favorite de l'empereur, elle n'en avait pas moins été la victime de sa politique et de son ambition. Il l'avait mariée, toute jeune encore, au vieux Emmanuel le Grand, dans le but de raffermir son alliance avec le Portugal. Deux ans après, devenue veuve, elle s'était vue de nouveau sacrifiée pour obtenir l'alliance de François Ier, union plus malheureuse que la première, car le roi de France n'oublia point qu'on la lui avait imposée dans sa captivité. Depuis 1547, époque de son second veuvage, elle était venue vivre à la cour de l'empereur, supportant ses infortunes avec une résignation douce et inaltérable.

L'autre sœur, Marie, reine douairière de Hongrie, plus jeune qu'Eléonore de cinq années, était une femme d'un caractère très-différent. Après la mort de son mari, Louis II, tué en 1526, dans une bataille contre les Turcs, elle avait fait vœu de rester veuve. Mais malgré cet acte de dévouement féminin, elle se distinguait par son courage intrépide et sa constitution vigoureuse. La chasse était son plaisir favori. Habile à monter à cheval, elle poursuivait le daim, le réduisait aux abois, et tirant son couteau savait couper la gorge de l'animal avec autant de dextérité que le plus habile veneur. Roger Asham, l'ayant rencontré un jour qu'elle chevauchait en avant de sa suite, consigna le fait sur son livre de notes avec cette courte remarque : « C'est une virago ; elle n'est jamais mieux que lorsqu'elle passe la nuit entière à galoper et à chasser. » C'est à la main ferme de cette amazone que l'empereur avait très-sagement confié le gouvernement des turbulentes provinces des Pays-Bas. Durant plus de vingt années elle l'administra, non sans succès, avec une grande vigueur, tantôt faisant échouer les vues ambitieuses du Danemarck et de la France, tantôt réprimant les révoltes des anabaptistes ou des luthériens. Son dernier exploit fut une sortie, pendant le siége de Metz, qu'elle dirigea en personne avec tant de courage et d'habileté qu'Henri II jugea nécessaire d'accourir au secours de sa province.

Le bâtiment préparé pour l'empereur était le Espiritu-Santo, ap-

pelé aussi le Bertendona, du nom de son capitaine, navire biscayen, de 565 tonneaux, dont la cabine avait été ornée de draperies vertes et de huit fenêtres vitrées. La suite de Charles-Quint se composait de 150 personnes. Les reines devaient monter sur un vaisseau flamand, et la flotte entière comptait cinquante-six voiles. L'embarquement eut lieu le 13 septembre, mais le temps ne permit pas de prendre la mer avant le 17. Après une navigation assez heureuse, quoique retardée par des vents contraires, le convoi jeta l'ancre dans la rade de Laredo, sur la côte de Biscaye, le lundi 28 ; l'empereur descendit à terre le soir même, et le lendemain les deux reines le rejoignirent.

Pedro Maurique, évêque de Salamanque, et Durango, alcade de la cour, avaient été envoyés par l'infante Juana, régente d'Espagne, pour recevoir l'empereur. Cependant son arrivée parut les surprendre, car rien n'était prêt encore. L'amiral Carvajal dépêcha sur le champ son frère Alonso à la cour, à Valladolid, où la nouvelle parvint ainsi le 1er octobre. La princesse régente avait déjà donné au colonel Louis Quixada, chambellan de l'empereur, qui l'avait précédé en Espagne, l'ordre de préparer une résidence pour son père. Après s'être acquitté de cette mission, Quixada était retourné à sa maison de campagne de Villagarcia, située à six lieues de Valladolid. Un courrier lui fut expédié tout de suite, afin qu'il eût à se rendre en toute hâte à Laredo. Dès le matin du 2, l'actif chambellan était à cheval sur la route de Burgos, et là, prenant la poste, il franchit une distance de 56 lieues en trois jours et demie. Le soir du quatrième il atteignit Laredo.

La présence de ce vieux et brave soldat était fort nécessaire. Les gens de l'empereur se trouvaient presque tous malades ; M. Lachaulx et M. d'Aubremont avaient des fièvres tierce et quarte ; sept ou huit serviteurs subalternes étaient morts ; il n'y avait pas un seul médecin présent ; on ne s'était même que très-difficilement procuré un prêtre pour dire la messe ; les docteurs et les chapelains envoyés de Valladolid n'avaient point encore paru. Sans l'office bien approvisionné de l'évêque, la table royale eût été réduite au plus stricte nécessaire. Le secrétaire, Martin Gaztelu, écrivit pour se

plaindre de cet état de choses, mais aucun courrier ne se présenta pour porter la lettre. Les Flamands, fort peu satisfaits, n'étaient point disposés à pénétrer plus avant sur une terre si pauvre et inhospitalière. L'alcade chargé des préparatifs du voyage se trouvait à bout d'expédients quoique sa tâche fût à peine commencée. L'empereur lui-même était malade et de fort mauvaise humeur ; heureusement la vue de son fidèle Quixada lui réjouit le cœur, et il le reçut avec beaucoup de bonté.

Dès que le vieux guerrier eut pris le commandement, les choses ne tardèrent pas à changer d'aspect. Bientôt des provisions arrivèrent, et, le 6 octobre, on put se mettre en route après le dîner de l'empereur. Charles-Quint, vu l'état de sa santé, fit le voyage en litière.

Entre Ampuero et la Nestosa, le cortége royal rencontra don Enrique de Gusman, venant de la cour, chargé d'un envoi de friandises que l'empereur voulut goûter sur-le-champ et qu'il se fit réserver pour lui seul. Gusman était accompagné de don Pedro Pimentel, gentilhomme de la chambre du jeune prince don Carlos, apportant des lettres de compliments de son maître, qui demandait que l'empereur indiquât à son ambassadeur le lieu où il désirait qu'il vînt à sa rencontre. Sans fixer ce point, Charles fit écrire à la cour par Quixada, afin d'avoir des melons en quantité suffisante pour l'usage habituel de la table royale, et il demanda que des fenêtres vitrées portatives lui fussent envoyées parce que les nuits commençaient à devenir fraîches. Les appartements destinés aux deux reines à Valladolid étaient aussi l'objet de sa vive sollicitude, car il savait qu'elles apportaient avec elles de magnifiques tentures en tapisserie de Flandre, et qu'en particulier la reine de Hongrie ne pouvait souffrir la moindre erreur dans l'exécution de ses ordres.

A chaque station du cortége impérial se pressait une foule de nobles visiteurs, accourant de tous les environs. Des adresses arrivaient de la part des corporations des villes, ainsi que des prélats du voisinage. On ne peut donc admettre, comme le prétendent plusieurs historiens, que l'abdication de Charles eût refroidi

le zèle de ses serviteurs. Durant son voyage il fut traité comme un souverain, et s'il se vit exposé à quelques privations, c'est qu'à cette époque l'Espagne était fort arriérée en tout ce qui concernait les aisances et le confortable de la vie. Le cinquième jour après son départ de Laredo, il s'arrêta dans le village de Cabezon où l'infant don Carlos l'attendait. C'était la première fois que l'empereur voyait le malheureux héritier de son nom et de ses honneurs. Il l'embrassa avec beaucoup d'effusion et le fit souper à sa table. Pendant le repas, le prince ayant envie d'un petit réchaud portatif que l'empereur tenait entre ses mains pour se préserver du froid, le pria de le lui donner; mais Charles lui répondit qu'il l'aurait lorsqu'il serait mort et qu'il ne s'en servirait plus. Le lendemain, Juan Vazquez de Molina, secrétaire d'Etat, vint à Cabezon, et eut une longue conférence avec l'empereur. Il le trouva gai, bien portant, point fatigué de son voyage et à tous égards mieux qu'il n'avait été depuis plusieurs années. Charles refusa les honneurs d'une réception publique à Valladolid; il préférait que les pompes de cette cérémonie fussent réservées pour les reines qui ne devaient arriver que le lendemain. En conséquence, il fit le jour même son entrée sans aucun apparat, et fut reçu dans la cour du palais par son petit-fils don Carlos et par sa fille la princesse régente.

Pendant son séjour à Valladolid, l'empereur fut logé avec sa suite dans la maison de don Gomez Perez de las Marinas. Une autre résidence avait été assignée aux reines qui arrivèrent le 22 octobre. Les grands, les dignitaires de l'Eglise et de la loi, le Conseil d'Etat, le collége des docteurs allèrent au-devant d'elles en grande procession et les conduisirent en triomphe dans la ville. Elle furent charmées de cette réception. Au banquet du soir, la reine Marie dit que chaque jour elle trouvait quelque nouveau motif de se réjouir d'être venue en Espagne. Le banquet fut suivi d'un bal auquel assista l'empereur. L'amiral de Castille, le duc de Sesa, héritier du grand capitaine, le comte de Benavente, et le marquis d'Astorga figuraient parmi les principaux nobles qui vinrent rendre hommage à leur ancien seigneur, dont la main fut baisée également par les membres du conseil de Castille.

Le 27, don Constantino de Broganza, arriva de Lisbonne pour féliciter l'empereur, au nom de son cousin, Jean III, et de sa sœur Catherine, roi et reine de Portugal. Charles le reçut avec cette grâce parfaite qu'il savait si bien déployer vis-à-vis des avances d'un rival dont il avait à se plaindre. Les cours de Lisbonne et de Valladolid, quoique amies en apparence, n'étaient pas en réalité sur de très-bons termes. Non-seulement Philippe II avait violé sa parole envers une infante de Portugal, mais encore son père l'avait aidé à déjouer les projets d'un infant portugais sur la couronne matrimoniale d'Angleterre.

Les fréquentes entrevues que Charles eut avec le secrétaire Vazquez prouvent combien il tenait à être instruit de la marche du gouvernement et à faire profiter ses successeurs des conseils de sa longue expérience. Mais sa volonté de s'abstenir de toute intervention dans les affaires de l'État résulte clairement de la lettre qu'il écrivit le 30 octobre à Philippe II. Il s'agissait d'ouvertures faites à l'empereur par Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et roi de Navarre, pour obtenir, moyennant la cession de certains droits, l'alliance de l'Espagne contre les prétentions ambitieuses des Guise. L'empereur informait Philippe II que l'affaire lui avait été soumise à Burgos par le duc d'Albuquerque, vice-roi de Navarre, qu'il avait donné audience à M. Ezcurra, agent confidentiel du duc de Vendôme, mais qu'il s'était récusé, laissant liberté entière à la décision du roi. Il espérait que le prince d'Orange et le chancelier se seraient entendus avec le roi des Romains pour les formalités touchant sa renonciation à l'empire, et suppliait Philippe de hâter par tous les moyens possibles cet arrangement, parce qu'il lui tardait d'entrer dans son monastère, « libre de ce souci et de tous les autres. »

Cependant ses serviteurs ignoraient encore quels étaient précisément ses projets. Gaztelu écrivait, de Burgos, quemalgré ses instances répétées, il n'avait obtenu de l'empereur qu'une réponse vague. On savait seulement qu'il avait mandé le prieur de Yuste et le général de l'ordre de St-Jérôme, frère francisco de Tofino; et en voyant les fréquentes audiences qu'il donnait à ces moines, les

Flamands commençaient à désespérer de pouvoir échapper aux sombres forêts de l'Estramadure.

Les relations de l'empereur avec son petit-fils continuaient à Valladolid. Du côté du grand-père, il y avait fort peu de tendresse. Quoique âgé seulement de 11 ans, Carlos montrait déjà les symptômes de cette maladie mentale qui assombrit la longue vie de sa grand'mère, la reine Juana. D'un caractère maussade et passionné, il vivait dans un état de rébellion perpétuelle contre sa tante; dans les jeux et les occupations de son enfance, on voyait poindre ce mauvais esprit qu'il montra durant sa courte apparition à la cour de son père. Sa mort malheureuse et prématurée, dont les motifs et les circonstances sont encore autant de mystères, a fait de lui un héros de roman. Mais s'il possédait en réalité les facultés éminentes qu'on lui attribue, elles échappèrent complétement au coup d'œil exercé de son grand-père, qui ne vit en lui qu'un enfant revêche et intraitable, auquel, dans l'intérêt de son avenir, il ne fallait pas épargner les verges. En conséquence, recommandant à la princesse d'user envers son neveu d'une discipline très-sévère, l'empereur témoigna combien la conduite et les manières de cet enfant lui inspiraient d'inquiétude sur ce qu'il deviendrait à l'âge d'homme. Cette opinion fut transmise par la reine Eléonore à Philippe II, qui avait demandé à sa tante de prendre exactement note de l'impression produite par son fils; et ce fut là, dit-on, la première cause de l'aversion du roi pour don Carlos.

Le 4 novembre, l'empereur dîna pour la dernière fois en public, et après avoir dit adieu à la princesse régente et à son neveu, il se mit en route pour Xarandilla, village situé à six ou sept lieues de Yuste, et où il se proposait d'attendre que tout fût prêt pour son entrée au couvent. Un nombreux cortége de grands d'Espagne entourait sa litière, mais il les congédia bientôt et ne conserva pour escorte que quelques cavaliers avec une compagnie de quarante hallebardiers commandés par un lieutenant.

Le village de Xarandilla est placé sur le flanc de la Sierra de Naranda, près du confluent de deux torrents qui tombent des hauteurs de Pañanegra. Son trait principal est l'église paroissiale de

Notre-Dame de la Tour, perchée sur une masse de rocher haute de quarante pieds, qui a l'aspect d'une place forte plutôt que d'un lieu de dévotion. La demeure féodale des comtes d'Oropesa, qui servit de résidence à Charles-Quint, est depuis longtemps en ruines; le village n'a conservé de son hôte impérial d'autre souvenir qu'une fontaine située dans le jardin d'un ancien monastère d'Augustins, qui s'appelle encore la fontaine de l'empereur.

Pendant tout le mois de novembre, le temps fut froid et orageux. Chaque jour il tombait des torrents de pluie, suivis de brouillards tellement épais qu'à la distance de douze pas on ne distinguait rien. Yuste, sur sa colline boisée, demeurait constamment enveloppé de vapeurs impénétrables. Il était presque impossible de sortir de la maison, car les rues de Xarandilla ressemblaient à des canaux d'eau boueuse, et Quixada, pour vaquer à ses devoirs journaliers, se servait de petits bateaux de pêcheurs. L'empereur, vêtu d'une robe d'édredon, se tenait au coin de son feu en compagnie du secrétaire Gaztelu, qui lui lisait les dépêches reçues de Valladolid et écrivait les réponses sous sa dictée. Charles suivait avec un vif intérêt les événements de Flandre; il était fort avide de nouvelles, et Gaztelu n'achevait jamais de lire une lettre sans qu'il lui demandât s'il n'y avait rien de plus.

Par une coïncidence remarquable, l'année qui vit l'empereur descendre de son trône, à l'âge de 56 ans, pour se préparer à la tombe, vit un pape nouvellement élu se plonger, à l'âge de 80 ans, au milieu du tourbillon des affaires politiques, avec l'ardeur impétueuse d'un jeune homme. Ces deux hommes semblaient avoir changé de caractère aussi bien que de rang. Charles, le plus ambitieux des princes, se faisait moine; Caraffa, le plus studieux et le plus ascétique des moines, sortant de cet état de chrysalide, brillait comme le plus splendide et le plus actif des souverains de l'Europe. Ni Grégoire, ni Alexandre ne jouèrent le rôle pontifical avec plus d'arrogance et d'audace que Paul IV. C'était à son instigation que le roi de France venait de rompre une trêve de cinq années, conclue depuis quelques mois seulement avec le roi d'Espagne. Henri II avait envoyé l'amiral Coligny porter la flamme

et le fer dans les Flandres, tandis que le brave duc de Guise, le plus habile général français, marchait à la tête de vingt mille hommes contre l'Italie. Philippe II, trop perfide lui-même pour être surpris de la mauvaise foi de son royal frère, s'était mis aussitôt en mesure de repousser cette agression. Confiant la défense des Pays-Bas au duc Philibert, Emmanuel de Savoie, et celle du royaume de Naples au duc d'Albe, il avait été s'assurer lui-même de la coopération de Marie d'Angleterre, en dépit de ses ministres et de son peuple, auxquels les Espagnols étaient odieux.

D'autres affaires moins importantes préoccupaient également l'empereur. Il s'intéressait surtout aux négociations entamées avec la cour de Portugal, et donna plusieurs audiences à l'ambassadeur don Sancho de Cordova.

Un juif de Barbarie ayant apporté des papiers qui prouvaient que le roi de France cherchait à négocier une alliance secrète avec les Maures, l'empereur l'expédia sur-le-champ à Valladolid avec une lettre pour le secrétaire d'Etat.

Les travaux qui s'exécutaient à Yuste pour la réception de Charles-Quint étaient aussi le sujet habituel des entretiens. Ils avaient été commencés depuis trois ans déjà sous la direction de Gaspard de Vega, l'un des meilleurs architectes du roi, et sous la surveillance d'Ortega, général des Hiéronymites, homme habile et savant, auquel fut attribué le roman de *Lazarille de Tormes*. L'empereur avait avec ce dernier de fréquentes entrevues, et le 22 novembre, malgré la pluie et le brouillard, il se fit transporter dans sa litière pour aller inspecter les travaux dont il parut très-satisfait.

Cependant le paradis du maître n'apparaissait à ses serviteurs que comme un véritable enfer. Les Flamands surtout murmuraient hautement. Le comte d'Oropesa avait été chassé de Xarandilla par les brouillards, et l'on savait que Yuste était beaucoup plus humide encore. Aussi, lorsque le moment vint de s'y installer, ce fut pour les serviteurs de Charles-Quint une pénitence beaucoup plus réelle que pour lui-même. En effet, l'ex-empereur semblait jouir, au contraire, beaucoup de cette vie de couvent, et prendre plaisir à suivre toutes les pratiques dévotes, quoiqu'il s'y réservât le plus

souvent le rôle de simple spectateur. Il ne voulait être que pensionnaire chez les moines, et même plus d'une fois il leur fit nettement comprendre qu'il n'entendait point se soumettre à leurs exigences ni fraterniser avec eux. Tant que sa santé le lui permit, il continua de monter chaque jour à cheval et de s'occuper des affaires publiques, au courant desquelles il était tenu très-exactement par une active correspondance.

Mais nous ne poursuivrons pas plus loin cette analyse, suffisamment étendue déjà, pour faire apprécier à nos lecteurs le mérite du travail de M. Stirling. Son livre, plein de détails intéressants, retrace en quelque sorte jour par jour les derniers mois de l'existence de Charles-Quint. Son style manque de charme, et la forme adoptée par l'auteur tient plus du procès-verbal que du récit ; mais ce n'en est pas moins un recueil précieux de documents, inédits pour la plupart, qui offrent un grand attrait à la curiosité des amateurs de recherches historiques.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Du principe d'autorité depuis 1789, suivi de nouvelles considérations sur le même sujet. Paris, 1853; in-12.

La première édition de cet écrit, publiée il y a quelques mois, fit une assez vive sensation, et suscita une controverse à laquelle l'auteur a jugé convenable de répondre par des considérations nouvelles sur le même sujet. Son but évident est de prouver la nécessité de se rallier autour de l'empire comme autour de l'arche qui porte dans ses flancs le salut de l'ordre social. A ses yeux, la dynastie des Bourbons n'est plus possible : la branche aînée semble traîner fatalement après elle la révolution qui éclate chaque fois qu'elle essaie d'enchaîner le désordre et l'anarchie ; la branche cadette, ayant abdiqué les principes de l'ancienne monarchie, est encore plus désarmée contre l'esprit de faction et de bouleversement. « Au contraire, la dynastie impériale peut regarder en face l'esprit révolutionnaire. Deux fois elle lui a dit : « Tu n'iras pas plus loin, »

et deux fois les flots courroucés se sont arrêtés dans leur débordement. »

Cette thèse est développée avec un ton en général assez calme et digne. Sans doute l'auteur ne cache pas ses sympathies personnelles, mais il sait adroitement leur ôter toute apparence d'esprit de parti. Prenant pour point de départ les paroles de Bossuet : « Où tout le monde veut faire ce qu'il veut, nul ne fait ce qu'il veut ; où il n'y a pas de maître, tout le monde est maître ; où tout le monde est maître, tout le monde est esclave ; » il les applique à la France, et cherche à prouver que le pouvoir est le commencement de la liberté ; que sans le pouvoir, il ne faut compter que sur l'anarchie. Les diverses péripéties qui ont suivi la révolution de 1789 ne lui fournissent en effet que trop d'exemples à l'appui de son opinion. D'ailleurs, en n'envisageant même la question qu'au point de vue théorique, il est bien certain que pour être libre une nation doit d'abord trouver dans l'organisation du pouvoir de sérieuses garanties contre l'insupportable despotisme de la licence. La république pas plus que la monarchie ne saurait lui offrir paix et sécurité, sans cet élément de force absolument nécessaire pour maintenir l'autorité de la loi. Or, en France, depuis plus de 60 ans, l'esprit révolutionnaire a travaillé plutôt à l'affaiblir par tous les moyens possibles. Au lieu de réformer les abus de l'ancien régime, il a prétendu le détruire de fond en comble, sans trop savoir ce qu'il mettrait à sa place. Ses efforts échouèrent contre les habitudes et les tendances monarchiques du pays ; mais malgré plusieurs échecs successifs, il persista dans son aveuglement, et c'est grâce à ce manque d'intelligence chez les chefs du parti libéral que la société a fini par se trouver sérieusement menacée. Une main ferme et puissante l'a sauvée du naufrage, mais il fallut pour cela recourir à des mesures rigoureuses, et la reconstitution du pouvoir n'a été obtenue qu'au prix de grands sacrifices. Cependant la crainte du péril a fait accepter cette délivrance comme un bienfait ; le peuple s'est empressé de remettre entièrement ses destinées entre les mains de celui qui venait lui proposer le rétablissement de l'empire. En présence de ce fait significatif, l'auteur de la bro-

chune demande à ceux qui en contestent la portée, quelles sont leurs espérances, à quels résultats conduirait une opposition qui ne s'appuie que sur de faibles minorités. Suivant lui, la lutte ne peut exister réellement qu'entre le principe d'autorité d'une part et l'anarchie de l'autre; ceux qui ne veulent pas de l'anarchie doivent donc se rallier autour du pouvoir et le seconder dans son œuvre de réorganisation, à laquelle se trouve aujourd'hui lié le futur développement des libertés publiques.

Telle est, en résumé, cette brochure, très-habilement faite et tout à fait propre à démontrer la nécessité d'un principe qui prévient les révolutions et conserve les sociétés. Sur ce point, les faits et les raisonnements qu'elle expose ne laissent rien à désirer. Quant à sa conclusion touchant l'empire, elle nous paraît également une nécessité de l'époque actuelle, mais le moment n'est pas encore venu de discuter les questions que soulève l'auteur. On comprend que la principale préoccupation du pouvoir soit de rétablir le principe d'autorité. Le respect de la loi, s'il parvient à l'implanter dans les esprits, sera sa plus belle conquête, car c'est l'unique base sur laquelle on puisse fonder une liberté sage et vraiment féconde.

LA GRANDE NUIT, par Alph. Viollet. Paris, chez Waille, 1853; 1 vol. in-8° : 5 fr.

L'auteur de ce livre s'est proposé de peindre les résultats que produirait le régime socialiste. Il suppose qu'en 1850 la révolution a triomphé en France, que l'anarchie règne dans la plupart des départements, et que sur quelques points le socialisme domine. Dès lors commence une nuit intellectuelle et morale, au sein de laquelle se passent d'épouvantables scènes. Toutes les garanties légales ont disparu, les mauvais instincts et les passions violentes se déchaînent sans contrainte, une populace brutale déclare la guerre à la richesse, au savoir, à la vertu; le matérialisme le plus grossier est empreint dans les actes comme dans les discours des chefs ambitieux qui tiennent le pouvoir ou qui aspirent à s'en emparer; la seule organisation qui existe est celle du brigandage exercé sur une

grande échelle par les ennemis de l'ordre social. Ce tableau est chargé des plus sombres couleurs. M. Viollet semble avoir pris pour modèle l'orgie sanglante des anabaptistes dans la ville de Munster. Il va même plus loin encore et se plaît à rassembler toutes les horreurs imaginables, afin, sans doute, de mieux frapper l'esprit de ses lecteurs. La donnée qu'il a choisie s'y prête assez bien ; elle concentre tout l'intérêt sur le sort d'une famille honnête et pieuse dont les malheurs ne cessent qu'avec son entière destruction. Les démolisseurs s'acharnent sur cette ruine de la société civilisée, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une pierre debout. Quand le combat, ou plutôt le massacre, est fini, l'on peut prévoir que les assassins et les voleurs qui demeurent maîtres du champ de bataille ne tarderont pas à s'entre-égorger. M. Viollet nous présente déjà quelques exemples des haines odieuses et des luttes acharnées qu'engendre la fraternité égalitaire. Malheureusement il n'a pu se tenir en garde contre l'exagération. Il oublie que le socialisme, une fois établi, rentrerait nécessairement dans certaines conditions d'ordre, sans lesquelles aucun gouvernement ne peut exister. Ce serait un despotisme abrutissant, impitoyable, peut-être, mais le meurtre et le pillage ne deviendraient pas pour lui des procédés habituels. L'auteur aurait mieux atteint son but, il nous semble, si au lieu de donner ainsi carrière à son imagination, il se fût astreint à décrire une société organisée suivant les idées socialistes, et à faire ressortir les conséquences inévitables d'un pareil état de choses. Son livre, écrit avec plus de sang-froid, produirait alors une impression moins passagère, en s'adressant au bon sens et au raisonnement.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

SEPTEMBRE 1853.

LITTÉRATURE.

REVUE DANTESQUE.

V. DE ST-MAURIS, La Divine Comédie de Dante Alighieri, traduction nouvelle, accompagnée de notes et d'une notice sur Dante et sur ses écrits. Paris, 1853; 2 vol. in-8°. — LOUIS RATISBONNE, L'Enfer du Dante, traduit en vers; Paris, 1852; 1 vol. in-18 (t. Ier, chants 1-17). — LE BARON PAUL DROUILHET DE SIGALAS, Dante Alighieri et la Divine Comédie. Paris, 1852; 1 vol. in-8°. — L.-G. BLANC, Vocabolario dantesco, ou dictionnaire critique et raisonné de la Divine Comédie de Dante Allighieri. Leipsic, 1852; 1 vol. in-8°. — F.-X. WEGELE, Dante's Leben und Werke. (La vie et les œuvres de Dante.) Iéna 1852, 1 v. in-8. — M.-A. CAETANI, DUCA DI SERMONETA, Della dottrina che si asconde nell'ottavo e nono canto dell' inferno della Divina Commedia di Dante Allighieri. Roma, 1852; broch. in-8°.

Pour comprendre le poëme de Dante, il ne suffit pas de le lire, il faut l'étudier. Sous ce rapport, il tient dans la littérature la même place que les grandes productions de l'antiquité classique. C'est sa gloire, et peut-être son malheur, d'avoir suscité non moins de commentateurs et d'interprètes qu'Homère, Pindare, Horace ou Virgile. Comme ses illustres devanciers, Dante, par les trésors de poésie qu'il a prodigués dans son œuvre, relève directement de l'imagination; et c'est ce qui assure la perpétuité de sa renommée. Mais, par la nature du cadre où il les a renfermés, il devient inévitablement justiciable de l'érudition. Son poëme fourmille d'allusions de tout genre, qui arrêtent à chaque pas le lec-

teur dont l'esprit n'est point familiarisé avec l'histoire, les croyances, les passions, les lumières, les préjugés, la civilisation et la science de l'époque où Dante écrivait. C'est au travers de cette enveloppe de la réalité contemporaine que brillent et éclatent ces beautés poétiques, tour à tour sublimes ou gracieuses, terribles ou séduisantes, fortes ou suaves, naïves ou profondes, desquelles l'œuvre tire son véritable prix et son impérissable attrait. Leur splendeur est assez vive pour percer cette couche historique qui les recouvre et pour frapper ceux mêmes qui ne savent rien du siècle de Dante. Mais si Francesca et Ugolin peuvent éveiller l'émotion de l'ignorant, l'intérêt et l'effet poétique de ces épisodes fameux deviennent bien plus puissants pour qui peut joindre à cette simple impression la connaissance de la réalité dont s'inspirait le poëte. Combien de détails qui échappent et par conséquent de jouissances qui sont enlevées à celui qui, ne connaissant pas le fond et la nature des incidents poétisés par Dante, ne peut se rendre compte de la manière dont il a traité son sujet.

D'ailleurs, indépendamment du contenu essentiellement historique du poëme, la forme de sa structure, les particularités de son style exigent, pour qu'on puisse arriver à en goûter les beautés, des études réfléchies et spéciales. On sait que l'italien de Dante n'est celui ni du Tasse ni de Métastase, et que c'est une langue qui doit être apprise pour elle-même. Quant à la composition générale de la *Comédie*, elle est le résultat d'une conception si profondément méditée, elle présente des combinaisons si artistement et si discrètement mises en œuvre, que pour sentir ce genre de beauté architectonique où se manifeste d'une manière admirable la puissance de l'esprit de Dante, il faut prendre à sa charge un peu de la peine qu'a dû coûter à son auteur cette étonnante construction. La symétrie la plus laborieusement réfléchie et la plus savamment exécutée s'accompagne dans ce poëme de détails d'un fini achevé, en sorte que l'étude des ornements partiels ne demande pas moins d'attention que la vue d'ensemble de l'édifice entier.

Si cette élaboration rigoureuse du tout et des moindres portions de l'œuvre fait naître la surprise et l'admiration, elle exige des

qualités et des dispositions que d'ordinaire l'on n'est pas porté à revêtir en abordant la lecture d'une composition poétique. Il semble que la poésie soit faite pour charmer les loisirs et non pour provoquer les efforts de l'esprit; que ce soit un plaisir facile offert à l'imagination plutôt qu'un labeur sérieux imposé à l'intelligence. Or il faut bien convenir que chez Dante ce n'est pas sous cet aspect que se présente la poésie, et ceux qui la veulent unie, aisée et coulante pourront bien avec quelque raison le placer au nombre des écrivains qui

D'un divertissement nous font une fatigue.

Ce n'est donc pas aux amateurs de la littérature facile que l'on peut conseiller la lecture du poëme de Dante. Ils n'en liraient pas trois chants. En Italie même sa *Comédie* a des adeptes plutôt qu'un public : elle est populaire par fragments et par ouï-dire, bien plus que pour être généralement lue et comprise. Il faut donc prendre son parti de faire de ce grand chef-d'œuvre l'objet d'une étude particulière, ou renoncer à en posséder l'intelligence. Tout dépend dans ce choix de la valeur que l'on attache aux jouissances supérieures de l'esprit et du prix dont on veut les payer.

Du reste, ce ne sont pas les secours qui manquent pour arriver au point où la lecture de Dante peut porter tous ses fruits. Parmi les ouvrages dont nous avons plus haut transcrit les titres, il en est qui peuvent très-utilement concourir à cette initiation. Toutefois nous ne croyons pas que ce soit des deux traductions nouvelles publiées par MM. de St-Mauris et Ratisbonne, que l'on doive attendre sous ce rapport les meilleurs résultats. Quel que soit leur mérite relatif ou intrinsèque, nous ne supposons pas en effet que ceux qui veulent connaître et apprécier le poëme de Dante puissent le lire ailleurs que dans son texte original. Les traductions peuvent bien aider à comprendre celui-ci, mais elles n'en sauraient à aucun degré tenir lieu. La prose diffuse et sans couleur de M. de St-Mauris, et la versification martelée et tendue de M. Ratisbonne ne donnent ni l'une ni l'autre l'idée de la diction de Dante, et cette diction est un des éléments essentiels de sa poésie. Mieux vaut un simple cal-

que des tercets de la *Comédie*, comme la version de Brizeux, par exemple, malgré son apparence barbare, que les périodes inopportunes de la prose académique ou les superfétations inévitables de l'alexandrin. Dans le premier cas on devine, on pressent le poëte : c'est quelque chose de brut et de décharné à la bonne heure ; mais au moins le traducteur s'est-il complétement effacé, et s'il ne donne qu'un squelette, c'est bien celui qui, dans le poëme original, est revêtu de chair, de fraîcheur et de vie. MM. de St-Mauris et Ratisbonne ont fait un travail plus difficile, partant plus méritoire, mais ils ont eu la prétention, comme tous ceux qui, avant eux, ont suivi la même méthode, de reproduire cette vie, cette animation, ce tissu poétique que nulle traduction ne peut rendre. En voulant mieux traduire, ils donnent de l'auteur une moins juste idée que si leur insuffisance volontaire venait rappeler sans cesse au lecteur que Dante est intraduisible, et que tout ce qu'on peut faire c'est de mouler, sur chacun des vers et des mots qu'a ciselés sa plume, l'expression française qui s'y adapte le plus heureusement. Nous croyons qu'il n'y a pas de meilleur moyen de donner un avant-goût, un aperçu de cette poésie à ceux qui ne l'ont pas encore déchiffrée dans l'original. Si la traduction que prépare, dit-on, M. de Lamennais, devait être une version de ce genre, ce serait pour l'étude du grand poëte une véritable bonne fortune.

Au contraire, la tentative de M. Ratisbonne pour reproduire avec nos vers alexandrins la *terza rima* de Dante n'a guère abouti qu'à démontrer combien peu ces deux formes de versification s'adaptent l'une à l'autre. D'ailleurs, l'emploi de la langue poétique comme moyen de donner au lecteur français une plus juste idée de la poésie dantesque, impose au traducteur des difficultés presque insurmontables s'il n'est pas lui-même un poëte de génie. Il court grand risque en effet de ressembler d'autant moins à son modèle qu'il aura voulu s'en rapprocher davantage, et il faut bien dire que le style et les vers de M. Ratisbonne ont précisément l'inconvénient d'être en français, le contre-pied de ceux de l'Allighieri. Nous ne disons pas que la version en prose de M. de St-Mauris soit, sous ce rapport, bien préférable ; mais du moins elle ne prétend pas donner

le change, et son auteur paraît être le premier à en sentir l'inévitable imperfection. D'ailleurs cette traduction est précédée d'une introduction et accompagnée de notes qui contribuent à jeter sur l'ensemble et les détails du poëme une utile lumière, quoique l'auteur soit loin d'avoir mis à profit toutes les ressources dont on peut tirer parti pour l'élucidation de Dante. La littérature allemande offre à cet égard des secours qui lui sont demeurés entièrement étrangers. Son travail n'en demeure pas moins supérieur de tout point à l'ouvrage qu'a publié un autre Français, M. Drouilhet de Sigalas, et dans lequel se trouve non pas la traduction, mais l'analyse du poëme de Dante entremêlée à la narration de sa vie. Composé sur le modèle de la *Vita di Dante* de Balbo, ce livre ne saurait être comparé à l'œuvre de l'écrivain piémontais. Un enthousiasme immodéré et une inconcevable absence de critique, un ton ampoulé et prétentieux, les ambitieuses banalités du néo-catholicisme délayées en phrases sonores, les lieux communs d'une esthétique déclamatoire ressassés hors de propos, remplacent dans cet écrit les procédés d'une étude raisonnée et d'une admiration réfléchie. Loin d'entourer le poëme et la vie de l'Allighieri d'une nouvelle lumière, ce long dithyrambe ne sert qu'à rendre fastidieux et confus le chef-d'œuvre ainsi loué, et l'on dirait que, panégyriste maladroit, l'auteur se soit proposé de réaliser pour Dante le mot de Juvénal : « ut declamatio fias. »

Ce n'est pas une amplification du même genre, quoique ce soit également un travail sur la vie et les œuvres de Dante, que renferme l'ouvrage publié à Iéna par M. le prof. Wegele. L'auteur a étudié et approfondi avec beaucoup de sagacité et de justesse l'époque dans laquelle le poëte a vécu et tous les ouvrages qui sont sortis de sa plume. Cette double étude est indispensable pour la pleine intelligence de la *Comédie*, et elle éclaire d'une lumière que rien ne peut remplacer l'ensemble et les détails de cette grande composition. Rien n'est plus propre que le Banquet (*il Convito*) de Dante à jeter du jour sur toute la partie scientifique de son œuvre poétique ; ses *Lettres* et son livre *de la Monarchie* donnent seuls la clef des idées politiques qui tiennent dans le poëme une si grande place ;

on trouve dans son traité *sur la Langue vulgaire* l'indication de plusieurs de ses opinions littéraires, et sa *Vie nouvelle* est le portique inséparable de l'œuvre consacrée à la glorification de Béatrix. Tous ces écrits doivent être lus et étudiés par celui qui veut voir clair dans la *Comédie*, et d'un autre côté la connaissance de l'histoire contemporaine n'est pas moins nécessaire pour l'intelligence d'un poëme qui, de tous les chefs-d'œuvre du génie humain, est peut-être celui que l'on peut le moins séparer du moment et du lieu de sa naissance. C'est pour avoir satisfait à cette double exigence que, malgré quelques inexactitudes de détail, l'ouvrage de M. Wegele doit être signalé comme parfaitement propre à servir d'introduction à la lecture de Dante. Tout ce qui se rapporte à la structure du poëme, aux personnages mis en scène, aux idées qu'affectionne le poëte, y est traité avec un soin particulier, de manière à bien orienter le lecteur dans cette vaste création. L'ouvrage est écrit avec clarté et sans diffusion; nous dirions qu'à l'inverse de celui de M. Drouilhet de Sigalas, il a toutes les qualités d'un bon livre français, si nous ne craignions de blesser l'amour-propre national de l'auteur. Ce qui nous fait redouter de le trouver aisément chatouilleux sur ce point, c'est que sur ce point seulement nous avons découvert dans son livre une étrange aberration d'esprit. Quel autre nom donner à un teutonisme assez infatué pour gravement prétendre que, par son caractère, sa tendance et son génie, Dante était essentiellement *Germain* (Dante war im Grunde eine germanische Natur! p. 92)? Mânes de Balbo, pardonnez ce blasphème contre le plus italien des fils de l'Italie, et ne voyez dans cette revendication bizarre qu'un nouvel hommage rendu à votre héros.

Sous la forme plus modeste et moins attrayante d'un simple vocabulaire, un vétéran des études dantesques, le professeur Blanc de Halle, vient de leur rendre un service supérieur peut-être à tout le profit qu'elles peuvent retirer des autres ouvrages dont nous avons parlé. Son dictionnaire critique et raisonné renferme l'inventaire complet de toutes les locutions, de tous les termes, de tous les noms propres employés dans les cent chants dont se compose la

Comédie; il en donne la traduction ou l'explication en français, et par la citation exacte de tous les passages où se trouvent les mots qu'il interprète, il offre un moyen facile de retrouver la place des vers dont on ne se rappelle que le texte, ou même des expressions détachées dont on a seulement retenu le souvenir. On peut regarder cet ouvrage comme le *vade mecum* indispensable de quiconque veut faire du chef-d'œuvre de Dante, à quelque degré que ce soit, l'objet de ses études. Bien plus complet et bien mieux disposé que les *Indici* de Volpi, cet utile recueil aborde et éclaircit toutes les difficultés philologiques et la plupart des difficultés que soulève le fond même des sujets traités par le poëte. Si toutes les solutions qu'il donne ne sont pas également satisfaisantes, cela vient de deux causes qu'il n'était pas au pouvoir de l'auteur de supprimer. La première, c'est qu'il est, dans l'interprétation de Dante, des passages dont il est impossible de déterminer le sens avec assez d'évidence pour exclure toute autre explication. La seconde, c'est que le texte du poëme n'est pas fixé d'une manière assez irrécusable, pour qu'on soit toujours sûr de le posséder sous sa forme primitive.

Il n'est presque aucun chant dans lequel on ne rencontre un ou plusieurs vers sur la forme desquels les manuscrits et les critiques ne sont pas d'accord. Cette incertitude du texte est l'une des principales pierres d'achoppement dans la lecture de Dante, et il serait fort à désirer qu'un travail, analogue à celui qui s'est opéré pour presque tous les écrivains classiques de l'antiquité, fût entrepris pour la *Comédie*. Tant qu'on ne sera pas remonté, par une étude, une analyse et une comparaison exactes de tous les manuscrits existants, jusqu'à la source première (si elle existe), ou du moins jusqu'aux plus anciens et plus authentiques dérivés du texte original, il y aura dans les études dantesques une regrettable lacune et une sorte d'insécurité. Si nous en avions le temps, nous dirions comment aucune des éditions du poëme de Dante (la plus ancienne est postérieure de 151 ans à la mort du poëte) ne remplit les conditions d'une véritable édition critique, et ne mérite d'être envisagée comme contenant le texte primitif de la *Comédie*. Pour le retrou-

ver, ou s'en rapprocher autant qu'il est possible, il faut joindre, à toute la peine, à tous les déplacements, à toutes les dépenses qu'exigent l'investigation et la collation des manuscrits, une connaissance approfondie du style dantesque, l'absence de toute préférence partiale et de tout engouement novateur, et cet entier désintéressement littéraire qui fait sacrifier la gloriole des conjectures et des leçons piquantes à l'intègre rétablissement des textes d'après les meilleurs manuscrits. L'éditeur qui, à ces conditions, entreprendrait et achèverait cette œuvre de restitution, aurait bien mérité de Dante et de ses admirateurs.

Mais, à supposer que l'on parvienne à posséder un jour un texte de la *Comédie* vraiment authentique, il ne faut pas se flatter de voir jamais se dissiper entièrement les nuages et les obscurités dont ce poëme demeure encore enveloppé, même pour ses plus profonds scrutateurs. C'est au nombre de ces derniers qu'il est permis de placer le duc de Sermoneta, que la variété de ses connaissances et les infinies ressources de son esprit rendent plus que personne propre à sonder les mystères de la triple épopée dont son étonnante mémoire a retenu et peut reproduire chacun des 14,230 vers. D'un autre côté, c'est au nombre des passages les plus obscurs de la *Comédie* qu'il est permis de placer l'épisode auquel le noble interprète a cherché une solution nouvelle, et l'on peut dire que cette énigme méritait bien un tel Œdipe. Nous ne sommes pas sûr toutefois que le sphinx dantesque soit vaincu, et que le mystérieux personnage qui force, pour Dante et Virgile, l'entrée de la ville infernale, soit véritablement Enée, comme voudrait nous le persuader le spirituel commentateur. Il procède dans sa dissertation avec tant de finesse d'analyse et avec si peu de présomption, comme il convient aux forts, que nous aurions le vif désir qu'il eût deviné juste. Mais, si nous sommes convaincu comme lui que ce personnage énigmatique, dont l'apparition est une des plus poétiques peintures sorties de la plume de Dante, n'est point un ange venu du ciel et moins encore le Sauveur du monde redescendu aux enfers, si l'idée de voir en lui l'empereur Henri VII peut être citée comme l'un des traits les plus caractéristiques des folles gloses dues au carbona-

risme dantesque de Rossetti, si tout au contraire nous ne pouvons méconnaître que, selon la pensée de Dante, le héros de Virgile et l'ancêtre du peuple romain avait joué et méritait de jouer encore un rôle providentiel, nous avons en même temps beaucoup de peine à découvrir dans les vers mêmes de la *Comédie* rien qui identifie celui dont la « verghetta » terrifie les défenseurs de la cité de Dité, avec le guerrier qui dans les forêts de l'Averne coupe le rameau d'or. D'ailleurs chez Virgile ce n'est pas Enée, mais la Sibylle qui, pour triompher de la résistance de Charon, fait briller à ses yeux ce magique talisman, « venerabile donum fatalis virgæ; » en sorte que l'analogie de situation entre les personnages des deux poëmes ne peut être invoquée à l'appui de la nouvelle hypothèse. Nous ne nous chargeons pas du reste d'en proposer une de notre cru, et nous nous contentons de signaler l'opuscule du duc de Sermoneta comme une preuve de plus du genre d'attrait qu'exercent sur les intelligences d'élite ces fantastiques créations d'un grand esprit qui, n'ayant jamais rien écrit au hasard, mérite que l'on recherche, dut-on ne le pas trouver, le sens qu'il s'est plu à cacher parfois, comme il le dit lui-même,

Sotto il velame degli versi strani.

Si le résultat que l'on voudrait atteindre n'est pas toujours obtenu, on peut dire que les efforts que coûte l'interprétation de Dante paient en quelque sorte de la peine qu'on a prise, tant ce genre d'étude porte en soi sa propre récompense. C'est précisément parce qu'il est sans terme qu'il nous paraît propre à séduire ceux qui, dans les travaux de l'esprit, se soucient moins d'arriver une fois que de marcher toujours. R. de C.

Poésies complètes de J.-P. Hebel, traduites par Max Buchon. Berne, 1853; 1 vol. in-16: 3 fr.

Aux yeux des Allemands eux-mêmes, Hebel est un poëte dont l'originalité touche de près à l'extravagance, et son principal mérite

gît dans l'art avec lequel il a su tirer parti du patois rustique des habitants de la Forêt-Noire. Essayer de le traduire en haut allemand leur paraît déjà une entreprise folle, car c'est lui enlever ce qui fait précisément son charme, la naïveté du langage indispensable pour bien rendre la naïveté de la pensée. Hebel est le poëte paysan, selon l'expression de Gœthe, il *paysannise* tout dans l'univers; il personnifie les objets de la nature, mais en leur donnant toujours l'allure et l'accent du villageois. S'il est permis d'employer une telle comparaison, sa poésie ressemble à ces mets de saveur un peu rude auxquels il faut, pour assaisonnement, l'appétit que l'on gagne dans une course de montagne, l'air vif des hautes régions et la vue du paysage alpestre. Transportez-les dans la plaine, faites-les servir sur votre table ordinaire, ils perdront toute espèce d'attrait, ils ne vous paraîtront plus que grossiers et rebutants. Aussi M. Max Buchon a-t-il entrepris une tâche ingrate en voulant reproduire les inspirations de Hebel en vers français. Les résultats ne nous semblent pas proportionnés à la peine qu'il s'est donnée. Il montre certainement beaucoup de souplesse et de facilité, mais, pour conserver à la muse allemande son cachet rustique, il est obligé d'employer des termes bas, des locutions triviales qui, dans notre langue, sont éminemment anti-poétiques. C'est un style vulgaire, tantôt grossier, tantôt burlesque, mais peu naïf et nullement gracieux. Nous n'en faisons pas un reproche à M. Max Buchon, car il n'avait pas de choix, c'était pour lui une nécessité dès qu'il se proposait de traduire fidèlement son auteur. A cet égard, il a rempli sa tâche aussi bien que possible, il a fait même un tour de force très-étonnant, mais nous doutons que le lecteur français puisse voir autre chose qu'une bouffonne parodie dans des vers tels, par exemple, que ceux-ci :

Un ange au fond d'un lis tenait une guinguette,
Et débitait sa sève en guise de piquette.
Un jour un scarabée imperceptible vint
Y demander à boire un bon coup de vieux vin.
— Du vieux, je n'en ai plus, lui répondit notre ange;
Mais du très-bon nouveau, si cela vous arrange....

ou bien ceux-ci :

Il faut qu'on ait au ciel bien du coton à vendre,
Pour qu'on en voie encor tant de voitures pendre
Dans les nuages gris, qnoique tout soit déjà
Couvert par celui dont il nous avantagea.

ou bien encore cette strophe dans laquelle il est question de la rivière la Wiese :

Où s'en va-t-elle ainsi ? peut-être à quelque danse.
Ou bien vers les garçons... Mon Dieu... quelle imprudence!
Pourtant vers Uzefeld elle hésite..... et ne part
De Büchen (ah ! ceci c'est très-beau de sa part.....)
Qu'après la messe dite..... alors d'une bordée
Elle arrive à Schœnau, d'où sa route est bordée
De grands prés, de coteaux et de sentiers étroits,
Le long desquels surgit plus d'une vieille croix.

Hebel emploie volontiers des images triviales ; il nous représente le soleil qui sue et s'essuie le front avec un nuage en guise de mouchoir de poche, ou bien qui fume sa pipe et se moque de l'étoile du soir sans cesse à ses trousses pour avoir un baiser. Il ne craint pas d'entrer dans des détails vulgaires et d'offrir des tableaux grotesques. Cela se comprend, il écrit pour le paysan dont il parle le patois, dont il exprime les idées naïves, étrangères au sentiment du ridicule comme aux subtilités de l'esprit. C'est de la poésie éminemment locale, où le langage et la pensée s'harmonisent avec tous les autres accessoires ; l'ensemble ne choque point parce que l'art du poëte est assez puissant pour séduire le lecteur et l'entraîner à sa suite dans les champs de la fantaisie. Mais la traduction française ne peut pas produire le même prestige, le génie de la langue s'y oppose, et les exigences du vers sont un autre écueil auquel on n'échappe que par des tournures forcées ou des enjambements fabuleux. Aussi M. Buchon ne s'en fait pas faute, il s'affranchit sans scrupule des règles habituelles de la prosodie ; les licences romantiques de l'école moderne paraissent lui être très-familières. Et cependant, lorsque son talent peut se déployer à l'aise, il sait fort bien se passer de semblables ressources, il est simple, touchant, et

rend avec bonheur la naïveté allemande. Pour faire apprécier ces qualités précieuses et constater en même temps que nos critiques s'adressent moins au traducteur lui-même qu'à l'œuvre impossible qu'il a entreprise avec plus d'audace que de sagesse, nous terminerons notre article en citant les strophes suivantes de la pièce intitulée : *Agathe au cercueil de son parrain.*

Agathe, viens, ma fille, et sois sans nulle crainte ;
Regarde ton parrain, sans te mettre en émoi :
Vois, la vie en lui s'est si doucement éteinte !
Il est si bien là ; va, ne pleure pas, crois-moi.

Il est là si tranquille et calme dans sa bière !
On dirait qu'il entend tout ce que nous disons ;
On dirait qu'il sourit, et qu'il va, pauvre chère,
Nous adresser encor quelques douces leçons.

. . . . . .

Il dort et ne peut plus te voir, pauvre petite,
Car il te souriait à ce moment d'adieu,
Comme il te souriait en disant : — Je vous quitte,
Mais nous nous reverrons bientôt près du bon Dieu !

Agathe, allons-nous-en, va, sur ce doux présage,
Ton parrain était digne, oui, de tout notre amour ;
Allons-nous-en, ma chère enfant, et sois bien sage,
Jusqu'à ce que la mort nous prenne à notre tour.

LE DON QUICHOTTE de Fernandez Avellaneda, trad. de l'espagnol et annoté par A. Germond de Lavigne. Paris, chez Didier, 35, quai des Grands Augustins, 1835 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Après avoir publié la première partie de son *Don Quichotte*, Cervantès était resté neuf ans sans en donner la suite. Le succès prodigieux qu'avait obtenu cet ouvrage tenta sans doute un écrivain qui, sous le nom de d'Avellaneda, entreprit de le continuer et s'en acquitta d'une manière vraiment remarquable. Mais Cervantès ne prit pas bien la chose ; il lui sembla que c'était un vol qu'on lui faisait. Se hâtant de terminer sa seconde partie, il l'assaisonna de

vifs reproches et de traits mordants contre Avellaneda. Dès qu'elle fut publiée, ses admirateurs firent chorus avec lui pour accabler le plagiaire, dont l'œuvre déclarée tout à fait médiocre dut céder la place à celle de Cervantès. Aussi tous les traducteurs, sauf un seul, Lesage, ont-ils laissé de côté la suite d'Avellaneda, ou si quelques-uns la mentionnent, c'est avec un profond mépris pour son auteur. Or voici maintenant M. Germond de Lavigne qui se donne la tâche de le réhabiliter et de montrer que le jugement porté par les contemporains fut d'une révoltante injustice. A ses yeux Avellaneda est non-seulement un continuateur habile, mais encore un écrivain très-distingué, qui mérite d'être placé sur la même ligne que l'auteur primitif du *Don Quichotte*. Il le trouve même à quelques égards supérieur, soit dans la marche de l'action, soit dans la manière dont il développe le caractère de ses personnages. On doit reconnaître, en effet, qu'Avellaneda montre une grande souplesse de talent, et qu'il a su s'approprier jusqu'à un certain point les créations de Cervantès par la manière ingénieuse dont il développe l'action du roman, sans s'écarter de la donnée originale que l'auteur avait conçue. Il conserve bien à Don Quichotte son cachet d'extravagance honnête, de folie intéressante, il saisit parfaitement le naturel rustique et matois de Sancho. C'est un tour de force d'autant plus extraordinaire que, suivant M. Germond de Lavigne, le style peut également soutenir la comparaison avec celui de la première partie. Aussi notre traducteur soupçonne-t-il que le nom d'Avellaneda n'est qu'un pseudonyme sous lequel s'est caché un écrivain distingué, et ses recherches le conduisent à croire que cet écrivain était « le docteur Bartholomé Léonardo de Argensola, né en 1564, à Barbastro, dans l'Aragon, dix-sept ans après l'auteur du *Don Quichotte*, élevé à l'université de Huesca dans la même province, docteur en théologie, puis recteur de la paroisse de Villahermosa dans le royaume de Valence, puis chapelain en 1600 de l'impératrice Marie d'Autriche, puis encore après avoir habité Valladolid où était la cour de Philippe III, Naples et Rome où il suivit le vice-roi, comte de Lémos, chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse, où il obtint le titre de premier historien du royaume d'Aragon. »

Cette supposition repose sur une série de petits faits qui semblent lui donner assez de vraisemblance. Mais qu'elle soit fondée ou non, la renommée de Cervantès n'en demeure pas moins intacte pour nous, car sa seconde partie l'emporte de beaucoup par le charme des détails sur celle de son continuateur, et s'il ne ménagea pas celui-ci dans sa verve sarcastique, il faut avouer qu'il avait bien quelque raison d'être irrité contre l'audace d'un écrivain qui s'emparait ainsi de son œuvre. M. Germond Delavigne nous paraît un peu trop partial; la cause qu'il défend n'est pas des meilleures. Du reste le public en pourra juger en lisant sa traduction très-bien écrite et fort amusante, même pour ceux qui ont déjà lu tout le *Don Quichotte* de Cervantès.

DER VERLORNE SOHN EINE HANDWERKERGESCHICHTE FUR JEDERMANN, von Th. Meyer-Merian. (Le fils perdu, une histoire d'artisan pour chacun, par Th. Meyer-Merian). Berlin, 1853 (Springer); 1 vol. in-16 carré, relié en toile : 5 fr. 50.

Plusieurs littérateurs allemands, Gotthelf, Horn, Nieritz, Hoffmann, etc., cherchent depuis quelques années à exercer sur les populations d'outre-Rhin une influence heureuse, par la publication de romans populaires où une leçon morale s'allie à un récit attachant, et souvent écrit avec un rare talent d'observation. Ces livres font un bien réel, parce qu'ils ont presque tous le mérite, si rare de nos jours, de plaire au lecteur par les scènes attachantes qu'il retrace à son imagination, et de lui être utile par l'enseignement indirect qu'ils apportent avec eux. La Suisse allemande a fourni son contingent à ce petit nombre d'écrivains consciencieux; Gotthelf et Fröhlicher travaillent depuis longtemps à cette bonne œuvre. Un nouvel auteur, M. Meyer-Merian, de Bâle, vient se joindre à eux, et c'est de son premier ouvrage que nous allons rendre compte.

Christian est le fils d'une bonne vieille bourgeoise, veuve d'un honnête artisan, et habitant une petite ville d'Allemagne. Il est sorti

de l'école depuis quelques jours, et le moment est venu de lui choisir une vocation. Christian a pour tuteur et parrain un maître menuisier rigide et sévère, ancien type de l'honnête artisan allemand et grand ennemi des nouveautés. Celui-ci n'entend pas qu'un enfant s'avise de penser autrement que ses parents, et il est très-irrité contre Christian qui ose exprimer son opinion. Le jeune garçon, soigneusement élevé par une mère qui le chérissait, voudrait devenir soldat ou pasteur, voire même marchand ; quant à l'état de son parrain, il n'en veut pas. Un jour, c'était l'anniversaire de sa naissance, il dîne avec sa mère chez son tuteur ; celui-ci profite de l'occasion pour annoncer à Christian que le lundi suivant il entrerait chez lui en apprentissage. Christian est sur le point de se révolter, mais il voit des larmes briller dans les yeux de sa pauvre mère, qui a inutilement épuisé tous ses arguments, en faveur de son fils, auprès du sévère parrain, et sa résolution est prise : il obéira. L'apprentissage chemine assez bien, quoique dans les commencements surtout, le pauvre enfant ait à souffrir de la sévérité du patron et des brusqueries des ouvriers ; si sa mère n'était pas là, il serait parfois tenté de jeter loin de lui l'équerre et le compas. Mais il y a dans la maison du menuisier une âme qui sympathise avec notre jeune ami ; c'est Marie, la petite-fille du maître. Christian a bien aussi des velléités d'indépendance et des moments de vanité, surtout quand une voiture d'étrangers passe par la petite ville. Alors il semble à l'apprenti qu'il devrait aller loin, bien loin, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le bonheur, la félicité pour lui c'est la richesse, les grandeurs et le reste.

Mais les années s'écoulent et l'apprenti, maintenant ouvrier, doit faire son tour d'Allemagne. Après avoir tendrement embrassé sa mère et la jeune Marie, reçu de son parrain de sages et sévères recommandations, Christian part, le cœur plein d'espérance et d'illusions : il croit, le pauvre jeune homme, que le bonheur se rencontre dans les grandes villes. Du reste, il a des habitudes de piété, il prie chaque soir avant de se coucher, chaque matin il lit un chapitre de la Bible ; mais au fond ses convictions sont loin d'être sérieuses, et elles s'en iront en fumée aussitôt que le vent de

l'incrédulité se sera levé sur lui. Arrivé dans une grande ville, il trouve de l'occupation chez un maître menuisier fort peu travailleur. Christian juge que son patron, avec ses habits à la nouvelle mode, ses bottes vernies, doit être un homme fort heureux, puisque après tout il n'a nullement l'air d'un artisan. Malheureusement ses ouvriers sont fort peu scrupuleux, ils reçoivent souvent de l'argent sans lui en tenir compte, ils volent du bois pour fabriquer des meubles qu'ils vendent sous main ; Christian, dont les rares sentiments religieux se sont déjà bien affaiblis, ne prend, il est vrai, aucune part à ces tromperies; mais comme il ne veut pas se mettre en mauvais termes avec ses camarades, il se garde bien de faire la moindre observation. Ce train, cependant, ne dure pas longtemps, et l'élégant maître menuisier fait banqueroute. Christian en est très-frappé, il ne peut revenir de son étonnement; mais cette leçon ne produit pas la moindre influence sur son caractère : il croit toujours que le suprême bonheur est d'être riche et considéré.

Notre ami se lie bientôt avec un docteur communiste qui lui remplit la tête de phrases sonores sur l'égalité des conditions, la république universelle, etc. L'ouvrier menuisier continue de croire qu'il est destiné à jouer, dans ce monde, un rôle considérable, et il s'enfonce de plus en plus dans la bourbe de l'orgueil et de la vanité. Sur ces entrefaites son vieux parrain vient à mourir, et comme Christian a sa majorité, on lui fait la remise des deux cents thalers qui lui viennent de son père. Avec cette somme il s'imagine pouvoir arriver facilement à une position sociale; mais en attendant, l'occasion favorable, qu'il cherche depuis si longtemps, ne se présente pas, et il éprouve plusieurs échecs qui le font chaque fois, mais pour quelques jours seulement, rentrer en lui-même. Cependant, une circonstance fortuite le met en rapport avec une famille bourgeoise dans laquelle il est reçu, grâce à la manière dont il sait voiler la condition obscure dans laquelle il est né, ainsi que sa modeste vocation. Pendant plusieurs semaines rien ne vient troubler le bonheur de Christian ; Mlle Aurore Motte, la fille de son protecteur, le trouve assez de son goût et cherche à le

former aux belles manières. Elle lui enseigne à pommader ses cheveux, à ne pas manger à sa faim, à tenir avec élégance une tasse de thé, etc. Malheureusement, M. Motte apprend qu'il a réchauffé une vipère dans son sein, et que le jeune homme qu'il traite avec tant de familiarité n'est qu'un compagnon menuisier, un communiste ennemi de tout ordre social. La fierté du bourgeois le fait bouillonner de colère, il rougit d'avoir été si indignement trompé, et Christian est chassé au moment où il allait obtenir une place dans l'administration et la blanche main de Mlle Aurore.

Cet événement produit enfin une salutaire impression sur l'âme du jeune homme. Au lieu de trouver le bonheur, il n'a rencontré partout que mépris et dérision, trouble de la conscience et mécontentement d'esprit. Le souvenir de son endroit natal s'offre de nouveau à lui comme l'oasis bienheureux où il ira retrouver la paix de l'âme au milieu des plaisirs et des occupations qui ont rempli ses premières années, et qu'il appréciera bien mieux à l'avenir, maintenant que ses illusions ont fait place à des sentiments plus humbles et conformes à la position dans laquelle Dieu l'a placé. Il arrive dans sa petite ville, malade et presque mourant, mais les soins de sa bonne mère et de Marie le rappellent bientôt à l'existence, et le roman se termine très-heureusement. La fille du parrain, la modeste Marie, celle qui a été négligée pour Mlle Aurore, devient la femme de Christian, qui a repris l'établissement de son ancien patron et dont les rêves dorés ne dépassent plus les bornes de son modeste intérieur.

Tel est l'ouvrage de M. Meyer-Merian. On y trouve, sans doute, des longueurs regrettables, les caractères ne sont pas toujours bien soutenus, ni esquissés avec assez de naturel ; cependant, il y a beaucoup de talent dans cette composition, dont le mérite moral, surtout, est vraiment supérieur. Combien de Christian n'avons-nous pas chez nous, qui vont chercher le bonheur au loin, dans un monde où ils ne rencontrent souvent que mépris et déception, tandis qu'ils auraient tout près d'eux des motifs suffisants de paix et de contentement ?

UNE ANNÉE A THONEX, poésie et prose par J. Delacour. Genève, chez Jullien frères, 1853 ; 1 vol. in-12°.

Ce volume renferme une vingtaine de pièces de vers, une comédie et trois fragments en prose extraits d'un cours de définitions à l'usage des étudiants. On y remarque une grande facilité, le style ne manque pas d'élégance, la poésie est assez harmonieuse et la prose décèle une plume exercée. L'auteur ne suit pas les errements de l'école moderne, il se rattache plutôt à la tradition classique, et s'il y a peu d'originalité dans ses pensées, du moins l'expression en est-elle toujours claire, pure et correcte. On voit que pour lui le travail littéraire est un délassement auquel il aime à consacrer ses heures de loisir. Chaque pièce de vers est datée de quelque endroit qui lui rappelle ses promenades favorites. Le sentiment de la nature s'y montre empreint d'une légère teinte de mélancolie ; mais on ne peut lui reprocher aucune affectation : c'est simple et modeste. Une ou deux fois seulement M. Delacour essaie d'aborder la haute poésie, et plusieurs strophes de son ode sur la *Pensée* ne sont pas sans mérite, mais il rentre bien vite dans le petit sentier ombreux et fleuri qui convient mieux à son talent. Quant à sa comédie, quoique bien écrite, nous devons dire qu'elle nous paraît froide et peu attrayante. Ce que nous préférons dans son volume, ce sont les fragments de son cours. Ils renferment des vues ingénieuses présentées d'une manière assez piquante, et dans lesquelles on reconnaît l'expérience intelligente d'un homme qui a pratiqué l'enseignement, avec un véritable désir d'être utile à la jeunesse. M.

AUBÉPINES, nouvelles chansons vaudoises, par F. Oyez. Lausanne, 1853; 1 vol. in-12.

En 1846, M. Oyez publia sous le titre de *Fleurs des bois* un petit volume de poésies dans lequel, au milieu de beaucoup d'incorrections, d'idées confuses, de tirades déclamatoires, perçait un certain talent auquel, pour se développer, il ne manquait que du tra-

vail et de l'expérience. Depuis lors, ce germe que nous signalâmes tout en adressant à l'auteur de sévères critiques[1], s'est développé, a pris son essor, et maintenant le poëte marche d'un pas plus ferme. Son style s'est formé, ses idées se sont mûries; c'est bien toujours le patriote républicain, parfois un peu prodigue de grands mots contre la tyrannie, mais les tendances exagérées ont disparu, on remarque dans le fond comme dans la forme une heureuse modification. M. Oyex le reconnaît lui-même: « J'ai tâché, nous écrit-il, de corriger les défauts de ma modeste muse.... J'espère avoir réussi en partie; vous savez qu'il y a certaines choses qui ne peuvent s'acquérir qu'en vivant dans un certain monde.... Hélas! moi je vis seul, au point de vue littéraire; je donne le peu que je sais... et je ne reçois rien de personne. » En effet, dans le village qu'il habite, M. Oyez ne peut trouver ni ressources ni conseils, il est abandonné à ses seuls efforts, et c'est présisément ce qui donne d'autant plus de prix au progrès sensible dont son nouveau recueil offre la preuve. Mais peut-être aussi doit-il à cet isolement d'avoir une allure plus indépendante et de n'être pas asservi au joug de l'imitation. Poëte vraiment populaire, par nature et non par calcul, il chante la vie des champs, les joies rustiques:

De paysans je sors en droite ligne.....
Qu'importe à moi d'être fils de rentier!
De mon pays je tâche d'être digne:
Républicain, je sais l'apprécier.
Rarement l'or dans mes larges mains brille,
Mais, mieux que çà, je suis plein de santé.
Par mon travail je nourris ma famille,
Je suis aussi de chacun respecté.

Non, pas si fou que de courir le monde,
Quand je puis vivre au village à mon gré;
Au grand soleil mon bras nerveux féconde
Mon petit champ, héritage sacré!
Puis, vient le soir: quand la bûche pétille,
Autour de moi tout est vie et gaîté:
Par mon travail, etc.

[1] Revue Critique, mars 1846.

Le ciel est pur : c'est aujourd'hui dimanche,
Avec Marie et nos petits marmots,
Comme l'oiseau, volant de branche en branche,
Nous parcourons les sentiers des hameaux.
Et puis, sans gêne, on prend sous la charmille
Un doigt de vin..... c'est une rareté !
Par mon travail, etc.

Il peint sans amertume le sort du régent de village, dont il a, si nous ne nous trompons, connu lui-même les misères.

Les gens disent que « quand il gêle
« Il est au chaud comme un rentier ;
« Qu'il ne doit pas craindre la grêle,
« Il récolte chez le boursier ! »
C'est vrai, mais vide est l'écurie,
Pas de vases dans le caveau,
Un grenier où maint rat s'ennuie,
Chez le régent de ce hameau !

A combien de gens doit-il plaire ;
Tire-t-il l'oreille *aux moutards ?*
Les *canons* de mainte commère
Le mitraillent de toutes parts.
Plus d'un papa voudrait qu'on rende
Lumineux un obscur cerveau.....
C'est çà ! c'est ci ! que l'on demande
Au pauvre régent du hameau.

J'en connais un... dans son jeune âge
Il était content de son sort ;
On le chérissait au village,
De se plaindre il aurait eu tort.
Il prend femme, preuve qu'il l'aime,
Il dut user plus d'un berceau,
Mais la rente est toujours la même
Pour le régent de ce hameau.

Aussi quand il s'adresse à l'ouvrier dont le travail est rude et peu productif, il peut lui prescrire le courage et la résignation :

Fils du travail, dès l'aube de ta vie,
Tu dois souffrir, mais reste vertueux.

LIBRARY NEW YORK

D'ailleurs il prêche d'exemple, et montre par ses chansons que contentement passe richesse. Ce n'est pas une gaîté bachique; la table, le vin et même l'amour tiennent peu de place dans ses refrains. Il célèbre plus volontiers les beautés de la nature alpestre, les souvenirs patriotiques, les fêtes nationales :

J'aime à chanter ces chalets solitaires,
Ces blancs chalets que j'aime tant à voir !
Et ces hauts monts, ces névés séculaires
Où le soleil vient se mirer le soir.
Tout dans ces lieux fait oublier la plaine !
L'âme blasée y prend de la vigueur.
J'aime à chanter dans une nuit sereine,
De mon pays les charmes, le bonheur !

Il aborde aussi de temps en temps la politique, mais c'est en général sur le ton plaisant, et il le fait avec esprit. On y remarquera peut-être encore quelques traits de cette verve fanfaronne dont les orateurs de banquets et de tirs ont tant abusé; ce n'est guère pourtant que dans des pièces de circonstances où sans doute il a fallu se plier au goût du public qui devait les entendre.

SIX NOUVELLES CONTEMPORAINES, par M. de X. Genève et Paris, chez Joël Cherbuliez, 1853; 1 vol. in-8° (tiré à cent exempl.)

Ce volume semble être une espèce de protestation contre le mauvais goût des romanciers qui, pour captiver l'intérêt, ont recours aux données les plus immorales, et ne craignent pas de présenter le tableau d'une société corrompue que leur imagination se plaît à revêtir de couleurs vives et attrayantes. Telle est du moins l'impression produite sur nous par la lecture des six nouvelles qu'il renferme. L'auteur choisit des objets qui sont à l'ordre du jour ; ses canevas sont à peu près les mêmes que ceux d'une foule de petits romans modernes qui appartiennent plus ou moins à cette littérature scandaleuse, dont l'abus du feuilleton a multiplié les œuvres d'une manière si déplorable. Seulement il les brode en suivant

d'autres principes, et se propose un but tout différent; il veut prouver qu'un récit fictif n'a pas besoin d'être immoral pour captiver le lecteur, que les passions peuvent être peintes avec charme et vérité, sans qu'il soit nécessaire pour cela de leur donner toujours gain de cause. Cette idée, que nous attribuons à l'auteur, est fort ingénieuse mais d'une exécution difficile. Il nous paraît cependant en avoir tiré un assez bon parti, quoiqu'il se fût placé dans une position désavantageuse en essayant ainsi de lutter contre des adversaires qui employent sans scrupule tous les moyens d'émouvoir et de produire de l'effet. Ses récits sont en général intéressants; ils offrent moins de péripéties dramatiques, moins de scènes palpitantes, mais ils sont plus vrais, surtout dans les détails où l'on trouve une connaissance réelle du monde, de ses usages et de ses allures. Au lieu de ces caractères exceptionnels, de ces héros romantiques, de ces femmes incomprises, victimes des institutions sociales, dont on a tant usé et abusé, il nous présente des personnages chez lesquels les penchants bons et mauvais sont mélangés d'une manière beaucoup plus conforme à la nature humaine. Le résultat de cette méthode est que l'amour pur et légitime triomphe, tandis que la passion coupable voit le plus souvent échouer ses tentatives. On se sent dans un milieu honnête et en bonne compagnie. C'est bien quelque chose, c'est même selon nous un mérite qui rachète jusqu'à un certain point les défauts qu'on peut reprocher à ces compositions. Elles manquent un peu de mouvement et de variété, mais le style est en général élégant, facile et simple. L'auteur possède un talent agréable, nous voudrions seulement qu'il ne craignît pas de donner plus d'essor à son imagination. En attendant, les *Six nouvelles contemporaines* se recommandent certainement par des qualités précieuses, et seront lues avec plaisir par les amis de la saine littérature.

GEISTESWORTE AUS GŒTHES BRIEFEN UND GESPRÆCHEN, herausgegeben von Ludwig von Lancizolle. (Paroles spirituelles tirées des correspondances et conversations de Gœthe, etc.) 1 vol. in-16, riche rel. Berlin, 1853 : 6 fr.

Si tout nous intéresse dans la vie des hommes qui ont joué un grand rôle dans les destinées des empires, on éprouve le même sentiment pour les écrits des auteurs célèbres; on aime à se rendre compte du fond de leur pensée, non-seulement dans celles de leurs œuvres qui jouissent d'une réputation méritée, mais aussi parmi les impressions passagères qui se retrouvent dans leur correspondance. Nous disons même que c'est souvent là qu'on peut les étudier le mieux, parce que leur pensée s'y montre plus à découvert, et que l'intimité d'une lettre laisse aux opinions une plus grande liberté de s'exprimer. Les Allemands, on le sait, sont très-jaloux de ce qu'ont écrit leurs deux grands poëtes Schiller et Gœthe, aussi les correspondances de ces deux écrivains sont-elles publiées depuis longtemps. Mais comme il y a souvent au milieu de cette quantité de lettres beaucoup de choses insignifiantes pour la plus grande partie du public, M. de Lancizolle a eu l'idée de restreindre en un petit volume tout ce qui, dans les lettres et dans les entretiens de Gœthe, offrait une certaine importance philosophique ou littéraire. L'idée d'une semblable compilation est très-heureuse, car le lecteur peut avoir maintenant, sans la moindre peine, un aperçu clair et net des idées particulières du poëte allemand sur tous ses sujets d'étude favoris: la nature, l'humanité, la religion, la philosophie, la science en général, la poésie, l'art, etc. M.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LES CONVICTS EN AUSTRALIE, par Paul Merruau. Paris, 1853; 1 vol. in-16 : 1 fr. 50.

Un jeune lieutenant de marine s'embarque à bord d'un navire frété pour le transport en Australie de 90 convicts. C'est le désir

de voir un pays nouveau qui le pousse à prendre du service à bord de ce bâtiment, où d'ailleurs il se propose aussi d'étudier les effets de la déportation et de vérifier jusqu'à quel point sont fondés les reproches que la philanthropie lui adresse. Le capitaine du navire est un honnête marin qui ne s'est chargé qu'à contre-cœur d'une semblable cargaison, et qui se retranche volontiers dans ses fonctions spéciales, afin de n'avoir rien à démêler avec l'étrange population entassée sur son bord. Mais, du reste, il peut aisément s'affranchir de toute intervention à cet égard, vu que la surveillance des condamnés appartient au chirurgien de la marine royale désigné pour cet office. La partie la plus difficile de cette pénible tâche est d'empêcher les convicts d'établir des relations avec les matelots qui se laissent séduire par l'appât du jeu, et sont ainsi parfois entraînés à des tentatives de révolte fort dangereuses. Il faut que le directeur montre à la fois du tact et de la fermeté dans toutes ses mesures. D'ordinaire il choisit parmi les déportés un homme intelligent auquel il confie les fonctions de chef du pont, en lui donnant une certaine autorité sur ses camarades. On comprend que ce choix est une affaire très-délicate, car le nombre des soldats embarqués ne peut jamais être bien considérable. M. Merruo présente ces détails d'une manière fort intéressante dans un récit animé, dramatique et plein d'incidents variés. Il décrit la ville de Sydney ainsi que ses environs, fait connaître les mœurs de cette population assez étrange, et fournit des données curieuses sur les districts aurifères. Son livre, quoique la forme en soit fictive, nous paraît mériter assez de confiance parce que tous les renseignements qu'il renferme ont été puisés à de bonnes sources. L'auteur a consulté les meilleurs écrits relatifs à l'Australie qui ont paru soit en Angleterre soit en France, il leur emprunte les éléments du récit qu'il suppose rédigé par le lieutenant de vaisseau. Son but est de montrer que le système de la déportation, malgré ses défauts, présente à la société des garanties assez efficaces pour qu'on n'y renonce pas légèrement. La réforme pénitentiaire est sans doute une fort belle idée, mais jusqu'ici ses résultats pratiques n'ont point répondu aux promesses de la théorie. La sécurité publique exige que l'on se tienne en garde

contre les inspirations d'une philanthropie plus sentimentale que prudente. D'ailleurs, si le sort des convicts paraît dur, leur perversité vue de près ne semble guère digne de commisération.

RÉCITS DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par J.-A.-G. Courgeon; première période, la Gaule indépendante et la Gaule romaine. Paris, 1853; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre se propose de traiter ainsi l'histoire de France en six périodes dont la seconde comprendra les Mérovingiens; la troisième, les Carlovingiens; la quatrième, les Capétiens directs; la cinquième, les Valois; la sixième, les Bourbons, jusqu'à la révolution de 1789. Son but est d'offrir à la jeunesse un enseignement simple, instructif et attrayant, qui puisse servir d'introduction à des études plus complètes. La forme qu'il adopte semble en effet la plus propre à éveiller l'intérêt comme à captiver l'attention. C'est une série d'épisodes rattachés les uns aux autres par une rapide analyse des faits intermédiaires. Les détails qui ne peuvent guère trouver place dans des abrégés historiques, forment au contraire la partie principale de ces récits, où l'on suit en quelque sorte pas à pas le développement des mœurs et des institutions, avec leurs phases diverses et leur enchaînement providentiel. Le grand avantage de cette méthode est d'éviter la sécheresse, qui rend les abords de l'histoire si rebutants, surtout pour de jeunes intelligences auxquelles il convient plutôt d'offrir un appât propre à leur faire vaincre les difficultés de l'étude. M. Courgeon nous paraît avoir fort bien réussi. Les sujets qu'il traite sont variés et choisis de manière à soutenir l'intérêt en dirigeant l'attention de l'élève tour à tour sur les divers points qu'il importe le plus de graver dans sa mémoire. Ce sont : les anciens Gaulois; — prise de Rome par les Gaulois sénonais; — conquête de la Province; — Jules César soumet les Gaules; — Massalie; — la Gaule sous les premiers empereurs romains; Eponine et Sabinus; — les martyrs de Lyon; — les Francs; — les Césars gaulois; — saint Hilaire et saint Martin; — la Gaule

pendant le règne de l'empereur Honorius ; — Invasion d'Attila ; — derniers temps de la domination romaine en Gaule. Dans ce choix l'auteur a principalement eu en vue de mettre en relief les traits les plus propres à développer dans de jeunes âmes le sentiment de la justice, de l'honneur, du devoir, le respect de la religion et l'amour du pays. Ses récits suffisamment étendus, présentent chacun un ensemble complet avec les accessoires nécessaires pour bien caractériser l'époque, le lieu de la scène et les personnages. Ils sont accompagnés de notes assez nombreuses, archéologiques ou biographiques, et un appendice renferme des notices intéressantes sur plusieurs points qui ne pouvaient être développés dans le texte, tels que les monuments druidiques, la géographie et les antiquités de la Gaule, etc. Enfin le volume est terminé par un tableau chronologique des principaux événements de l'histoire de France pendant la période qu'embrassent les récits.

VIE DE BUXTON, précédée et suivie de deux notices sur l'esclavage et sur la colonie de Libéria, trad. de l'anglais, par Mlle Rilliet-de Constant. Berne, 1853 ; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

Buxton fut un de ces hommes remarquables, comme l'Angleterre en produit de temps en temps, qui, joignant à l'énergie du caractère, la noblesse des sentiments et cette persévérance courageuse que la foi seule peut donner, exercent une puissante influence en consacrant leur vie à la poursuite de quelque but vraiment chrétien. Après avoir d'abord acquis par son travail une position tout à fait indépendante, il entra dans la carrière publique avec la ferme résolution d'y employer ses talents « à faire quelque bien à son pays et quelque chose pour l'humanité, surtout en ce qui concerne ses intérêts les plus importants. » Esprit profondément religieux, il ne vit dans son élection au Parlement que des devoirs à remplir, sans aucune arrière-pensée d'ambition mondaine ou d'intérêt personnel. Son premier besoin fut d'implorer le secours de Dieu, afin de ne pas succomber sous une responsabilité

dont il comprenait toute l'étendue. « Que Dieu me préserve des piéges qui m'entourent, écrit-il dans une note datée de cette époque ; qu'il me préserve de l'égoïsme, de l'intérêt personnel, de la passion, des préjugés et de l'ambition ; qu'il rende mon cœur sensible aux souffrances des malheureux et à la misérable condition du coupable et de l'ignorant ; que je ne me détourne jamais de l'indigent. Que Dieu éclaire tellement mon intelligence, que je sois un champion capable et résolu pour tous ceux qui désirent et qui méritent un ami. »

Une pareille invocation suffit déjà pour faire connaître Buxton. Ce n'est pas de la fausse humilité, car il aspire à devenir ouvrier dans l'œuvre la plus noble et la plus difficile ; mais il éprouve avant tout le besoin d'implorer la protection divine. Quelle différence entre ce langage chrétien et ces professions de foi politique ou ces démonstrations exagérées de patriotisme et de dévouement auxquelles nous a trop souvent habitués le charlatanisme parlementaire. Buxton, en acceptant les fonctions de député, ne cherchait ni la fortune ni les honneurs. Son seul désir était de contribuer à faire quelque bien, d'employer son influence au service d'une cause vraiment juste et digne d'être soutenue. La réforme des lois criminelles, les prisons, le sort des veuves hindoues, les écoles du dimanche, tels furent les sujets qui attirèrent d'abord son attention, et sur lesquels il débuta d'une manière assez brillante pour se placer tout de suite au rang des orateurs les mieux écoutés. Mais bientôt l'appel de Wilberforce en faveur des esclaves vint préoccuper fortement l'esprit public. On forma une société pour l'abolition de l'esclavage, Buxton en fut nommé vice-président et dès lors il prit tout particulièrement à cœur cette question avec un zèle que rien ne put décourager. Son éloquence vigoureuse seconda puissamment les efforts persévérants de Wilberforce. Les diverses péripéties de cette longue lutte sont très-bien résumées dans le livre de Mlle Rilliet. Buxton en fut l'un des champions les plus remarquables, et, plus heureux que Wilberforce, il vécut assez pour voir le bill d'abolition voté par les deux chambres, sanctionné par le roi. Comprenant aussi que, pour compléter l'œu-

vre, il fallait détruire la traite des nègres, et que le meilleur moyen d'y parvenir serait de faire pénétrer en Afrique les bienfaits de la civilisation, il dirigea son activité vers ce but, et malgré plusieurs échecs ne cessa d'y travailler jusqu'à la fin de sa vie. Ce fut lui qui suggéra l'idée de l'expédition du Niger, pour laquelle le gouvernement anglais consentit à fournir deux vaisseaux. Le succès ne répondit point à ses espérances, mais on peut juger d'après la colonie de Libéria, qu'en effet Buxton avait raison de croire à la possibilité d'une entreprise semblable. Cet établissement, fondé pour servir d'asile aux nègres libres ou fugitifs, n'a pas pris, sans doute, jusqu'ici un essor bien grand. L'action civilisatrice du christianisme ne s'y manifeste qu'avec beaucoup de lenteur. Cependant la colonie africaine est parvenue à se constituer en Etat indépendant, reconnu des principales puissances européennes. Le commerce et l'industrie commencent à s'y développer, et, en tenant compte des obstacles que présente une population sortant de l'esclavage, on doit reconnaître que la république noire est en voie de progrès. La notice qui suit la vie de Buxton renferme à ce sujet des détails fort curieux. Elle termine dignement cet ouvrage qui, au mérite d'instruire et d'édifier, joint celui d'offrir une lecture tout à fait attrayante.

SCIENCES ET ARTS.

ANALYSE CHIMIQUE DES EAUX DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE, par J.-J. Fauré, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Bordeaux, 1853; in-8°, 199 p.

L'analyse des eaux qui arrosent le département de la Gironde semble n'offrir qu'un intérêt de localité, nous croyons devoir cependant accorder quelques lignes à l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre, et qui est dû à un chimiste aussi laborieux qu'éclairé. Il est évident que les progrès de l'hygiène générale et de l'industrie agricole sont liés de la manière la plus intime à l'étude des eaux dont la population dispose; d'un autre côté cette étude a

été beaucoup trop négligée. En 1850, un savant illustre, qui fut un moment ministre de l'agriculture, M. Dumas, invita l'Académie de médecine de Paris, à réunir en un seul faisceau les analyses éparses faites sur cette importante matière, et il l'engagea à stimuler des recherches entreprises dans les diverses localités, sur les eaux de toute nature qui sillonnent le sol soit à sa surface soit à certaines profondeurs. Encouragé par cet appel, M. Fauré a voulu soumettre à une analyse exacte et rigoureuse les eaux des sources, des fontaines, des puits, des ruisseaux, des rivières, du fleuve et même de la mer qui baignent le département de la Gironde. Ne voulant s'en rapporter à personne, il a lui-même recueilli tous les échantillons sur lesquels il a opéré avec un soin minutieux. A cet égard, il entre dans des détails très-dignes de l'attention des chimistes.

Des recherches semblables entreprises dans chaque ville importante et dans les environs seraient d'une utilité évidente, il en sort des enseignements profitables à la santé des populations, de celles surtout que la mauvaise qualité des eaux expose chaque année à des fièvres meurtrières. Les moyens de convertir sans frais de mauvaises eaux en eaux saines et potables sont d'une application très-facile. Il est donc extrêmement désirable qu'il se rencontre de nombreux chimistes qui entreprennent des travaux analogues à ceux qu'a exécutés M. Fauré, et nous croyons qu'ils ne peuvent trouver un meilleur modèle pour de semblables investigations.

GUIDE DE L'EXPOSITION DE PEINTURE DE 1853 A LAUSANNE, par Wm Reymond. Lausanne, 1853; in-12: 70 c.

Depuis quelques années les expositions de peinture se multiplient soit à Lausanne, soit à Genève, et témoignent du zèle et du talent avec lesquels cet art est cultivé dans la Suisse française. Ce progrès est d'autant plus remarquable qu'il s'accomplit tout seul, sans grever le budjet pour entretenir des écoles dispendieuses ou pour payer des encouragements. Les artistes suisses n'ont pas à espérer de ces commandes officielles qui, dans les monarchies, se répètent chaque

année et procurent à la fois honneur et profit aux peintres que leur talent met en évidence. Ils ne doivent compter, en général, pour la vente de leurs tableaux, que sur le goût des riches amateurs, et ceux-ci ne sont pas très-nombreux. Cependant, malgré cette position défavorable, l'art a pris son essor, plusieurs de ses maîtres jouissent déjà d'une réputation européenne, et les élèves qui marchent sur leurs traces commencent à se distinguer aussi. Il est vrai que leurs efforts se dirigent surtout vers le paysage, le portrait et le tableau de genre. Quant à la peinture historique, qui exige les plus fortes études, elle est à peu près abandonnée. C'est une lacune fâcheuse sans doute, mais il n'en peut être autrement dans un petit pays où manquent les ressources nécessaires pour de telles études. Peut-être serait-elle comblée si le goût public se développait d'une manière assez intense pour permettre dans ce but de larges sacrifices pécuniaires. En attendant, les résultats obtenus jusqu'ici sont de nature à prouver que la protection officielle n'est point indispensable aux progrès de l'art.

Le compte rendu de l'exposition de Lausanne, que nous avons sous les yeux, présente un ensemble très-satisfaisant. La grande majorité des tableaux qui la composent est au-dessus du médiocre et l'on y rencontre plusieurs chefs-d'œuvre hors de ligne. M. W. Reymond, qui nous paraît un juge expert et fort impartial, donne la palme à M. Hornung pour le portrait à l'huile; à Mlle Durand pour le pastel; à M. Diday pour le paysage, à M. Van Muyden pour le tableau de genre; à M. Humbert pour les animaux. Mais il en cite avec éloge une foule d'autres, et se montre appréciateur très-consciencieux des qualités particulières, du talent original de chaque artiste. Ses critiques sont en général bienveillantes; s'il se montre parfois sévère, c'est surtout à l'égard de peintres chez lesquels le genre maniéré, la recherche de l'effet gâtent des dispositions naturelles qui semblaient promettre beaucoup. Il a, du reste, rarement l'occasion de prononcer une sentence définitive, car, sauf trois ou quatre toiles décidément mauvaises, tous les tableaux qu'il passe en revue offrent plus ou moins des parties dignes d'être louées.

GYMNASTIQUE POPULAIRE. — Traité complet de gymnastique à l'usage des deux sexes, par M. Clias. Genève et Paris, chez Joël Cherbuliez ; 1 vol. in-12 et atlas : 7 fr. 50.

Propager la connaissance de la bonne, de l'utile gymnastique et en faciliter les moyens, tel est le but que se propose M. Clias depuis plus de 30 ans, et aujourd'hui que tant de voix éloquentes se sont élevées en faveur de cette science, que les hommes les plus compétents ont remarqué la proportion considérable de jeunes gens exemptés du service militaire pour des causes physiques, que les médecins ont constaté le grand nombre de déviations de la colonne vertébrale, occasionnées par une faiblesse générale ; le moment est venu de doter l'éducation populaire des deux sexes d'un complément indispensable et d'établir dans toutes les écoles et colléges les exercices gymnastiques. C'est peut-être le seul et unique moyen que nous ayons pour conserver quelques restes de l'antique vigueur de nos ancêtres.

Nous n'entreprendrons pas d'établir l'utilité de la gymnastique, personne ne l'a jamais contestée. Nous n'énumérerons pas non plus les ressources immenses qu'une gymnastique rationnelle peut offrir au pays qui saura l'établir sur des bases solides. Tous les médecins, qui savent l'apprécier, connaissent aussi les ressources qu'elle peut offrir à la médecine pratique. Ce que nous nous proposons, c'est de faire ressortir l'utilité spéciale d'une gymnastique populaire et les avantages particuliers de la méthode d'après laquelle M. Clias l'enseigne.

C'est cette gymnastique que l'habile professeur a introduite avec tant de succès en Suisse, en Autriche, en Angleterre, en Sardaigne, dans le département du Doubs, à l'Ecole normale de Versailles et dans toutes les écoles primaires de Paris, que nous voudrions voir se propager. Livré depuis longtemps à l'enseignement de la gymnastique dans toutes les classes de la société, porté par ses goûts et par instinct à faire surtout profiter de cette précieuse ressource les classes laborieuses, M. Clias avait compris de bonne

heure toutes les ressources que la vigueur corporelle pouvait offrir à l'intelligence, et l'immense désavantage que font subir à celle-ci la faiblesse et les souffrances physiques. Aussi, ce fut avec passion qu'il se livra à tous les exercices du corps : déjà en 1804, il était souvent le moniteur de gymnastique de plusieurs de ses amis. Il s'aperçut bientôt du développement surprenant de ses forces et de l'augmentation de l'énergie vitale ; il comprit dès lors tout le parti que l'on pourrait tirer d'une gymnastique rationnelle pour améliorer l'espèce. C'est à cette époque qu'il fit les premiers exercices au triangle. En 1814, il fonda la gymnastique en Suisse. En 1816, il publia en allemand son premier traité de gymnastique, second ouvrage didactique qui ait paru en allemand sur ce sujet. Il fut immédiatement traduit en italien par le colonel Young, alors gouverneur de l'école militaire de Milan, et la méthode fut introduite en Autriche.

Nous voyons qu'au début même de sa carrière, toute la pensée de M. Clias se dirigeait déjà vers une gymnastique populaire. Il avait bien compris que pour être profitables à tous, les exercices contenus dans sa méthode devaient être naturels, simples, bien coordonnés, progressifs et appropriés aux forces et aux dispositions des individus. C'est à cette époque qu'il a introduit sa gymnastique populaire dans plusieurs écoles primaires de Berne. Il avait bien compris aussi que sa gymnastique élémentaire était, surtout pour les enfants des classes laborieuses des grandes villes, une bonne préparation à tous les états qui exigent de la force et de l'adresse, particulièrement pour l'armée et la marine.

Nous disons méthode rationnelle parce que c'est là en effet son caractère distinctif. C'est ce qui trace une ligne de démarcation entre le système de M. Clias et ceux des autres gymnasiarques. A des jeux ou des exercices sans résultats et sans but utile pour l'avenir, souvent même dangereux, il a substitué des exercices attrayants qui n'exposent à aucun accident ; au contraire, en fortifiant la santé, ils augmentent et complètent les moyens de résistance que la nature a mis à la disposition de l'homme.

En lisant les ouvrages de M. Clias, chacun peut aisément s'as-

surer qu'en traitant cette matière aucun gymnasiarque avant lui n'avait pris un point de départ aussi élémentaire et donné à un système complet d'exercices réguliers une direction aussi médicale.

Afin de parvenir à ce but, il a dû depuis longtemps s'appliquer soigneusement à bien étudier tous les mouvements musculaires chez l'homme, et les exercices les mieux adaptés à l'entier développement des forces dès les premières années de la vie. Il a coordonné ces mouvements de manière à les rendre faciles pour tous. Nous ajouterons que cette gymnastique populaire reçoit tous ses moyens de l'action seule des muscles de celui qu'on y soumet.

Ici, l'homme est son propre instrument, il est à la fois puissance motrice et mobile, ce qui constituait sans doute la gymnastique des Grecs, dans les Palestres desquels il n'y avait point d'appareils.

En assistant souvent aux leçons, nous avons remarqué que les exercices qui s'exécutent sans le secours d'agents étrangers, se divisent en mouvements partiels, en alternatifs, en simultanés et mixtes.

Ceux-ci conviennent à tout le monde : ils sont praticables dans l'appartement de chaque individu, ils ne font ni bruit ni poussière et n'exigent ni frais ni appareils.

Sous la forme d'une récréation du goût de tous les enfants, l'on peut donc, au moyen de cette méthode, enseigner à plusieurs élèves à la fois, même dans un local peu vaste, la marche, la course, le saut, à grimper à une corde, à un mât, les éléments de la voltige, les mouvements coïncidents de la natation, ainsi que tous les exercices préparatoires pour la danse et les armes.

La somascétique ou gymnastique populaire qui fut d'abord publiée par M. Clias sous le titre de SOMASCÉTIQUE NATURELLE, *première partie*, et CALLISTHÉNIE, ou *gymnastique appropriée à l'éducation physique des jeunes filles*, se compose, pour les deux sexes, de trois séries bien distinctes d'exercices qui s'exécutent sans aucun instrument. Dans la première, qui a lieu sur place, ce sont des exercices simples que l'on fait alternativement, tantôt avec les bras, tantôt avec les extrémités inférieures, de manière que

chaque exercice étant séparé de celui qui le précède par un repos bien ménagé, les élèves de tout âge, même d'une faible constitution, n'éprouvent après la leçon aucune fatigue.

Dans la seconde série, composée de mouvements compliqués, au commencement on exécute en place : ici, les membres correspondants agissent en même temps ; enfin dans la troisième, composée d'exercices croisés, où l'on a pour but d'assurer la station et de rendre l'élève maître absolu de tous ses mouvements, le bras droit agit avec la jambe gauche, et le bras gauche avec la jambe droite. Tous ces mouvements compliqués se font aussi en avançant, et en allant en arrière. Suivent, toujours sans instruments, pour les garçons les éléments de la lutte, de la voltige, les jeux gymniques ; pour les jeunes filles, les exercices gracieux avec la canne, avec les paumes, le cordon, la grande corde, et pour les deux sexes les nombreux exercices au triangle.

Dans la callisthénie, les exercices sont convenablement modifiés et appropriés aux exigences de l'éducation physique des femmes. L'enseignement spécial conçu et coordonné à l'usage des jeunes filles exclut tous les exercices violents et peu gracieux admis dans la gymnastique ordinaire. Il est établi sur des principes tout à fait distinct ; il tend surtout à développer chez les femmes les qualités physiques qui sont l'apanage de leur sexe, la beauté du maintien, la souplesse des muscles, la grâce et l'harmonie du mouvement.

Il est aisé de s'apercevoir que ce système rationnel est un résumé des expériences et des études constantes que M. Clias a faites depuis fort longtemps.

Dans ce travail, en coordonnant les exercices des trois premières séries de manière à en rendre l'exécution facile dans leurs différentes combinaisons, il met surtout un grand soin à appeler en action ceux des muscles qui sont le moins exercés dans nos occupations journalières, afin que tous les faisceaux des fibres éprouvent les mêmes alternatives de contraction et de relâchement ; dans la première série il ne fait exécuter que des mouvements naturels, simples, gracieux ; ce sont uniquement des exercices de flexion et d'extension de chaque membre, isolément, alternativement et simultanément.

La deuxième série, *exercices compliqués*, se compose de beaux développements des bras et des autres parties du corps, de mouvements gracieux des extrémités inférieures, conjointement avec ceux des bras.

Dans la troisième série, *exercices croisés*, dans l'intervalle qui sépare les mouvements qu'exécutent les élèves, elles prennent de belles poses très-variées. Suivent les exercices compliqués avec la canne, le cordon, la grande corde, la peaume, puis ceux plus attrayants encore du triangle, du plan incliné de la planche horizontale au pont mobile et des planchettes, exercices différents pour les jeunes filles de ceux qu'exécutent les garçons.

Il est facile de comprendre que la rectitude de la colonne vertébrale dépend de la bonne conformation des vertèbres et des cartillages, de la force, de l'élasticité des ligaments, mais surtout de la vigueur et du développement égal des muscles antagonistes qui la font mouvoir. En examinant avec attention les deux dernières séries, on pourra aisément se convaincre que, dans cette partie de son système, M. Clias s'est particulièrement appliqué à coordonner en les combinant les exercices les plus propres à développer à volonté et selon que le cas l'exige, les muscles des épaules, du cou, du dos, et des lombes. C'est cette connaissance parfaite de l'action mécanique des muscles qui lui a toujours procuré des succès marquants, dans tous les cas où il a été appelé par des médecins pour rétablir dans leur état normal des parties déviées par une action irrégulière des muscles, ou dans des cas d'atrophie occasionnnée par le défaut d'exercice.

M. Clias a ajouté à sa callisthénie deux choses qui nous paraissent également importantes : l'Education physique de la première enfance, et celle qui a pour but de corriger, par des exercices bien combinés, les déviations commençantes de la colonne vertébrale occasionnées par une action irrégulière des muscles ou par une faiblesse générale.

Ce traitement, mis à la portée de tout le monde, n'est pas autre chose que l'application qu'il a faite de sa méthode dans les cas où il a été appelé par les médecins à faire exécuter les exercices les

mieux appropriés pour ramener les parties affaiblies dans leur état normal. Les succès qu'il a déjà obtenus à Paris, à Londres et dans d'autres villes dans des cas semblables, lui ont mérité la confiance de plusieurs médecins avantageusement connus.

La méthode de M. Clias est soumise à des principes certains dont les bases reposent sur des connaissances positives de l'organisme humain. Elle s'applique uniquement et avec une rigoureuse exactitude au développement naturel et successif des forces musculaires et des organes. Elle prend l'homme à son entrée dans la vie et le conduit jusqu'à l'âge viril, « et semblable, dit le docteur Balli, à une mère vigilante, le suit dans toutes les phases de la vie. » Cette gymnastique, que l'on peut à juste titre appeler hygiénique, n'exige aucun préparatif, aucun local particulier. Les appareils peu nombreux n'occasionnent qu'une faible dépense; elle est transmissible par des moniteurs formés en peu de temps; ainsi que toutes les autres leçons, celle de gymnastique populaire peut se donner dans toutes les saisons sans interruption. Moyennant un tableau permanent dans les écoles, aucun moniteur ne peut s'écarter de la marche progressive et des règles tracées par le maître. Depuis l'âge de cinq ans, tous les élèves d'une école, quelque nombreux qu'ils soient, peuvent y prendre part tous en même temps, sans déranger quoi que ce soit dans les classes. Dégagés de toute exagération, les exercices n'exposent à aucun accident.

L'on peut donc ainsi résumer les avantages de la méthode de M. Clias : Utilité incontestable, inconvénients nuls, économie d'appareils, simplicité des exercices. Ces résultats ont été constatés en Suisse, en Autriche, en Sardaigne, en Angleterre et en France, à diverses époques, par de graves autorités et par des hommes honorables et distingués.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

OCTOBRE 1853.

LITTÉRATURE.

LES ESCLAVES, poëme dramatique en cinq actes et en vers, par Edgard Quinet. Bruxelles, 1853; 1 vol. in-18 : 2 fr. 50.

La révolte de Spartacus forme le sujet de ce drame, dans lequel l'auteur a voulu peindre « la plaie que la servitude fait à l'âme de l'esclave, le spectacle de cette décomposition interne, cette ruine qui se détruit elle-même, ces chaînes de fer qui finissent par pénétrer jusqu'au cœur et par le dénaturer. » C'est un côté de l'esclavage que perdent trop souvent de vue ceux qui s'attachent à décrire les maux extérieurs dont il est la source. On réclame avec insistance l'émancipation comme un droit naturel que l'injustice et la tyrannie peuvent seules contester, et l'on ne réfléchit pas que les victimes de la servitude seront complétement incapables de comprendre les bienfaits de la liberté. Spartacus soulève les esclaves de Rome; il les arme contre leurs maîtres; il parvient à se créer une armée, et la fortune semble se déclarer pour lui. Mais que fera-t-il de sa victoire? Lors même qu'il eût été capable de concevoir le plan d'une république bien réglée, ses compagnons n'étaient point en état d'apprécier ni de seconder ses vues. Ils se souciaient fort peu des principes démocratiques; leur seul but, en secouant le joug, était de satisfaire leurs passions, de se venger de leurs maîtres, de commander à leur tour et de se procurer toutes les jouissances possibles. Aussi, dès le lendemain du triomphe, quand Spartacus parle d'organisation et de discipline, les esclaves murmurent, on l'accuse d'être un ambitieux, un despote, un traître. Alors la discorde éclate dans l'armée des insurgés; l'aristocratie

romaine en profite pour se remettre de sa surprise, elle concentre ses forces, et bientôt, reprenant l'avantage, elle étouffe dans les supplices ce mouvement qui semblait la menacer d'une ruine inévitable.

C'est l'histoire de presque toutes les tentatives de révolution ; la liberté que les chefs inscrivent sur leur drapeau présente une vague formule dans laquelle chacun croit lire la réalisation de tous ses désirs, et, quand l'illusion se dissipe, quand on se retrouve en présence des entraves de la loi, des nécessités de l'ordre, le découragement s'empare de la multitude qui n'avait été séduite que par l'attrait de la licence. Les esclaves ne se métamorphosent point tout à coup en hommes libres, et de même dans nos sociétés modernes on ne peut pas effacer d'un trait de plume les inégalités d'éducation, de fortune, de développement intellectuel et moral, ni affranchir les hommes du joug des préjugés, des passions, des mauvais instincts, autre espèce de servitude non moins funeste à l'établissement de la liberté. Le drame de M. Quinet renferme à cet égard une leçon frappante, et, suivant nous, c'est son principal mérite. L'esprit révolutionnaire y domine, sans doute, d'une manière bien marquée, mais ses erreurs et ses fautes sont franchement reconnues, on ne saurait en rendre les résultats plus évidents.

> Est-il donc plus que nous pour régner en effet ?
>
> . . . . . .
>
> Refusons d'obéir ; c'est nous qui l'avons fait.
> Qu'à sa place aujourd'hui, chacun de nous commande.
>
> . . . . . .
>
> Non ! plus de chefs. Voilà le bien que je demande,

s'écrie le chœur, et quant à celui qu'on suivait naguère comme un libérateur, qu'on admirait et qu'on adorait presque à l'égal d'un dieu,

> Il veut jouir des biens conquis sur nos misères.
> Soigneux de nous détruire, orgueilleux mercenaires,
> Voilà quels ils sont tous ces riches parvenus.
> Que nous fait après tout Spartacus ou Crassus ?
> Querelles de patrons qui s'entendent pour vendre
> Le troupeau des clients qu'ils ont l'air de défendre !

C'est bien cela, les choses ne se passent pas différemment aujourd'hui, et nous avons vu le troupeau socialiste agir tout à fait de même que les esclaves romains. Cette ressemblance ne pouvait échapper à un esprit supérieur chez lequel l'esprit de parti n'exclut ni l'étude ni la réflexion, et qui comprend que, pour faire une république, il faut un peuple républicain, que la liberté impose des devoirs et des sacrifices à ceux qui veulent en jouir. Il se laisse même entraîner trop loin par la pensée qui le préoccupe ; elle se trahit presque à chaque page de son drame, et lui fait imprimer au caractère de ses personnages un cachet qui sent l'anachronisme. Spartacus parle le langage d'un révolutionnaire moderne.

Amis, vous n'êtes pas comme sont ces Romains,
Décrépits en naissant, usuriers, publicains.
Vous avez avant tout faim et soif de justice,
Et vous frappez la terre afin qu'il en jaillisse
Un nouveau droit pour tous qui croisse par degrés.
Vous traînez après vous l'ombre des monts sacrés.
Un sang jeune, immortel, circulant dans vos veines
Rajeunit l'univers. De vos âmes trop pleines
Débordent les pensers qui dormaient avant vous.

Pour un barbare Thrace, voilà des idées bien avancées ; ce nouveau droit qui doit jaillir pour tous, ces âmes d'esclaves d'où les pensées débordent ; on dirait vraiment Spartacus élevé à l'école de Jean-Jacques. Mais ce n'est pas tout : un peu plus loin nous trouvons la doctrine humanitaire de la fraternité universelle :

Par-dessus l'Alpe même allons tendre la main
Au Gaulois chevelu qui dort près du Germain ;
Grands peuples vagissant dans leurs berceaux de glaces,
Il ne faudra qu'un cri pour éveiller ces races.
Sur leurs fronts engourdis, nous suspendrons nos fers,
Qui gémiront, la nuit, au souffle des hivers.
Nous dirons : Levez-vous ! Descendez avalanches !
Peuples vierges encor, tels que les neiges blanches !
Ils descendront. Dès lors plus de verges, plus de fouets,
Et plus d'hommes servant aux hommes de jouets.

M. Quinet fait aussi les Romains trop vils, trop dégradés. Il oublie que l'esclavage était une institution consacrée dans le droit antique par une longue coutume et un usage très-général, qu'il formait l'une des bases principales sur lesquelles reposaient même les démocraties, et que, par conséquent, les citoyens les plus vertueux devaient être aussi les plus zélés à combattre une révolte qui menaçait l'existence de l'Etat.

C'est dommage que M. Quinet sacrifie de cette manière la vérité historique aux exigences d'une allégorie qui d'ailleurs, malgré tout son talent, manque de justesse. Quand il s'écrie dans sa préface : «Cœurs faits de la même cendre que moi, hommes, mes frères, mes compagnons d'un moment sur cette terre, où êtes-vous? M'entendez-vous quand je vous appelle? Ces ombres que je rencontre et qui me fuient, sans voix, sans regard, sans pensée, est-ce vous? Aurore printanière qui précédiez la vie, ne reparaîtrez-vous pas? Soleil de l'intelligence, qu'ai-je fait pour ne plus voir ton lever sur ma tête?.....» il ne peut assurément pas prétendre que la condition de ceux auxquels il s'adresse soit comparable à celle des esclaves romains. Ce serait absurde. Il a voulu sans doute produire plus d'effet en forçant les couleurs de son tableau; mais l'exagération poussée au delà de certaines bornes manque le but que s'est proposé le peintre, et fait seulement regretter que des préoccupations fort étrangères à l'art viennent ainsi gâter une œuvre qui pouvait être fort belle.

STERNE INÉDIT : Le Koran, œuvres posthumes complètes, trad. par A. Hédouin. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Sterne avait formé le projet d'écrire ses mémoires ; malheureusement l'habitude de laisser courir sa plume au gré de son imagination rendait un semblable travail plus difficile pour lui que pour tout autre. C'était une œuvre de très-longue haleine, parce que les digressions se présentaient à chaque pas et qu'il ne savait point y résister. Le moindre incident, une idée quelque peu originale, l'image fugitive qui traversait son esprit suffisait pour l'entraîner

hors de sa route, pour lui faire oublier son but et perdre le fil de son histoire. Aussi mourut-il sans pouvoir laisser autre chose qu'un certain nombre de chapitres décousus que, par une fantaisie bizarre, il avait intitulés : *Le Koran*. Sterne justifiait ce titre en disant qu'il convenait aussi bien à ses rêveries et à ses caprices qu'aux inventions de Mahomet, puisque le mot koran signifie une collection de chapitres. Il aurait pu ajouter que dans les unes comme dans les autres il n'y a ni suite, ni liaison. En effet, les fragments laissés par Sterne traitent de maints sujets divers parmi lesquels sa vie, qui devait en former le canevas principal, tient la moindre place. C'est la même allure vagabonde que dans le *Tristram Shandy*. On voit que l'auteur, une fois assis devant son papier, la tête appuyée sur une main, et de l'autre tenant sa plume, s'est mis à songer à tout autre chose qu'à la rédaction de ses mémoires. C'est à peine s'il nous dit quelques mots de ses parents, de son éducation et de ses débuts dans le monde; encore n'est-ce jamais sur un ton sérieux. Il plaisante avec beaucoup d'esprit et d'originalité, mais sa plaisanterie est assaisonnée d'une certaine dose d'amertume. L'ironie perce à chaque instant, et l'on voit que Sterne, mécontent des critiques auxquelles il se trouvait en butte, mécontent de sa position et des fréquents reproches que lui attirait sa conduite peu cléricale, mécontent enfin de lui-même, se venge par une pluie de traits satiriques et de réflexions saugrenues où sa humour rabelaisienne se donne libre carrière. Il s'abandonne, sans scrupule, à son goût pour l'équivoque, pour la réticence légèrement libertine; il aborde volontiers les sujets les plus scabreux, et s'il ne raconte pas les incidents de sa vie, il nous offre un miroir dans lequel son individualité se reflète d'une manière assez complète. C'est un portrait peu flatté, mais qui doit être vrai, car les mauvaises qualités s'y montrent aussi bien que les bonnes, et les faiblesses de la nature humaine sont très-franchement accusées. On n'y puisera pas une idée bien favorable du caractère de Sterne. Malgré le manteau de philanthropie dont il les affuble, ses tendances et ses habitudes contrastaient étrangement avec sa profession, et encore plus peut-être avec la roideur de l'étiquette anglaise. Ce révérend au ton leste,

grand ami de la gaudriole, enclin à se moquer des convenances et souvent à compromettre sa dignité par l'intérêt tout particulier qu'il portait aux anges déchus, devait assurément causer beaucoup de scandale. Aussi son admirable talent ne put le mettre à l'abri d'une réprobation à laquelle il fournissait tant de prétextes. On alla jusqu'à suspecter la sincérité de sa foi, jusqu'à l'accuser d'être un incrédule. Ce reproche était injuste, Sterne le repousse avec énergie.

« Je possède, dit-il, assez de conviction et de foi religieuses pour devenir un méthodiste, et assez de chaleur spirituelle pour faire de moi un fanatique; mais, Dieu merci, je n'ai jamais été assez impie pour tomber dans de pareilles extravagances. » Il se félicite de ne point figurer au nombre de ces «paradoxes vivants, assez communs dans la vie, *qui credunt multum et peccant fortiter.* »

« Pour ma part, ajoute-t-il, je crois que la brise légère de l'orthodoxie de notre Eglise est assez forte pour porter mon âme au ciel. — Mon cerf-volant n'a pas, attaché à la queue, un poids de péchés tellement lourd, qu'il faille un tourbillon pour l'enlever.—Et, depuis que les oracles ont disparu, je pense qu'une personne peut être touchée par une grâce efficace sans tomber en convulsions. »

Cette manière de se défendre n'était guère propre à lui donner gain de cause : elle prêtait encore le flanc à l'ennemi. D'ailleurs, l'intempérance capricieuse de son imagination l'exposait sans cesse à de nouvelles attaques, et la fausse position dans laquelle le plaçait la nature de son esprit, si peu en harmonie avec les devoirs de sa charge, lui rendait en quelque sorte impossible de se concilier l'estime et la sympathie du public religieux.

Le principal mérite du *Koran* est de confirmer à cet égard et de compléter les inductions qu'on avait pu tirer déjà des autres ouvrages de Sterne. La traduction de M. Hédouin est en général élégante et assez fidèle, autant du moins qu'il est possible de l'être quand on interprète un pareil auteur. Seulement, des notes plus nombreuses n'eussent pas été superflues, pour expliquer les passages obscurs et certaines allusions que la plupart des lecteurs auront de la peine à comprendre.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA BOETIE, l'ami de Montaigne, suivie de la servitude volontaire, donnée pour la première fois selon le vrai texte de l'auteur, d'après un manuscrit contemporain et authentique, par S.-F. Payen. Paris, 1853 ; in-8° : 3 fr.

M. Payen, auteur de très-bons travaux sur Montaigne, pouvait, à bon droit, regarder comme faisant partie de son domaine, un jeune écrivain, poëte érudit, penseur vigoureux, célèbre surtout grâce à l'affection si vive qui l'unit à l'immortel philosophe. Il s'agissait d'abord de lui consacrer une notice dans la *Nouvelle Biographie universelle* que publient MM. Firmin Didot ; cette notice s'est étendue au point de former un volume de 144 pages. M. Payen y a réuni tous les renseignements qu'il est possible d'obtenir à l'égard de La Boëtie, il relève bien des erreurs, rectifie ou complète bien des assertions. Ce qui donne surtout à son travail un prix tout particulier, c'est son édition nouvelle du fameux traité de la *Servitude volontaire*. Cette déclamation éloquente, un des beaux monuments de la langue française, a été diversement jugée ; de fougueux partisans de la démocratie ont voulu voir dans l'ami de Montaigne un de leurs précurseurs ; ils ont perdu de vue qu'il s'agit d'une œuvre essentiellement abstraite, écrite par un jeune homme qui touchait à sa dix-huitième année, qui était comme enivré de la lecture des auteurs grecs et latins, et qui ne fait aucune allusion aux passions, aux intérêts qui divisaient alors si profondément la société française. C'est ce que montre fort bien M. Payen, en combattant l'idée émise un peu à la légère par l'historien De Thou, qui pensa que la rigueur excessive avec laquelle avait été châtiée la révolte des Bordelais en 1548, servit d'inspiration à La Boëtie indigné. On se ferait difficilement une idée de l'incorrection avec laquelle cet écrit, si digne d'intérêt, fut imprimé pour la première fois, treize ans environ après la mort de La Boëtie. Des erreurs qui rendent parfois le texte inintelligible, ont soigneusement été conservées et parfois aggravées dans les réimpressions nombreuses qui ont eu lieu depuis. Un très-bon manuscrit du seizième siècle, conservé à la Biblio-

thèque impériale de Paris, a fourni à M. Payen les moyens de rétablir des passages défigurés d'une façon déplorable. On avait imprimé le *sang* de la tyrannie pour le sein ; *je ne lui permets pas* pour je lui permets ; le feu est sans *forme*, pour sans force ; *étendre* pour éteindre ; *taxis* pour tachés ; *malhabiles* pour malhabillés ; *marin* pour *Macrin* (celui qui fit tuer Caracalla). Des notes judicieuses dans leur brièveté accompagnent ce texte restitué ; un recueil des *témoignages* des auteurs qui ont parlé de La Boëtie, un fac-simile de son écriture et de celle de son père, une vue du *Castelet*, domaine près de Sarlat où il naquit, tout cela complète le mérite du travail de M. Payen, travail auquel il serait bien difficile d'ajouter quelque chose de neuf ou d'important.

NOUVELLES LETTRES DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS, mère du régent, trad. en français pour la première ois. Paris, 1853 ; 1 vol. in-18, chez Charpentier.

La princesse palatine, Elisabeth-Charlotte, devenue l'épouse de *Monsieur*, frère de Louis XIV, passa près de cinquante ans à la cour de Versailles et resta toujours à peu près étrangère au monde brillant dans lequel une union, commandée par la politique, l'avait transportée. Allemande de cœur, d'habitudes, de langage, elle eut constamment pour occupation principale une correspondance des plus actives qu'elle entretenait avec ses sœurs, avec ses tantes, avec ses nombreux parents restés au delà du Rhin. Ces lettres, tracées en toute liberté, présentent l'entourage du grand roi sous un aspect fort différent de celui dans lequel se complaisent les historiographes ; la duchesse est souvent indiscrète ou téméraire ; l'oubli des bienséances du style est continuel chez elle ; sa haine pour diverses personnes et notamment pour Mme de Maintenon, s'emporte jusqu'à de grossières injures et jusqu'à la reproduction de caquetages absurdes et calomnieux ; son attachement aveugle pour son fils l'égare maintes fois, mais en revanche, en bien des circonstances, on peut admirer sa droiture et sa justesse au mi-

lieu d'une cour où régnaient tant d'illusions. Des extraits de diverses lettres de la duchesse, publiés en 1788, furent remarqués; ils ont reparu en 1823 et en 1832. Un littérateur allemand, M.W. Menzel, fit imprimer, en 1847, à Stuttgart, un gros volume contenant une correspondance jusqu'alors inédite, de *Madame* avec une de ses sœurs; compris parmi les publications d'une société littéraire, ce livre n'était pas destiné à être fort répandu; d'ailleurs la langue dans laquelle il se présentait le rendait inintelligible pour l'immense majorité des lecteurs français. On a donc eu une heureuse idée en entreprenant de le traduire et en le débarrassant de longueurs sans intérêt. Des notes jointes à chaque lettre donnent des renseignements sur les personnes dont il est fait mention dans cette correspondance et sur les événements qu'elle relate. De nombreux passages, parfois piquants, empruntés aux chansons inédites et satiriques, alors si fort à la mode, ajoutent au prix de ce commentaire. Quiconque tient à bien connaître l'histoire de la cour de France durant les dernières années de Louis XIV et à l'époque de la Régence, doit consulter la correspondance de Madame; son témoignage doit être accueilli avec quelque précaution, mais il faut l'écouter.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, rédigée par une commission de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres; Paris, 1853; in-4°, t. XXII.

Il serait inutile de s'étendre sur l'importance de cette publication qui vient de s'enrichir d'un nouveau volume. Entreprise il y a cent vingt ans par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, elle était arrivée en 1763 au douzième volume, lorsqu'elle fut interrompue, et c'est en 1814 seulement que le treizième volume vit le jour. La rédaction en fut confiée à des membres de l'Académie des Inscriptions; et, depuis, MM. Pastoret, Émeric David, Ginguené, Petit-Radel et d'autres savants illustres y ont travaillé avec zèle; M. Daunou surtout a fourni des travaux étendus et remarquables; MM. Leclerc, Paulin Paris et Littré ont succédé à

ces générations d'académiciens qui ne sont plus. On a reproché à l'*Histoire littéraire* de la prolixité, mais il faut ne point perdre de vue que, d'après son plan, nul écrivain français ne doit être omis; de là des détails biographiques et bibliographiques relatifs à des auteurs qui présentent souvent bien peu d'intérêt, détails qu'il serait cependant regrettables de ne rencontrer nulle part et qui ne peuvent trouver place que dans une vaste publication soutenue par le gouvernement. Le volume dont il est question ici offre d'ailleurs plus d'intérêt que ses devanciers; au lieu de théologiens, de sermonaires, de scolastiques obscurs, il passe surtout en revue ces poëmes chevaleresques qui furent plus tard mis en prose avec de grandes modifications et qui forment une des portions les plus remarquables de la littérature du moyen âge. Le *Roman du Renard, Guillaume de Palerme, Lancelot du lac, Maugis d'Aigremont* et bien d'autres compositions semblables sont analysées longuement, d'après les textes originaux demeurés inédits; des citations étendues sont prises pour la première fois dans les manuscrits de ces épopées trop longues pour être publiées en entier. Les ouvrages échappés au naufrage qui a détruit presque tous les monuments de la littérature provençale sont l'objet de notices où se montre l'érudition judicieuse de M. Fauriel. M. J.-V. Leclerc, l'habile éditeur de Cicéron, s'est occupé de divers recueils de poésies latines, de grammairiens et de lexicographes qu'il a fait sortir de l'oubli le plus profond et dans lesquels il a découvert des choses piquantes ou instructives; on lui doit aussi un travail fort curieux sur l'une des bien rares compositions dramatiques du moyen âge, sur la comédie de *Geta* par Vital de Blois, transformée plus tard en Italie en un poëme romanesque sous le titre d'*El libro del Birria e del Gieta*; production singulière dont le sujet est pris dans l'*Amphytrion* de Plaute. En somme, on peut affirmer sans crainte que le tome *XXII* de l'*Histoire littéraire* fait grand honneur aux érudits auxquels il a été confié. Il ne dépasse pas encore le treizième siècle; en supposant que la publication continue à marcher du même pas (et il est à peu près impossible qu'elle aille plus vite), on ne doit point compter sur l'apparition du t. *XXXII*

avant l'an 1893. A mesure qu'on avancera, les écrivains à enregistrer se multiplieront, et bien des générations d'académiciens et de lecteurs descendront dans la tombe avant que l'ouvrage arrive au dix-huitième siècle, lequel commencera alors à se couvrir du vernis de l'antiquité.

De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au seizième et au dix-septième siècle, avec une notice biographique, par Eug. Baret. Paris, 1853, chez Aug. Durand ; 5, rue des Grès, 1 vol. in-8° : 3 fr.

L'influence de la chevalerie sur la littérature est un fait remarquable, dont les traces se retrouvent plus ou moins évidentes jusque dans les œuvres des quinzième, seizième et dix-septième siècles. Ce fut même là peut-être que se manifestèrent surtout les résultats de cette institution, qui dans la pratique n'obtint certainement pas l'ascendant qu'on lui suppose sur la rudesse des mœurs du moyen âge. La sévérité des principes et la délicatesse raffinée des sentiments chevaleresques ne se rencontrent guère, en effet, que dans les livres. Les troubadours de la langue d'oc en firent le thème favori de leurs chants, et les trouvères de la langue d'oïl exploitèrent la même veine. Bientôt il y eut toute une série de productions destinées à représenter, sous ces couleurs factices, les temps héroïques de la France. Les romans de la Table ronde jouirent d'une popularité très-grande et furent la source à laquelle puisèrent longtemps la plupart des littératures européennes. Il paraît fort probable que le roman de chevalerie le plus remarquable, *Amadis de Gaule*, n'eut pas d'autre origine. L'écrivain espagnol auquel en est due la première rédaction s'était certainement inspiré de ces vieilles légendes bretonnes. Plusieurs passages du roman et les recherches des érudits qui en ont fait l'objet de leurs études ne peuvent guère laisser de doute à cet égard. La prétention des Portugais, qui revendiquent l'*Amadis* comme leur appartenant, est fondée sur des données tout à fait vagues

et se trouve démentie par des autorités antérieures, desquelles il ressort clairement que les Espagnols le possédaient avant eux. C'est ce que M. Eugène Baret démontre de la manière la plus évidente. Il combat également l'erreur de ceux qui ont voulu en faire une œuvre française, et se borne à constater les traces de son origine bretonne. Passant ensuite à l'analyse du roman, il fait ressortir quelle est la part de la tradition et quelle est celle du génie espagnol. Enfin il termine par un aperçu très-ingénieux de l'influence qu'exerça l'*Amadis de Gaule* sur le développement ultérieur de la littérature française où, jusqu'à l'avénement de Louis XIV, se remarque la perpétuité de l'éducation et des sentiments chevaleresques, ainsi que leur action plus ou moins sensible encore, soit dans les romans et la poésie, soit au théâtre ou dans les mœurs de la haute société. Le travail de M. Eug. Baret nous paraît être fait avec beaucoup de soins. On voit qu'il a consulté tous les documents qui pouvaient jeter quelque jour sur la question, et qu'un esprit de saine critique l'a constamment dirigé dans ses recherches.

PURANA SANGRAHA OR A COLLECTION..... Collection des Puranas, texte sanscrit avec une traduction anglaise, éditée par le révérend K. M. Banerjea, Calcutta, 1852; in-8°.

On donne le nom de *Puranas* à de longues compositions en vers sanscrits remplies de récits historiques et mythologiques, et extraites d'ouvrages plus anciens aujourd'hui perdus. Elles ont une grande importance pour l'étude des doctrines des Hindous, et l'attention des savants qui se consacrent à l'examen de la littérature sanscrite s'est, depuis quelques années surtout, portée de ce côté. Les Puranas sont au nombre de dix-huit, et ne comprennent pas moins de 88,000 *slokas* ou distiques; on a attribué leur rédaction à Vyara qui vivait seize siècles avant notre ère. Quelques-uns de ces poëmes ont été mis au jour; en 1840, M. Hayman Wilson a fait paraître, à Londres, un des plus importants, le *Vishnu pura-*

na, en l'accompagnant d'une préface et de notes qui résument les résultats d'une immense lecture. M. Eugène Burnouf, dont la perte prématurée a causé de si légitimes regrets, a publié, à Paris, dans la somptueuse *Collection orientale* éditée sous les auspices du gouvernement, trois volumes in-folio qui embrassent le *Bhayurata Purana ou l'histoire poétique de Krichna*. Le volume dont nous avons ci-dessus transcrit le titre s'annonce avec moins d'appareil ; point de commentaire, nul luxe typographique ; il est question seulement de donner le texe complet des puranas en les faisant paraître par cahier de cent pages tous les trois mois, et à un prix fort modique. La Société asiatique encourage cette publication qui sera un grand service rendu aux études sanscrites. Dans le *Markandeya Purana* qui commence cette série, et que nous avons sous les yeux, il s'agit d'un sage auquel de fervents disciples viennent demander des explications sur divers points de la théologie indienne, et des légendes brahminiques ; il les renvoie à des oiseaux dont l'origine est céleste et qui sont profondément versés dans la connaissance des choses spirituelles. Les oiseaux répondent aux questions qu'on leur adresse ; ils donnent une longue description des enfers qu'admet la religion de Brahma ; ils racontent la création du monde et l'histoire des premières races humaines. Entre autres épisodes on trouve le récit des actions de la déesse Dourga, encore adorée au Bengale, et de ses victoires sur divers mauvais génies. Des fêtes célébrées avec pompe se rapportent de nos jours à ces narrations qu'on ne rencontre pas dans les autres puranas. Toutes ces légendes paraissent très-extraordinaires à un lecteur européen ; elles le transportent dans un monde fantastique où tout est colossal et bien étrange ; mais elles font connaître les doctrines qui, depuis tant de siècles, exercent un empire sans contrôle, depuis Ceylan jusqu'au Gange et jusqu'à l'Indus, sur plus de cent millions de créatures humaines.

VOYAGES ET HISTOIRE.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE, par James Richardson en 1850 et 1851.—Narrative of a Mission to Central Africa, performed in the years 1858—51, by the late James Richardson, author of «Travels in the great desert of Sahara»; 2 vol. London, 1853.

L'*Athœneum* n'a pas cessé de tenir ses lecteurs au courant des nouvelles qui lui sont parvenues de l'expédition explorative placée par le gouvernement anglais sous la direction de M. J. Richardson, et à laquelle deux savants prussiens, MM. Barth et Overweg, ont heureusement obtenu d'être adjoints. Le public sait que, partis de Tripoli, le 23 mars 1850, ils ont fait des séjours plus ou moins volontaires à Mouzouk, Ghât et Tintalous, et ne sont arrivés au Soudan qu'après avoir été horriblement rançonnés et ouvertement pillés par les brigands Fouariks qui habitent cette partie du Sahara. Dans cette partie du monde qui n'est guère renommée pour ses villes, Aghadez se distingue par une importance qui l'a mise au-dessus des autres et lui a mérité pendant plusieurs siècles une mention très-honorable des auteurs arabes. Aucun Européen ne l'a vue avant le docteur Barth, qui a comblé ainsi la lacune la plus grande qui existât dans la géographie du désert. Il eut la bonne fortune d'y arriver à temps pour être témoin de l'installation du sultan Koku Abd-el-Kader; ce prince et sa capitale n'ont plus qu'une importance secondaire. Cette ville est comprise dans le pays d'*Aïr* ou d'*Asben*, dont l'étendue est de 70 lieues sur 50, et qui forme dans le Sahara une oasis très-montagneuse, boisée et susceptible de culture. Les pluies y tombent en abondance, depuis le milieu du mois d'août jusqu'à la fin de septembre, et forment des torrents dont les débordements dévastent les forêts. Le séné, le palmier doum (palma thebaica), le froment y croissent. Le mimosa y atteint des dimensions considérables; mais les Thuariks, habitants de cette oasis, la meilleure du désert, dédaignent la culture précieuse de leur territoire pour ne s'occuper que du brigandage et du commerce des esclaves. Aussi vivent-ils malgré

leurs rapines, dans une misère presque générale. Appartenant originairement à la race libyenne ou berbère, ils ont pris l'habitude d'épouser un si grand nombre de négresses esclaves que leur sang est un mélange qui les rapproche de plus en plus de la dernière race. La même cause produit sur toute la lisière septentrionale du Sahara une zone mixte. Cet usage outré de la polygamie amène un très-grand relâchement dans les mœurs et un fort petit nombre d'enfants; de sorte que la population du Sahara, déjà limitée par la nature du pays, tend à diminuer encore.

Quiconque a une idée du climat de cette partie de l'Afrique sera peu surpris des basses températures éprouvées par l'expédition pendant les mois d'hiver, qui sont en même temps les plus salubres et les plus sereins. Etant au pays d'Aïr, ils virent le thermomètre centigrade descendre, le 5 novembre 1850, à 11° au lever du soleil, et à 15° au coucher; le 11 décembre il descendit à 1° au lever du soleil. Dans le mois de février, sur la lisière septentrionale du Soudan, la température présenta des variations de 15 à 16° dans un seul jour, et tandis que le thermomètre était descendu un jour à 10° au lever du soleil, un autre jour il marquait encore 28° au coucher du soleil. Quatre heures après midi était le moment de la plus grande chaleur.

En quittant Tripoli on ne tarde pas à arriver sur le plateau (Hamadah) aride, et dont la traversée n'est pas de moins de cinquante lieues. Il est impossible d'inaugurer plus tristement le voyage du désert. Le pays de Fezzan est aussi un plateau; enfin, c'est par un dernier plateau (Hamadah) sablonneux, mais recouvert du moins d'une végétation assez maigre que l'on sort du désert pour descendre du pays d'Aïr aux régions fertiles du Soudan. Ce dernier plateau est la demeure des giraffes, des autruches, des antilopes et même de tortues qui n'ont pas moins d'un pied et demi de longueur.

Echappée aux brigandages des Touariks et à l'hospitalité négative et non moins onéreuse du sultan *En-Nour* d'Aïr, l'expédition atteignit pleine de joie le *Dameryhou*, pays habité par des noirs, qui, pour la première fois l'accueillirent avec une civilité spontanée. Dès

le 13 janvier, elle mit le pied sur le territoire de Bornou ; le lendemain elle entrait à Zinder, ville considérable habitée par un sultan vassal du cheik de Bornou, et dès lors elle jouit de la plus complète sécurité. Zinder possède du bétail en abondance, mais les chevaux y sont faibles, de très-petite taille et mal soignés ; la laine des moutons y dégénère à l'état de simple crin. La végétation des tropiques y montre cependant par sa magnificence tout ce que l'on pourrait tirer de ce sol fertile. Les grains y sont variés et abondants ; les pâturages excellents ; le coton, l'indigo, le ricin, le henna croissent partout. Mais la paresse domine les habitants, les hommes surtout, à un point tel que la faim ne leur arrache que difficilement les travaux les plus grossiers consacrés à la culture du coton et de quelques céréales. Les légumes et les fruits, abandonnés à eux-mêmes, y sont rares et de mauvaise qualité, et l'on voit un peuple si richement doté par la fertilité de son sol, ronger le fruit du palmier doum, fruit que nous savons par expérience se composer d'une partie extérieure, ligneuse, sèche et comparable à de l'amadou non préparé, et d'une partie intérieure ou noyau de la consistance de l'ivoire et qui est employée comme tel par les tourneurs égyptiens.

C'est le soir que le son du tambourin rend à ces hommes toute leur activité en les appelant à des danses qui se renouvellent tous les jours. Le résultat de cette vie indolente est pour ce peuple une misère profonde, et, par suite, comme son petit souverain est aussi pauvre et aussi endetté, après avoir pressuré le commerce et l'agriculture, il ne voit plus d'autre ressource que le succès des *razzia* pour enlever des esclaves chez quelque peuplade restée païenne. Le nombre des païens va de la sorte diminuant rapidement ; les princes africains s'avisent alors de chercher querelle aux habitants de quelques-uns de leurs propres villages, et sur le moindre prétexte, ils les attaquent et les vendent aux marchands. Pendant la traversée du désert nos voyageurs rencontrèrent de ces caravanes d'esclaves.

Depuis le voyage de Clapperton et de Denham, en 1822, le pouvoir du Bornou s'est étendu sur un certain nombre de pro-

vinces du voisinage. Les voyageurs européens ont gagné en sécurité à l'extension de cette puissance bienveillante à leur égard ; mais les peuples conquis sont pressurés, et il n'est pas un serviteur du cheik de Bornou qui ne profite de sa mission pour piller les villages où il passe et en maltraiter les habitants comme s'il était en pays ennemi. Les petits souverains descendus au rang de vassaux cherchent une consolation dans l'usage illimité du droit de vie et de mort. Les lieux d'exécution sont de grands arbres d'un aspect lugubre, qui sont appelés *arbres de la mort*. Le bourreau seul s'aventure à les approcher pour y balayer journellement le sol ; toute autre personne encourrait la peine de mort. M. Richardson vit à Zinder deux de ces *arbres de mort* sur lesquels étaient étalés les affreux débris des victimes de la *justice du roi*. La peine de mort est infligée dans cette ville sous la même forme qu'elle eut en Angleterre jusques et y compris le règne d'Elisabeth, dans les cas de *haute trahison*, en ouvrant le ventre au condamné pour lui arracher les entrailles. Le voisinage de ces arbres était rempli de hyènes, dont la fiente est répandue aux environs et dont on devine l'emploi, tandis que les branches étaient couvertes de vautours dégoûtants. Ces oiseaux, sans être molestés de personne, parcourent les rues de la ville dont ils sont les seuls balayeurs, ainsi que les chiens dans certaines villes civilisées de l'Europe méridionale.

Doués d'une activité que M. Richardson ne paraît pas avoir possédée, MM. Barth et Overweg saisirent souvent l'occasion de se séparer de lui, ensemble ou individuellement, et c'est à cet esprit entreprenant et courageux qu'est dû le succès de l'expédition sous le point de vue scientifique. La dernière séparation eut lieu, dans les premiers jours de janvier, en sortant du Sahara. Tandis que ses compagnons exploraient isolément l'un de l'autre, pour multiplier les résultats, les parties les plus intéressantes du Haoussa, M. Richardson s'arrêtait à Zinder. Il en repartit au bout d'un mois pour aller au Bornou. Dans le cours de cette dernière partie du voyage sa santé paraît avoir décliné rapidement, sous l'influence du changement de climat, et il mourut le 4 mars 1851, dans un

lieu nommé Unguratua. Il fut soigné par les serviteurs du cheik de Bornou et convenablement enterré. Ses papiers et son bagage important furent fidèlement remis à son compagnon, le docteur Barth, qui a fait parvenir à sa veuve, restée à Tripoli, des notes encore éparses et un journal très-volumineux, et déjà mis sous une forme qui indique qu'il était dès lors prêt à être livré à la presse. C'est l'ouvrage dont nous annonçons la publication récente. La forme en est si peu digérée qu'il nous fait doublement regretter la fin prématurée de l'auteur. Il nous semble impossible qu'il n'eût pas, à une dernière lecture, été frappé des innombrables redites qui s'y rencontrent, de quelques contradictions, du peu d'importance d'une foule de détails, de nouvelles controuvées et contredites quelques pages plus bas, et, si nous osons le dire, du ton de commérage qui règne dans tout l'ouvrage. Comme, d'ailleurs, on ne trouve nulle part de données scientifiques qui promettent des résultats positifs et utiles au profit des sciences naturelles et de la géographie, nous arrivons à trouver que les grandes dépenses faites par le gouvernement anglais pour envoyer cette expédition sur un pied respectable, ont été sur le point de l'être en pure perte. Heureusement que deux savants prussiens, MM. Barth et Overweg, avaient dû à l'appui de leur gouvernement d'être adjoints, comme volontaires et à leurs frais, à la mission de M. Richardson, auquel ils étaient fort supérieurs en connaissances, comme en activité, en prudence, en énergie. Malgré l'extrême utilité dont leur adjonction lui a été, il règne dans son journal un ton peu bienveillant, lorsqu'il parle de ses compagnons de voyages. Le mot « *les Allemands* » sert habituellement à les désigner. Nous y trouvons plusieurs allusions à ce que » payant, il doit diriger » — à ce que lui seul a la responsabilité des fonds confiés par le gouvernement de S. M. la reine; il se plaint de ce que les *Allemands* ne contribuent pas de leurs marchandises aux charges extraordinaires que lui imposent les déprédations des Touariks. Il est aisé de comprendre toutefois que MM. Barth et Overweg, disposant de ressources fort limitées, ne consentissent peut-être pas à partager avec le gouvernement anglais des charges que plus d'énergie, d'activité, de prévoyance

de la part de M. Richardson eussent peut-être allégées. Tandis que ce voyageur passe des semaines et des mois entiers au même lieu, attendant le départ d'une caravane ou le bon plaisir de quelque petit sultan, confiant chaque jour à son journal le récit des infidélités de ses domestiques, gens dont il ne dépendait en rien, et parmi lesquels il n'a pas l'énergie de faire un seul exemple; tandis qu'il remplit toutes ses pages d'éternelles lamentations sur la traite des nègres, sujet sur lequel tout le monde est d'accord; qu'il appelle, pour y mettre un terme (II, p. 267), la conquête jusqu'au cœur de l'Afrique, et exprime cependant de la malveillance à l'égard de la colonisation française de l'Algérie; tandis qu'il déplore la diminution de ses provisions, tient pension ouverte pour les parasites qui se donnent rendez-vous chez lui, et prodigue en cadeaux le rhum, le café, les pains de sucre; tandis qu'il prête imprudemment à un demi-sauvage une montre chronomètre qui lui est nécessaire pour mesurer la position des lieux, ou la met dans son bagage et fait voyager par une autre route que lui-même ce précieux instrument; tandis qu'il s'enferme avec son interprète pour recueillir des documents statistiques sur quelques peuplades du désert et des vocabulaires des divers idiomes: MM. Barth et Overweg, ménageant avec prudence leurs médiocres ressources, se séparent courageusement de lui et vont chacun isolément utiliser le temps de ses nombreux délais dans des excursions dirigées vers des pays neufs, dont la connaissance ne nous serait pas parvenue sans eux. Ils en examinent la constitution géologique, déterminent les positions, les espèces botaniques et remédient à la négligence avec laquelle M. Richardson ne cesse de nous parler des choses les plus usuelles que sous des noms indigènes qui nous en laissent ignorer la nature. P. C.

VIE DE CHRISTOPHE COLOMB, par le baron de Bonnefoux. Paris, 1853; 1 vol. in-8° : 6 fr.

La gloire de Christophe Colomb, si mal appréciée par ses contemporains, n'a fait que grandir depuis que des investigations nou-

velles sont venues jeter sur l'histoire de la découverte de l'Amérique une vive lumière. Le caractère de ce grand homme apparaît environné d'une auréole plus pure et plus brillante à mesure que les circonstances de sa vie sont mieux connues. Il domine bien au-dessus de tous les hardis capitaines qui se distinguèrent après lui dans la voie ouverte par son génie à leurs expéditions aventuréuses. Ce n'était pas seulement un marin consommé, un chef habile et fort instruit : à la science, au courage et à l'art de commander il joignait encore les qualités du cœur, la noblesse des sentiments, l'élévation des idées, les généreux instincts d'une belle âme. Sa haute supériorité se montre jusque dans ses moindres actions, il était, à tous égards, en avant de son siècle, et c'est à cela surtout que doivent être attribués les malheurs de sa destinée. Trop souvent le génie porte avec lui un calice d'amertume ; Christophe Colomb en fit la cruelle expérience ; l'ignorance et l'envie se coalisèrent contre ses efforts, il succomba victime de l'injustice la plus révoltante.

Traité d'abord comme un visionnaire, il lutta pendant des années avant d'obtenir que ses projets fussent sérieusement examinés. Lorsque, enfin, il eut trouvé des juges capables de le comprendre, que d'obstacles encore à vaincre pour gagner la confiance du roi. Sa persévérance fut mise à de dures épreuves ; elle reposait sur une conviction que rien ne put ébranler. Il sollicita sans relâche, et toujours avec dignité, car il préféra rompre les transactions commencées plutôt que d'accepter des conditions qui ne lui semblaient pas digne des la grandeur de sa découverte. Ce ne fut qu'en 1492, après la prise de Grenade, que, par la protection de la reine, il obtint trois navires pour l'exécution de ses projets. On stipula que Christophe Colomb jouirait du titre de grand amiral de toutes les mers et les terres qui seraient découvertes par lui, qu'il en serait vice-roi et gouverneur général, qu'il aurait droit à la dixième part des bénéfices de son entreprise. Les trois caravelles mises à sa disposition semblaient peu faites pour supporter les dangers et les fatigues d'une navigation lointaine ; l'ensemble de leurs équipages ne dépassait pas cent vingt hommes. Avec

ces ressources exiguës Christophe Colomb allait affronter les périls de l'Océan que l'imagination populaire se représentait comme une espèce de chaos, où des courants et des tourbillons devaient entraîner infailliblement les navires pour les précipiter dans l'abîme du vide. Si de pareilles terreurs ne pouvaient l'atteindre, il n'en était pas de même pour ses compagnons, et l'impression produite par leur départ dut réagir sur eux d'une manière d'autant plus fâcheuse que Colomb n'avait à leur offrir que des hypothèses tout à fait inaccessibles à leur grossière intelligence, ou des promesses qui, démenties par l'événement, ne faisaient qu'accroître leur irritation. Quand on songe aux péripéties diverses de ce voyage, entrepris sur des données aussi vagues que téméraires, puisque le che se trompait lui-même en croyant naviguer vers les Indes orientales, on est frappé d'admiration pour cet instinct sûr du génie, pour cette énergie de la volonté, pour cet ascendant d'un esprit supérieur, qui, jamais, nous le croyons, n'éclatèrent avec plus de force et de grandeur.

Chez Colomb, la ferveur religieuse se confondait en quelque sorte avec le zèle scientifique, et imprimait à ses desseins ambitieux un cachet d'inspiration qui fût le véritable secret de sa puissance. Par sa foi aussi sincère qu'exaltée, il réussit à dompter les esprits rebelles, à réprimer les tentatives, à gagner leur confiance, et par la sagesse d'un commandement toujours ferme avec modération, toujours juste sans rigueur inutile et sachant user de clémence à propos, il parvint à subjuguer ses équipages, officiers et matelots, au point que ces mêmes hommes, qui l'avaient d'abord maudit comme un détestable aventurier, plein d'égoïsme et d'orgueil qu'il fallait mettre à mort, fléchirent le genou devant lui, jurèrent de lui obéir en toutes choses, l'adorèrent presque comme un être divin.

Le succès de son entreprise fut accueilli en Espagne avec un enthousiasme général. Le roi et la reine fêtèrent dignement le retour de Christophe Colomb. Il avait découvert des contrées riches et fertiles, qui ouvraient à l'Espagne les plus brillantes perspectives. On consentit à lui fournir les moyens de compléter son œuvre par

une seconde expédition qui, cette fois, se composait de dix-sept bâtiments portant environ quinze cents hommes. Son but principal devait être l'établissement d'une colonie et la propagation de la foi chrétienne parmi les sauvages, afin d'asseoir sur une base solide la domination espagnole. Christophe Colomb possédait assurément les qualités nécessaires pour accomplir une semblable tâche, mais il aurait fallu pour cela qu'il fût secondé par le zèle et le bon vouloir de ses agents, qu'il trouvât surtout de l'appui dans le gouvernement royal, dont le devoir strict était de faire respecter l'autorité suprême qu'il lui avait confiée. Or ce fut précisément le contraire qui arriva; les capitaines placés sous les ordres de Christophe Colomb donnèrent essor à leur ambition personnelle, et de tels actes d'insubordination trouvèrent des encouragements à la cour d'Espagne. Bientôt de méchantes intrigues s'ourdirent contre le pouvoir du grand amiral, on lui suscita des difficultés de toute sorte, on répandit contre lui des assertions calomnieuses. Cependant l'estime universelle que son noble caractère avait conquise déjoua d'abord les trames odieuses, et lorsqu'il revint apportant à son souverain des trésors précieux avec des preuves irrécusables de son dévouement et de sa loyauté, on lui accorda encore les secours qu'il demandait pour une troisième expédition. Ce nouveau voyage fut pour Colomb une série de contrariétés pénibles et de cruelles déceptions. Tandis qu'il s'efforçait de lutter contre les désordres et les excès que l'indiscipline avait engendrés dans la colonie, ses ennemis le dénoncèrent à la cour comme un traître qui trompait son souverain et aspirait à se proclamer roi des possessions espagnoles, et ils obtinrent l'envoi d'un commissaire royal qui ne servit que trop bien les plans de leur basse jalousie. Christophe Colomb fut arrêté, jeté dans les fers et conduit en Espagne pour être livré à la justice des tribunaux. L'indignation publique et les instances de la reine lui firent rendre sa liberté. Quoique sa santé fut altérée déjà par l'âge et les souffrances, il ne se laissa point abattre et entreprit encore, à ses frais, une dernière expédition. Mais les difficultés, les chicanes, les ennuis de toute espèce qu'on lui suscitait le rebutèrent, et d'ailleurs la mort de la reine Isabelle

vint le priver de la seule protection sur laquelle il pût compter. Vieux, infirme et presque ruiné, il se retira, pour jouir du moins de quelque repos, à Séville, avec son frère et son fils. Le gouvernement ne paya ses services que par l'oubli et l'ingratitude ; on ne lui remboursa pas même les sommes qu'il avait avancées. «Combien peu m'ont rapporté de fortune, écrivai-til à son fils, mes longues années de travaux, de fatigues, de périls, puisque je ne possède même pas un toit, à moi appartenant, sous lequel je puisse enfin me reposer..... C'est dans une auberge que je suis forcé de vivre, et je n'ai pas toujours ce qu'il faut pour en payer les frais lorsque vient le jour de l'échéance. »

C'est dans cet état voisin de la misère qu'on laissa mourir l'homme le plus éminent de son siècle, celui auquel l'Espagne dut les éléments de sa puissance, et qui n'était pas moins remarquable par ses vertus que par ses talents. «Sa gloire, dit M. de Bonnefoux, fut honnête et pure; son instruction fut au niveau de celle des plus savants; il devança de beaucoup son siècle où si peu de personnes le comprirent, et où, sans les célestes inspirations de la magnanime Isabelle, il n'aurait été considéré que comme un visionnaire. Son caractère respirait la loyauté; partout il paraissait avec éclat, soit sur le pont d'un navire, soit au milieu des docteurs les plus consommés des universités les plus renommées, soit dans le sein des cours, ou soit dans les hasards de la guerre et des combats; il fut humain, juste, bienveillant, inflexible devant la révolte, clément en face du repentir; on le vit le plus respectueux des fils, le plus tendre des pères, le plus affectueux des frères; bref, il eut un génie surhumain, il accomplit l'entreprise la plus audacieuse, la plus incroyable qui pût être tentée; il devint grand amiral, il fut vice-roi; et s'il eut quelques imperfections, aucune n'a porté atteinte ni à sa renommée, ni à sa grandeur, et n'a souillé son nom ni son caractère d'une de ces taches indélébiles qui ternissent la mémoire de la plupart des autres grands hommes dont l'histoire conserve le souvenir. »

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE POPULAIRE, ou essai sur la manière de parler au peuple, par l'abbé Isidore Mullois, premier chapelain de la maison de l'empereur. Paris 1853; 1 vol. in-12: 1 fr. 75.

Voici un livre vraiment original, qui ne s'adresse pas seulement aux orateurs du clergé, à ceux dont la mission est de prêcher la parole de l'Evangile, mais qui offre à tous d'utiles conseils, des enseignements précieux. Après l'avoir lu chacun pourra en quelque sorte se dire: Et moi aussi je peux et dois être prédicateur. C'est qu'on n'y trouve pas des principes rigoureusement et méthodiquement déduits comme dans une école ou dans un traité savant. Pour l'auteur, l'éloquence chrétienne consiste surtout dans l'exercice de la charité. Qui aime bien, parle bien, voilà l'axiome sur lequel repose tout son cours, et il s'attache à démontrer que le meilleur moyen de se faire écouter du peuple, c'est de lui témoigner une affection sincère, active, persévérante. « Il s'agit de gagner des cœurs pour les redonner à Dieu; or, il n'y a que la charité qui sache trouver les mystérieuses voies qui conduisent au cœur : on est toujours éloquent quand on veut sauver quelqu'un qu'on aime, et on est toujours écouté quand on est aimé.....

« Vous avez beau faire de magnifiques raisonnements parés de superbes phrases, on trouvera bien dans son esprit de quoi les éluder. Qui sait même si l'esprit français, d'un seul mot méchant, ne jettera pas par terre votre superbe échafaudage d'arguments? On veut dans l'éloquence sacrée du neuf, de l'imprévu, en voilà: aimez, vous étonnerez, vous ravirez, on ne pourra vous résister.....

« La charité c'est le grand besoin de ce temps-ci. On dit aujourd'hui : Le siècle a besoin de ceci, le siècle a besoin de cela. Mon Dieu, le siècle a besoin d'une seule chose, c'est d'être aimé..... Il a besoin d'être arraché à cet égoïsme qui le ronge et le désole; il a besoin d'un peu d'estime et de bonne affection pour le dédommager

de tout ce qui lui manque. Que nous sommes simples d'aller chercher si loin ; *le royaume de Dieu est dans nos cœurs.* »

Mais il ne suffit pas d'aimer le peuple, il faut le connaître, il faut prendre la peine de l'étudier, le voir de près, le suivre dans sa famille, s'asseoir à son foyer, s'intéresser à ce qui l'intéresse. Une pareille tâche exige sans doute quelques efforts, mais on s'en exagère un peu trop les difficultés. Il y a des préjugés à vaincre, des répugnances à surmonter, des déboires à subir ; c'est inévitable. Cependant avec du zèle et du savoir-faire on en vient à bout. Le peuple a de bons et de mauvais instincts, auxquels il s'abandonne tour à tour suivant l'impulsion qui lui est donnée. Incapable de choisir lui-même, il ne résiste point à l'influence de ceux qui le dominent par l'énergie et l'opiniâtreté. Les agitateurs révolutionnaires ne le savent que trop, et quand on voit avec quels succès ils en usent, on se demande si la même influence ne pourrait pas être exercée au profit du bien, à l'avantage de la religion et de la morale. Pour cela, ce n'est pas seulement de discuter, de raisonner qu'il s'agit ; les livres, même les mieux faits, les plus populaires, servent peu, rien ne remplace l'influence personnelle. « Mon Dieu ! quand comprendrons-nous que le peuple ne réfléchit pas, qu'il regarde, écoute et puis marche. Il lui faut quelqu'un qui le dirige, et si les honnêtes gens ne veulent pas accepter cette mission, il trouvera bien ailleurs qui voudra s'en charger .... »

M. l'abbé Mullois se montre excellent observateur dans la manière dont il esquisse les traits différents qui caractérisent le peuple des villes et le peuple des campagnes. Il donne ainsi beaucoup d'autorité à ses conseils, en les appuyant sur une parfaite connaissance du public auquel les prédicateurs ont affaire. Des faits piquants, bien choisis et cités à propos, viennent d'ailleurs rappeler de temps en temps que sa théorie est tout entière puisée dans la pratique. Ce n'est pas un professeur qui disserte du haut de sa chaire, c'est plutôt un missionnaire qui expose simplement, mais avec autant d'esprit que de netteté, les résultats de sa propre expérience.

Quant à la marche du discours, par exemple, il se préoccupe beaucoup moins des préceptes classiques de l'art oratoire que de

l'effet qu'on veut produire. Les règles n'ont de valeur à ses yeux qu'autant qu'elles peuvent réellement concourir à ce but. Il estime qu'on doit commencer d'une manière simple, exposer avec clarté son sujet, ne rien négliger surtout pour se faire écouter en intéressant ses auditeurs.

« Soyez vif, entraînant dans l'attaque, que l'on entrevoie déjà votre force, vos moyens de défense, et les triomphes de votre vérité.....

« Après cela un mot au cœur, afin qu'il ne conseille pas trop mal l'esprit; mais quelque chose de vrai, de cordial qui ouvre l'âme et qui, avec une contenance modeste, révèle un orateur tout ami de son auditoire..... »

Il faut de l'ordre dans un discours, mais M. Mullois blâme ces divisions et ces subdivions imposées par l'usage, « qui hachent nécessairement une vérité en deux ou trois parties, lesquelles doivent être encore hachées en deux ou trois tronçons de vérité, ce qui donne à l'orateur l'air d'un homme qui s'amuse à démonter une machine, et à remettre ensuite chaque chose à sa place. » L'important pour lui, c'est que le discours soit : 1° populaire, c'est-à-dire à la portée de ceux qui l'entendent, soit pour la pensée soit pour le langage, et propre à faire sur eux une impression durable ; 2° clair; exempt de ces termes philosophiques et de ces discussions abstraites auxquels les trois quarts, pour ne pas dire plus, des gens qui fréquentent l'église ne comprennent absolument rien ; 3° enfin, court, débarrassé de toute longueur inutile afin de ne pas fatiguer l'attention, de ne pas faire naître l'ennui. Il cite à ce propos saint François de Sales, qui disait : « Croyez-moi, c'est par expérience et par longue expérience que je vous dis ceci : Plus vous direz, et moins l'on retiendra. Moins vous direz, plus on profitera. A force de charger la mémoire des auditeurs on la démolit, comme on éteint les lampes quand on y met trop d'huile, et on suffoque les plantes en les arrosant démesurément.

« Quand un discours est trop long, la fin fait oublier le milieu, et le milieu le commencement.

« Les médiocres prédicateurs sont recevables, pourvu qu'ils

soient courts; et les excellents sont à charge quand ils sont trop longs. »

Par le même motif, M. Mullois conseille d'abréger les offices et d'en retrancher surtout les airs de danse ou d'opéra qui, trop souvent, accompagnent les cérémonies du culte catholique.

Passant ensuite en revue les qualités nécessaires à la personne du prédicateur, il met en première ligne, le tact, la bonté, la chaleur et la puissance de conviction. Il aurait dû ajouter l'esprit, car pour prêcher suivant ses préceptes, il en faut certainement beaucoup. Sa méthode exige de plus une grande connaissance du cœur humain, et une constante étude de l'Evangile, deux choses que l'on ne peut guère puiser dans l'enseignement du séminaire. La parole divine, toujours la première puissance de l'univers, l'Evangile encore aujourd'hui le premier des livres, voilà les bases véritables de l'éloquence chrétienne.

Enfin l'action est une qualité fort essentielle de l'orateur, et il importe de bien comprendre ce qu'elle doit être. « L'action, ce n'est pas seulement le geste, ce n'est pas du mouvement et du bruit: c'est la manifestation par les organes, de la pensée et des sentiments de l'âme; c'est l'âme qui, ne pouvant se révéler elle-même, force son écorce matérielle à porter à une autre âme ce qu'elle contient de vérité et d'amour.

« Le principe de l'action doit être dans le cœur..... L'action est dans la voix, dans le geste, dans le visage, dans la main, dans toute la contenance et même dans le silence.... »

M. l'abbé Mullois termine son cours par un chapitre consacré à la nécessité de l'étude et un autre au zèle. Dans le premier, il insiste avec force sur ce que la science est indispensable au clergé, il combat vivement les objections de la paresse, et s'élève contre ceux qui s'imaginent que « on sera toujours en état de parler à son pauvre peuple. » Dans le second, il signale très-judicieusement les erreurs d'un zèle mal éclairé, les préjugés qui s'opposent à ce que les bonnes dispositions des gens de bien soient utilisées comme elles devraient l'être, la tiédeur qui trop souvent empêche le prêtre de prendre l'initiative et de donner l'élan. Il rappelle tout le bien qu'on

peut faire à l'aide des associations religieuses ou charitables, et s'étonne en particulier qu'on ne sache pas mieux mettre à profit l'influence qui s'exerce au moyen des livres.

« Mais ces livres doivent être choisis avec soin, et on ne s'en inquiète guère, chose étrange ! on soignera un sermon qui sera écouté de quelques centaines de personnes, et on ne choisit pas le livre qui ira parler de Dieu à ceux qui ne viennent pas à l'église ! Chaque année, pour les distributions de prix, on donne en France, dans les pensionnats honnêtes, environ 1200 mille volumes ; quel bien on pourrait faire par là s'ils étaient bien choisis ! Quelle masse de bons livres on pourrait jeter dans les familles ! mais on les prend au hasard : un livre a une approbation d'évêque, quel qu'il soit, il passe, il n'y a pas d'idées, il est ennuyeux, c'est un mauvais roman religieux, il peut même être très-dangereux ; qu'importe, on le donne, et, chose inconcevable, cela se fait chez des religieuses, très-distinguées d'ailleurs, appelées à diriger les enfants des classes élevées de la société. Cela se fait même chez des ecclésiastiques capables. Il semble qu'on a entrepris de prouver cette assertion des méchants : qu'il n'y a chez les gens pieux qu'une littérature insignifiante et ennuyeuse. »

Cette dernière citation, ainsi que bien d'autres qu'on pourrait faire, montrent chez l'auteur une indépendance d'esprit très-remarquable. Son ouvrage est rempli de bon sens, d'observations piquantes, d'idées ingénieuses ; le style a du trait, de la vigueur et de l'originalité. Sans doute, M. l'abbé Mullois écrit spécialement en vue des prédicateurs catholiques, mais comme il s'appuie sur l'Évangile, et s'abstient en général de toucher aux questions confessionnelles, les protestants pourront également profiter de ses excellentes directions et de ses critiques aussi justes que spirituelles. Nous ajouterons même que son livre offre aux lecteurs de toutes professions un attrait plein de charmes, un stimulant bien propre à réveiller en eux le désir de travailler, dans la mesure de leurs forces et de leur sphère, à l'œuvre populaire et chrétienne de la régénération sociale.

De l'influence de Luther sur l'éducation du peuple, par Ad. Schæffer. Strasbourg, 1853 ; 1 vol. in-8°.

L'influence exercée par la réforme religieuse sur l'éducation du peuple est un fait si évident qu'il semble n'avoir pas besoin d'être démontré. Sur ce point comme sur plusieurs autres, l'Eglise romaine elle-même a dû suivre l'exemple de sa rivale et faire des efforts pour ne pas rester dans un état d'infériorité complète. C'est du seizième siècle que date ce réveil; auparavant on laissait le peuple croupir dans l'ignorance, et surtout on se serait bien gardé de l'instruire des vérités évangéliques, la religion ne consistait pour lui qu'en des croyances superstitieuses plus ou moins grossières. Mais les ennemis du protestantisme ont tellement altéré la vérité historique à cet égard, qu'il est devenu nécessaire de la rétablir, et d'exposer, en s'appuyant sur des données exactes, le rôle que jouèrent les réformateurs, ainsi que les principes qu'ils firent triompher. Le travail de M. Schæffer n'est donc pas superflu ; il a même une grande opportunité dans ce moment où les esprits, las de la stérile politique, commencent à se préoccuper des questions religieuses trop longtemps négligées.

L'extrême corruption du clergé, qui fut l'une des causes de la réforme, peut nous faire apprécier ce que devait être l'état moral du peuple soumis à l'influence de tels prêtres. Aussi Luther comprit-il que, pour régénérer les âmes, il fallait absolument s'emparer de l'éducation populaire, que là se trouvait le levier au moyen duquel la puissance de Rome serait ébranlée. En même temps donc qu'il traduisait la Bible pour la mettre à la portée de tous, il s'occupa de créer des écoles où les préceptes chrétiens pussent être enseignés aux enfants du peuple, afin de faire ainsi pénétrer la connaissance de l'Evangile jusque dans les derniers rangs de la société. C'était une œuvre hérissée d'obstacles de toutes sortes. L'argent manquait, la bonne volonté des parents faisait défaut, des instituteurs capables et dévoués ne se trouvaient pas. Mais le génie de Luther ne se laissa point décourager par des échecs inévitables. La grandeur même de sa tâche exaltait son audace. Il ne travaillait pas

seulement pour obtenir un succès immédiat. Ses vues embrassaient l'avenir, et son but était atteint pourvu qu'il semât des germes féconds destinés à prendre plus tard un développement de plus en plus vigoureux. On a souvent représenté Luther comme ayant des tendances aristocratiques très-prononcées. L'assertion est assez exacte si l'on entend par là qu'il fut enclin à chercher son appui chez les princes plutôt que dans une popularité toujours dangereuse, mais alors ce n'est pas un reproche, c'est un éloge, car il parvint ainsi à séparer complétement la cause de la réformation de celle que souillèrent les excès des anabaptistes et de la guerre des paysans. Au contraire, il prouva, par ses nombreux écrits et par sa constante sollicitude pour tout ce qui concerne l'éducation, combien il avait à cœur les vrais intérêts du peuple. Non-seulement les théories pédagogiques étaient l'objet de ses études favorites, mais encore il ne dédaigna pas d'employer son talent à composer de petits ouvrages populaires propres à servir de base à l'instruction morale et religieuse telle qu'il la concevait. C'est avec raison que Luther, déjà sur le retour de sa vie, se rendit ce témoignage. « S'il était permis de se glorifier, je me vanterais d'avoir réveillé dans toutes les classes de la société la voix de la conscience..... j'ai tracé à tout homme la règle de sa vie..... grâces en soient rendues à Dieu ! »

M. Schæffer expose d'une manière très-intéressante les idées de Luther, et celles des autres réformateurs qui, malgré quelques divergences dans leurs manières de voir, concourent, « chacun selon la mesure de ses forces et selon l'individualité qui lui fut propre, à faire l'éducation du peuple. »

Son livre est le fruit de recherches laborieuses et intelligentes, comme on pourra s'en convaincre par la longue liste des sources auxquelles il a puisé et qu'il donne dans son avant-propos. Après avoir présenté la théorie de l'éducation du peuple et l'aperçu rapide de ce qu'elle fut jusqu'au seizième siècle, il trace un tableau remarquable des circonstances au milieu desquelles parut Luther, des difficultés qu'il eut à vaincre, et des succès qu'obtint son énergie puissante. Il examine ensuite au point de vue pédagogique les li-

vres du grand réformateur, ainsi que ceux de ses collègues, et il termine par une appréciation fort juste des causes qui, pendant la seconde moitié du seizième siècle, neutralisèrent une influence dont les bienfaits ont été depuis grandissant chaque jour, et à laquelle nous devons encore aujourd'hui la force de combattre l'obscurantisme, l'espoir certain de le vaincre. « Instruisez le peuple et surtout pénétrez-le de l'esprit de l'Evangile ! c'est là et seulement là qu'est pour la nation l'œuvre de salut; il n'y a pas d'autre digue qui puisse arrêter le flot toujours croissant d'une nouvelle barbarie, et, en même temps, pas d'autres moyens pour faire accomplir à l'humanité sa destination définitive. Protestants, à l'œuvre ! reprenez la tâche que vos aïeux n'ont pu achever ! faites taire l'esprit de parti et que l'esprit de l'Evangile seul vous anime !... n'adorez pas Luther, sachez dégager, dans son œuvre, des scories le pur métal ; et, animés de son esprit, bravez tous les obstacles pour répandre les lumières sur la surface du globe. »

LE SCALPEL, traité de philosophie passionnelle, par H. de Vivès. Paris, 1853; 1 vol. in-12 : 2 fr.

Faire de la philosophie avec le scalpel, ce n'est assurément pas très-spiritualiste. En fouillant le corps humain jusque dans ses replis les plus cachés, on n'arrivera jamais à trouver l'âme. Après avoir étudié l'une après l'autre toutes les fibres de son sujet, l'opérateur n'en saura pas davantage sur le siége de la vie et sur les procédés de l'intelligence. Aussi M. de Vivès, qui prétend fonder un nouveau système de philosophie, me paraît-il s'être étrangement fourvoyé dans le choix de son titre. Le scalpel n'a guère pu le conduire au delà du matérialisme, et cependant il débute par poser en principe l'existence de l'âme, sa supériorité, son éternité, sa perfection. C'est une méthode assez peu logique ; on ne comprend pas quelle marche il a suivie pour arriver à énoncer dès la première page de son livre une vérité qui devrait plutôt en être la conclusion. Du reste le même défaut se retrouve dans tous les chapitres suivants; il ne prouve pas, il affirme, et, quant à l'enchaînement des idées,

il laisse au lecteur le soin de le découvrir. Sa doctrine est une espèce de panthéisme. L'âme est une parcelle de Dieu, unie à la matière pour la soumettre, la changer, l'idéaliser. Elle est donc en lutte perpétuelle, et c'est précisément cette lutte qui constitue la vie. L'homme cherche sans cesse la certitude, mais il ne peut la trouver, car, une fois ce problème résolu, sa vie serait sans but, l'âme n'aurait plus de motif pour rester unie au corps. M. de Vivès est si certain de son incertitude qu'il n'hésite pas à traiter de *naïveté* le fameux *je pense, donc je suis*, de Descartes. Cela n'arrête pourtant point le cours de ses affirmations : l'âme est immatérielle, son assujettissement au corps lui a fait perdre ses attributs divins; étant individualité, elle a cessé de faire partie de la force universelle qui est Dieu, elle obéit même à la matière qu'elle est contrainte de servir, mais elle se révolte de temps en temps, et de là naît l'orgueil qui est le mobile unique de toutes nos pensées, de tous nos sentiments, de toutes nos actions, la source de toutes les vertus et de tous les vices, la cause des élans les plus généreux comme des passions les plus mauvaises. En un mot, l'orgueil, c'est presque l'âme tout entière, c'est sa vie, c'est la seule preuve de son existence.

Voilà, il faut l'avouer, une philosophie bien simple et bien commode pour expliquer les phénomènes multiples de la double nature de l'homme. Mais, quoique l'auteur prétende en faire sortir une morale perfectionnée, je préfère encore la naïveté d'un Descartes. Aussi ne me donnerai-je pas la peine de suivre plus loin M. de Vivès dans le développement de son système qui, s'il n'est pas matérialiste dans le sens ordinaire du mot, ne donne cependant d'autre but à l'activité de l'âme, ne lui impose d'autre devoir que l'amélioration de la matière. C'est supposer la matière perfectible, tandis que l'âme, étant une parcelle de Dieu, n'a pas besoin de l'être. Or on ne saurait imaginer un renversement plus complet des idées morales.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

NOVEMBRE 1853.

LITTÉRATURE.

LE PRESSOIR, drame en 3 actes et en prose, par George Sand. Paris, 1853; in-12: 2 fr.

La scène se passe, au XVIIIe siècle, dans un village de France. C'est l'époque de la vendange, et maître Bienvenu, menuisier, doit livrer un pressoir qui lui a été commandé par la commune. Le charpentier du village, maître Valentin, auquel devait échoir l'entreprise, mais qui, faute d'argent, n'a pu s'en charger, regarde d'un œil d'envie le travail de son heureux voisin et fait des vœux pour qu'il ne réussisse pas. Ces deux rivaux ont chacun un fils, et la jalousie qui divise les pères n'a pas empêché qu'une tendre amitié se formât entre leurs enfants; ce sont eux qui dirigent ensemble l'atelier où se fabrique le pressoir. Ils y apportent tant de zèle et d'ardeur que maître Valentin lui-même en est touché, malgré sa rancune, et consent à leur prêter aide pour réparer un accident survenu au moment où l'œuvre semblait achevée. Mais dans la maison du menuisier se trouve une charmante filleule dont le cœur innocent devient un sujet de querelle entre les deux amis. Pierre Bienvenu qui l'aime depuis longtemps sans oser se déclarer, charge Valentin fils d'être son interprète auprès d'elle: mission fort délicate pour un jeune et beau garçon vis-à-vis d'une jolie fille, d'autant plus que mademoiselle Reine nourrit un secret penchant pour Valentin, et le laisse assez deviner en repoussant les avances de Pierre. Cependant, comme elle ne veut pas être une pomme de discorde, elle prend l'héroïque résolution de n'épouser ni l'un ni l'autre, et, afin de donner le change à leurs soupçons, elle se laisse

courtiser par Noël Plantier, le prétendu de Susanne, la sœur de Pierre. Or cette prétention à se faire passer pour coquette n'aboutit qu'à rendre les deux amis jaloux l'un de l'autre, à brouiller Susanne avec son fiancé, à mécontenter maître Bienvenu, à fournir un nouveau prétexte au mauvais vouloir de maître Valentin.

Voilà l'intrigue de la pièce. Elle n'est pas mal compliquée; on peut dire que l'auteur a rassemblé presque toutes les passions humaines autour de son pressoir. C'est bien du luxe pour une scène villageoise. Si du moins le charme naïf des détails compensait ce défaut de simplicité dans l'action. Mais au contraire ce ne sont que raffinements de délicatesse, de sensibilité, de grandeur d'âme, de généreuse abnégation qui nous transportent au milieu d'un monde tout à fait idéal. Les villageois de Mme Sand sont une race d'élite, chez laquelle le cœur et l'esprit paraissent beaucoup plus développés que dans les salons de la meilleure compagnie. Ils pensent, parlent, agissent comme des héros de roman. A peine de temps en temps une faute de langage vient-elle nous rappeler que ce sont des campagnards peu ou point lettrés; encore n'est-elle là que pour la forme, car les idées et les sentiments qu'expriment ces ouvriers menuisiers ou charpentiers sont du plus fin aloi et ne laissent vraiment rien à désirer, soit pour l'abnégation chevaleresque, soit pour la pureté du goût.

Valentin qui voit Pierre en proie à la jalousie, s'efforce de refouler l'affection qu'il sent naître en lui pour la jolie petite Reine et prend noblement à cœur la cause de son ami; Susanne avec non moins de désintéressement permet à son prétendu de seconder le stratagème par lequel Reine veut guérir Pierre de son amour; maître Bienvenu se montre aussi tout prêt à doter sa filleule, quoiqu'elle refuse d'être la femme de son fils pour prêter l'oreille aux galants propos du fiancé de Susanne; enfin Pierre les surpasse tous en grandeur d'âme, renonce à Reine pour qu'elle puisse épouser Valentin et nous offre ainsi l'exemple non moins rare que magnanime du triomphe de l'amitié sur l'amour. C'est un assaut général de générosité dans lequel tous ces personnages rivalisent de délicatesse, de sensibilité exquise et déploient tout à coup une éloquence

merveilleuse. Mme Sand est bienheureuse d'avoir découvert de tels villageois qui possèdent tout le poli de la culture intellectuelle sans les travers qu'elle engendre, et qui joignent aux vertus modestes d'obscurs travailleurs les qualités de l'âme les plus hautes et les plus raffinées. Il est vrai que, selon toute apparence, ils n'existent que dans son imagination, comme les caractères exceptionnels que peignent la plupart de ses romans. Après avoir longtemps créé des êtres plus ou moins diaboliques pour les besoins du grand procès qu'elle intentait à l'état social, elle s'est lassée sans doute d'une si mauvaise compagnie, et son talent aussi souple que fécond a entrepris d'exploiter la veine opposée, de mettre en relief ce qu'il y a de bon et d'honnête dans l'espèce humaine. Or voici que déjà dans cette nouvelle voie se retrouve le même défaut que dans l'ancienne: une tendance à tout exagérer, à consulter la fantaisie plutôt que la nature, à ne peindre que des caractères exceptionnels qui, jusque dans les plus petits détails, portent moins le cachet de l'observation que celui de l'analyse subtile des instincts et des penchants du cœur. Seulement la lunette de l'auteur a changé de direction: au lieu d'être braquée sur les hautes classes de la société, comme autrefois, pour y chercher des passions et des vices monstrueux, c'est parmi les rangs inférieurs qu'elle prétend aujourd'hui découvrir la perfection morale accompagnée d'un développement intellectuel vraiment miraculeux. Avec de pareils éléments Mme Sand fait des contes dramatiques dont le succès ne nous étonne point, car elle y déploie les grâces de son imagination et le charme de son style; mais ce ne sont ni des drames ni des comédies. L'action y est à peu près nulle; on devine le dénouement dès les premières scènes; aussi le spectateur éprouve-t-il une juste impatience en voyant cet imbroglio factice qui se prolonge sans autre motif que la nécessité de remplir cinq actes, tandis qu'un seul mot de Reine suffirait pour tout éclaircir. Le silence qu'elle garde ne s'explique pas, et l'on peut encore moins s'intéresser au stratagème qu'elle emploie. Ce n'est assurément pas la crainte d'affliger son parrain qui retient Reine, puisque par sa feinte coquetterie elle semble aspirer à rompre un autre mariage auquel il ne tient pas moins. Du reste, tous les personnages

de ce drame sont plus ou moins des marionnettes dont on voit un peu trop les ficelles. Aussi la prétention de Mme Sand à faire passer son *pressoir* pour un simple tableau de mœurs copié d'après nature n'est-elle guère soutenable. Voulant établir, comme l'indique sa préface, que l'habitant du village diffère du paysan, elle invente des villageois et les façonne dans ce but, de la manière la plus propre à prouver sa thèse. Cela ressemble beaucoup plus à un vaudeville qu'à une comédie ; c'est un caprice d'artiste et non pas une œuvre sérieuse.

LE FOYER DOMESTIQUE, ou chagrins et joies de la famille, par Mlle Frédérika Bremer, trad. du suédois par Mlle R. Du Puget. Paris, 1853; 1 vol. in-16: 3 fr. 50 c.

Ce roman est à la fois l'un des plus jolis de l'auteur et le type du genre auquel appartiennent tous ses ouvrages. En général Mlle Bremer emprunte à la vie de famille les scènes qu'elle se plaît à peindre ; ce sont les mœurs domestiques, les habitudes casanières des peuples du Nord ; tout se passe dans l'intérieur de la maison ; ce qu'on appelle le monde n'y joue que le moindre rôle. On y voit le jeu des passions contenues ou modérées par le sentiment du devoir et par l'idée des convenances. Le drame ne sort pas du cercle de la vie ordinaire et l'action se compose d'une foule de petits détails. Ainsi dans le *Foyer domestique* nous avons l'histoire d'une famille, racontée très-simplement, mais remplie de traits d'observation finement touchés. Ce sont de charmants tableaux d'intérieur. On y trouve une société aimable, honnête, pure, et si les incidents ont en eux-mêmes peu d'importance, on n'en éprouve pas moins un vif intérêt à suivre le développement des caractères qui sont esquissés d'une manière fort piquante. Le talent de Mlle Bremer brille surtout dans l'art de mettre en scène ses personnages, de les faire parler et agir avec un naturel parfait. Au lieu d'avoir recours à ces longues et minutieuses descriptions si communes chez nos romanciers, elle préfère employer le dialogue et sait si bien s'en servir, que le lecteur

est bientôt introduit dans l'intimité de la famille, il en connaît tous les membres, il en sait les chagrins et les joies, il s'intéresse à leurs moindres aventures.

La traduction est facile, agréable, et sachant unir avec l'élégance du style une certaine saveur originale qui rappelle le lieu de la scène ainsi que la nationalité de l'auteur. Mlle Du Puget a le double avantage de posséder fort bien la langue suédoise, et d'avoir vécu dans le pays dont Mlle Bremer aime tant à décrire les mœurs et les usages.

RÉFLEXIONS, SENTENCES ET MAXIMES MORALES DE LA ROCHEFOUCAULD ; Paris, Jannet, 1853 ; in-18.

Depuis 1678, les fameuses *Maximes* tracées par un des hommes les plus remarquables du dix-septième siècle, ont été bien souvent réimprimées, mais l'édition nouvelle se distingue avantageusement de ses devancières ; elle avait été préparée par M. G. Duplessis, littérateur fort instruit, enlevé récemment aux bonnes études par une mort prématurée ; il y a joint des notes où se montrent de curieux rapprochements entre l'auteur des *Maximes* et divers écrivains célèbres ; il a réuni avec soin les variantes nombreuses que présentent les diverses impressions mises au jour du vivant de l'auteur. La Rochefoucauld ne cessa, en effet, de retoucher son exquis petit livre ; il supprimait, ajoutait, modifiait ; il *jouait aux maximes*, a dit un critique ingénieux, en lui faisant la guerre sur son système ; il cédait sur quelques points ; il en renforçait d'autres. La première édition renferme soixante et une maximes qui ne se trouvent que chez elle ; tout cela a été réuni avec soin et tous ces changements sont dignes d'attention ; on voit avec intérêt un penseur d'élite s'efforcer sans cesse d'atteindre la propriété de l'expression et la perfection du style. Nous nous bornerons à deux exemples :

« L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus (première édition). Cette pensée devient plus tard bien plus précise et bien plus heureuse : « L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. »

« Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles percent toujours à travers de ces voiles. » Cette pensée n'est-elle pas préférable à celle de l'édition originale : « Quelque industrie que l'on ait à cacher ses passions sous le voile de la piété et de l'honnêté, il y en a toujours quelque endroit qui se montre. »

« La modestie qui semble refuser les louanges n'est, en effet, qu'un désir d'en avoir de plus délicates (première édition). » Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois. »

Rien de curieux à étudier comme les essais par lesquels La Rochefoucauld passe souvent pour arriver à la concision qui met si bien sa pensée en relief; parfois il n'y a, outre les diverses rédactions de la même maxime que de faibles nuances de différence, mais ce sont les nuances mêmes qui font un des principaux charmes du style comme de la peinture.

En tête du volume on remarquera une piquante notice tracée par M. Sainte-Beuve; l'auteur des *Portraits littéraires* s'étant déjà fort occupé de La Rochefoucauld, il y revient avec prédilection; il l'apprécie sans partialité, le blâme à certains égards, et surtout il s'attache à combattre M. Cousin qui, dans un livre récent et fort répandu, en l'honneur de Mme de Longueville, intente contre La Rochefoucauld un procès injuste et montre à son égard une animosité réelle. M. Sainte-Beuve relève finement les exagérations et les écarts du célèbre professeur de philosophie, transformé en historiographe fervent de quelques beautés illustres au début du règne de Louis XIV ; il raille certains travers dont les hommes les plus éminents ne savent pas toujours se préserver, il écrit :

« La Rochefoucauld ne ressemblait en rien à cet illustre savant que tout Paris connaît, et qui, lorsqu'il vient y passer quelques mois, a tellement soif de parler (non de causer) qu'il s'arrange de manière à être difficilement interrompu. Cet illustre savant, qui fait ses phrases très-longues, a imaginé de ne reprendre haleine qu'au milieu et jamais à la fin de sa période. Comme on le respecte beaucoup, on attend qu'il ait fini pour glisser un mot, mais il a

trouvé l'art de ne jamais finir, car, ayant respiré en toute hâte au milieu d'une parenthèse, il repart et court de plus belle, si bien que la parole lui reste toujours, que sa phrase, commencée dans un salon, se continue dans un autre ; que dis-je ? elle irait ainsi de Paris jusqu'à Berlin, et comme il est grand voyageur, il est telle de ses phrases, en vérité, qui a pu faire avec lui le tour du monde. »

On peut se dispenser de mettre au bas de cette esquisse le nom de l'auteur du *Cosmos*.

L'ONCLE TOM, raconté aux enfants, par Mlle Rilliet-de Constant. Berne, 1853 ; 1 vol. in-12, fig. : 4 fr.

Cet abrégé de l'*Oncle Tom* mis à la portée des enfants est un peu dans le genre du *Robinson* de Campe. C'est une tante qui raconte à ses neveux et nièces l'histoire du bon nègre, en ajoutant toutes les explications nécessaires pour leur faire bien comprendre soit le sens des enseignements qu'elle renferme, soit les circonstances au milieu desquelles la scène se passe. Mlle Rilliet a élagué tous les incidents accessoires qui auraient pu détourner l'attention du sujet principal. Comme elle le dit très-justement, les enfants ne savent pas transporter leur intérêt sur plusieurs figures également dignes de l'occuper. Elle s'est donc bornée à reproduire l'histoire proprement dite de l'Oncle Tom, qui forme un tout complet L'action gagne de marcher plus directement à son but, et c'est un avantage précieux pour la nouvelle destination donnée à ce livre. Les jeunes lecteurs trouveront certainement beaucoup d'attrait dans ce récit bien fait pour les captiver. Il nous semble aussi tout à fait propre à prendre place dans les bibliothèques populaires. Mlle Rilliet s'est acquittée de sa tâche avec talent et nous espérons qu'elle en sera récompensée par le succès. L'exécution typographique de ce volume et les jolies gravures dont il est orné en font une des plus charmantes publications qui puissent être offertes en cadeaux d'étrennes.

VOYAGES ET HISTOIRE.

EXTRAIT DES VIEUX MÉMORIAUX DE L'ABBAYE DE SAINT-AUBIN DES BOIS, EN BRETAGNE, publié d'après un manuscrit inédit, par Francisque Michel. Paris, Jannet, 1853; in-18.

Il s'agit d'un petit ouvrage en vers qu'un laborieux érudit, connu par ses travaux multipliés sur la littérature du moyen âge, a rencontré à la bibliothèque impériale; ce poëme a cela de curieux qu'il est faux par le fond comme par la forme; le style n'a, du douzième siècle, que l'étrangeté; le manuscrit, dont l'écriture a été imitée tant bien que mal d'après quelque antique modèle, ne peut tromper que les personnes étrangères à la paléographie. Il est vraisemblable que cette supercherie est l'œuvre de quelque personnage qui avait intérêt à doter la famille de Matignon d'une origine fort reculée, et, circonstance curieuse et qui n'avait pas encore été aperçue, un autre ouvrage du même genre a été publié par Moisant de Brieux, en 1672, dans un volume curieux et devenu rare: *l'Origine de quelques coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales.* L'*Ordre des chevaliers bannerets de Bretagne* est tout aussi apocryphe que le manuscrit de l'abbaye de Saint-Aubin; on l'a réimprimé en 1827 sans se douter de la fraude. Un autre écrit de semblable espèce, destiné à démontrer l'antique illustration de la maison de Harcourt, a été regardé comme authentique par le premier (en date) des érudits qui ait *débrouillé l'art confus* des trouvères, l'abbé De la Rue a bien voulu croire que cette pièce était en effet du poëte Wace, lequel fleurissait au onzième siècle; elle avait, en effet, été publiée sous son nom, mais cela ne prouvait pas grand'chose.

On apprend dans les *Vieux mémoriaux* en question bien des choses généralement ignorées, même des plus érudits. La Bretagne doit son nom au roi Britannus « conduisant le grand Herculus; » elle fut conquise, ainsi que le reste de la Gaule, par les amiraux d'Alexandre le Grand: Diognet, Pignon, Bibral, Guesecritus et autres personnages pareils qui se hâtèrent de s'y rendre après la mort du conquérant macédonien.

Voulez-vous savoir combien de gens furent noyés lors du déluge universel? Le chiffre en est expressément indiqué dans les *Mémoriaux* de Saint-Aubin, et, du moins à notre connaissance, il ne se trouve que là :

Hors Noé et sa famille
En submergea quatre-vingt mille
Dix et set cents quatre-vint-huit
Mil cent soixante et dix-houit
Milions sept cents et soixante
Et neuf mil deus cents et quarante
Houit personnes, encor sans
Vieux, jeunes, femmes et esfans,
Ainsi comme grand clercs racontent
Et disent que ses nombres montent.

MÉMOIRES D'UN BOURGEOIS DE PARIS, par le Dr L. Véron; t. Ier. Paris, 1853 ; 1 vol. in-8o : 5 fr.

M. Véron a vu beaucoup de choses, connu beaucoup d'hommes éminents, s'est occupé tour à tour de médecine, de littérature, de politique, a fondé la *Revue de Paris*, dirigé le théâtre de l'Opéra, rédigé le *Constitutionnel*. Les souvenirs d'une vie aussi accidentée ne doivent pas être moins variés que nombreux, et l'on comprend qu'ils puissent offrir un grand attrait à la curiosité publique. Celle-ci est d'autant plus excitée, que le rôle joué par l'auteur depuis la révolution de 1848 l'a mis en rapport avec toutes les célébrités du jour, et lui a permis sans doute de recueillir bien des anecdotes piquantes, bien des données curieuses sur l'histoire contemporaine. D'ailleurs M. Véron est un homme d'esprit, très-habile à faire valoir ses ressources, et qui ne manque pas d'indépendance. Il se pose en spectateur assez impartial, racontant ce qu'il sait, publiant les documents qu'il possède et ne cherchant point à se donner une importance exagérée; mais, au contraire, s'effaçant plutôt derrière les coulisses, tandis qu'il nous montre sur la scène les personnages qui ont marqué dans l'histoire des quarante dernières années. Généraux de l'empire, ministres d'Etat de la restauration, savants,

littérateurs, musiciens, artistes de toutes sortes et même aventuriers révolutionnaires ou autres figurent dans cette galerie que les indiscrétions du bourgeois de Paris rendent fort amusante. On y rencontre bien çà et là des traits déjà connus, des pages insignifiantes qui semblent n'avoir d'autre but que de grossir le volume, cependant les détails neufs et piquants sont en quantité suffisante pour intéresser le lecteur, et les réflexions de l'écrivain portent, en général, un cachet d'originalité qui n'est pas sans mérite. On y puisera des renseignements précieux soit sur les intrigues de la politique et de la finance, soit sur les procédés du journalisme et de la littérature. On y prendra une idée assez exacte de la vie parisienne, avec ses brillantes séductions, ses plaisirs et ses misères. Aussi ces *Mémoires* sont-ils faits pour obtenir un succès de vogue. Ils répondent parfaitement au goût de notre époque pour les révélations indiscrètes et les petits cancans de salon.

NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG, par R. Töpffer. Paris, 1853; 1 vol. gr. in-8° fig. : 16 fr.

Ce volume renferme trois excursions, l'une à la Grande Chartreuse, l'autre autour du Mont-Blanc, la troisième à Gênes. On y retrouve la même allure enjouée, le même cachet d'imagination fraîche et naïve qui ont fait le succès des premiers voyages en zigzag publiés du vivant de M. Töpffer. C'est un genre de littérature fort peu classique, sans doute, et tout à fait en dehors des formes jusqu'ici consacrées par l'usage. Le style est d'une familiarité grande, les idées aussi, et l'auteur écrit comme s'il ne devait pas avoir d'autres lecteurs que ses joyeux écoliers. Mais cette gaîté si vraie d'un pensionnat en vacances ne manque ni de charme, ni de saveur. Le maître s'y livre franchement comme ses élèves; il partage leurs plaisirs; son âme s'épanouit au contact de cette jeunesse rieuse et insouciante, qui, malgré les fatigues de la marche ou les contrariétés du mauvais temps, sait si bien goûter le bonheur d'être libre. Jamais les joies que peut procurer une course al-

pestre ne furent aussi justement appréciées, aussi complétement décrites. Ici point de phrases ambitieuses ni d'admirations conventionnelles ; rien qui sente l'enthousiasme de commande dont le touriste s'approvisionne d'avance pour le dépenser aux beaux endroits suivant les indications de son itinéraire. Töpffer voyage plutôt en artiste ; ses impressions vives, soudaines et toujours originales décèlent un sentiment profond des beautés de la nature, en même temps qu'elles révèlent un observateur ingénieux et très-spirituel. Aussi, pour ceux-là même auxquels déplaisent soit le ton , soit les plaisanteries un peu trop répétées de l'auteur, son livre offre encore maintes pages charmantes, une foule de traits piquants et de détails exquis, des descriptions admirables et d'excellents portraits, surtout lorsqu'il s'agit du paysan savoyard, dont il a su mieux que personne saisir le caractère particulier. D'ailleurs il ne faut pas séparer le texte des nombreux dessins qui l'accompagnent. C'est une œuvre mixte, où le crayon et la plume se prêtent mutuellement secours, et si, parfois, le talent de l'écrivain faiblit, celui du peintre est là pour venir à son aide. Töpffer ne conservait peut-être pas toujours la mesure convenable, il s'abandonnait trop ; quand sa fantaisie rencontrait une veine féconde il ne la quittait point qu'il ne l'eût entièrement épuisée. Mais son esprit richement doué savait y trouver jusqu'au bout des saillies inattendues, des réflexions empreintes d'une admirable sagacité, des aperçus pleins de bon sens pratique, ou des pensées nobles et généreuses. Grâce à cette abondance de ressources, son talent a pu défier la monotonie de la forme à laquelle il s'est astreint dans ses *Voyages en zigzag*. On ne les lit pas tout d'une haleine sans quelque fatigue, mais on y revient souvent avec plaisir, et chaque fois qu'on les ouvre on se sent captivé par un certain attrait qui semble toujours nouveau.

LES DEUX AMÉRIQUES, histoire , mœurs et voyages, par Xavier Eyma. Paris, 1853 ; 1 vol in-12 : 3 fr. 50.

L'auteur de cet ouvrage, qui paraît connaître fort bien l'Amérique, estime que le Nouveau Monde tend à se partager en deux

vastes empires : la république fédérative des Etats-Unis et la monarchie brésilienne. Il regarde comme funestes les tentatives faites pour introduire les institutions républicaines dans les anciennes colonies espagnoles ; elles n'y ont produit que l'anarchie, et les déchirements dont ses contrées sont le théâtre habituel semblent prouver en effet que cette forme de gouvernement ne saurait leur convenir. C'est la manie de l'imitation qui, là comme en Europe, a entraîné les peuples dans une série d'expériences où ils n'ont recueilli que des fruits amers. Leur civilisation s'en est cruellement ressentie. Tandis que l'Amérique septentrionale marchait en avant d'un pas rapide et sûr, les Etats du sud ont plutôt rétrogradé vers la barbarie, au milieu d'incessantes et stériles révolutions. Le Brésil seul s'est maintenu, et, selon M. Xavier Eyma, il le doit à la forme monarchique, la seule qui puisse convenir à des nations aussi étrangères aux idées, aux mœurs et aux habitudes républicaines. Dans les Etats-Unis, c'est une race énergique, active et protestante qui domine. Les tendances austères des fondateurs de la république ont laissé leur empreinte bien marquée dans l'esprit national qui a pu, sans en souffrir encore, supporter les conséquences d'un prodigieux essor industriel et commercial, ainsi que les inconvénients inséparables de la démocratie. Les détails que M. Eyma donne à ce sujet sont fort intéressants. Il se montre observateur intelligent et tout à fait impartial. Son but est d'esquisser avec exactitude les principaux traits caractéristiques du peuple américain, et non pas d'en faire la critique ou l'éloge. Si les coutumes du pays peuvent choquer parfois l'étranger qui les juge à son point de vue personnel, ce n'est pas une raison suffisante pour les condamner, car elles font partie d'un ordre social qu'il s'agit d'apprécier dans son ensemble et dont elles sont peut-être des éléments essentiels, quelque peu d'importance qu'elles semblent d'abord avoir en elles-mêmes. M. X. Eyma signale donc les travers aussi bien que les bonnes qualités qui distinguent la population des Etats-Unis. La grandeur et la puissance du génie américain le remplissent d'admiration, mais il ne dissimule pas les ombres du tableau; et, quoique son livre ne soit qu'un résumé très-suc-

cint, on y trouve des données précieuses, principalement sur l'éducation de la famille et sur l'instruction publique, sur les résultats de la liberté religieuse, sur l'organisation et la marche des divers rouages administratifs, enfin sur les merveilles accomplies par cet esprit audacieux et persévérant qui a pris pour maxime : *Go ahead and never mind.* Quant à ses vues politiques sur l'avenir soit de l'Union, soit du Brésil, ce sont des hypothèses dont il est bien difficile de juger le mérite. En admettant même qu'elles se réalisent, il n'en restera pas moins une grande question à résoudre, celle de marquer la limite où devront s'arrêter les empiétements de la république ainsi que ceux de la monarchie, et d'empêcher ensuite qu'un conflit éclate entre ces deux empires qui prétendront sans doute l'un et l'autre à la complète domination du Nouveau Monde.

GUERRES MARITIMES SOUS LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE, par le capitaine de vaisseau E. Jurien de La Gravière. Paris, 1853; 2 vol. in-12, ornés de plans des principales batailles : 7 fr.

L'auteur de cet ouvrage est un marin français qui, laissant de côté toute vaine gloriole, tout sentiment de rivalité jalouse, raconte avec une impartialité fort remarquable les exploits de la marine anglaise et rend pleine justice à ses illustres chefs. Il voudrait faire profiter son pays des enseignements fournis sur ce point par l'histoire des guerres de la république et de l'empire. C'est une expérience dont il estime que les leçons ne doivent pas être perdues. Si les Français, malgré le courage héroïque et l'enthousiasme qui les animaient, furent presque toujours battus sur mer, cela ne peut évidemment tenir qu'à des défauts dans l'organisation et l'instruction de leur armée navale. La supériorité de la marine anglaise date précisément de cette même époque. En effet, au début de la guerre contre la France, elle était dans une condition assez déplorable : les matelots manquaient, il fallut recourir à de tristes expédients pour compléter les équipages, et le personnel de l'état-major n'offrait pas en général de bien grandes garanties de savoir et de capacité.

Cependant l'Angleterre eut promptement une flotte imposante qui se signala par de nombreuses victoires. M. Jurien de la Gravière attribue ce résultat à la merveilleuse discipline établie par l'amiral sir John Jervis qui, placé à la tête de l'escadre de la Méditerranée, avait par sa prudence et son énergie accompli une véritable réforme dans la flotte anglaise. Convaincu qu'une bonne discipline est l'élément le plus indispensable pour atteindre le but qu'on doit se proposer dans l'organisation militaire, il s'était donné la tâche d'y soumettre les officiers aussi bien que les matelots, et grâce à ses efforts soutenus il en vint à bout, malgré les obstacles et les résistances que devait rencontrer une semblable réforme. Ce fut à son école que se forma Nelson, qui comprit bientôt quel avantage lui donnait l'insubordination des équipages français envahis par l'effervescence révolutionnaire. Joignant à la prudence d'un chef habile l'audace et la promptitude dans l'action, il possédait précisément l'ensemble de qualités nécessaire pour contrebalancer l'impétuosité française. Avant de livrer bataille, il dressait toujours avec beaucoup de soin le plan de ses opérations, et même, au milieu des circonstances les plus graves, il n'omettait aucun détail propre à lui gagner la confiance des hommes placés sous son commandement. « La veille de Trafalgar, il songeait à assurer l'exacte distribution, sur tous les bâtiments de la flotte, des légumes venus de Gibraltar, et recommandait l'installation d'un théâtre à bord de chaque vaisseau ; car ce qu'il craignait le plus pour les matelots anglais, c'étaient la monotonie des longs blocus et les dangereuses tentations de l'oisiveté. » Par cette sollicitude continuelle pour le bien-être matériel et moral de ses subordonnés, il obtenait d'eux un dévouement sans bornes, et s'assurait ainsi qu'au moment de l'action ses ordres seraient fidèlement exécutés. Mais une fois le combat engagé, Nelson se montrait téméraire, dédaigneux des règles, prêt à tenter des coups de main aventureux. Sa tactique consistait « à se jeter résolûment au plus fort du danger, à compter sur ses compagnons pour en sortir vainqueur. » Et le concours de ceux-ci ne lui faisait point défaut, car, chacun sachant ce qu'il avait à faire, l'ordre se maintenait même au milieu de la mêlée ; quand les signaux n'étaient plus visibles les capitaines de vaisseau y

suppléaient par leur zèle intelligent et dévoué. Nelson exerçait ses équipages aux manœuvres les plus périlleuses, les occupait sans cesse, afin d'exciter leur bravoure et de les retenir dans le devoir en éloignant d'eux les mauvaises pensées. « J'aime mieux, disait-il, perdre cinquante hommes par le feu de l'ennemi, que d'être obligé d'en pendre un seul. » Etant d'ailleurs le premier à donner l'exemple, il inspirait à ses matelots autant de respect que d'attachement, et c'était avec joie qu'ils se soumettaient à toutes les exigences de la discipline. Cet accord parfait entre le chef et ses subordonnés contribua puissamment aux victoires de la marine anglaise. Chez les Français, au contraire, l'anarchie régnait trop souvent à bord des navires. Les officiers ne s'entendaient point ou manquaient des connaissances nécessaires ; les soldats et les matelots refusaient d'obéir. L'auteur insiste sur ce point et montre assez clairement qu'une mauvaise organisation fut la cause principale de leurs revers. Son récit présente un vif intérêt ; il sait, par ses descriptions très-bien faites, rendre les évolutions navales intelligibles pour tous les lecteurs, et de nombreux petits plans permettent de suivre pas à pas les diverses péripéties de la bataille.

HISTOIRE DES PYRÉNÉES et des rapports internationaux de la France avec l'Espagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Cénac Montant. Paris, 1853; 2 vol. in-8°: 15 fr.

Cette histoire n'est pas celle d'une nation proprement dite. Les Pyrénées ne formèrent jamais un Etat ; elles furent habitées par diverses peuplades, et, comme tous les pays de montagnes, devinrent un lieu de refuge contre les désastres de la guerre ou contre l'oppression de la tyrannie. Les Ibères et les Cantabrés, qui paraissent avoir été ses habitants primitifs, subirent d'abord une invasion celte, puis l'influence qu'exerça sur eux le voisinage de colonies grecques et phéniciennes. Plus tard, ils se trouvèrent aux prises successivement avec les Carthaginois et les Romains. Après la conquête des Gaules par ces derniers, les Pyrénées passèrent sous la domination romaine qui, pourtant, ne réussit point à soumettre complétement

les débris des populations ibériennes, galliques et cantabres, chez lesquelles se maintinrent la vigueur physique, la pureté du sang et l'orgueil de l'indépendance. Ces espèces de clans ou de tribus conservèrent en général leurs institutions originales, leurs mœurs et leurs coutumes religieuses. Le christianisme s'y introduisit de bonne heure, et, dans les villes du moins, s'établit assez rapidement. L'invasion vandale, torrent dévastateur qui ne laissait que des ruines sur son passage, ne pénétra point dans le cœur des Pyrénées où bientôt affluèrent de nombreux fugitifs venant chercher un asile. Le règne des Visigoths fut ensuite favorable soit à la religion chrétienne, soit au libre essor de l'esprit national. Mais les expéditions des Francks amenèrent de nouvelles luttes sanglantes qui durèrent jusqu'à l'invasion maure, dont le résultat fut d'entretenir les dispositions belliqueuses des peuplades pyrénéennes. Le second volume de M. Cénac Montant s'arrête à l'expulsion des Arabes et à la réunion de l'Aragon et de la Catalogne, qui étendirent alors leur puissance sur les Pyrénées entières.

Cette histoire ne peut avoir d'autre unité que celle de la contrée qui en est le théâtre. Aussi oblige-t-elle l'auteur à de fréquentes digressions pour expliquer les événements qu'il raconte. Il a dû puiser à de nombreuses sources, compulser les annales de la Catalogne, de l'Aragon, de la Navarre, du pays Basque, du Béarn, du Bigorre, du Comminges, du comté de Foix, du Roussillon, de la Cerdagne, de Narbonne, de Carcassonne, etc., etc. Une telle diversité d'origines rend nécessairement la marche de son récit très-compliquée et difficile à suivre. Mais il a su corriger ce défaut par la clarté de l'exposition; son style ne se ressent point des laborieuses recherches exigées par un semblable travail. On y trouve d'ailleurs une foule de données sur des populations intéressantes par leur caractère héroïque, ainsi que par leur physionomie originale, et qui, malgré le rôle important qu'elles jouèrent en maintes circonstances, ont été laissées jusqu'à présent par les historiens dans un injuste oubli.

LES AVENTURES DE DON JUAN DE VARGAS, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol sur le manuscrit inédit, par Charles Navarin. Paris, Jannet, 1853; in-12 : 3 fr.

Voici un récit animé et amusant ; le traducteur le donne comme version fidèle d'un manuscrit fort mal écrit et rempli de ratures, qui lui a été vendu pour la somme de douze réaux (3 francs) par dona Hermenegilda Ajo; cette *dona* tient à Borza une des premières librairies de l'Andalousie, à laquelle elle joint un commerce assez étendu de vieilles férailles et de verre cassé. Nous ne doutons point, quant à nous, que ce ne soit une fiction dans le genre un peu usé de celles que Walter Scott a placées en tête de plusieurs de ses romans; les *Mémoires* de Juan de Vargas doivent se ranger dans la catégorie des écrits supposés. Il serait difficile de trouver un personnage qui ait vu plus de pays et mené une existence plus agitée. Ses duels sont nombreux ; il prend part à la conquête du Mexique et à celle du Pérou: il est souvent captif, mais il s'échappe d'Alger comme de la Rochelle; il combat en Allemagne et en Chine; il brave la mort à Naples et à Bornéo, au Chili et en Tartarie; il joue très-souvent du poignard; il tue sa femme, à laquelle il avait d'ailleurs le droit d'adresser des reproches forts mérités.

Le fanatisme, le mépris de la vie humaine, une dévotion aveugle qui ne gêne en rien l'essor des passions fougueuses, tels sont les sentiments que le prétendu traducteur s'est efforcé d'imprimer par-dessus tout; mais parfois il exagère, et quelques traits d'une ironie passablement voltairienne se montrent de temps à autre ; le lecteur un peu au fait remarque sans peine ces dissonnances et reconnaît aussitôt le postiche, amusant d'ailleurs, et rempli de détails piquants, mais qui ne sont pas toujours à l'abri de la contestation. Prenons au hasard un de ces traits :

« La vallée de Tuzutépec est extrêmement chaude, et le curé m'a raconté un usage que les Indiens suivaient du temps de leurs anciens rois. Dans la salle du conseil se trouvaient d'énormes cru-

ches que l'on remplissait d'eau, et quand le roi convoquait les caciques, ceux-ci, pour être plus frais, se mettaient chacun dans une de ces cruches avant de commencer la délibération. On ne leur voyait que la tête, de sorte qu'ils ne pouvaient contracter la mauvaise habitude de gesticuler en parlant, comme font certains prédicateurs, et encore moins en venir aux coups dans la chaleur de la discussion. On peut rire de cette coutume, mais j'ai vu faire pis chez les chrétiens, où quelquefois ce sont les cruches seules qui sont appelées au conseil.»

Nous avons observé quelques irrégulatités chronologiques qui suffiraient pour dissiper tous les doutes sur l'exactitude des récits de don Juan de Vargas. Il est du nombre des révoltés qui, à Lima, égorgent Pizarre, et quelque temps après, il tombe au pouvoir des Maures, dans la bataille où périt le roi de Portugal, Sébastien. Or, ces deux événements, survenus, l'un en 1541, l'autre en 1578, sont, de fait, séparés par un intervalle de trente-sept années. Mais que ce soit ou non un roman, ce livre nous paraît assez remarquable pour en présenter une courte analyse.

Don Juan de Vargas offre le type assez exact de ces aventuriers espagnols qui firent la conquête de l'Amérique sous les ordres des Cortès, des Pizarre et des Almagro. Issu d'une famille noble, mais sans fortune, il est obligé de se faire soldat pour échapper aux conséquences de quelques fredaines de jeunesse. Sa première campagne le conduit à Naples, puis à Milan, où il mène joyeuse vie donnant libre essor à ses passions, et perdant au jeu l'argent gagné au pillage, ce qui ne l'empêche pas d'être fort dévot. Une dispute, suivie d'un duel où il tue son adversaire, l ui fait quitter le service du roi de Naples pour s'embarquer à bord d'un navire qui doit porter à Cortès des renforts. Mais avant d'arriver au Mexique, le bâtiment devient la proie d'un corsaire. Don Juan est amené à Tétuan et vendu comme esclave à un marchand juif. Ayant réussi à s'échapper il s'embarque de nouveau pour le Mexique. Le passage suivant de sa relation peint avec naïveté l'état du pays conquis par Cortès, ainsi que le fanatisme qui caractérisait les Espagnols.

« Les traces du long siége qu'avait soutenu Mexico s'effaçaient rapidement ; des palais comme ceux d'Espagne remplaçaient les anciennes habitations des seigneurs mexicains ; une magnifique cathédrale commençait à s'élever ; on avait assis les fondations sur les images de pierre qu'on avait arrachées des temples du démon. Les rues étaient remplies d'Indiens, dont les uns travaillaient à combler les canaux qui faisaient autrefois de cette ville une autre Venise, les autres apportaient de longues poutres ou traînaient d'énormes pierres. Un grand nombre succombaient à la peine ; mais ils en étaient bien dédommagés, car les RR. PP. franciscains parcouraient les rues de la ville, et quand ils voyaient un Indien près d'expirer, ils versaient sur son front l'eau sainte du baptême, et l'envoyaient tout droit dans le séjour de la gloire. Combien leur sort était différent de celui des Indiens qui avaient péri pour la défense de leur fausse religion, et que les griffes du démon avaient entraînés dans les flammes de l'enfer ! Quelle consolation pour les propriétaires de ces magnifiques palais, pour les fondateurs de ces églises, de ces saints monastères, d'avoir été la cause du salut de tant d'âmes ! »

Ce bizarre mélange de foi et de cruauté forme le trait caractéristique de l'époque. On le retrouve chez la plupart des écrivains contemporains. Don Juan de Vargas et ses compagnons qui, dans la lutte entre les Pizarre et Almagro, tinrent parti pour ce dernier, emploient leur argent à faire dire des messes pour le marquis de Pizarre après l'avoir assassiné ! Quant aux Indiens, pourvu qu'on prenne soin de leur âme en les baptisant, il est permis de leur infliger la torture ou la mort, cela convient même beaucoup mieux que de s'embarrasser de prisonniers qu'il faut nourrir et qui peuvent former de dangereux complots. Les réduire en esclavage, les soumettre aux plus rudes travaux et aux plus atroces souffrances, paraît à don Juan une chose parfaitement naturelle. Ne sont-ils pas trop heureux d'acheter à ce prix le salut chrétien ? Notre aventurier n'exprime qu'un regret, c'est de n'avoir pas connu, tandis qu'il était au Mexique, les supplices raffinés qu'il vit plus tard employer en Allemagne pour forcer les paysans hérétiques à révéler

aux soldats de l'empereur le lieu où ils avaient caché leurs richesses. Aussi blâme-t-il hautement les efforts de l'évêque Las Casas qui, dit-il, a publié contre les conquérants des livres pleins d'injures.

Réduit à se cacher pour ne pas tomber entre les mains des partisans de Pizarre, c'est pourtant à des Indiens que don Juan doit de pouvoir gagner un port et s'embarquer pour l'Espagne, où il revient plus pauvre qu'il n'en est parti, mais non dégoûté de la vie aventureuse. Il s'enrôle alors sous les ordres d'un condottière qui va combattre les hérétiques en Allemagne. Ayant tué un capitaine qui faisait la cour à sa femme, il s'enfuit en Hongrie, est encore une fois pris par les Turcs, réussit de nouveau à s'échapper et retourne au Mexique. Alors la fortune semble lui sourire, mais son humeur inquiète l'entraîne bientôt à partir pour une expédition dans le Pérou. En route il est abandonné dans une île sauvage, dont les habitants le prennent pour un dieu, et où il demeure jusqu'à ce qu'un vaisseau espagnol y aborde. De retour au Mexique il est compromis dans une méchante affaire, arrêté et transporté en Espagne pour y être jugé. Mais il s'évade de la prison, se réfugie en Portugal, et s'enrôle au service du roi don Sébastien qui prépare une expédition contre l'Afrique. C'est pour don Juan une nouvelle série d'aventures qui le conduisent à Goa, à Bornéo, en Chine, au Tonquin, à la cour du grand mogol, etc.

Enfin il revient dans sa ville natale après cinquante années environ d'absence, et termine son récit par les réflexions suivantes : « Mon père était allé depuis longtemps chercher au ciel la récompense de ses vertus. Je retrouvai encore ma mère, presque centenaire, et qui ne semblait avoir vécu que pour me conserver mon petit patrimoine, car elle mourut peu de jours après. Quant à moi, je n'ai tiré des voyages d'autre fruit que mon expérience. Je suis le dernier de mon nom, et je n'ai d'autre amusement, dans ma triste vieillesse, que d'écrire ce petit livre. J'ai ramé plus de trois quarts de siècle sur la mer de ce monde, et j'espère que, grâce à la protection de ma sainte patronne, je finirai par jeter l'ancre dans le port d'une éternité bienheureuse. Amen. »

L'HISTOIRE NOTABLE DE LA FLORIDE, située es Indes occidentales, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes français, descrits par le capitaine Laudonnière, qui y a commandé l'espace d'un an trois moys: à laquelle a esté adjouté un quatriesme voyage fait par le capitaine Gourgues; mise en lumière par M. Basanier. Paris, 1853; 1 vol. petit in-12: 5 fr.

Cette relation, qui parut pour la première fois en 1586, ne se trouvait plus depuis longtemps dans le commerce, et la réimpression que l'on publie aujourd'hui sera certainement bien acoueillie, parce que c'est un récit simple, plein de détails intéressants et dans un style qui n'est pas sans mérite. On y trouve un esprit d'observation remarquable, des traits de mœurs fort bien décrits, et cette sincérité naïve dont le cachet ne se rencontre plus guère chez les voyageurs modernes. Laudonnière, sur la vie duquel on ne possède d'autres renseignements que ceux qu'il a donnés lui-même, paraît avoir été un homme d'un caractère ferme et honorable, joignant aux qualités d'un chef habile un sentiment religieux profond et vrai. Au milieu des circonstances les plus difficiles il conserve tout son sang-froid, il commande avec autant de dignité que d'énergie, et sa conduite est en général résolue mais modérée, exempte de passion et de caprice. C'est une de ces natures d'élite, moins rares au XVIe siècle que de nos jours, qui contribuèrent si puissamment à la découverte et à la conquête du nouveau monde.

La première expédition qu'il raconte était sous les ordres du capitaine Jean Ribaut, dont la fin tragique offre un exemple de l'acharnement féroce avec lequel les Européens se disputaient la domination de ces contrées. Ribaut, poursuivant les Espagnols qui venaient d'aborder à la Floride, fut surpris par une tempête qui dispersa ses navires et les fit se briser contre des rescifs. Forcé de se rendre aux Espagnols avec ses équipages, il obtint la promesse que les prisonniers auraient la vie sauve. Mais, malgré la foi jurée, ils furent tous mis à mort de la manière la plus barbare. On coupa la tête de

Jean Ribaut en quatre parties qui furent plantées aux quatre coins du fort des Espagnols, et l'on envoya sa barbe à Séville comme un trophée. Des faits pareils, malheureusement trop communs à cette époque, formaient, à côté des mœurs douces de la plupart des peuplades sauvages de l'Amérique, un contraste qui ne faisait pas honneur à la civilisation européenne. Il est juste de dire, cependant, que sur ce point les Français se montrèrent supérieurs aux Espagnols ; ils n'imitèrent ni leur zèle farouche, ni leurs cruels excès. Mais leur gouvernement se montrait peu disposé à encourager et à soutenir leurs efforts. Le capitaine Laudonnière, après avoir été gouverneur de la Floride pendant quinze mois, fut rappelé en France sous prétexte que le roi avait besoin de s'entretenir avec lui pour prendre une décision au sujet de la colonie. A son retour on lui fit un si froid accueil qu'il se retira dès lors du service. Charles IX montra la même ingratitude envers le capitaine Gourgues, natif du Mont-de-Marsan en Guyenne, qui en 1567 entreprit à ses frais une expédition pour aller venger la mort de Jean Ribaut en attaquant les Espagnols à la Floride. La colonie française fut tout à fait abandonnée et les tentatives de ces courageux aventuriers demeurèrent sans résultat.

VOYAGE EN ALGÉRIE, ou étude sur la colonisation de l'Afrique française, par le docteur Th. Lestiboudois. Lille, 1853 ; 1 vol. in-8° : 6 fr.

Ce voyage fut entrepris vers la fin de 1849 par M. Lestiboudois en compagnie de deux autres représentants du peuple, afin d'étudier les questions relatives à l'Algérie. Cette mission bénévole fut approuvée du ministre de la guerre qui lui donna son appui, et, par ses recommandations auprès des autorités locales, facilita beaucoup la tâche de nos trois voyageurs. Ils purent parcourir en toute sécurité les différentes parties de l'Afrique française, visiter les établissements publics, voir de près les moyens employés et les résultats obtenus. Ce qui les frappe d'abord, c'est la transformation rapide opérée par la conquête. Partout la barbarie fait place à la

civilisation, des bâtiments s'élèvent, des routes se construisent. Dans les villes, l'activité européenne se développe de plus en plus, l'industrie et le commerce sont en voie de progrès, la population augmente de jour en jour, et les quartiers neufs surtout présentent un aspect d'aisance fort remarquable. Mais l'état général de la colonie ne répond pas cependant aux espérances que ce premier aperçu semblerait autoriser. Si les travaux de l'armée, c'est-à dire la soumission du pays, le maintien de l'ordre, l'entretien et la sûreté des voies de communication laissent peu de choses à désirer, il n'en est pas de même de l'œuvre de la colonisation. Celle-ci n'a point encore pris un essor satisfaisant. On y sent le manque d'unité, l'absence d'une direction énergique et persévérante. La plupart des entreprises particulières ne cheminent qu'avec peine, et les essais tentés par le gouvornement ont presque tous échoué. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir un sol riche et fécond, propre à des cultures variées. Seulement il importe de se conformer aux exigences du climat, et le succès des exploitations rurales demande des études que les colons sont rarement en état de faire. Ils ont besoin d'une direction supérieure qui, embrassant l'ensemble de la contrée, se charge des opérations préliminaires qu'ils ne peuvent entreprendre, telles, par exemple, que le desséchement des marais, le choix des lieux favorables aux établissements, la facilité des transports, la distribution intelligente des diverses cultures, etc. Or jusqu'ici le gouvernement s'est préoccupé beaucoup plus des mesures nécessaires pour consolider sa conquête que des moyens de la rendre productive. Ainsi les villages se sont en général formés dans des positions militaires qui ne pouvaient offrir que des avantages momentanés, et leur prospérité ne s'est point soutenue parce qu'ils se trouvaient trop loin des marchés indispensables à l'écoulement de leurs produits. D'autre part, l'administration a peut-être aussi poussé trop loin sa sollicitude, en voulant réglementer jusqu'aux moindres détails de l'industrie coloniale. Les critiques que lui adresse M. Lestiboudois nous paraissent assez justes. Il réclame des vues plus larges, une protection mieux éclairée, et en même temps plus de liberté pour les entreprises particulières. Il signale

les erreurs commises, les illusions fâcheuses qui ont fait échouer bien des tentatives, et donne une foule de notions intéressantes sur les ressources qui semblent promettre à cette colonie un brillant avenir. Son travail ne sera sans doute pas sans influence, et déjà le gouvernement français est entré dans une voie plus favorable à la colonisation.

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES, par M. A. de Gobineau. Paris, 1853; 2 vol. in-8°: 15 fr.

Les idées d'égalité, qui ont joué dans les sociétés modernes un rôle si considérable, étaient inconnues des anciens. Les Etats même les plus démocratiques de l'antiquité admettaient des distinctions parmi leurs propres citoyens et regardaient tous les étrangers comme des barbares. Les principes humanitaires n'ont guère commencé de paraître qu'avec le christianisme, encore leur a-t-il fallu bien du temps avant de réussir à vaincre l'exagération des vieux préjugés nationaux. C'est seulement du siècle dernier que date leur véritable essor. Les conséquences soit politiques, soit sociales qu'en tira la philosophie furent accueillies avec transport; la révolution française les introduisit dans les lois et plus tard on en fit une heureuse application en abolissant l'esclavage. Mais une fois lancés dans cette voie, les esprits n'ont pas su s'arrêter; on a vu bientôt surgir des systèmes absolus tendant, les uns à passer un niveau brutal sur les intelligences, les autres à détruire les nationalités. La doctrine égalitaire s'est posée comme un fait qui ne devait souffrir ni contradiction, ni résistance aucune. Or cette assertion, que tous les hommes sont égaux, ne repose en définitive que sur une hypothèse, et tout en respectant les résultats salutaires qu'elle peut produire pourvu qu'on la maintienne dans de justes limites, il est bien permis, il importe même beaucoup de la discuter d'une manière approfondie. C'est la tâche que M. Gobineau a entreprise, et, envisageant son sujet de haut, il laisse de côté les inégalités individuelles pour étudier les degrés d'aptitude au développement intellectuel et moral qui caractérisent les différentes races humaines. Le premier résultat

auquel l'ont conduit ses recherches est de rejeter l'idée que les philosophes du XVIIIe siècle se faisaient de l'homme primitif. Les débris de civilisations antérieures à la nôtre qu'on trouve dans presque toutes les contrées du globe prouvent en effet que l'homme débuta par la vie civilisée, et que l'état sauvage est au contraire une décadence. Dans ces civilisations diverses on remarque les traits distinctifs de chaque race, et, par un examen comparatif, on arrive à reconnaître que les hommes, quoique sortant d'une souche commune, se divisent en groupes qui ont chacun leurs tendances particulières bien déterminées, et entre lesquels existent des inégalités incontestables. Le Chinois, l'Hindou, le Nègre, l'Européen par exemple, sont des types qui ne peuvent se confondre; leur mélange même ne les modifie point d'une manière sensible jusqu'à ce qu'il se forme un peuple métis dont le caractère dépendra probablement encore de l'élément qui aura dominé dans sa lente création. Les races ne peuvent s'assimiler qu'en s'absorbant ainsi l'une l'autre; toute tentative pour les faire marcher de front sur la même route demeure vaine; elles ne tarderont pas à diverger, ou bien se livreront des combats terribles. Est-ce à dire pour cela que les unes soient dans un état d'infériorité absolue vis-à-vis des autres? Non, c'est plutôt une diversité de nature qui les prédispose à se développer d'une manière différente, sans qu'il en résulte le droit pour aucune d'elles de prétendre asservir et opprimer ses rivales.

La race blanche est évidemment supérieure dans son essor. C'est à elle que sont dues toutes les conquêtes de la civilisation moderne, les progrès de la science et de l'industrie, les perfectionnements de l'ordre social et l'adoucissement des institutions et des mœurs par l'influence du christianisme. L'immobilité caractérise la race jaune: arrivée à un certain degré de développement, elle s'est arrêtée et ne semble pas capable d'aller au delà. Quant à la race noire, descendue tout à fait au bas de l'échelle sociale, elle offre un cachet d'infériorité bien marqué: c'est chez elle qu'on trouve l'espèce humaine dans son état le plus abject. Ce fait ressort d'une manière frappante des données fournies soit par l'histoire, soit par les relations des voyageurs. M. de Gobineau essaie de le démontrer mieux encore

en reconstruisant les annales de la dispersion des hommes sur la surface du globe et des migrations successives qui, sortant du sein de l'Asie, ont donné naissance aux différents peuples. Son livre, dont nous laissons aux érudits le soin d'apprécier la valeur scientifique, renferme beaucoup d'aperçus ingénieux et de notions intéressantes. C'est un travail remarquable qui soulève des questions de la plus haute importance, et, s'il ne les résoud pas toujours, les expose du moins avec une grande clarté.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

TRAITÉ DE LA LÉGISLATION et de la jurisprudence des théâtres, par Ad. Lacan et Ch. Paulmier. Paris, chez A. Durand, 5, rue des Grès, 1853; 2 vol. in-8° : 15 fr.

A mesure que les théâtres se sont multipliés en France, le nombre des lois et des règlements qui les concernent s'est accru considérablement. Chaque régime a fait sur ce point quelque modification nouvelle à l'état de choses que lui léguaient ses devanciers. Sous l'ancienne monarchie, il n'existait que deux théâtres privilégiés : l'Opéra et la Comédie française. Aucune autre entreprise dramatique ne pouvait se faire sans leur agrément et sans leur payer une redevance. L'administration se trouvait ainsi beaucoup moins compliquée qu'elle ne l'est aujourd'hui, et la police aussi s'exerçait plus facilement. Mais, en 1791, l'assemblée constituante proclama la liberté du théâtre ; elle déclara que tout citoyen pourrait élever un théâtre public, et y faire représenter des pièces de tous les genres. Une simple déclaration à la municipalité du lieu suffisait pour le mettre en règle. Aussitôt quarante théâtres surgirent dans Paris, et cette effrayante concurrence, loin de produire les résultats favorables qu'on en attendait, ne servit qu'à précipiter la décadence de l'art dramatique, en multipliant les mauvais acteurs et les auteurs médiocres ou détestables. Dès l'an III de la république, on rétablit déjà la censure, qui se montra sévère et méticuleuse au point d'interdire un grand nombre des pièces les plus irréprochables de

l'ancien répertoire, entre autres presque toutes celles de Molière. Il est vrai qu'en retour elle acceptait les plus pauvres élucubrations de l'esprit révolutionnaire, et laissait libre carrière aux extravagances démagogiques. Avec un pareil régime, le théâtre ne pouvait que descendre toujours plus bas, d'autant plus qu'à cette époque les préoccupations de la politique et de la guerre absorbaient toutes les intelligences que ne dévorait pas l'échafaud. Napoléon, à son avénement à l'empire, trouva trente-trois théâtres encore debout; son premier soin fut de les réduire à huit, et les deux principaux : l'Opéra et la Comédie française, devinrent l'objet de sa plus vive sollicitude. Il les réorganisa de manière à leur rendre leur ancienne splendeur ; il leur accorda des subsides et des priviléges qui devaient les mettre à l'abri de toute concurrence fâcheuse. Mais ce système n'eut pas plus de durée que l'empire. La restauration concéda des autorisations nouvelles, et les gouvernements qui suivirent, imitèrent son exemple. Il est douteux que cette progression dans le nombre des théâtres soit pour le plus grand bien de l'art dramatique, mais ce qu'on ne peut nier, c'est que plus les théâtres se multiplient, plus augmente le nombre des existences qui se rattachent à cette industrie; plus se multiplient les rappports entre les auteurs, les acteurs, les directeurs et le public. Or, comme la législation qui les concerne se compose d'une foule d'ordonnances, de décrets, d'arrêtés épars dans le recueil des lois, et dont les dispositions, souvent contradictoires, sont assez difficiles à coordonner, MM. Lacan et Paulmier ont pensé faire un travail utile, en offrant à tous ceux qui vivent du théâtre, ou qui viennent y chercher une distraction, l'exposé clair et complet de leurs droits et de leurs devoirs. Ils se sont acquittés de cette tâche avec un talent remarquable. Leur livre n'est pas simplement un résumé sec et aride : c'est un commentaire intelligent où se trouvent réunis et discutés tous les documents que fournit la jurisprudence sur les questions les plus diverses. Il présente une lecture pleine d'intérêt, où les personnes qui s'occupent de l'histoire du théâtre pourront puiser maint renseignement précieux. La table des matières que nous transcrivons ici fera connaître le plan de ce travail, dont l'exé-

cution nous paraît répondre parfaitement au but que les auteurs se sont proposé.

Première partie : Des entreprises de théâtres et spectacles considérées dans leurs rapports avec l'autorité publique. Autorisations nécessaires aux entreprises de théâtres et spectacles. Propriété et location des salles. Fixation des genres. De la censure dramatique. Action de l'autorité sur les théâtres. Des bals masqués. Du droit des pauvres. Redevances auxquelles ont droit certains théâtres. Des subventions. — Deuxième partie : Des entreprises de théâtres et spectacles considérées dans leurs rapports privés. Des acteurs ; des engagements ; de l'épreuve des débuts. Obligations qui résultent de l'acte d'engagement pour les directeurs, pour les acteurs ; comment finissent les engagements ; de la juridiction compétente. Rapports des entreprises théâtrales avec le public ; billets ; abonnements ; locations de loges ; entrées. Rapports des directeurs avec les propriétaires de salles de spectacle. Des auteurs dramatiques. Présentation des pièces. Obligations qui résultent de l'acceptation de la pièce pour le directeur et pour l'auteur. Distribution des rôles ; répétitions, première représentation. Des rétributions dues aux auteurs. De la juridiction compétente. — Appendice sur la propriété des ouvrages dramatiques. — Historique abrégé et texte des principaux règlements concernant le Théâtre-Français, l'Opéra, le Conservatoire de musique et de déclamation. — Tableau par ordre chronologique des lois, décrets, ordonnances, etc., concernant les théâtres en général, et la propriété des œuvres dramatiques. — Table générale alphabétique et analytique des matières contenues dans cet ouvrage.

THÉOLOGIE COSMOGONIQUE ou reconstitution de l'ancienne et primitive loi, par D. Ramée. Paris, 1853; 1 vol. in-12: 3 fr. 50.

L'ancienne et primitive loi que M. Ramée prétend reconstituer est celle qui, selon lui, gouvernait les hommes dans une antiquité beaucoup plus ancienne que celle qu'on a coutume d'admettre, et qui leur avait procuré un état social parfait où la vertu était connue

et pratiquée, car le bonheur et la prospérité étaient le partage de tous. A la place de l'état de nature prôné par les philosophes du XVIIIe siècle, il suppose une civilisation très-développée et très-complète. Alors la vérité régnait sur la terre ; il n'y avait ni méchanceté, ni égoïsme ; les peuples jouissaient d'une paix profonde sous le gouvernement bienfaisant de l'aristocratie d'intelligence. Comment M. Ramée connaît-il cet âge d'or antédiluvien ? Nous l'ignorons ; mais il prétend qu'il en reste des preuves et des débris certains qui s'augmentent chaque jour par de nouvelles découvertes et de nouveaux travaux scientifiques. A moins que quelque fossile ne lui en ait raconté l'histoire, on ne voit pas trop sur quoi peut s'appuyer une semblable assertion. En effet, les vieilles traditions attestent au contraire que le développement de l'humanité a suivi plutôt une marche progressive, et si les grands principes de la morale trouvèrent de bonne heure d'éloquents interprètes, nous les voyons pénétrer de plus en plus, quoique bien lentement, dans les institutions et les mœurs, à mesure que nous approchons des temps modernes.

Mais M. Ramée n'admet point ce progrès. Au contraire, il y a pour lui décadence dès qu'on s'éloigne de l'époque antéhistorique, c'est-à-dire dès le moment où commencent les annales des peuples les plus anciens. La voix des plus illustres philosophes de l'antiquité n'est elle-même que l'écho très-affaibli de la sagesse primitive qui, dans son utopie rétrospective, devait gouverner le monde et rendre les hommes parfaitement heureux. Cependant M. Ramée semble éprouver une certaine sympathie pour le paganisme de la Grèce et de Rome, tandis qu'il regarde l'Orient comme la source d'où sont sortis tous les maux de l'humanité. Il accuse les peuples sémitiques d'avoir corrompu le monde, mais c'est surtout aux Arabes qu'il en veut, il les appelle une race d'iniquité, il leur attribue l'influence la plus déplorable sur le développement de la civilisation. « Le christianisme, dit-il, n'est qu'un prolongement funeste ou irrationnel dans les nations agricoles et industrielles de l'état de société du code arabe, enfanté dans les plaines arides et stériles par l'imagination vide et ignorante, mystique, superstitieuse et fanatique. »

Le christianisme est pour lui le dernier terme de la décadence et le principal obstacle qui s'oppose à ce qu'on rétablisse les lois d'ordre, de nombre et de mesure, sans lesquelles la science sociale ne peut pas prendre son essor.

Le système de M. Ramée paraît reposer sur les règles de l'harmonie musicale, autant du moins que nous avons cru le comprendre, car l'exposition qu'il en donne ne brille ni par la clarté, ni par la précision. Il n'en offre qu'un très-court aperçu, suivi du résumé de l'histoire universelle jusqu'à nos jours, écrit au point de vue de sa doctrine, mais d'une manière diffuse et dans un style singulièrement alambiqué. Après quoi il termine en disant : « Voilà la vérité. Le contenu de ce livre est la vérité même revêtue des formes. »

Selon nous il ne prouve qu'une chose, c'est qu'en fait de raisonnement M. Ramée peut avec toute justice s'appliquer à lui-même l'épigraphe inscrite sur son titre : « Quand on ne sait pas d'où l'on vient et d'où l'on sort, on ne sait pas ce que l'on est ni où l'on va. » Partant d'une donnée imaginaire, il arrive à des conclusions absurdes; faute d'un fil conducteur il se perd dans le dédale d'une érudition fort mal digérée, et ce qui ressort le mieux de son travail c'est qu'il parle soit de la philosophie, soit de la religion chrétienne, soit de la civilisation, sans les avoir ni bien étudiées, ni bien comprises.

SCIENCES ET ARTS.

MÉMOIRES pour servir à l'histoire de l'Académie de peinture et de sculpture, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon. Paris, P. Jannet, 1853 ; 2 vol. in-18.

L'ouvrage dont nous transcrivons le titre fait partie d'une série de publications qu'a entreprise un libraire parisien, actif et instruit ; nous signalons quelques autres volumes qu'il vient de mettre au jour. Quant aux *Mémoires* en question, ils existent dans un manuscrit de la bibliothèque impériale, et ils méritaient d'être mis sous les yeux du public, car ils renferment sur une période intéressante

de l'histore des beaux-arts en France, bien des renseignements ignorés et curieux. Cette production n'a point de nom d'auteur, mais d'après des raisons judicieusement exposées par l'éditeur, on est en droit de l'attribuer à Henri Testélin, secrétaire de l'Académie et qui en fit partie durant trente-sept années. Il était de la religion réformée, et la révocation de l'édit de Nantes l'obligea à se retirer en Hollande, où il mourut en 1695 et octogénaire. Peintre assez médiocre, il était dévoué à la théorie de l'art qu'il cultivait, et il fit paraître divers ouvrages qui ne sont point sans mérite. Les *Mémoires*, qu'on peut regarder comme sortis de sa plume, font connaître fort en détail l'histoire intime de la fondation d'une Académie que Mazarin et Colbert prirent sous leur protection efficace, où se montraient des hommes d'une célébrité éclatante (Sébastien Bourdon, Philippe de Champaigne, Lebrun, etc.), mais qui fut un foyer de jalousies rivales et d'intrigues tracassières.

Deux tables des matières, très-détaillées et très-soignées, jointes au manuscrit original, ont été reproduites et elles donnent toute facilité pour les recherches. L'éditeur n'a point voulu entreprendre le travail peu pénible d'écrire des notes sur les peintres qui figurent dans ces *Mémoires*; ils sont l'histoire d'un corps et nullement celle de ses membres. Il a seulement placé, à la fin, de courts extraits de quelques livres curieux qui parlent de l'Académie de peinture, et une satire en vers contre Abraham Bosse, graveur habile et amateur de procès, ayant d'interminables démêlés avec les artistes de l'époque.

ESSAI SUR LES PHOSPHÈNES, ou anneaux lumineux de la rétine, considérés dans leurs rapports avec la physiologie et la pathologie de la vision, par le Dr Serre. Paris, 1853; 1 vol. in-8° fig.: 7 fr. 50 c.

Les phosphènes sont ces anneaux lumineux que l'on aperçoit, lorsque fermant les yeux, dans l'obscurité, l'on presse avec le doigt l'une des extrémités de la paupière. De ce phénomène si simple, si facile à produire, M. Serre a su tirer des inductions fort ingénieuses

et d'une importance scientifique incontestable. Des observations faites avec beaucoup de soin l'ont amené d'abord à conclure que la lumière peut être « l'effet immédiat d'une impression ressentie par la rétine, d'un ébranlement tactile transmis à une partie de l'encéphale appelée tubercules quadrijumeaux, ayant mission d'élaborer cette impression et d'en faire une sensation pure et simple. » En l'absence de toute lumière extérieure, la rétine, sous l'empire de certaines pressions, produit en effet des lueurs, peu vives sans doute, mais suffisantes pour prouver qu'elle possède cette faculté. Chacun pourra s'en convaincre aisément par l'expérience très-facile à répéter, sur laquelle repose la théorie de M. Serre. Les détails dans lesquels il entre à ce sujet sont remarquables par leur précision et leur clarté ; de nombreuses figures permettent d'ailleurs de les vérifier et de suivre pas à pas sa démonstration en s'assurant sur soi-même de leur exactitude. Mais les résultats les plus intéressants de cette découverte se trouvent surtout dans l'application que l'auteur en fait dans la seconde partie de son livre, au diagnostic et au traitement des maladies de l'œil. L'affaiblissement ou la disparution complète des phosphènes indique selon lui l'altération de la rétine; ce serait donc pour l'oculiste un moyen d'investigation d'autant plus précieux que son emploi n'entraîne ni danger, ni douleur. Le travail de M. Serre ouvre à la science un champ nouveau ; grâces à la sagacité de cet habile observateur, un fait si mince, si insignifiant en apparence, deviendra peut-être la source de progrès importants pour l'une des branches les plus difficiles de l'art de guérir.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

DÉCEMBRE 1853.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE au dix-huitième siècle, par A. Vinet. Paris, 1853; 2 vol. in-8° : 10 fr.

Ce titre est légèrement ambitieux, et les amis de l'auteur eussent peut-être mieux fait de ne pas l'attribuer à des fragments qui manquent de liaison entre eux, et dont plusieurs semblent même n'être point achevés. La littérature du dix-huitième siècle est un vaste sujet que M. Vinet se proposait sans doute de traiter d'une manière complète, et dont il avait esquissé seulement les traits principaux dans ses cours, soit à l'académie de Bâle, soit à celle de Lausanne. On a reproduit ses études sur cette période d'après les notes qui servaient de texte pour ses leçons, en y ajoutant, à l'aide des cahiers de ses élèves, les développements qu'il leur donnait dans l'improvisation. Au lieu donc d'une histoire proprement dite, nous avons une suite de notices où sont appréciées, avec plus ou moins d'étendue, les œuvres de vingt-huit écrivains du dix-huitième siècle. En tête se trouve un discours d'introduction qui embrasse l'ensemble et signale d'une manière très-remarquable le caractère du mouvement intellectuel de cette époque. La critique profonde, les vues larges, l'esprit élevé de M. Vinet s'y montrent unis à cette bienveillance dont il ne se départit jamais, alors même qu'il juge les principes les plus opposés aux siens. Il a ceci de tout à fait particulier que, chrétien pieux et fervent, il ne dédaigne point les productions de la littérature légère, mais apporte à leur examen une tolérante estime qui sait rendre justice au talent, et qui cherche vo-

lontiers à mettre en relief ce qu'il peut y avoir de bon chez les auteurs, tout en ne dissimulant ni leurs fautes, ni leurs travers. Grâce à cette haute impartialité, M. Vinet put aborder le dix-huitième siècle sans colère, sans prévention exagérée; il fit très-sagement la part du bien et du mal, et ne méconnut pas les services rendus par l'essor philosophique malgré ses écarts pernicieux. Le dix-huitième siècle lui apparaît comme une réaction contre le dix-septième, qui avait été lui-même une espèce de halte rendue nécessaire par la puissante activité du seizième. C'est la marche ordinaire de l'humanité. Aux époques d'investigation hardie, de critique téméraire et de négation succèdent des périodes plus calmes, où l'on aime à se retrancher dans l'affirmation, à trouver l'abri protecteur de l'autorité pour y reprendre haleine et se délasser des fatigues de la lutte. « Après un jour de repos, l'esprit humain se « remet en marche : non que ce repos ait été un temps d'inertie ; « ce fut, au contraire, une activité réglée et continue, qui eut pour « objet et pour effet de fixer l'esprit humain dans certaines doc- « trines. Le torrent de doute et de négation fut remplacé par un « travail de construction. Au seizième siècle, on nie et on interroge ; « au dix-septième, on répond et on affirme ; au dix-huitième, les « questions vont recommencer. »

Cette réaction est fortement empreinte dans la littérature du dix-huitième siècle, et, comme toujours, elle dépasse le but, elle va beaucoup plus loin que l'on était allé au seizième. Ce ne sont plus seulement les abus de la religion, c'est la religion elle-même qu'on attaque ; ce n'est plus la doctrine du libre examen qu'on prêche; c'est l'incrédulité ; la liberté de penser est poussée jusqu'à la licence, et l'on arrive au matérialisme avec la morale utilitaire pour unique frein. La tendance est si générale que les écrivains ont tous plus ou moins la prétention d'être des philosophes, car c'était la formule adoptée pour désigner cet esprit d'analyse et de scepticisme qui dominait alors dans la société française. Voltaire et sa bande en furent à la fois l'expression et les ardents auxiliaires. Leur prodigieuse influence tint en grande partie à ce qu'ils obéissaient à l'entraînement de l'époque.

M. Vinet n'oublie pas ce point de vue dans l'appréciation qu'il fait de leurs écrits. Ses articles sur Voltaire et sur Rousseau en particulier, sont d'excellentes études, qui portent le cachet d'un esprit supérieur, ainsi que d'un tact littéraire très-remarquable. Il consacre également à St.-Simon, Rollin, Fontenelle, Vauvenargues, Montesquieu, des notices assez détaillées, pleines d'observations fines et spirituelles, marquées au coin de ce charme sérieux qui constitue son mérite original.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE, par Emile Souvestre. Paris, J. Cherbuliez, 1854 ; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50 c.

Ce volume prendra place à côté de celui intitulé : *Un philosophe sous les toits*. C'est le même esprit d'observation, la même tendance morale, la même simplicité dans la forme et le même charme dans les détails. Seulement ici nous avons l'homme marié au lieu du célibataire, et cette différence de position ajoute encore à l'intérêt, le rend plus vif par la multiplicité des incidents, ainsi que par les diverses affections de la famille qui viennent y apporter leurs sollicitudes, leurs joies et leurs douleurs. M. Souvestre peint avec beaucoup de vérité l'intérieur d'un jeune ménage, dont l'union repose sur des qualités précieuses, mais auquel manque l'expérience de la vie. Remy et Marcelle s'aiment tendrement, tout leur sourit, tout semble leur promettre un bonheur facile et sans mélange. Le père de Remy trouve bien que son fils s'abandonne un peu trop aux illusions de la jeunesse ; la vieille tante Roubert, de son côté, blâme parfois les fantaisies peu raisonnables de Marcelle. Mais leurs remontrances ne sont guère écoutées, et ils prennent sagement le parti de laisser le temps faire son œuvre. En effet, bientôt arrivent les épreuves avec leur cortége d'enseignements salutaires, plus efficaces que les conseils et les leçons des parents. Remy voit diminuer ses ressources au moment où la naissance d'un enfant vient augmenter ses charges. Il est obligé de réduire sa dépense, de s'imposer des privations ; puis aux soucis de ce genre

s'ajoutent ceux de l'éducation, œuvre si délicate, si difficile et si souvent mal comprise même par les mères les plus dévouées. Comme il arrive dans bien des familles, le mari procède par voie de théorie, il a puisé ses idées dans les plus beaux systèmes éducateurs, tandis que la femme se laisse guider dans la pratique par une aveugle tendresse. L'enfant risque alors de devenir un sujet de trouble et de discorde, surtout si quelque influence étrangère s'avise d'intervenir officieusement dans le débat. Ce défaut d'harmonie est la source la plus commune des querelles de ménage et des éducations vicieuses. C'est en général l'écueil des unions contractées sous le charme d'un sentiment passager ou sous l'empire des convenances mondaines. Heureusement Remy et Marcelle n'appartiennent point à ces deux catégories trop nombreuses. Leur affection mutuelle est assez forte pour triompher des obstacles ; elle s'épure comme l'or dans le creuset ; les épreuves lui sont un aliment sain et vivifiant On voit dans le Mémorial, où Remy enregistre, jour par jour, ses pensées, ses souvenirs et ses projets, comment deux cœurs faits pour s'aimer et se comprendre, finissent, en dépit de toutes les différences de caractère, par se fondre en un seul, par sceller leur alliance d'une manière toujours plus intime, en sorte que la mort seule peut la détruire. M. Souvestre a su donner beaucoup d'attrait à ce petit tableau domestique dont l'aspect calme et serein laisse dans l'âme une douce impression. Ce sont des vertus modestes, des passions honnêtes, des sentiments délicats présentés tels qu'ils se développent tout naturellement au sein d'une famille où règnent l'amour du devoir et la crainte de Dieu.

LETTRES PORTUGAISES. Paris, 1853 ; 1 vol. in-18.

Nous avons signalé quelques ouvrages faisant partie d'une *Bibliothèque elzevirienne* entreprise par un libraire parisien intelligent et zélé. Ce même éditeur fait marcher à côté de cette publication celle d'une *Bibliothèque choisie*, qui doit se composer de livres d'un mérite réel et qui, très-bien imprimés sur papier fort,

formeront de petits volumes du prix le plus modique, qui pourront trouver place dans la poche du désœuvré tout comme dans le cabinet d'un bibliophile délicat. Les *Lettres portugaises* ont ouvert cette collection nouvelle et ce joli volume ne coûte que 50 centimes. On sait ce que sont ces lettres depuis longtemps célèbres. Elles furent écrites par une chanoinesse ou religieuse portugaise qui s'était éprise de la passion la plus vive pour un militaire français. Le chevalier de Chamilly, qui depuis fut maréchal de France, mais il n'était alors que capitaine de cavalerie, avait suivi en Portugal le maréchal de Schomberg; il devint amoureux de cette Héloïse nouvelle; il s'en fit chérir avec encore plus d'ardeur, mais il ne tarda pas à devenir ingrat et infidèle. Cette passion, qui ne touchait plus son cœur, flattait encore sa vanité, et c'est à cette vanité indiscrète que l'on doit la publication de cette correspondance touchante. Ce fut, dit-on, un littérateur fort peu connu, Subligny, qui se chargea de traduire le texte portugais, perdu depuis. Cette traduction manque souvent de grâce, de naturel, même de correction, elle fut toutefois accueillie avec beaucoup d'empressement. Il s'est bien élevé quelques doutes sur l'authenticité de ces lettres, mais des recherches exactes ont établi la vérité de l'anecdote qui explique leur origine; d'ailleurs, telle est la vérité et la chaleur des sentiments qui s'y manifestent, qu'il est impossible de douter que ce ne soit l'œuvre d'une femme aimante et malheureuse; en les lisant on ne peut supposer que des choses si tendres, si délicates, dites avec tant d'abandon et de négligence, aient pu sortir de l'imagination d'un auteur, quelque ingénieux qu'on se le figure et Subligny était au-dessous du médiocre. — A partir de 1669, les *Lettres portugaises* ont obtenu un grand nombre d'éditions, mais presque toutes bien défectueuses. On y mêla des réponses ridicules et visiblement controuvées. Parfois on les confondit avec d'autres pièces du même genre presque toutes fort plates, et souvent de la dernière trivialité. M. Jannet les offre au public dégagées de tout le fatras qui les défigurait. Il a revu le texte sur celui de l'édition originale, ce qui lui a fourni l'occasion de rectifier quelques erreurs; il n'a reproduit que les cinq lettres publiées dans le principe et qu'on peut regarder

comme authentiques ; sept autres lettres mises au jour presque aussitôt sont bien inférieures et ne doivent leur naissance qu'à quelque spéculation de librairie. En tête de l'édition de 1853, on trouvera avec plaisir une notice due à un diplomate portugais, passionné pour la littérature de son pays ; M. de Souza a dit tout ce qu'il était possible de dire judicieusement sur l'origine et sur l'histoire bibliographique de ces *Lettres* célèbres. — Ajoutons que déjà d'autres volumes viennent de paraître pour former la *Bibliothèque choisie* ; *Manon Lescaut*, les poésies de Gresset, le spirituel poëme de Colnet, l'*Art de dîner en ville*, servent d'avant-garde à un bataillon de livrets auxquels les amateurs feront sans doute bon accueil, et qui feront une concurrence heureuse, dans le domaine du bon marché, à ces romans à 20 centimes la livraison, où tout n'est pas digne d'éloges, bien s'en faut.

PANORAMA D'HISTORIETTES, recueil de récits et entretiens pour tous les âges, par Mlle A. de Möller, trad. de l'all. par Mme A. Rasché-Briod. Zurich, 1853 ; 1 vol. in-12° fig. : 3 fr.

Ces récits sont extraits d'un recueil intitulé *Le Messager de paix*, qui jouit en Allemagne d'une grande renommée. Ce sont de petits contes simples, ingénieux, empreints de la morale la plus saine, et destinés non pas à tous les âges mais tout spécialement à la jeunesse. Les Allemands ainsi que les Anglais excellent dans ce genre d'ouvrages ; ils savent en général mieux que les écrivains français se mettre à la portée des enfants. Leur mérite consiste surtout dans le charme des détails et dans la manière naturelle dont ils les font concourir au but moral qu'ils se proposent. Ainsi chez Mlle de Möller la tendance religieuse est bien marquée, mais elle ressort des faits eux-mêmes, et ne revêt point la forme d'un enseignement accessoire. Il règne dans son livre une atmosphère pure, on s'y trouve en compagnie de cœurs honnêtes, d'esprits droits, d'âmes généreuses. Ses historiettes reposent sur un fond de bienveillance, de vraie charité chrétienne, qui leur impriment le caractère le plus aimable et les rendent en même temps fécondes en précieuses le-

çons. La traduction n'est pas irréprochable; on pourrait la désirer plus correcte, plus élégante; mais elle reproduit assez bien la naïveté de l'original allemand, et c'est un avantage qui compense largement quelques défauts de style. Ce volume imprimé avec soin et orné de charmantes gravures, aura, nous croyons, beaucoup d'attrait pour les jeunes lecteurs auxquels il s'adresse.

ALEXANDRE VINET, notice sur sa vie et ses écrits, par Edmond Schérer. Paris, Marc Ducloux, 1853; 1 vol. in-8° : 2 fr. 25.

Alexandre Vinet tient une place tout à fait à part dans la littérature de notre époque. Il n'a sans doute pas laissé de chef-d'œuvre qui puisse le faire ranger au nombre des grands écrivains, mais il les égale quelquefois par le talent de la forme, plus souvent par l'élévation de la pensée, et les dépasse par la sincérité parfaite de son âme. C'est un esprit essentiellement religieux, pour qui le but de tout travail intellectuel est la recherche de la vérité. Les études théologiques ont favorisé chez lui cette tendance sans porter aucune atteinte à la largeur de vues qui le distingue. Il a su mieux que personne être chrétien dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire allier les plus fortes convictions à la charité la plus tolérante, exposer franchement les progrès de sa foi, discuter avec chaleur ses doctrines, et respecter toujours celles des autres. Partisan de la liberté religieuse, il la voulait pleine et entière pour tous. A ses yeux le trait caractéristique et divin du christianisme était son aptitude à s'assimiler la nature humaine, sa parfaite harmonie avec la conscience individuelle. De ce principe découlait la séparation complète de l'Église et de l'Etat, peut-être même aussi la subdivision de l'Église à l'infini, car une fois entré dans cette voie, la logique vous pousse inévitablement jusqu'aux dernières conséquences de l'individualisme. Mais chez Vinet, le danger d'un système absolu trouvait son correctif dans une véritable tolérance pratique ainsi que dans une sage appréciation des nécessités de l'ordre social. Il n'aspirait point à faire triompher brusquement ses idées, il se conten-

tait de les poser comme des jalons sur la route de l'avenir et savait reconnaître l'importance des faits qui s'opposaient à leur application immédiate. Ces qualités précieuses, qui le tinrent à l'abri de tout esprit de secte et de toute doctrine exclusive, se retrouvent également dans ses travaux littéraires. La critique de Vinet offre le cachet d'une largeur de vues et d'une élévation d'esprit qui lui permettent d'aborder tous les sujets sans embarras et de les traiter sans prévention. Il s'y montre toujours religieux, mais le moins possible théologien, et jamais controversiste. Ainsi que le dit fort bien l'auteur de la *Notice*, « sa sympathie s'attache spontanément à tout ce qui est vrai et saint ; partout il se plaît à reconnaître les rayons dispersés ou brisés de la lumière divine ; il se sent gagner dès qu'il voit vibrer la fibre morale dans un cœur d'homme.....

« Vinet cherche toujours l'homme dans l'écrivain.....

« Ses répulsions s'expliquent de même. Quand son sentiment religieux est blessé, il exprime sa douleur sans détour. La légèreté profane, l'impiété, le percent jusqu'à l'âme, et l'on ne peut s'empêcher d'être touché d'un sérieux moral qui s'attriste si sincèrement à la vue des débordements de notre littérature. »

D'ailleurs il y a dans ses jugements une si grande modération, une bonne foi si scrupuleuse. Ce n'est point un aristarque morose, un moraliste pédant ; il s'attache, au contraire, de préférence à mettre en relief ce qu'il y a de bon jusque chez l'écrivain le plus frivole, ou le plus opposé à sa manière de voir.

« On n'a jamais vu une plus parfaite mesure dans les appréciations, parce qu'on n'a jamais vu réunir un plus grand besoin de justice à une plus grande fermeté morale et une plus affectueuse sympathie pour tout ce qui est humain. Il n'est pas besoin de rappeler comment il a jugé le catholicisme, le dix-huitième siècle, Voltaire. Vinet ne se croyait dispensé envers personne et envers rien des discernements de la charité. Il n'est pas jusqu'au fanatisme dont il craignait de médire. « Le fanatisme est beau en poésie, dit-il ; il a même, à parler relativement, son prix ailleurs encore. »

A cette bienveillante impartialité, Vinet joignait un coup d'œil

juste, un esprit fin et une merveilleuse délicatesse de tact. C'est l'assemblage de ces qualités précieuses qui lui assigne dans la littérature contemporaine un rôle éminent, auquel l'intensité de sa foi religieuse imprime un cachet d'originalité incontestable.

La notice de M. Schérer est moins une biographie de Vinet qu'une étude de ses nombreux ouvrages. Elle nous fait suivre la marche de ses idées et l'essor de son talent sur les différentes routes qu'il a parcourues. Le développement de cette belle vie intellectuelle et morale s'y trouve analysé d'une manière très-complète. M. Schérer n'a d'ailleurs point omis les détails propres à faire apprécier le caractère de Vinet, qui se distinguait autant par les mérites du cœur que par ceux de l'esprit. Son travail remarquable, soit pour la clarté de l'exposition, soit pour l'élégance et la vigueur du style, sera certainement accueilli avec un vif intérêt.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE LYONNAISE de M. Coste, rédigé et mis en ordre par Aimé Vingtrinier, 1853, in-8°. Lyon, A. Brun, Paris, Jannet, Potier.

On nous permettra de signaler ici l'existence d'une bibliothèque d'un genre tout spécial et qui heureusement n'est point destinée à périr. M. Coste, magistrat lyonnais, mort en 1851, s'était voué avec une ardeur infatigable à la recherche de tout ce qui concernait l'histoire de la ville où il avait vu le jour. Cartes, estampes, imprimés, manuscrits, lettres autographes, rien ne lui échappait. Le résultat de ces longues investigations, de ces sacrifices persévérants, a été la création d'une bibliothèque *lyonnaise* qui ne comprend pas moins de 18,641 articles. Cette masse énorme de documents divers est classée avec un tel ordre qu'on trouve à l'instant la pièce qu'on a besoin de consulter. Le catalogue, très-soigneusement dressé, fait bien connaître toute la richesse de cette étonnante collection. On y voit des lettres autographes écrites par les hommes qui possédaient le pouvoir à l'époque la plus critique de l'histoire de Lyon ; on y trouve une multi-

tude d'affiches et de placards (introuvables aujourd'hui) qui font bien connaître la terrible période de 93; de curieux extraits sont donnés de ces pièces étranges que nous regrettons de ne pouvoir citer ici. M. Coste avait rassemblé tous les journaux que 1848 et 1849 virent surgir à Lyon (il y en a plus de 80), toutes les professions de foi qu'enfanta alors la manie des candidatures électorales; quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de niaiserie. Toutes ces feuilles volantes, ces mémoires sur les sujets les plus variés, ces factums, devaient être réunis afin de former par leur ensemble quelque chose de *complet* qu'aurait altéré l'absence du plus modeste de ces documents. M. Coste avait de la fortune et ne reculait point lorsqu'il fallait conquérir un de ces ouvrages d'un grand prix, d'une rareté excessive qu'on n'a pas, deux fois en sa vie, l'occasion de se procurer. Un des exemplaires des *Poésies* de Louise Labé lui coûta mille francs; un recueil factice des pièces imprimées à Lyon pendant le siége, 600 francs; le *Lyon marchand*, petite comédie allégorique de P. Aneau, jouée en 1541, 900 francs; quelques volumes non moins rares des *Cartulaires* lui furent cédés au poids de l'or.

On comprend quels avantages offriraient aux hommes studieux des bibliothèques spéciales aussi riches, aussi bien ordonnées que celle de M. Coste; elles suppléent à ce qu'ont d'insuffisant les dépôts publics, forcés d'éparpiller leurs ressources sur toutes les branches des connaissances humaines, tandis que les moyens d'un collectionneur se concentrent sur un objet unique. Il faut d'ailleurs, pour arriver à ce but, une véritable passion qu'il n'est pas donné à tout le monde de ressentir; mais il serait fort heureux que des bibliothèques genevoises, bernoises, zuricoises, etc., fussent créées sur le plan de celle que nous avons à cœur d'offrir comme un modèle; ce serait pour l'étude de l'histoire une ressource inappréciable. Le catalogue dont nous avons transcrit le titre forme un volume de 797 pages, imprimé de façon à resserrer beaucoup de matière en peu d'espace; il est accompagné d'un beau portrait de M. Coste; la vie de cet honorable magistrat n'offre rien de remarquable; né en 1784, entré en 1815 à la cour royale de Lyon

d'où il sortit en 1835, décédé dans sa 66me année, il voua sa carrière à des œuvres philanthropiques et à la formation du monument qu'il voulut ériger à l'honneur de la cité lyonnaise.

CATALOGUE DES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. J.-J. DE BURE, un vol. in-8°, chez Potier. Paris 1853.

Le catalogue d'une bibliothèque destinée à périr dans le feu des enchères publiques ne semble guère mériter une mention spéciale, mais il s'agit ici d'une bibliothèque comme il y en a peu. Ajoutons qu'un littérateur judicieux, M. de Sacy, a consacré à ce catalogue un article fort spirituel dans le *Journal des Débats*, article qui mériterait de ne point rester plongé dans l'abîme sans fond de la presse quotidienne, politique et industrielle. C'est qu'en effet cet article offre des anecdotes piquantes, en voici une qui concerne le savant traducteur d'Hérodote, Larcher; devenu très-bon catholique, dans sa vieillesse, il avait inventé, pour les jours de jeûne et de pénitence, un moyen de se mortifier qui ne pouvait être bon que pour lui seul; ces jours-là, il ne lisait pas de grec et se réduisait au vil latin.—Le nom de De Bure est célèbre dans les fastes de la bibliographie; les deux frères, morts depuis peu, et qui étaient les derniers rejetons de cette famille respectable, représentaient toute la loyale simplicité de la vieille bourgeoisie parisienne. Ils aimaient les livres pour leur propre compte, comme s'ils n'en avaient jamais fait un objet de commerce. La bibliothèque qui va se disperser avait été choisie avec le goût le plus sûr, lentement amassée pendant plus de soixante ans. Il n'y a là que des livres anciens d'une condition parfaite, puis, frais et sans taches, comme un volume d'hier; les plus habiles relieurs des siècles passés les ont vêtus de maroquin. Nombre de volumes ont appartenu à des rois, à des personnages éminents; on reconnaît les armoiries de François Ier, d'Henri III, d'Anne d'Autriche, de Colbert, de Mme de Maintenon, etc. Il y a là des livres que Racine a possédés et dont le frontispice porte sa signature, il y a des éditions inconnues jusqu'ici

de divers romans de chevalerie, il y a des in-folio espagnols qui ne sont peut-être pas les exemplaires mêmes que possédait Don Quichotte, mais qui sont très-certainement les mêmes ouvrages que ceux que dévorait ce dernier des chevaliers errants ; comme Chateaubriand, nous le tenons pour le plus noble, le plus brave, le plus aimable et le moins fou des mortels. Il y a enfin chez M. De Bure des manuscrits inestimables, nous n'en citerons qu'un seul ; une des deux copies de la *Guirlande de Julie*, offerte par le duc de Montausier à Mlle de Rambouillet ! Quelques notes, accompagnant les titres de certains ouvrages, offrent des renseignements curieux. On voit que ce catalogue, tel qu'il n'en existe guère, mérite d'être conservé honorablement et de survivre à la circonstance qui l'a fait naître. Lisez-le, s'écrie avec raison M. de Sacy, et si vous êtes vraiment bibliophile, jamais lecture ne vous aura fait passer une heure plus charmante.

VOYAGES ET HISTOIRE.

La Restauration de Genève en 1814, par G. Mallet. Genève, 1854 ; 1 vol. in-12° : 1 fr.

A la fin de 1813 une armée autrichienne ayant envahi la Suisse et pénétré jusque dans le canton de Vaud, Genève abandonnée par sa garnison française fut occupée à son tour. Sur la demande du général autrichien un gouvernement provisoire s'organisa, et la république, après quinze ans de joug, recouvra son indépendance. D'honorables citoyens, appartenant à l'ancienne aristocratie, s'empressèrent d'accepter des magistratures qui n'étaient pas sans péril alors que Napoléon, maître encore de l'empire, pouvait d'un moment à l'autre reprendre l'offensive. En effet, quelques succès de l'armée française semblèrent bientôt menacer Genève, les Autrichiens furent même sur le point de se retirer devant un corps de troupes qui s'avançait par les défilés du Jura. On eut pendant plusieurs semaines de vives inquiétudes. Déjà les Français étaient

à Carouge avec tout un personnel administratif et des ordres rigoureux pour punir les Genevois de ce que Napoléon considérait comme une révolte. Mais heureusement les circonstances changèrent bientôt; Genève n'eut pas de siége à soutenir, et le courageux dévouement de ses magistrats, secondé par le zèle de tous les citoyens, lui valut une existence assurée et libre en la faisant admettre comme vingt-deuxième canton dans la Confédération suisse.

Les souvenirs de cette époque mémorable sont bien propres à entretenir le sentiment national. M. Mallet les raconte avec beaucoup de simplicité, d'après des notes écrites sous l'impression même de ces événements, auxquels il prit part en qualité d'adjoint au maire de la ville. Son récit est empreint à la fois d'un patriotisme chaleureux et d'une aimable bonhomie. C'est un petit tableau rempli de détails caractéristiques qui font parfaitement apprécier le réveil de la république genevoise. On y trouve des anecdotes piquantes, des traits originaux, et un exposé très-clair des grandes péripéties auxquelles se rattache cet épisode. Aussi n'hésitons-nous pas à lui prédire un succès populaire qui ne pourra certainement qu'être favorable à cet esprit national, auquel Genève doit d'être sortie saine et sauve de tant de crises en apparence désespérées.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE POLITIQUE ET MILITAIRE DU ROI JOSEPH, publiés et mis en ordre par A. Du Casse. Paris 1853, in-8°, tome I.

Dans l'intérêt des études historiques, on ne saurait voir qu'ave satisfaction la mise au jour des documents qui servent à faire bien connaître une des plus remarquables périodes des annales contemporaines. Le volume que nous annonçons débute par une notice qu'a rédigée le frère de Napoléon; elle s'arrête à son arrivée à Naples, en 1806, et n'apprend pas grand'chose; il s'efforce de justifier le premier consul, à l'occasion de la mort du duc d'Enghien; ce malheureux prince fut mis à mort sans que le chef de l'État en eû

connaissance; c'est un de ces faits déplorables à l'égard desquels la vérité entière ne peut guère être parfaitement connue.

Il y a un intérêt véritable dans la correspondance des deux frères; la première lettre est du 23 mai 1795; Napoléon retrace l'état de Paris à cette époque, et il est curieux d'entendre le futur empereur exprimer le désir d'être envoyé en Turquie pour organiser l'artillerie du sultan; il ajoute, en s'adressant à Joseph: «J'espère que tu auras un consulat dans le royaume de Naples.» Quelques années plus tard, Joseph était à Naples, mais non en qualité de consul.

De 1796 à 1801 les lettres sont peu nombreuses et souvent importantes. Joseph rend compte de tous les incidents de la négociation qu'il suivait à Amiens avec le plénipotentiaire anglais, et qui se termina par la signature d'un traité de paix. Cette paix fut bien courte. En partant pour la campagne d'Autriche qui devait promptement se terminer à Austerlitz, Napoléon chargea Joseph de se tenir à Paris à la tête du gouvernement; la correspondance offre en ce moment un grand intérêt historique; elle fait assister à tous les détails de la crise de la banque de France, dont les billets perdirent jusqu'à 15 pour 100, crise parfaitement expliquée dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers (6e volume).

Les lettres de l'empereur, écrites de ses bivouacs, brèves et nettes, jusqu'à présent inédites, sont d'une lecture fort attachante. Il stimule sans cesse ses représentants: «Faites ce qui vous sera possible pour pousser la nation à la conscription.» Voici quelques passages pris comme au hasard, et qui nous semblent caractéristiques: «J'ai été peu content de Bernadotte; peut-être sa santé en est-elle cause; il m'a fait perdre un jour, et d'un jour dépend le destin du monde.... Le général Dejean a mis pour l'armement de la citadelle d'Ancône une emphase vraiment ridicule. C'est l'usage des officiers du génie de faire de l'esprit, mais je veux qu'on arme et cela suffit.» Nous trouvons dans une lettre du 15 décembre 1805: «Je n'ai point coutume de régler ma politique sur les rumeurs de Paris, et je suis fâché que vous y attachiez tant d'importance. Mon peuple s'est bien trouvé, dans toutes les circonstances, de se fier à moi. Je ferai la paix lorsque je croirai de l'intérêt de mon peuple de la faire,

et les criailleries de quelques intrigants ne l'accéléreront ni ne la retarderont d'une heure. Mon peuple sera toujours unanime quand il saura que je suis content, parce qu'il sentira que c'est la marque que ses intérêts sont à couvert. Le temps où il délibérait dans les sections est passé. Il est ridicule qu'on ne cesse de répéter qu'on désire la paix, comme si la paix voulait dire quelque chose; ce sont les conditions qui font tout. Je donnerai, s'il le faut, encore plus d'une bataille, pour arriver à une paix qui me donne une garantie. Je ne donne rien au hasard; ce que je dis, je le fais toujours ou je meurs. »

La dépêche par laquelle l'empereur annonce à Joseph un de ses projets de conquête est d'un laconisme frappant : « Mon intention est de m'emparer du royaume de Naples. Masséna et Saint-Cyr sont en marche avec deux corps d'armée. Je vous ai nommé mon lieutenant commandant en chef l'armée de Naples. Partez quarante heures après la réception de cette lettre, et que votre première dépêche m'apprenne votre entrée à Naples, que vous avez rangé cette portion de l'Italie sous nos lois. »

La correspondance du roi Joseph doit former plusieurs volumes; elle jettera sans doute un grand jour sur les événements de l'Espagne, si funestes à Napoléon, et il faut désirer que l'éditeur publie beaucoup de lettres de l'homme qui tenait alors dans ses mains les destinées de l'Europe.

HISTOIRE DE LA NATION SUISSE, d'après les principaux écrivains nationaux et quelques sources originales, par Alex. Daguet. Fribourg, 2 vol. in-12.

L'histoire d'un pays comme la Suisse, composé de divers petits Etats qui ont chacun son passé, ses mœurs, ses institutions, présente de très-grandes difficultés. L'auteur est obligé de se livrer à d'innombrables recherches pour suivre à la fois des destinées souvent tout à fait indépendantes les unes des autres, et, malgré ses efforts, il ne peut maintenir l'unité au milieu de cette complication inextricable. La multiplicité des détails rend les vues d'ensemble presque

impossibles, l'intérêt s'éparpille sur une foule de petits faits, on se trouve avoir devant soi vingt nationalités au lieu d'une seule, et sauf dans les rares occasions où le danger commun les réunit en faisceau, leur développement offre des divergences nombreuses. Ce défaut déjà sensible dans un ouvrage étendu comme celui de Jean de Muller, le devient beaucoup plus encore dans un abrégé. Il s'agit d'être clair et précis, de se borner aux traits principaux, et cependant de les exposer d'une manière bien intelligible, ce qui ne saurait se faire sans entrer plus ou moins dans l'histoire particulière de chaque canton. Aussi maints écrivains, dont quelques-uns fort distingués, ont-ils entrepris d'accomplir cette tâche. Henri Zschokke, le plus populaire de tous, a certainement obtenu un beau succès ; mais son livre, excellent pour réchauffer et entretenir le patriotisme, ne répond pas tout à fait aux exigences de l'enseignement. C'est un résumé chaleureux des chroniques et des traditions nationales ; l'auteur se proposait surtout de rappeler au peuple suisse les vertus républicaines de ses ancêtres, et il y a parfaitement réussi. Parmi les autres ouvrages du même genre, faits plus spécialement en vue des écoles, où l'étude de l'histoire de la Suisse a été introduite, celui de Mme D., publié à Genève en 1847, occupe le premier rang. C'est un résumé fort intéressant de l'œuvre du grand historien Jean de Müller, mais il s'arrête en 1815, et de plus, M. Daguet lui reproche d'avoir « tenu peu de compte des explorations et des découvertes accomplies ces dernières années, qui ont si profondément modifié la narration et les points de vue de cet écrivain de génie, tant en ce qui concerne l'histoire fédérale en général, que l'histoire de chaque canton en particulier. »

Il est vrai que les travaux de la critique ont jeté quelque lumière nouvelle sur plusieurs points de notre histoire. Cependant leurs résultats sont encore assez hypothétiques et sujets à discussion. Il importe d'ailleurs de choisir avec discernement, parmi ces nouveautés, dont plusieurs se ressentent un peu trop des idées de notre époque Ainsi, quoique M. Daguet soit en général à cet égard prudent et judicieux, il nous semble s'être fourvoyé parfois en citant comme autorités des écrivains bien connus pour leur esprit de

parti. En ce qui concerne Genève, par exemple, les assertions de MM. Galiffe et James Fazy ne sauraient inspirer grande confiance : le premier ne cache guère l'animosité qui le dirige dans le choix de ses matériaux, et quant au second, ce n'est pas un historien sérieux. Heureusement le travail de M. Daguet ne s'en ressent pas trop ; il se distingue, au contraire, par une sage impartialité. L'auteur est animé d'un esprit vraiment libéral, et l'on voit que chez lui l'amour de la patrie domine au-dessus de toutes les divergences d'opinions. Il s'attache à faire ressortir les avantages de l'union de tous pour le bien de chacun ; il accorde une large place au développement intellectuel et moral, dont les progrès sont à ses yeux le but essentiel que doit se proposer le législateur, et, pour chaque époque, il présente un petit tableau très-intéressant de l'état de la Suisse à cet égard, ainsi que des hommes éminents qu'elle a produits. Son second volume nous conduit jusqu'à l'époque du rejet du pacte fédéral de 1832. Probablement il en publiera un troisième qui contiendra l'histoire des dix dernières années, si fécondes en révolutions.

TROIS MOIS EN IRLANDE, par Napoléon Roussel. Paris, 1853 ; 1 v. in-12 : 1 fr. 50 c.

L'œuvre d'évangélisation entreprise en Irlande par les Anglais commence à prendre quelque essor. Les résultats obtenus sont assez importants pour en faire espérer d'autres plus considérables, et l'on en peut conclure, sans trop de présomption, qu'ils exerceront une influence certaine sur l'avenir de ce pays. M. Roussel, désireux d'étudier un mouvement auquel il porte le plus vif intérêt, a, dans ce but, consacré trois mois à visiter l'Irlande. Ce n'est pas un voyage pittoresque ; il décrit peu la nature, il s'occupe plutôt des mœurs et des habitudes religieuses, son attention se porte principalement sur tout ce qui concerne la propagande protestante. Mais les détails qu'il donne à ce sujet sont bien propres à piquer la curiosité des lecteurs. Rien de plus original que les scènes de controverse auxquelles il nous fait assister. Tantôt c'est un meeting qui

se tient entre une salle de bal et un feu d'artifice; catholiques et protestants s'y pressent en foule, on y monte une cabale comme au spectacle, la discussion s'échauffe et les orateurs hurlent avec accompagnement de coups de poings et de talons de bottes. Tantôt c'est une *ragged school* (école déguenillée) où les enfants sont tenus de déposer en entrant leurs haillons, après quoi ils traversent à la course sous une pluie abondante un long couloir au bout duquel on les sèche et on les couvre d'habits propres qu'ils gardent tout le jour. Ces élèves, tous catholiques de naissance, reçoivent une instruction protestante, et leur nombre est considérable. En général, ils paraissent ne point manquer d'intelligence et montrent un esprit assez vif qui a quelques rapports avec le caractère français. Tantôt c'est une visite dans une famille récemment convertie ou en voie de l'être, et chez laquelle le prêtre vient disputer au ministre sa conquête, ce qui amène des débats souvent très-orageux. Tantôt enfin, c'est un cours destiné aux adultes, où les mères viennent avec leurs enfants au sein, où la voix du professeur est sans cesse interrompue par des cris et des trépignements, où d'élégantes et belles femmes de la haute classe sont entourées de jeunes filles en habits crasseux, en haillons dégoûtants, qui écoutent leur enseignement avec l'air sérieux et recueilli.

La tâche des évangélistes est ardue. Ils se trouvent en face d'une misère extrême et sont obligés de songer à nourrir le corps aussi bien que l'âme de leurs adeptes. Un simple morceau de pain est un appât suffisant pour attirer aux assemblées des centaines d'auditeurs dont une partie du moins retirera quelque fruit de l'instruction qui s'y donne. Cependant on évite, autant que possible, d'employer un pareil moyen, et, dans la plupart des cas, il n'est pas nécessaire d'y avoir recours pour intéresser le peuple irlandais à la cause de la réforme. Le mouvement religieux est tel, en beaucoup d'endroits, que les efforts des prêtres pour retenir leurs ouailles ne peuvent empêcher les conversions de se multiplier chaque jour. C'est d'autant plus remarquable qu'il a fallu d'abord une forte dose de courage pour affronter le fanatisme qui menaçait de mort soit les missionnaires, soit les nouveaux convertis. Mais l'énergie et la persé-

vérance des sociétés anglaises sont à la hauteur de l'œuvre. Elles en ont étudié d'avance les difficultés et sont en mesure de surmonter tous les obstacles. C'est par centaines qu'elles envoient leurs agents travailler les populations de l'Irlande. Une seule d'entre elles en compte 636, et ses recettes annuelles affectées à soutenir des écoles, des églises et des missionnaires, s'élèvent à près d'un million. M. Roussel rend hommage à leur zèle, qui, d'après ce qu'il a vu, lui paraît devoir régénérer la nation irlandaise, la relever de l'état d'abaissement où l'ignorance et la superstition l'avaient plongée.

THE EVANGELIST OF THE DESERT : life of Claude Brousson sometime advocate of parliament at Toulouse in the reign of Louis XIV; afterwards a protestant minister and martyr. (L'Evangéliste du Désert : vie de Claude Brousson.) London, 1853; 1 vol. in-12° : 5 fr.

Claude Brousson, né à Nîmes en 1647, joua, comme avocat au Parlement de Toulouse, un rôle assez remarquable dans les procès intentés aux protestants du midi de la France à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Le zèle avec lequel il défendit leur cause soit à Nîmes, soit à Uzès, soit à Montpellier, soit dans plusieurs autres villes où la persécution débutait par des poursuites judiciaires, le mit en évidence. Bientôt il devint le conseil et l'appui des réformés qui sentaient le besoin de se réunir autour d'un chef capable de diriger leurs efforts. En 1683 sa maison fut le lieu où s'assemblèrent vingt-quatre députés, ministres et anciens, des Eglises des Cévennes, du Vivarais et du Dauphiné qui avaient été déjà supprimées ou qui se voyaient menacées de l'être. Cet essai de résistance organisée acheva de rendre Brousson suspect aux agents du pouvoir. C'était un homme dangereux dont il fallait à tout prix se débarrasser. On essaya d'abord de la corruption, des offres brillantes lui furent faites s'il voulait abjurer, et, comme il persistait à remplir courageusement sa noble tâche, on lança contre lui un mandat d'arrêt. Telle était la justice du temps ; on ne permettait pas même de plaider la cause des victimes. Brousson ne put

échapper à la prison que par l'exil ; il alla chercher un asile en Suisse. Là, son activité généreuse trouva un nouveau théâtre. Les réfugiés protestants affluaient en grand nombre à Genève. Brousson se dévoua complétement à leur service. Il se rendit avec La Porte auprès de l'Electeur de Brandebourg pour l'intéresser à eux ; ensuite il visita la Hollande dans le même but. De retour à Lausanne il entretint une correspondance suivie avec les pasteurs qui étaient restés en France et s'occupa de publier quelques écrits de controverse. Cependant, tourmenté du désir de partager les luttes et les souffrances de ses coreligionnaires, il résolut d'accompagner des ministres qui allaient affronter les périls de la prédication dans le Désert. Les protestants, traqués comme des bêtes fauves par les dragons du roi, étaient alors réduits à tenir leurs assemblées dans les lieux les plus sauvages. Encore devaient-ils s'entourer de toutes les mesures usitées pour prévenir une surprise en pays ennemi, car, bien souvent, les soldats survenaient au milieu du prêche, et ceux des fidèles qui n'avaient pas le temps de fuir étaient tués sur place au moindre signe de résistance, ou traînés dans les prisons pour être envoyés les uns à l'échafaud, les autres au bagne. Les ministres surtout n'avaient de chance de salut que dans la vigilance perpétuelle de leurs adeptes, qui s'exposaient aux rigueurs de la loi pour les cacher et les faire changer de retraite, de manière à dérouter l'espionnage dont les innombrables agents étaient sans cesse à leurs trousses.

Cette vie pleine de dangers et de fatigues, loin de refroidir le zèle de Brousson, l'enflamma d'une nouvelle ardeur. Il se fit consacrer ministre et pendant quatre années il en exerça dans le Désert les périlleuses fonctions. En 1693, sa santé étant fort altérée, et la présence de cinq régiments dans les Cévennes rendant les assemblées protestantes à peu près impossibles, Brousson revint en Suisse. Après s'y être reposé quelque temps, il se rendit à Londres, puis en Hollande, où il fut pendant quatre mois pasteur de l'Eglise vallonne à La Haye. C'est dans cette position honorable et paisible que les nouvelles de la persécution, qui sévissait plus terrible que jamais, vinrent en quelque sorte réveiller chez lui la soif du mar-

tyre. Il quitta tout sans hésiter, rentra en France et cette fois pour n'en plus sortir. Après avoir échappé en deux ou trois circonstances aux actives poursuites dont il était l'objet, il finit par être pris, envoyé au château de Pau, et puis à Montpellier où l'attendait le supplice. La noblesse de son caractère, l'estime publique dont il était entouré lui firent épargner la torture; il ne fut exposé sur la roue qu'après avoir subi la sentence qui le condamnait à être étranglé. Sa mort fut pleurée non-seulement par tous les réformés mais encore par un assez grand nombre de catholiques. Les Etats de Hollande accordèrent une pension à sa veuve.

La biographie de Claude Brousson sera lue avec le plus vif intérêt. Autour de cette figure si fortement caractérisée, l'auteur, M. Henri-S. Baynes, a su réunir une foule de détails inédits ou du moins bien peu connus, qui donnent beaucoup d'attrait à son livre. Descendant lui-même de réfugiés huguenots il a voulu élever un monument à la mémoire de l'un des illustres martyrs du protestantisme, et n'a rien négligé pour le rendre digne de sa destination. L'appendice qui termine son volume renferme le catalogue des divers matériaux manuscrits ou imprimés dont il s'est servi, avec de nombreuses notes pleines de citations et de renseignements précieux.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE GENÈVE, depuis le commencement de la réformation jusqu'en 1815, par J. Gaberel. Genève, 1853, chez J. Cherbuliez; tome Ier, 1 gros vol. in-8o : 7 fr. 50.

Genève a joué un rôle important dans l'histoire religieuse de l'Europe. Devenue le centre de la réforme, elle exerça, malgré sa petitesse, une influence considérable sur le protestantisme. Les institutions républicaines dont elle jouissait depuis longtemps l'avaient préparée à recevoir favorablement la doctrine du libre examen. Sa population était connue pour son caractère remuant et son amour de l'indépendance. Au douzième siècle déjà un évêque avait appelé les Genevois *gentes semper petentes aliqua nova* (gens demandant toujours quelque nouveauté). C'était un diocèse difficile à conduire, et qui demandait de la part de son chef spiri-

tuel beaucoup de prudence. Quelques évêques cependant avaient su gagner l'estime et l'affection du troupeau en se montrant les zélés défenseurs de ses droits contre les empiétements des ducs de Savoie qui, jouissant de certains priviléges dans la cité, aspiraient sans cesse à les étendre. Mais leurs successeurs, loin de suivre cette marche, se liguèrent de plus en plus avec les ennemis des libertés genevoises; aussi perdirent-ils la confiance du peuple, et dès le quinzième siècle on vit des velléités de réforme agiter les esprits quoiqu'elles fussent aussitôt étouffées. La décadence et la corruption du clergé, qui allaient croissant, contribuaient d'ailleurs à favoriser les essais de résistance; le pouvoir laïque commençait à oser intervenir. De 1500 à 1530, les registres du Conseil d'Etat de Genève offrent maints arrêtés concernant des faits scandaleux dont les auteurs étaient des moines ou des prêtres. L'évêque lui-même fait enlever une jeune fille et ne consent à la relâcher que lorsqu'il s'y voit contraint par une émeute.

Les Genevois, cependant, tout préoccupés de leur indépendance politique, venaient de s'assurer l'alliance de Berne et de Fribourg par un traité de combourgeoisie. Bientôt le duc de Savoie irrité de l'audace avec laquelle la petite république rejette sa suprématie, à recours aux armes; ses soldats envahissent le territoire genevois, pillent et brûlent les villages. Alors Genève prend la résolution héroïque de détruire ses faubourgs, dont les habitants, au nombre de six milles, sont recueillis dans l'intérieur de la ville. Tous les citoyens se mettent à l'œuvre, et au bout de vingt jours les faubourgs ont disparu. Les pierres entassées à l'intérieur des remparts en comblent les brèches; on fouille jusqu'aux fondements des édifices pour augmenter les matériaux des fortifications. Cet élan général est d'autant plus remarquable qu'à cette époque la ville était en proie aux disputes religieuses.

Un ministre du pays de Vaud, Farel, revenant d'un synode qui avait eu lieu dans les vallées du Piémont, s'était arrêté à Genève et y avait tenu quelques assemblées pour prêcher l'Evangile. De nombreux auditeurs étaient venus l'entendre; mais les chanoines, indignés de son audace, avaient excité le peuple contre lui, et

après plusieurs scènes de tumulte, les magistrats lui intimèrent l'ordre de quitter la ville. Farel eut bientôt pour successeur, Froment, son compatriote et son ami qui, afin de ne pas s'exposer au même sort, se présenta comme maître d'école, et ouvrit une classe sous prétexte d'enseigner à lire et à écrire. Ce subterfuge eut un plein succès; les écoliers de toute âge accoururent en foule, si bien qu'au bout de quelques semaines Froment dût consentir à prêcher en place publique. Malgré les efforts des prêtres, qui avaient recours à la violence et sollicitaient sans cesse l'appui de l'autorité, le nombre des partisans de la réforme s'accrut rapidement. Grâces à la conduite de l'évêque qui faisait cause commune avec le duc de Savoie, la question religieuse se confondit peu à peu avec la question de nationalité. Genève, dont l'existence était sérieusement menacée, dut son salut aux Bernois, qui travaillèrent aussi de tout leur pouvoir à favoriser les progrès du protestantisme. Bientôt les choses en vinrent au point que les Conseils de la république eurent à se prononcer, et, après une solennelle délibération, la messe fut abolie, on renvoya les moines et les prêtres, on rompit officiellement avec Rome et ses superstitions.

Voilà donc le changement de religion accompli dans Genève avant l'arrivée de Calvin, et par la seule action du vieil esprit genevois, qui avait à la fois conquis l'indépendance politique et la liberté religieuse; l'œuvre de Calvin fut de venir en aide à cet élan, d'affermir la conquête par une législation puissante, d'organiser l'Eglise, d'amener la réforme des mœurs, la régénération morale sans laquelle Genève serait bientôt retombée sous le joug. Dans cette entreprise, il rencontra de nombreux adversaires qui, animés par différents motifs, firent cause commune contre lui et formèrent le parti des libertins, c'est-à-dire des défenseurs de la liberté poussée jusqu'à la licence. Pour les combattre, Calvin eut recours à l'appui des réfugiés protestants qui affluaient à Genève. De là vient le reproche que certains écrivains lui font d'avoir en quelque sorte privé la république de ses meilleurs citoyens, de ses véritables libérateurs, pour leur substituer des familles étrangères à l'aide desquelles il réussit à établir un gouvernement aristocrati-

que dont il dictait lui même toutes les décisions. Mais les documents que renferme le livre de M. Gaberel ne laissent aucun doute sur la fausseté de ce point de vue. La liste des libertins mise en regard de celle des Eidgnots ou partisans de l'alliance suisse, et de celle des premiers Genevois réformés montre que, parmi les adversaires de Calvin, figuraient seulement cinq des promoteurs de l'indépendance de Genève; tandis que la majorité des libertins se composait soit des partisans du duc ou de l'évêque, soit de ces esprits turbulents toujours prêts à profiter des moments de crise pour se mettre en révolte contre les lois. Il ressort aussi des registres du Conseil que la seule occasion où l'influence du grand réformateur échoua, fut précisément celle où, croyant de son devoir de signaler des tendances politiques qui lui semblaient dangereuses, il blâma fortement une mesure constitutionnelle dont le but était de restreindre les droits du peuple. En ce qui concernait même l'organisation de l'Eglise et son pouvoir, Calvin respecta scrupuleusement les coutumes républicaines. Les ordonnances ecclésiastiques, l'établissement de la Compagnie des pasteurs et du consistoire, les lois somptuaires, tout cela fut soumis aux souffrages des citoyens qui, rassemblés en Conseil Général, l'adoptèrent presque à l'unanimité. Il faut donc bien reconnaître que la rigueur de cette législation, quelque dure qu'elle nous paraisse aujourd'hui, répondait sans doute assez bien aux exigences de l'époque, et que Calvin fonda son autorité sur une base tout à fait démocratique.

Le travail de M. Gaberel dissipera certainement bien des erreurs, bien des préjugés répandus par l'esprit de parti qui trop souvent dirigea la plume des historiens de la réforme. Jugeant Calvin avec beaucoup d'indépendance, il ne cherche point à dissimuler les défauts de son caractère, qui ne sauraient porter nulle atteinte à la grandeur et à solidité de son œuvre. Ce premier volume, qui nous conduit jusqu'à la mort de l'austère réformateur, présente un vif intérêt. Les nombreuses pièces justificatives que l'auteur y a jointes en font d'ailleurs un recueil de matériaux précieux, désormais indispensable à tous ceux qui voudront étudier l'histoire de la réformation.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DE LA SUBROGATION A L'HYPOTHÈQUE LÉGALE DES FEMMES MARIÉES; étude critique par A. Berthauld, professeur suppléant à la faculté de droit de Caën; 1 vol. in-8° Paris, Durand, 1853. XIII pages de préface, 234 de texte.

Le droit civil français, grâce aux nombreuses questions que la pratique soulève tous les jours, est devenu une science trop vaste pour que les traités généraux de doctrine puissent suffire aux exigences des jurisconsultes. Aussi a-t-on vu se produire un grand nombre de *monographies*, dans lesquelles les auteurs se sont proposé d'examiner le sujet spécial qu'ils avaient choisi, sous toutes ses faces et avec tous les développements théoriques et pratiques que ce sujet pouvait comporter. La matière difficile des *Subrogations personnelles* a été l'objet de monographies de cette espèce; nous rappellerons particulièrement celles publiées par M. Mourlon, et tout dernièrement par M. Gauthier, œuvres de conscience et de talent, justement appréciées par tous les jurisconsultes. L'*Etude critique* que nous annonçons a un champ plus restreint encore, puisqu'elle n'a en vue que la *Subrogation à l'hypothèque légale des femmes mariées*. C'était là un sujet digne d'examen; la loi ne s'en occupe pas expressément; elle l'a en quelque sorte abandonné à la doctrine et à la jurisprudence : or les auteurs, auxquels incombait la tâche de reproduire la doctrine, lui ont à peine consacré quelques pages; quant à la jurisprudence, elle s'est montrée sur ces matières pleine d'hésitation, et ses solutions attestent une grande divergence d'idées. M. Berthauld était désigné en quelque sorte, par ses précédents travaux, pour s'occuper de la recherche des principes à l'aide desquels une aussi grave lacune pourrait enfin être comblée; il a publié, il y a dix ans, une dissertation sur les subrogations, et cette année même une monographie *de l'hypothèque légale sur les conquêts de la communauté*: il offrait donc, dans ses études antérieures, toutes les conditions nécessaires pour approfondir complétement le sujet. Les questions qu'il a examinées sont classées sous ces quatre

chefs : 1° Qu'est-ce que la subrogation ? (Nos 1 à 34) ; 2° Sous quels régimes matrimoniaux les femmes ont-elles capacité pour subroger à l'hypothèque légale ? (Nos 35 à 41) ; 3° Comment la subrogation à l'hypothèque légale s'opère-t-elle ? (Nos 42 à 68) ; et enfin 4° Quel est l'effet de la subrogation ? La manière dont ces questions sont traitées offre des qualités dont la réunion n'est pas aujourd'hui très-fréquente : Science vraie et sans phrases, clarté dans l'exposition, rigoureuse déduction des principes, et cette juste appréciation des difficultés d'application que peut seule donner l'expérience des affaires. P. O.

Le Droit civil français, par K.-S. Zachariæ, annoté et rétabli suivant l'ordre du Code Napoléon par MM. G. Massé et Ch. Vergé. Tome 1er ; Paris, 1 vol. in-8° ; Durand, libraire-éditeur. L'ouvrage aura quatre volumes.

L'ouvrage de M. Zachariæ a acquis une réputation méritée : il est parvenu en Allemagne à sa cinquième édition ; en France, MM. Aubry et Rau, professeurs à la Faculté de Droit de Strasbourg, en ont publié une traduction en cinq volumes (1839-1846) qui a été si favorablement accueillie que l'édition a promptement été épuisée. M. G. Massé, bien connu par son beau Traité *sur le Droit commercial*, et M. Charles Vergé, le laborieux éditeur du *Compte rendu des Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, ont pensé faire une œuvre utile en donnant du livre de Zachariæ une nouvelle traduction, rédigée sur un plan très-différent de celui que les précédents éditeurs avaient cru devoir adopter, mais qui répond mieux aux besoins de la pratique. En effet, les savants professeurs de la Faculté de Strasbourg avaient conservé l'ordre et les classifications de l'auteur, plus en rapport avec la méthodologie allemande qu'avec le système adopté en France (système qui n'est autre que celui des Institutes de Gaïus et de Justinien consacré par le Code civil Napoléon). Les nouveaux traducteurs ont suivi une autre marche : ils ont remanié tout l'ouvrage de Zachariæ, en le rétablissant suivant l'ordre du Code Napoléon. Après une

introduction historique, et le commentaire très-complet du *Titre préliminaire*, ils ont traité, dans un premier livre, *des Personnes;* dans le second, *des Biens et des différentes modifications de la propriété;* dans le troisième, *des différentes manières dont on acquiert la propriété.* Le premier volume, que nous annonçons aujourd'hui, comprend jusqu'à la fin du Livre *des Personnes*, c'est-à-dire jusqu'à l'article 515 du Code civil inclusivement. Sans nous prononcer ici sur le mérite scientifique des classifications des auteurs allemands, comparées avec l'ancienne classification des Institutes, ce qui nous mènerait trop loin, il nous paraît du moins incontestable qu'en adoptant de préférence l'ordre même des Titres du Code Napoléon, les nouveaux traducteurs ont répondu à un vœu souvent exprimé par les jurisconsultes français, et ont mis l'excellent Traité de M. Zachariæ à la portée d'un beaucoup plus grand nombre de personnes. En Allemagne, en effet, le Droit civil français n'est le plus souvent enseigné qu'à titre de législation étrangère, dont l'étude est utile comme matière à comparaison et comme complément de la jurisprudence du pays : peu importe aux auditeurs que l'ordre du Code Napoléon soit suivi ou qu'il soit remplacé par une distribution arbitraire des matières. « En France, comme le remarquent les nouveaux traducteurs dans leur préface, il ne peut en être ainsi ; dans les écoles, devant les tribunaux, dans les habitudes même de la vie, le Code Napoléon est étudié, invoqué, interrogé, suivant l'ordre de ses articles, etc.... » Un traité sur l'ensemble du droit civil français sera donc infiniment plus usuel et plus pratique, s'il est rédigé suivant l'ordre général des matières de ce Code, que s'il l'est suivant un ordre plus savant peut-être, mais toujours plus ou moins arbitraire. Il n'est d'ailleurs point question ici d'un commentaire *article par article*, mais d'un commentaire titre par titre.... c'est-à-dire d'une simple répartition de l'œuvre de Zachariæ sous les divisions *générales* adoptées par le Code civil : ce qui n'ôte rien à sa valeur scientifique, et a permis aux nouveaux traducteurs de reproduire intacts les principes et les déductions de l'ouvrage original sur chaque matière du droit civil. Qu'on nous permette d'insister sur ce dernier point : sauf l'inter-

position des titres, la nouvelle traduction nous offre la première une reproduction fidèle du texte de M. Zachariæ ; on sait, en effet, que les savants professeurs de Strasbourg, MM. Aubry et Rau, avaient (du consentement de l'auteur), complétement modifié l'ouvrage allemand, et y avaient ajouté leurs propres idées, au point que la première traduction française était moins l'œuvre de Zachariæ que celle de ses éditeurs. Certes, aucun lecteur français ne se plaindra de cette collaboration des deux jurisconsultes éminents que je viens de nommer : leurs *additions* à Zachariæ formeraient à elles seules un excellent traité de droit, et ont élevé bien haut leur réputation parmi les commentateurs du Code civil ;..... toutefois la simple exposition de l'ouvrage de Zachariæ se trouvait comme étouffée sous les développements que lui avaient donnés ses premiers traducteurs. MM. *Massé* et *Vergé* nous ont enfin donné cet ouvrage tel qu'il est sorti de la plume de l'auteur, tel du moins que les éditeurs allemands l'ont publié dans leur cinquième édition. C'est là un mérite de la nouvelle traduction que ne sauraient trop apprécier ceux qui tiennent à connaître exactement l'opinion d'un des plus éminents jurisconsultes d'outre-Rhin sur la doctrine du Code civil Napoléon. Pour en donner quelques exemples : les anciens éditeurs avaient rejeté dans une *note* du chapitre « des Oppositions à mariage » ce qui concerne *les promesses de mariage et leurs effets* (t. III, p. 233, note 25). MM. Massé et Vergé ont restitué le texte entier de Zachariæ, qui s'occupe à part et avec détails des nombreuses questions que les promesses de mariage soulèvent (voyez le Chap. III, § 117, pag. 188 à 190 du volume que nous annonçons). Les nouveaux éditeurs ont rétabli tout le titre du *Divorce*, dont l'exposition n'occupe pas moins de trente pages, que l'on chercherait en vain dans la première traduction. Au titre de la *Filiation*, les anciens éditeurs ont consacré plus de dix pages à la « Recherche de la maternité » ; dans l'ouvrage original, cette matière est traitée en moins de deux pages, et sur des principes très-différents, puisqu'on y renvoie pour les moyens de preuves aux règles du droit commun (voir 1re édit. T. IV, p. 73 à 82 ; — nouvelle traduction, § 170, p. 333) etc..... Nous pourrions multiplier ces citations.

MM. Massé et Vergé ont ajouté à la traduction de Zachariæ des notes claires et substantielles, distinctes de celles de l'auteur, et qui résument sur chaque titre, sur chaque question, l'état actuel de la doctrine et de la jurisprudence. Il n'y a que des éloges à donner au choix de ces notes et à la manière dont elles sont rédigées; ce sont des modèles d'exactitude et de concision; les solutions qu'elles présentent sur les nombreuses controverses soulevées dans ces derniers temps seront certainement ratifiées par la plupart des jurisconsultes. En somme MM. Massé et Vergé nous paraissent avoir pleinement atteint le but qu'ils se proposaient, et qu'ils formulent ainsi dans leur préface (p. 13, 14) :

«Dans cette nouvelle traduction du Manuel du droit civil de Zachariæ et dans les notes qui l'accompagnent, disent-ils, nous n'avons pas eu la prétention de placer notre ouvrage sur la même ligne que les œuvres des jurisconsultes éminents qui, depuis quelques années, ont restauré en France le goût et l'étude de la jurisprudence, en éclairant les aridités du droit du double flambeau de la philosophie et de l'histoire. Notre ambition a été plus modeste. Il nous suffira d'avoir fait, dans les conditions que nous avons exposées, de l'ouvrage de Zachariæ un livre d'une utilité générale qui, par sa concision et sa clarté, doit convenir aux jeunes gens qui se préparent dans nos écoles à l'étude et à la connaissance de la jurisprudence; aux hommes engagés dans la pratique des affaires comme officiers ministériels, comme avocats, comme magistrats; aux gens du monde souvent placés dans la nécessité de connaître la loi, et pour lesquels elle est une lettre mystérieuse dont la clef et la connaissance semblent jusqu'à ce jour, comme dans l'antiquité romaine, réservées à un certain nombre de privilégiés.»

« A ces divers titres, nous avons la conscience d'avoir consacré nos soins et nos veilles à une chose utile. On ne saurait trop, dans les sociétés modernes, populariser le sentiment et l'intelligence du droit. Eclairer chacun de nous sur ses droits et sur ses devoirs, c'est préparer à la société de bons citoyens.» P. O.

SCIENCES ET ARTS.

Le docteur Pauly, conseils d'un vieux médecin aux ouvriers des villes et aux habitants de la campagne, par le Dr Ebrard. Bourg, chez F. Dufour, 1853; 1 vol. in-18 : 50 c.

Ce petit livre a obtenu de l'Académie de Rouen une médaille d'or, et l'on ne peut qu'applaudir à cette distinction certainement tout à fait méritée. M. Ebrard met dans la bouche d'un vieux docteur les conseils d'une sage expérience. C'est une véritable hygiène populaire, simple, facile, qui s'adresse surtout aux travailleurs, pour leur enseigner l'art de conserver la santé, ou du moins de se garantir le plus possible des maladies causées, soit par des excès, soit par des imprudences et quelquefois par des préjugés trop répandus encore. L'ignorance des classes ouvrières, en ce qui concerne l hygiène, est une source d'habitudes pernicieuses qui contribuent beaucoup à rendre parmi elles la mortalité considérable, surtout chez les jeunes enfants. La nourriture, la propreté corporelle, les conditions du logement et du vêtement forment les trois points principaux autour desquels viennent se grouper les conseils du docteur Pauly. Afin d'en mieux faire saisir le sens à ses lecteurs, M. Ebrard les présente d'une manière éminemment pratique. Il nous fait suivre, dans le cours de ses visites au village, un médecin qui a beaucoup étudié et beaucoup observé. Le docteur Pauly ne se borne pas à soigner les maladies pour lesquelles il est appelé, son attention se porte aussi sur le genre de vie de ses clients, aucun détail ne lui échappe, et il profite de toutes les occasions qui peuvent s'offrir de leur inculquer d'excellents préceptes hygiéniques. Cette médecine préventive est à la fois la plus efficace et la moins coûteuse. A ce double avantage, elle joint encore celui d'exercer une certaine influence morale, en inspirant le goût de la tempérance, de la sobriété, de l'ordre et des habitudes régulières. Elle est un bienfait précieux, non-seulement pour les travailleurs, mais pour toutes les classes de la société. De semblables ouvrages méritent d'être vivement encouragés, car, outre leur utilité directe, ils peuvent rendre des services réels à la cause de la civilisation.

NOTICE DES ÉMAUX, BIJOUX ET OBJETS DIVERS exposés dans les galeries du Musée du Louvre, par M. de Laborde, membre de l'Institut, conservateur des collections du moyen âge, de la renaissance et de la sculpture moderne. Documents et glossaire. Paris, 1853; in-12.

Ce volume de 552 pages, imprimé en petits caractères, fait suite à la description des émaux conservés au Louvre, publiée l'an dernier par le savant préposé à leur garde. Les collections d'objets d'art du Musée du Louvre embrassent une foule d'objets employés dans la vie privée et devenus des merveilles de l'art, grâce au talent qui a présidé à leur exécution. L'histoire des mots se joint donc ici à la connaissance des mœurs et des usages d'une longue suite de siècles. Donner des notions exactes sur toutes ces choses, en les appuyant sur des documents authentiques, en adoptant l'ordre alphabétique, si favorable aux recherches, tel a été le but de M. de Laborde. Chaque mot du glossaire est suivi d'une explication précise et claire, qui s'appuie sur des citations nombreuses empruntées surtout aux documents déposés aux archives publiques; les comptes, les inventaires, les quittances, les testaments, les chartes et donations, les correspondances originales, ont fourni la majeure partie de ces textes; on comprend à quel point ils sont curieux et neufs, puisqu'ils ont été puisés, en parfaite connaissance de cause, à des sources inexplorées et dont il n'est donné qu'à bien peu de personnes de pouvoir approcher. Ces citations sont multipliées au point qu'il y en a, par exemple, 42 pour le mot *chapel*, 68 pour les *camalieux* (camées), 55 pour le mot *miroir*, 91 pour le mot *madre* (cœur et racine de divers bois employés à la confection des vases à boire, écuelles, etc.) Quelques articles amènent de petites dissertations intéressantes sur des points mal connus : à l'article *diamant* on trouve la réfutation d'une opinion erronée et partout reproduite, qui attribue à Louis de Berquen, natif de Bruges, l'honneur d'avoir découvert, en 1476, la propriété du diamant de se tailler avec sa propre poudre. Le mot *licorne* amène l'explication de ce qu'étaient

les cornes de ce fantastique quadrupède, souvent mentionnées dans les inventaires du moyen âge, et regardées comme fort efficaces pour contre-poison ; c'était tout simplement des défenses de narval, recueillies dans les mers du Nord. Au sujet de la *pourcelaine*, il est constaté qu'au moyen âge ce mot s'appliquait aux coquilles qui donnent la nacre de perle et aux ouvrages fabriqués avec cette substance, interprétation qui n'avait pas encore été observée.

Quelque étendu que soit le travail que nous signalons, quel que soit le nombre des faits qu'il expose et des textes inédits qu'il met au jour, ce n'est, dans la pensée de l'auteur, que l'extrait d'un ouvrage bien plus développé, où la représentation des monuments figurés viendra à l'appui des citations. Les articles du glossaire projeté parleront à la vue ; les mots en usage au moyen âge seront expliqués au moyen des définitions faites par ceux-là même qui employaient ces mots, et par la reproduction d'une représentation contemporaine, ou de l'objet lui-même, quand il se trouvera dans les collections. L'utilité de ces rapprochements sera bientôt, nous l'espérons, mise en lumière par une publication qui doit entrer dans la grande collection des *Documents relatifs à l'histoire de France*, mis au jour sous les auspices du ministre de l'instruction publique. L'inventaire de Charles V sera imprimé, et chacun des 3670 articles dont il se compose sera accompagné d'un commentaire et de gravures, lorsqu'il sera possible d'établir une comparaison utile entre la description du garde des joyaux et l'objet décrit.

TABLE

DES

OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE.

21me Année, 1853.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Religion, Philosophie, Morale, Education.

Pages

Etude de la religion chrétienne. 182
Le premier livre de Moïse. 182
Sermons de La Fléchère. 184
La paix de l'Eglise. 184
Les âmes qui périssent. 184
Le culte tel que Dieu le demande. 184
Le levain du calvinisme. 170
Etudes sur les réformateurs du 16me siècle. 206
De l'influence de Luther. 421
Le protestantisme et la société. 217
Quelques défauts des chrétiens. 141
Histoire de l'Eglise de Genève. 477
Histoire des réfugiés protestants. 202
Histoire religieuse des peuples slaves. 135
Théologie de la nature. 92
Théologie cosmogonique. 452
La chaîne symbolique. 94
Purana Sangraha. 404
Le scalpel. 423
Réflexions, sentences et maximes morales. 429
Du pouvoir et de la liberté. 180
Du principe d'autorité depuis 1789. 353

Législation, Jurisprudence.

Pages.

De la subrogation à l'hypothèque légale. 481
Traité de la législation des théâtres. 450
Guide manuel du garde-champêtre. 120
Le droit civil français. 482

Politique, Economie politique, Commerce.

Essai sur l'inégalité des races. 448
J. Bodin et son temps. 118
Law, son système et son époque. 113
Etudes sur les causes de la misère. 110
L'économie, ou remède au paupérisme. 147
Prolegomeni della economia politica. 91
Annuaire de l'économie politique. 109
Essai sur la liberté du commerce. 55

SCIENCES ET ARTS.

De l'homme et des races humaines. 62
Histoire des sciences naturelles. 151
Fondation de Smithson. 58
Analyse chimique des eaux du département de la Gironde. 384

Pages.

Fécondation artificielle des œufs de poissons. 127
Essai sur les phosphènes. 455
Art de prolonger la vie. 126
Traité des maladies des enfants. 220
Paris médical. 222
Manuel du baigneur. 125
Le docteur Pauly, conseils d'un vieux médecin. 486
Notices et extraits des manuscrits médicaux. 191
Recueil des travaux de la société médicale de Genève. 223
Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie de peinture. 454
Guide de l'exposition de peinture. 385
Histoire de la sculpture antique. 187
Histoire de la sculpture française 157
Appendice à l'histoire de Raphael. 29
Manuel de l'amateur d'estampes. 123
Notice des émaux, bijoux, etc., du Louvre. 487
Histoire de l'origine de l'imprimerie. 188
Essai sur la marine française. 158
Gymnastique élémentaire. 387

BELLES-LETTRES.

Etude des langues, Littérature.

Conformité de la langue française avec le grec. 198
Eclaircissement de langue française. 75
Cours d'éloquence sacrée populaire. 416
Saggi di critica letteraria. 200
De l'Amadis de Gaule. 403
Influence de l'Italie sur les lettres françaises. 164
Tableau de la littérature du Nord. 99
Histoire de la littérature au dix-huitième siècle. 565
Histoire de la littérature dramatique. 97
Histoire de la littérat. française à l'étranger. 33
Hist. littéraire de la France. 401
Geschichte der deutschen nationallitteratur. 325

Poésie, Art dramatique.

Aubépines. 374
La divine comédie. 357
Dantes Leben und Werke. 357
Della dottrina nello 18° canto dell'inferno. 357
Vocabolario dantesco. 357
Fabuliste des Alpes. 132
Fleurs d'automne. 6
Lucioles. 6
Meditations poétiques. 6
La Muse ottomane. 327
Poésies de H. Durand. 6
Poésies de Hebel. 365
Une année à Thônex. 374
Farce de maistre Pathelin. 72
L'honneur et l'argent, comédie. 161
Le pressoir. 425
Les esclaves, poëme dramat. 429

Romans, Contes et Nouvelles.

Mélanges.

Le château de Monetier. 77
Contes et Nouvelles. 68
Contes invraisemblables. 68
Contes romanesques. 38
De neuf heures à minuit. 20
Der verlorne Sohn. 370
Histoire de village. 38
La Grande Nuit. 355
La Marquise Cornelia d'Alfi. 20
Le capitaine Firmin. 193
Le Don Quichotte de F. Avellaneda. 368
Le foyer domestique. 428
Le Koran de Sterne. 396
Le Mémorial de famille. 567
L'Esclave blanc. 38
Les femmes. 197

Pages.
Les femmes du nouveau monde. 193
Les vingt-six infortunes de Pierrot. 34
Lettres portugaises. 568
L'ombre du bonheur. 38
L'oncle Tom raconté aux enfants. 431
Mademoiselle Mimi Pinson. 193
Nouvelles américaines. 68
Nouvelles genevoises. 99
Nuits anglaises. 68
Panorama d'historiettes. 570
Passion and principles. 128
Raoul Desloges. 20
Regain, vie parisienne. 68
Scènes de la vie flamande. 330
Scènes d'outre-mer. 193
Scènes écossaises. 20
Scènes villageoises. 38
Six nouvelles contemporaines. 377
Sous la régence et sous la terreur. 45
Suzanne. 17
Critiques et récits. 103
Les ennemis de Voltaire. 65
Feuille populaire. 79
Geistesworte aus Goethes Briefen. 379
La presse parisienne. 102
Mouvement de la presse. 1
Nouvelles lettres de la duchesse d'Orléans. 400
Traité de la vie élégante. 193
Catalogue de M. Coste. 573
Catalogue de M. J.-J. de Bure. 575
Catalogue des livres du baron Wa'kenaer. 134
Catalogue des livres de M. A.-A. R. 18
Histoire de la Bibliothèque de Genève. 15

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Bulletin de la Société américaine de géographie. 54
D'Inverness à Brighton. 167
Pages
Esquisse d'une géographie physique. 105
Etudes sur la Russie et le nord de l'Europe. 165
Histoire de l'Amérique méridionale. 24
Histoire des Pyrénées. 439
Itinéraire de la Suisse. 215
Journal de Madras. 53
Le Brésil en 1852, et sa colonisation. 104
Le Morvan. 51
Les aventures de don Juan de Vargas. 441
Les Convicts en Australie. 379
Les deux Amériques. 435
Les émigrés français dans la Louisiane. 199
L'histoire notable de la Floride. 445
Narrative of a mission to central Africa. 406
Nouveaux voyages en Zigzag. 434
Trois mois en Irlande. 473
Vingt années aux Philippines. 106
Voyage au Ouaday. 46
Voyage dans le nord de la Bolivie. 338
Voyage en Algérie. 446

Histoire ancienne et moderne.

Récits de l'hist. de France. 381
Guerres maritimes sous la république et l'empire. 437
Histoire de la nation suisse. 579
La Restauration de Genève. 576
Révolutions d'Italie. 42
Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche. 139
Histoire de la guerre de Hongrie. 331
L'insurrection en Chine. 333

Biographie, Mélanges.

Alexandre Vinet, sa vie et ses écrits. 571
Biographie de Pestalozzi. 28

Pages

Biographie universelle. 336
Découvertes dans les ruines de Ninive. 208
Examen des monuments des Aborigènes de l'Etat de New-York. 176
Extrait des mémoriaux de l'abbaye de St-Aubin. 432
Galerie historique. 50
Lettres inédites du roi Charles XII. 335
piers du cardinal de Ri-
Lettres, instruction et pachelieu. 173
Madame de Longueville. 73
Mémoires de la Société d'archéologie de St-Pétersbourg. 337
Mémoires de la Société des antiquaires. 80

Pages.

Mémoires de la Soc. d'histoire. 88
Mémoires de Toussaint Louverture. 168
Mémoires d'un bourgeois de Paris. 433
Mémoires du roi Joseph. 577
Napoléon III et Abd-el-Kader. 107
Notice sur la Boetie. 399
Notice sur la vie de Marc-Antoine Raimondi. 121
Nouvelle biographie universelle. 211
St-Anselme de Cantorbéry. 81
The cloister life of Charles V. 343
Vie de Buxton. 382
Vie de Christophe Colomb. 411
V e de W. Allen. 214

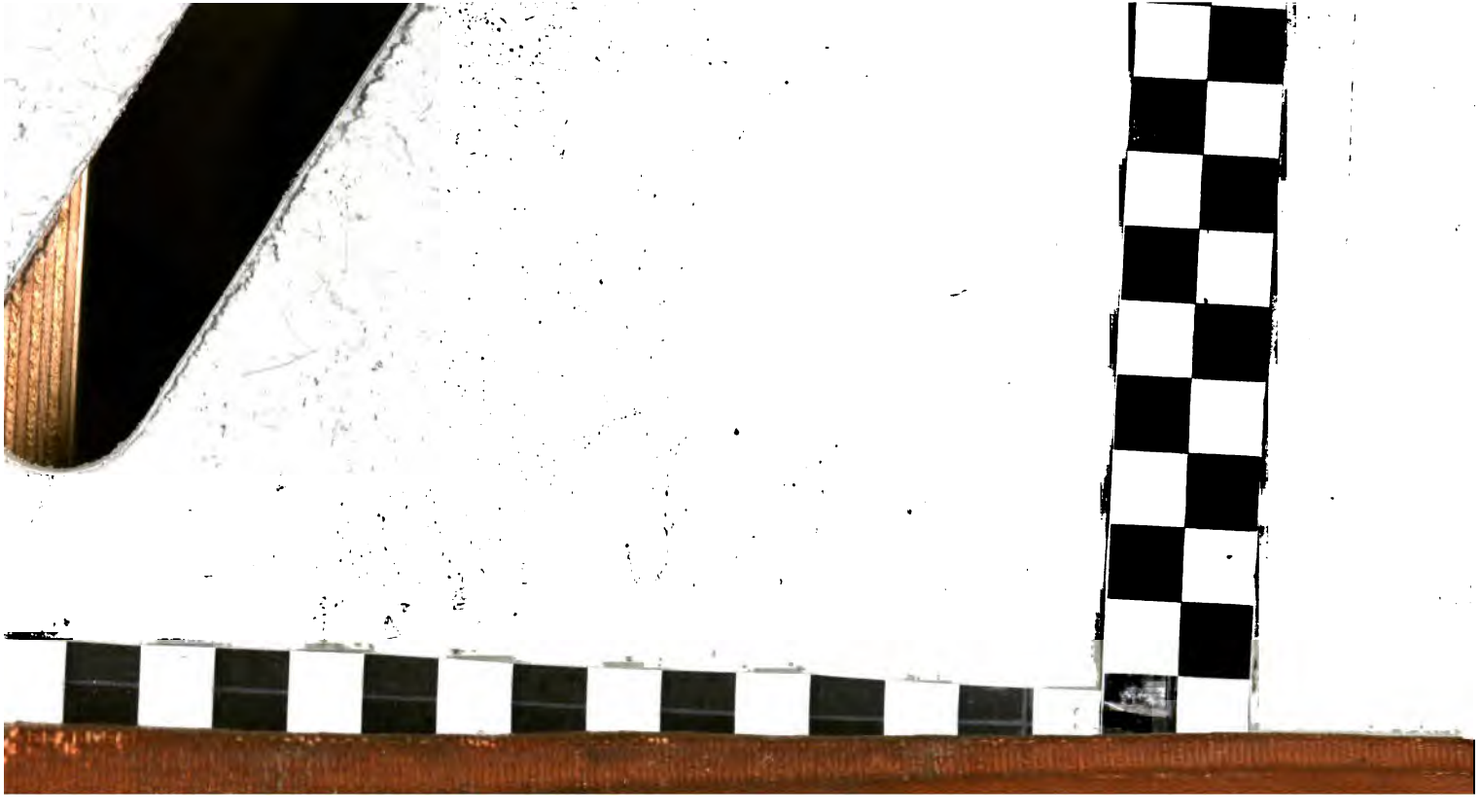
TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

	Pages
Avenel.	173
Balleydier.	139 et 331
Balzac.	193
Banerjea.	404
Baret, Eug.	403
Barthez, E.	220
Bastie, C.	182
Baudrillart.	118
Beecher-Stowe (Mme).	68
Bernard, Aug.	188
Berthauld.	481
Blanc, L.-G.	357
Boitard.	34
Bonnefoux.	411
Bost, J.-A.	184
Bremer (Mlle).	428
Buchon, Max.	38 et 365
Caetani.	357
Calame, H.-F.	6
Callery.	333
Cénac-Montant.	439
Chaix, P.	24
Chauffour-Kestner.	206
Cherbuliez, A.-E.	110
Clias.	387
Cochut, P.-A.	113
Conscience.	330
Coquerel, Ath.	184
Coquerel fils.	184
Cousin, V.	73
Daguet, Alex.	471
Dante.	357
De Civry, Eug.	107
Deffaux, Marc.	120
De Juge, Aug.	132
Delacour.	374
De la Gironière.	106
Delessert, B.	121
Deltuf, P.	38
D'Orsay (Comtesse).	38
Drouillet de Sigalas.	357
Du Casse, A.	468
Dupin.	51
Du Puget (Mlle).	428
Durand, H.	6
Duremberg.	191
Ebrard.	486
Eichhoff.	99
Emeric, David.	157 et 187
Estienne, H.	198
Eyma, X.	193 et 435
Fauré.	384
Fea, L.	200
Gaberel, J.	477
Galiffe, J.-B.-G.	94
Garnier, J.	109
Gaullieur, E.-H.	15
Geffroy.	335
Germond de Lavigne.	368
Gobineau.	448
Gouraud, Ch.	55
Gourgeon.	381
Gozlan, L.	20
Grey (Mistress).	129
Haxo.	127
Hebel.	38 et 365
Hédouin.	396
Hildreth.	38
Hollard, H.	62
Houssaye, A.	45
Janin, J.	97
Jeanne de Jussie.	170
Joanne, Ad.	215
Jurien de la Gravière.	437
Karr, Alph.	20 et 197
Krasinski, V.	135
Laborde.	487
Lacan, Ad.	450
La Fléchère.	184
La Rochefoucault.	429
Laudonnière.	445
Lavater.	28

	Pages.
Layard.	208
Leblanc, Ch.	123
Lecerf.	217
Léouzon-Leduc.	165
Lestiboudois.	446
Mallet, G.	468
Mancel, P.	180
Marcillac.	50
Meding.	222
Merruau, P.	379
Méry.	68
Meyer-Merian.	370
Mézières, L.	147
Michiels.	193
Mohammed.	46
Möller (A. de).	462
Monnier, Marc.	6
Montaiglon.	454
Montandon, A.-L.	182
Moré, J.-L.	104
Mullois, Is.	416
Musset (A. de).	193
Navarin, Ch.	441
Nicolle, H.	68
Nisard, Ch.	65
Olivet-Morhard.	77
Olliffe, Ch.	20
Oyez, F.	374
Palsgrave.	75
Paulmier.	450
Pavie, Th.	193
Payen, S.-F.	399
Perron.	46
Ponsard, F.	161
Pontmartin.	68
Pouchet.	151
Quatremère de Quincy.	29
Quinet, E.	42 et 429
Ramée.	452
Ratisbonne.	357
Rémusat.	81
Rey, W.	214
Raymond, W.	385
Richardson.	406
Rilliet-de Constant (Mlle).	382 et 431
Rilliet, F.	220
Roqueplan.	68
Rossier, J.-D.	6
Roussel, N.	473
Rusconi.	91
Ruthery.	164
Saintine.	68
Saint-Mauris.	357
Saint-Remy.	168
Sand, G.	425
Sayous, A.	33
Schaeffer.	421
Scherer. Ed.	463
Schmidt, J.	325
Schrœder.	182
Serre.	455
Servan de Sugny.	327
Souvestre, E.	459
Squier.	176
Sterne.	396
Stirling.	343
Straus-Durckheim.	92
Sue, Eug.	20
Texier.	103
Töpffer, R.	99 et 434
Trabaud.	167
Véron, L.	433
Vidart, P.	125
Vinet, A.	457
Viollet.	355
Vivès (H. de).	423
Vulliet, A.	105
Weddell.	338
Wegele.	357
Weill, Ab.	38
Weiss, Ch.	202
Yvan.	333
Yzambard.	102
Zacchariæ.	482

M·G

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410